CLASSIQUES LATINS COMPARÉS

L. Guillaume

DEUXIÈME SÉRIE.

PROSES D'ADAM DE SAINT-VICTOR

ET

ODES D'HORACE

TRADUCTION ET ÉTUDES

PAR

B. Haelde, L. Guillaume, M. Legrain.

PARTIE DU MAITRE.

U d'/ of Ottawa
39003001373819

9/9C 3

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

CLASSIQUES LATINS COMPARÉS.

2e SÉRIE.

AUTEURS CHRÉTIENS ET PAIENS.

COLLECTION

DE

CLASSIQUES LATINS

COMPARÉS

publiée sous la direction du

CHANOINE GUILLAUME

DEUXIÈME SÉRIE.

PROSES D'ADAM DE SAINT-VICTOR

ET

ODES D'HORACE

A L'USAGE DE LA SECONDE

PAR

B. BAELDE, préfet des Études au Collège St-Joseph, à Virton.

L. GUILLAUME, chanoine honoraire de la cathédrale de Namur.

ET

M. LEGRAIN, docteur en Philosophie et Lettres, professeur de Seconde au Collège Notre-Dame de Bellevue, à Dinant.

SOCIÉTÉ DE SAINT-AUGUSTIN

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.

BRUXELLES. — PARIS. — ROME.

1900.

Universitas BIBLIOTHECA

PA
6113
.A8
sér. 2
#2
1900

LETTRE DE S. G. MONSEIGNEUR HEYLEN, Révérendissime Évêque de Namur, à M. le Chanoine Guillaume, à Virton.

Namur, le 3 décembre 1900.

Mon cher Chanoine,

Je me fais un devoir de vous adresser mes félicitations et mes remerciements pour le zèle infatigable, avec lequel vous continuez à vous dévouer à l'œuvre des Classiques comparés.

Votre méthode a été appréciée de diverses manières ; mais sainement entendue et appliquée, elle ne peut être que très avantageuse à la formation littéraire et morale des jeunes gens de nos séminaires et collèges.

Je prie le bon Dieu qu'Il bénisse de plus en plus vos efforts et qu'Il vous fasse la joie de les voir couronnés d'un plein succès.

Veuillez agréer, mon cher Chanoine, l'assurance de mon religieux dévouement en N. S.

✠ Th. Louis, Év. de Namur.

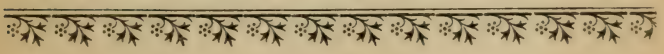
ÉTUDE PHILOLOGIQUE

SUR

ADAM DE SAINT-VICTOR

PAR

B. BAELDE ET M. LEGRAIN.



ADAM DE SAINT-VICTOR.

I. — VIE ET ŒUVRES D'ADAM DE SAINT-VICTOR [1].

En terminant son *Histoire de la littérature latine*, M. Nageotte écrit cette phrase stupéfiante : « L'humanité descend dans ces cercles sombres du moyen âge, d'où l'éloquence, la poésie, la science, le goût, tout s'est retiré, et où l'espérance même délaisse l'ami des lettres qui s'aventure dans ces ténèbres.»

Ne dirait-on pas de Dante s'apprêtant à pénétrer dans les Cercles de l'Enfer sous la conduite de Virgile ? Pour M. Nageotte, le moyen-âge, en regard de « la belle antiquité », est un Enfer»

1. Sur la vie et les œuvres d'Adam de Saint-Victor, on peut consulter : CLICHTOVEUS, *Elucidatorium ecclesiasticum*, I-IV, Paris, 1515. — *Histoire littéraire de la France*, t. XV. — LÉON GAUTIER, *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*, 2 vol. Paris, 1858 ; 2e édit., Paris, 1881 ; 3e édit. Paris, Picard, 1894. — ID., *La littérature catholique et nationale*, Lille, Desclée, 1894, — CH. BARTHELEMY, *Rational* de Guillaume Durand. Paris. — DANIEL, *Thesaurus hymnologicus*. — MIGNE, Patrologie, I, 196. — DOM GUÉRANGER, *Année liturgique*. Paris. — GALL MOREL, *Lateinische Hymnen des Mittelalters*. Einsiedeln, 1866. — FÉLIX CLÉMENT, *Carmina e poetis christianis excerpta*, — Id., *Histoire de la poésie chrétienne*. Paris, 1876. — KARL BARTSCH, *Les séquences latines du moyen âge*. Rostock, 1868. — LECOY DE LA MARCHE, *Le XIIIe siècle artistique*. Lille, 1887. — REMY DE GOURMONT, *Le Latin mystique*. Paris, 1892. — MISSET, *Essais philologiques et littéraires sur les œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor*. Paris, 1881. — DREVES, *Analecta hymnica medii aevi*, t. VII-VIII. — ID., *Stimmen aus Maria-Laach*. Sept. et oct. 1885. — SIMCOX, *The liturgical Poetry of Adam of Saint-Victor*. By Digby S. Wrangham, Kegan Paul. Tench et Co. No du 4 mars 1882. — KEHREIN, *Lateinische Sequenzen des Mittelalters, aus Handschriften und Druecken herausgegeben*. Mainz, Florian Kupferberg, 1893. — LAVEILLE, *Adam de Saint-Victor* (*Monde catholique*, 15 mars 1897). — ULYSSE CHEVALIER, *Poésie liturgique du moyen âge*. Université catholique, no 6, 1892. — AMB. KIENLE, *Théorie et pratique du chant grégorien*. Desclée, 1888. — KAWCZINSKI, *Essai comparatif sur l'origine et l'histoire des rythmes*. Paris, Bouillon, 1889.

auquel rien ne manque, pas même la célèbre inscription : *lasciate ogni speranza, voi che 'ntrate.*

Tel était pourtant l'état d'esprit de la plupart des critiques, il n'y a pas bien longtemps encore. Heureusement ces aveuglantes préventions d'un humanisme outré tendent de plus en plus à disparaître. Les productions littéraires du moyen âge, comme ses productions artistiques, n'emportent plus cette réprobation universelle des « amis des lettres » et ils sont nombreux aujourd'hui ceux qu'une étude sérieuse, guidée par une critique impartiale, a rapprochés de la littérature médiévale et principalement de la poésie liturgique, si digne d'admiration.

Parmi les innombrables poètes liturgiques de cette époque, nul ne mérite plus de fixer l'attention qu'Adam de Saint-Victor.

Il serait intéressant de connaître sa vie. Malheureusement les recherches des érudits sont restées vaines, et comme de tant d'autres grands artistes chrétiens, la vie de l'humble religieux demeure entourée d'incertitudes et d'obscurités.

On ignore la date de sa naissance. Sa patrie même est incertaine. Communément le poète est désigné par ses historiens sous le nom de *magister Adam Brito.* Or ce qualificatif peut s'appliquer aussi bien à un Anglais qu'à un Breton de la petite Bretagne. Léon Gautier, se basant sur les usages du temps, prétend qu'il servait exclusivement à désigner les Bretons de France : pour lui donc, Adam serait de nationalité française. Le P. Dreves oppose à cette opinion des arguments intrinsèques, qu'il puise dans le caractère même des œuvres poétiques d'Adam. « Son style pompeux et plein de rhétorique (?), dit-il, sa préférence pour les jeux de mots et les contrastes d'idées rappellent bien le français des temps modernes, cependant son penchant pour l'allitération, la vigueur admirable de son accentuation, inconnue des poètes de langue romane, donnent à penser qu'il appartient à une langue accentuée. » Et le célèbre Jésuite conclut qu'Adam était Anglais.

Il y a, semble-t-il, une certaine hardiesse à mettre en comparaison les écrivains français du XIXe siècle avec un écrivain latin du XIIe ; d'autant plus que les littératures germaniques aiment aussi le contraste des mots et l'opposition des idées. Pourquoi, d'autre part, Adam aurait-il dû nécessairement appartenir d'ori-

gine à une langue accentuée, pour prendre goût à l'allitération ou pour observer exactement les règles de l'accentuation, quand il lui suffisait pour cela de se conformer aux traditions latines, si fidèlement conservées jusqu'à cette époque, surtout dans les monastères ? Nous penchons donc à croire avec Léon Gautier qu'Adam était Breton de France et non d'Outre-Manche.

Vers 1130, il entra à l'abbaye royale de Saint-Victor, fondée peu auparavant à Paris par Guillaume de Champeaux. Il s'y rencontra avec deux moines étrangers : Richard et Hugues, venus, l'un d'Écosse, l'autre d'Allemagne, tous deux théologiens et philosophes de haute valeur. Adam ne leur était inférieur ni par la science ni par le génie, et l'on peut dire qu'il forma avec ces deux hommes une puissante et glorieuse trinité, dont l'éclat a traversé les âges et qui atteste de quelle intensité de vie intellectuelle rayonnait alors la célèbre abbaye.

Fidèle à la grande parole du cloître : *ama nesciri et pro nihilo reputari*, Adam passa sa vie entière dans le silence et l'austérité, partageant son temps entre la prière, l'étude et la composition de ses divers ouvrages. Il remplissait les fonctions de préchantre: ce fut sans doute ce qui l'amena à s'occuper plus particulièrement de musique et de poésie liturgique. Ses *Proses* ne témoignent pas seulement de son génie, mais encore de son extraordinaire piété et une légende qui paraît bien fondée, nous rapporte que la Mère de Dieu lui apparut pour le saluer et le remercier, au moment même où il composait la strophe *Salve Mater pietatis* de sa Prose sur la Nativité de la Sainte Vierge.

Pas plus que celle de sa naissance, la date de sa mort ne peut être fixée avec certitude.

Comme il a composé une séquence en l'honneur de saint Thomas de Cantorbéry, on doit croire qu'il vivait encore à l'époque de la canonisation de l'illustre martyr, en 1174. Communément les historiens placent sa mort en 1192.

L'absence presque complète de documents contemporains sur leur célèbre prédécesseur tourmentait les Victorins du XVIIe siècle. Le chroniqueur Jean de Toulouse trouva à cette absence l'explication suivante, qui, à défaut de la vérité, a au moins le mérite d'être aussi ingénieuse que poétique : « Quand nos pères, dit-il, ont vu cette admirable figure, ils ont renoncé à la peindre ;

ils ont fait en cela comme Timanthe, ce peintre de l'Antiquité qui, désespérant de jeter sur le visage d'Agamemnon assistant au sacrifice de sa fille une expression de douleur assez vive, assez paternelle, a couvert ce visage d'un voile épais qui le cache tout entier. »

Parmi les écrits attribués à Adam de Saint-Victor, et qui n'ont pas été publiés jusqu'ici, Léon Gautier lui assigne avec certitude :

1° *Summa Britonis seu de difficillibus Bibliae vocabulis*, ouvrage assez estimé pendant le moyen âge.

2° *Expositio super omnes prologos Bibliae*, commentaire sur les prologues de saint Jérôme, qu'il ne faut pas confondre avec la *Glossa S. P. Hieronymi* du frère mineur Guillaume Brito (✠ 1356).

3° Un traité de psychologie : *De discretione animae, spiritus et mentis.*

Cette opinion est erronée, d'après la savante étude de Paul Lejay, dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses* (t. IV, p. 2, mars-avril 1899). La renommée d'Adam est donc due exclusivement à ses œuvres poétiques, à ses *Proses*, qui, après avoir retenti sous les voûtes du monastère de Saint-Victor, se répandirent partout, grâce à leur pieuse onction, à leur science théologique et à leur mérite littéraire.

II. — LES PROSES.

HISTOIRE, DÉFINITION ET IMPORTANCE.

Dans la liturgie catholique on chante à la messe un *Alleluia* à la suite du graduel. Ce cri de joie cesse de retentir pendant les jours consacrés au deuil et à la pénitence, c'est-à-dire, depuis la Septuagésime jusque Pâques. De bonne heure, à une époque que la science n'est pas encore parvenue à déterminer exactement, dans le but de donner au diacre le temps de se préparer et de monter à l'ambon pour chanter l'Évangile, on prolongea, à l'aide de vocalises, le chant de la dernière voyelle du mot *Alle-*

luia (1). Cette série de notes joyeuses *(neumae, jubili)*, formant la *sequentia* ou le cortège de l'*Alleluia*, présentait, faute de texte, de grandes difficultés pour les chantres. L'idée vint donc d'appuyer ces mélodies, souvent interminables, sur un texte écrit en rapport avec les sentiments exprimés par la liturgie de la fête. C'est de ce texte, qui dans le principe n'avait qu'un but mnémotechnique, que sont nées les premières *Proses*.

Le mot *Sequentia*, *Séquence*, est un terme purement musical, qui désigne scientifiquement les neumes alléluiatiques.

Le mot *Prose*, *Prosa*, au contraire, est le nom dont on se sert pour désigner les paroles destinées à soutenir les mélodies et à en rendre l'exécution plus facile. Avec plus ou moins de précision, on donne encore aux *Proses* les noms de *cantilenae*, *cantica*, *odae*, *hymni*, *carmina*, *laudes*.

Ce fut vraisemblablement dans l'abbaye de Jumièges que furent composées les premières proses. Lorsque, au IXe siècle, cette abbaye fut dévastée par les Normands, un moine fugitif s'en vint demander l'hospitalité au monastère de Saint-Gall, en Suisse. Pour tout bagage, il apportait un *Antiphonaire* qui révéla aux religieux de Saint-Gall, l'heureuse innovation introduite dans le monastère de Neustrie. Un de ceux-ci, nommé Notker Balbulus ou le Bègue, s'empara de l'idée et remplaça les paroles sans suite et même d'assez mauvais goût de l'antique antiphonaire par de véritables chants, où déjà se montre un certain art.

Telle est l'origine des proses dites *Notkériennes*, du nom de leur auteur. Elles eurent un immense succès en France, en Italie, mais principalement en Allemagne. Ces proses de Notker, dit le savant abbé Misset, « froides, compassées, sans relief, le plus souvent sans mouvement, dignes, si l'on veut, mais d'une dignité pesante et toute germanique, n'ont qu'un rapport très indirect avec les poésies d'Adam de Saint-Victor, éminemment légères et gracieuses. » La variété de race ne suffirait pas à expliquer la différence profonde qui sépare ces poésies d'un usage

1. Saint Bonaventure (*de Expos. Missae*, II) donne à ce fait une explication plus mystique. « Nous avons coutume, dit-il, de multiplier les notes sur la dernière syllabe de l'*Alleluia*, parce que la joie des saints dans le ciel est indicible et interminable. »

identique. Entre les deux auteurs le temps a marché, apportant successivement à cette forme nouvelle de littérature liturgique, les divers éléments qui devaient un jour l'amener à sa perfection.

Ce travail de transformation graduelle fut opéré par un grand nombre de poètes liturgiques. Citons seulement : au Xe siècle, les deux Ekkehard ; au XIe, Robert le Pieux, roi de France, Godescalc, prévôt d'Aix-la-Chapelle, Wipon, prêtre de la cour de Conrad II, Herman Contract, Pierre Damien ; au commencement du XIIe, le trop fameux Abélard et saint Bernard.

L'homme de génie était proche : dès la seconde moitié de ce siècle apparaîtra notre Adam, qui, comme le dit l'abbé Misset, « recueillera tous ces éléments épars d'harmonie et de beauté, les groupera et, l'inspiration aidant, réalisera cet accord parfait du rythme, de la forme et de la pensée, qui fait le charme indéfinissable de toute poésie ».

Adam sera le dernier et suprême législateur de cette poésie rythmique, que dans leurs hymnes célèbres, saint Hilaire et saint Ambroise avaient inaugurée aux premiers jours du moyen âge, et sous sa plume l'humble *Prose* du IXe siècle achèvera de se développer et de s'épanouir.

A sa suite le XIIIe siècle verra fleurir Innocent III, Albert le Grand, saint Thomas d'Aquin, saint Bonaventure, Thomas de Celano et Jacopone de Benedictis, appelé aussi du lieu de sa naissance, Jacopone de Todi. Ce sont là de grands, de très grands artistes encore, qui resteront les scrupuleux observateurs de la poétique nouvelle, mais bientôt après eux, sous l'influence de causes diverses, l'efflorescence des proses s'échappera des règles et des limites tracées par la liturgie, leur perfection littéraire ira s'amoindrissant de jour en jour ; elles finiront par tomber dans le discrédit.

Nous arrivons ainsi au seuil de la Renaissance, qui profitera de cette décadence trop évidente, non point pour la remonter en ramenant la poésie chrétienne à sa véritable source et à ses véritables modèles, mais pour la précipiter et donner à cette poésie le coup de mort, en voulant la plier à des idées et à des formes pour lesquelles elle n'était point faite.

On sait combien fut violent le courant qui entraîna le XVIe

siècle vers l'étude et l'amour de l'antiquité : ce n'était point de l'engouement, c'était de la folie, du délire. Et ce délire ne s'étendit pas seulement aux plus honnêtes gens, il atteignit jusqu'aux chrétiens les plus pieux et les plus intelligents. En présence d'un mouvement qui menaçait de tout emporter, qu'elle avait favorisé elle-même au début, parce qu'il avait du bon, et dont elle chercha à s'emparer pour le contenir et le diriger, l'Église crut devoir faire momentanément aux goûts artistiques de l'époque les concessions permises que réclamaient le bien de la Religion et le salut des âmes. C'est ainsi qu'on vit successivement plusieurs papes faire appel aux littérateurs classiques les plus en renom, pour essayer d'adapter dans une certaine mesure aux nouvelles exigences littéraires la forme par elle-même très belle, mais alors véritablement démodée, du bréviaire romain.

Malheureusement la principale commission nommée à cet effet fut composée d'hommes, à la vérité instruits et capables d'ailleurs, mais aussi infatués de « la belle Antiquité » qu'ignorants des principes et des règles qui avaient présidé à la création des anciens chants liturgiques. Elle dépassa le but. Sans doute dans leurs belles hymnes, qui occupent une si grande place au bréviaire, saint Ambroise, saint Grégoire, Fortunat, etc. avaient tenu compte des règles de la métrique ancienne, la seule connue jusque-là, mais venus dans des temps nouveaux, appelés à parler à un peuple nouveau, à exprimer des pensées et des sentiments nouveaux, ils avaient cru devoir, selon le besoin, apporter des modifications à la forme antique, et c'est ainsi que souvent dans leurs vers, ils avaient supprimé l'élision, introduit l'assonance et remplacé la quantité par le syllabisme : ce n'était ni ignorance, ni manque de goût, c'était au contraire habileté, *non inscitia*, *sed arte peccabant*, comme disait le poète antique.

Que fit la commission? Ne connaissant et ne voulant reconnaître d'autres règles que les règles pures de la métrique ancienne, elle se flatta, après mûr examen, d'avoir découvert dans ces hymnes ni plus ni moins que 960 fautes de quantité et elle se mit en devoir de les corriger consciencieusement au moyen d'emprunts faits à Horace et autres poètes du siècle d'Auguste.

Naturellement la restauration fut déplorable : elle n'aboutit qu'à donner à ces antiques et vénérables monuments de la litur-

gie catholique la physionomie étrange et de mauvais goût, que gardèrent jusqu'au commencement de ce siècle nos églises ogivales restaurées ou transformées par les artistes d'alors.

Les *Hymnes* subsistèrent donc au bréviaire, mais mutilées, défigurées. Quant aux *Proses*, basées entièrement sur la rythmique, que la commission ne connaissait pas, elles n'obtinrent pas grâce auprès de celle-ci. Déclarées barbares sans autre forme de procès, elles furent supprimées d'un trait de plume. On n'en laissa subsister que cinq, trop vénérables sans doute et trop populaires pour qu'on osât y toucher: la prose de Pâques, *Victimae Paschali* (Wipon); la prose de la Pentecôte, *Veni Sancte Spiritus* (Innocent III) ; le *Lauda Sion* de saint Thomas ; le *Stabat Mater* de Jacopone de Todi et le *Dies irae* de Thomas de Celano, prose qui, pour le dire en passant, à l'origine se chantait, non aux messes des morts, mais le premier Dimanche de l'Avent, où l'Église appelait l'attention des fidèles sur le Jugement dernier.

Ce fut ainsi que disparurent les proses d'Adam de Saint-Victor : de tant de chefs-d'œuvre, qui avaient enchanté et édifié nos pères, à peine resta-t-il quelques traces dans des offices particuliers. Au siècle dernier, l'Église de Paris elle-même n'en gardait plus que deux : le *Jerusalem et Sion filiae*, dont l'authenticité est même contestée par L. Gautier et le *Gaude prole, Graecia*, en l'honneur du patron saint Denis.

Voyons maintenant quelle importance présente l'étude des proses liturgiques et en général de la poésie lyrique chrétienne. Une simple comparaison avec le lyrisme grec nous la fera connaître. En effet, la lyrique grecque ressortait de l'harmonieuse association de trois éléments : la *musique*, la *poésie* et la *danse*. « La poésie a l'idée et le style ; la musique a la mélodie, la danse enfin a la beauté expressive et plastique des mouvements [1].» En Grèce, véritable patrie du lyrisme antique ou païen, la poésie lyrique était essentiellement destinée à être chantée à l'unisson, avec accompagnement modéré de la flûte ou de la cithare. Parfois la danse faisait défaut, sans que son absence cependant « parût compromettre le sort des deux autres arts [2]. »

1. A. Croiset, *Poésie de Pindare*, 2e édit., p. 64.
2. *Idem.*

Avec l'évolution nécessaire à un art nouveau, on retrouve ces trois éléments caractéristiques dans la poésie lyrique du moyen âge, destinée, elle aussi, et presque exclusivement, à rehausser les cérémonies du culte, à animer les fêtes brillantes de la liturgie, à traduire les convictions religieuses des fidèles, dans l'ingénuité et les transports de leur foi naïve.

Les *Proses* offrent donc d'abord un intérêt *musical*. Elles nous ont conservé ces suaves mélodies grégoriennes qui font l'honneur du moyen âge. Léguées par la tradition, ou composées par les poètes eux-mêmes, à la façon de Pindare, d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, qui faisaient eux-mêmes la musique de leurs chants, ces mélodies avaient, sur les mélodies grecques, dont la métrique était la base, l'immense avantage de respecter l'accentuation, tout en faisant valoir, par un relief mieux marqué, la poésie qui s'appuyait sur elles. En outre — défaut qui n'existait pas dans la poésie chrétienne syllabique — il y avait souvent dans la poésie grecque désaccord entre la phrase mélodique et la phrase poétique qui, en raison de sa forme métrique, ne comprenait pas toujours un nombre régulier de syllabes.

Qu'il nous suffise d'avoir mentionné ce point de comparaison, dont l'étude est réservée aux musicologues et aux spécialistes.

L'intérêt capital des proses est plutôt *littéraire*, puisqu'elles sont sous leur forme verbale, l'expression la plus intense de l'inspiration lyrique chrétienne chantant ses émotions, les mystères de sa foi, les héros de son culte, exhalant d'un même souffle ses prières, son admiration et son amour. A. Croiset (*op. cit.* p. 192) veut bien reconnaître que, « au moyen âge, quand la foi était plus naïve, plus inconséquente (?), mais plus vivante aussi, le christianisme offrait au poète une très belle matière ». Eh bien ! cette « très belle matière », à chaque page nous la rencontrons dans les Proses de l'Église ; c'est elle qui en fait la vie, c'est elle qui les « informe » de ses grandes pensées, de ses images sublimes, de ses envolées lyriques, de la profondeur et de la sincérité de ses convictions.

Ces qualités, le religieux Pindare les trouvait aussi, au moins en une certaine mesure, dans ses croyances, tout imparfaites qu'elles étaient, lorsque, chantre public, il devait faire vibrer sa lyre à l'unisson des sentiments divers qui animaient

l'âme de ses auditeurs. Voilà pourquoi il est vraiment poète lyrique et de tous les anciens sans doute le plus grand.

Voilà aussi pourquoi Horace est si fort au-dessous de Pindare.

Né à une époque de civilisation raffinée, où semblent avoir disparu ces graves traditions primitives, dont avait bénéficié si abondamment le chantre de Dircé, Horace ne croyait point. Non seulement il n'eut pas le génie de son devancier, et sa muse n'aimait point à puiser aux mêmes sources d'inspiration, mais sans foi, sans sincérité, la poésie d'Horace est presque toujours, dans les sujets religieux, d'une médiocrité rare, que n'arrivent point à voiler à l'œil exercé la magnificence des images, l'abondance des souvenirs mythologiques et la perfection d'un style bien personnel.

Aussi bien, s'il n'était le maître incontesté de la lyre romaine, et le seul vraiment digne d'être cité parmi les Latins, serait-ce avec Pindare et non point avec Horace qu'il conviendrait de mettre en comparaison les poètes lyriques chrétiens.

L'intérêt musical et littéraire n'est pas le seul que nous offrent les Proses : elles ont aussi un intérêt *historique*. En effet, dans leur forme primitive, elles se rattachent autant à la poésie dramatique qu'à la poésie lyrique. Elles sont la première ébauche du théâtre médiéval. Le *Victimae Paschali*, d'après le texte intégral publié par Kehrein, avec son allure animée et son dialogue, est un exemple frappant de cette tendance théâtrale [1]. Dans ce même ordre d'idées, il serait aussi intéressant de rapprocher les Proses liturgiques de leurs pendants populaires : le *lai*, la *cantilène* (v. g. la cantilène de sainte Eulalie), en France, le *laoidh* breton et le *lied* des Allemands. Parfois même la comparaison pourrait s'étendre aux poèmes contemporains, composés en langue vulgaire, ou en latin, sur les mêmes sujets. Par exemple : la *Prose de saint Thomas de Cantorbéry* et la *Vie de saint Thomas Becket*, par Garnier de Pont-Sainte-Maxence ; la *Prose de saint Léger* et la *Vita metrica S. Leodegarii*, auctore

1. Cfr. Guillaume, *Morceaux choisis*, pour 3e et 2e. Liv. du maître, p. 168 et sq.

anonymo saeculi circiter IX ; les *Proses hagiographiques* et la *Légende dorée* de J. de Voragine, etc.

Aujourd'hui nous sommes habitués à considérer le latin comme une langue morte, mais au moyen âge cette langue était encore bien vivante et participait par conséquent au mouvement qui est propre à toute langue vivante. De là pour les Proses un nouvel intérêt : l'intérêt *linguistique*. Par elles on verra comment peu à peu, les tours de phrases ont passé de la forme synthétique à la forme analytique, comment se sont produits de nouveaux mots, comment des mots déjà existants ont logiquement évolué dans leur signification. On saisira dans ce latin, trop facilement qualifié de barbare, les procédés syntaxiques des langues modernes en voie de formation au moyen âge.

Au point de vue de l'art proprement dit, notamment de la sculpture, de la peinture sur verre ou de la peinture à fresque, les *Proses* fourniront un excellent commentaire des monuments légués à notre siècle par les artistes du moyen âge : c'est le même souffle artistique qui anime toutes les œuvres ; les unes s'éclaircissent et s'expliquent par les autres, car c'est le même symbolisme qui, pareil à un astre éclatant, projette sa lumière sur tout le domaine de l'art.

Un dernier avantage nous reste à signaler : les poèmes liturgiques du moyen âge contiennent, comme en un bouton près d'éclore, la fleur de la poésie française avec ses règles propres, l'élégante disposition de ses strophes si variées, la cadence de son rythme harmonieux. Entre tous les poètes liturgiques, Adam de Saint-Victor brille d'un éclat particulier, à tel point que le poète victorin, inconnu encore ou plutôt complètement oublié, il y a quelques années, nous apparaît aujourd'hui comme le contemporain en quelque sorte et le maître de ces brillants artistes de la rime et de la poésie française qui ont nom : Victor Hugo, Théodore de Banville, Théophile Gautier, Sully-Prudhomme.

Nous venons de voir que, comme la poésie lyrique grecque, les poèmes lyriques inspirés par la muse chrétienne, ont de fait deux éléments communs : la musique et la poésie. Quant au troisième, la danse, s'il a laissé quelques traces au moyen âge,

il faut avouer qu'il prêtait trop facilement à de graves abus pour ne pas disparaître complètement de la liturgie catholique. Acceptée à l'origine en quelques endroits seulement, la danse est aujourd'hui remplacée par les évolutions rythmées des officiants, par le déploiement magnifique du cérémonial des églises, en un mot par la splendeur du culte, qui arrache aux incrédules eux-mêmes l'aveu de leur admiration.

III. — RYTHMIQUE D'ADAM DE SAINT-VICTOR.

Comme l'Église chrétienne s'était vite sentie à l'étroit dans les temples du paganisme, ainsi la poésie chrétienne ne tarda pas à se trouver gênée dans les entraves de la métrique païenne. Son caractère populaire et spontané s'accommodait mal des règles minutieuses, conventionnelles souvent, de l'art poétique en vigueur jusqu'alors. Sous la poussée des aspirations nouvelles, le moule antique éclata, et de ses débris sortit la poésie rythmique fondée, non plus sur le plus ou moins de longueur des syllabes, mais sur leur nombre, sur leur plus ou moins de force, c'est-à-dire sur l'accent tonique, et en troisième lieu, sur l'assonance et la rime.

Cette poétique nouvelle n'était pas inconnue : dans Horace et dans Virgile, nombre de vers offrent la rime, et l'accent tonique avait été la règle des poètes primitifs à Rome. Le christianisme l'adopta, non seulement parce qu'elle est plus simple et plus naturelle, mais encore parce qu'elle se rapproche du système poétique des Hébreux.

Un fait digne de remarque, c'est que l'Église grecque, comme la Grèce antique jusqu'à Pindare, eut, dès les premiers temps, les chants rythmiques. On connaît, dans ce genre, l'*Hymne au Christ* de Clément d'Alexandrie. L'Église d'Occident eut des chants analogues.

Sans doute, la poésie métrique ne fut pas complètement abandonnée, mais peu à peu les hymnes syllabiques se multiplièrent et allèrent se perfectionnant : au double élément de l'accent et de l'isochronisme se joignit l'assonance, et l'assonance elle-

même fit place à la rime. Comme nous l'avons dit plus haut, dès le XIIe siècle ([1]), cette substitution était un fait accompli. Le XIIe siècle voit naître Adam de Saint-Victor, qui recueille le fruit des efforts antérieurs et donne à ses productions poétiques une incomparable perfection de structure. C'est chez lui que nous allons étudier successivement le *vers*, la *strophe* et la *Prose* elle-même.

§ I. — LE VERS.

Le vers employé par Adam de Saint-Victor diffère essentiellement du vers classique : sa facture repose sur cinq éléments combinés d'après des règles fixes.

1° *L'accent tonique.* — Cet accent comprend deux choses : l'élévation de la voix, du ton et le renforcement du son, qui se traduit par une diction plus marquée. « *Acuit et erigit*, il renforce et élève », dit saint Isidore. C'est un centre autour duquel viennent se grouper les autres syllabes qui composent le mot : il est, selon la parole du grammairien Diomède, *velut anima vocis.* Aussi, d'après Cicéron (*de Oratore*, c. 18,) c'est une loi naturelle au genre humain, que tout vocable possède une syllabe accentuée: *ipsa natura*, dit-il, *quasi modularetur hominum orationem, in omni verbo posuit acutam vocem.* L'accent a donc un caractère plus naturel que la quantité et c'est ce qui explique comment la poésie purement métrique ne fut jamais populaire et resta toujours l'apanage des lettrés et des savants.

Ce rythme tonique se retrouve à l'origine de la poésie, dans toutes les littératures, et là même où il cède le pas à des métriques plus savantes, il ne disparaît jamais complètement : survienne une occasion favorable, il reprendra bien vite toute son influence. Ainsi en est-il de la poésie hébraïque, chinoise, hindoue, celtique, égyptienne, flamande, scandinave, syriaque, grecque et latine.

Règles de l'accent tonique. — 1° Les monosyllabes ont l'accent

1. S'il faut attribuer à Odon de Cluny († 942 d'après Ebert, † 943 d'après Ulysse Chevalier) la Prose *Lauda Mater Ecclesia*, en l'honneur de sainte Marie-Madeleine, la rime était déjà systématiquement employée dans la première moitié du Xe siècle.

ou ne l'ont pas, suivant la nécessité. Ils ne l'ont jamais quand ils sont *enclitiques*.

2° Les dissyllabes ont toujours l'accent sur la première syllabe, quelle que soit sa quantité.

3° Dans les mots de plus de deux syllabes, l'accent se place sur la pénultième, si elle est longue ; sur l'antépénultième, si la pénultième est brève : ex. *salvatóris*, *condítio*. Dans ce cas seulement, la quantité est directrice de l'accent, sauf dans certains mots étrangers auxquels Adam conserve généralement l'accentuation originelle v. g. *harmonía*.

Telles sont les règles de position de l'accent *principal*. Outre celui-ci il y a encore l'accent *secondaire* qui, dans les mots de trois syllabes ou plus, se place, de deux en deux syllabes, avant ou après l'accent principal.

EXEMPLE : In natále Salvatóris
Angelórum nóstra chóris
Súccinát condítió :
Hármonía diversórum
Séd in únum rédactórum
Dúlcis ést connéxió [1].

2° *Le mouvement binaire du rythme.* — La conséquence de ces règles, c'est que, en thèse générale, l'accent, soit principal soit secondaire, reparaît de deux en deux syllabes :

Núnc concórdes hánc laudémus
Et in láude próclamémus :
Ave, pléna grátiá !

Les exceptions toutefois sont nombreuses dans les vers à

1. Adam, comme les poètes classiques et autres, se permet certaines irrégularités avec les mots grecs, hébreux et surtout avec les noms propres. C'est ainsi que dans la Prose *Cor angustum* (Prose XLIII, édit. Gautier), nous lisons *Símoné* rimant avec *daémoné* ; *réprobi* rimant avec *Jácobi* (pour Jacóbi). Il est vrai que, pour ce dernier cas, on lit « Jăcŏbŭs » dans Fortunat, III, 356.

forme trochaïque aussi bien que dans les vers à forme iambique [1].

3° *Le syllabisme* ou pour parler plus exactement l'*isosyllabisme*, c'est l'égalité du nombre des syllabes dans des vers correspondants.

Ce principe était, lui aussi, inconnu de la métrique classique. « Dans les vers antiques, dit Misset *(op. cit.)*, fondés non sur l'accent, mais sur la quantité, où deux brèves, par exemple, pouvaient remplacer une longue, le nombre des syllabes était nécessairement variable : l'hexamètre pouvait recevoir de treize à dix-sept syllabes. » Toutes les syllabes devant compter, Adam de Saint-Victor n'admet pas l'*élision* dans ses vers. La règle du syllabisme, ainsi formulée, se vérifie dans toute la poésie d'Adam. Il ne faut pas croire cependant qu'elle soit essentielle à la poésie rythmique, car dans les langues germaniques, où l'on tenait compte uniquement des syllabes accentuées, on rencontre, au moyen âge, des vers rythmiques qui ne sont pas syllabiques.

4° *La rime.* — Selon la définition de G. Paris « c'est l'homophonie de deux syllabes accentuées ».

Lorsque l'accent (secondaire) est sur la dernière syllabe, la rime est *masculine : siderībûs*, *omnībûs*. Si l'accent (principal) se trouve sur la pénultième, la rime est *féminine: salvatórīs*, *honórīs*. La rime contient toujours deux syllabes : en fait partie, en effet, la syllabe atone qui, dans la rime masculine, précède ou dans la rime féminine, suit la syllabe accentuée, mais il est à remarquer que dans l'avant-dernière il n'est pas tenu compte de la consonne initiale.

1. Le rythme est trochaïque, lorsque le vers finit par une syllabe atone : c'est le *vers féminin*.

Exemple : Péne periclitántes *(Irrégulier)*
Súscipe déprecántes *(Irrégulier)*

Le vers est iambique, lorsqu'il se termine par une syllabe accentuée: c'est le *vers masculin*.

Exemple : Praeséntem familiám *(Irrégulier)*
Atque tíbi sociám *(Régulier)*

Le retard du rythme binaire, par l'introduction du mouvement dactylique, est particulier à la poésie germanique. Les Grecs l'auraient aussi connu, s'il faut en croire le savant D. Bouvy de l'Assomption, *Prose syntonique chez les Grecs*, p. 30. Nîmes, 1886.

Jamais Adam ne remplace la rime par l'assonance, qui n'est autre chose que l'homophonie par la dernière voyelle (potenti*a*m, regn*a*t, sacrat*o*, sepulchr*o*) ; jamais il ne fait rimer entre eux des vers à nombre inégal de syllabes. Dans les proses authentiques, on ne rencontre pas de fautes de rimes, à moins que le texte ne soit corrompu, comme il est arrivé pour les strophes 13 et 14 de la prose *Ave Virgo singularis* (fête de l'Assomption).

Adam se montre très sensible à l'harmonie des mots : sa rime est riche et merveilleusement sonore. A cet égard il est l'émule — ou le maître — des meilleurs poètes de notre siècle. Selon le mot de Remy de Gourmont, « Adam de Saint-Victor nous apparaît tel que le plus magique artisan verbal qui ait fait résonner le psaltérion latin ». Où il n'est pas moderne, c'est quand il refuse de voir « tout le vers » dans la rime, sans aucun souci de l'âme et de l'intelligence ; il reste poète, tout en étant versificateur ; il a compris, à l'encontre de Théodore de Banville, par exemple, que la rime, à elle seule, ne peut constituer une harmonie, pas plus qu'une même note, revenant régulièrement, ne peut produire une mélodie. Enfin, l'arrangement des rimes par son extraordinaire variété, dénote chez le chanoine victorin une parfaite compréhension des effets de la cadence et du rythme. Presque toujours, il évite les strophes monorimes, la fréquente répétition des finales en *a* et en *e*, ainsi que tous les enfantillages poétiques, *difficiles nugae*, de plusieurs de ses prédécesseurs.

5° *La Césure.* — Le cinquième élément constitutif du vers rythmique, tel que nous le trouvons dans les proses d'Adam de Saint-Victor, c'est la césure (*caesura*, coupure du vers). Par ce mot il ne faut pas entendre « une syllabe longue qui finit un mot et commence un pied », comme on disait autrefois, mais tout simplement un arrêt après un mot ou un membre de phrase. La césure, comme le rythme d'ailleurs, a une base naturelle, physiologique. Seulement les poètes ont su tirer de cette nécessité physique une source nouvelle de valeur esthétique, qui offre des variétés, selon les diverses littératures. Ainsi les poètes grecs et latins n'ont pas entendu la césure de la même manière. Les poètes rythmiques, à leur tour, en ont une conception différente de celle des anciens.

La césure est soumise aux règles suivantes, dans les vers de huit syllabes et au-dessus :

1° Les vers octosyllabiques féminins et les vers décasyllabiques soit masculins, soit féminins, prennent la césure après la quatrième syllabe, laquelle est rarement accentuée (1) :

Zýma vétus || éxpurgétur
Út sincére || célebrétur.
Háec est díes || quam fécit Dóminús
Díes nóstri || dolóris términús.

2° Les vers de onze syllabes ont la césure après la septième, qui est atone ou accentuée :

Nec áetas atténditúr || ab ímpió
Séniórem relégat || exsílió.

3° Les vers de douze syllabes ont une césure obligatoire après la sixième syllabe, qui est toujours accentuée :

Invícti mártyrís || míra victóriá
Míre nos éxcitát || ad míra gáudiá

Adam de Saint-Victor ne contrevient à ces règles que dans des cas extrêmement rares, lorsque, par exemple, il doit introduire un nom propre, une expression technique ou un mot de plus de quatre syllabes (dans ce dernier cas, la césure après la quatrième devient matériellement impossible.) Exemple : *immitis Domitianus* (Cf. Pr. XLI, 44, *édit.* Gautier).

Ainsi qu'on peut le voir aisément, le vers octosyllabique français est calqué sur le vers octosyllabique du poète latin : de part et d'autre la césure n'existe pas, la beauté du vers repose sur l'harmonieuse distribution des accents. De plus les vers de dix

1. La *Prose* en l'honneur de saint Vincent (XXIII de l'éd. Gautier) offre pourtant deux octosyllabiques féminins où la quatrième syllabe est marquée de l'accent secondaire: *ab ángelis* || *vísitátus — est príncipi* || *práesentátus :* ce sont les seules exceptions.

La même *Prose* oftre aussi un vers décasyllabique où la quatrième syllabe est marquée de l'accent secondaire : *et téstulis* || *fíxus illúditúr.*

Dans les trois exemples cités, le mouvement binaire est rompu par suite de l'introduction d'un monosyllabe : *ab, est, et.* Les deux derniers cas sont facilement ramenés à la règle générale. Il suffit de lire *príncipi est* et *téstulísque ;* mais l'auteur n'avait-il pas ses raisons d'accentuer comme il fait?

et de douze syllabes de la poésie française reproduisent dans leur allure le rythme d'Adam de Saint-Victor.

Pour achever ce qui concerne sa versification, examinons les différentes espèces de vers qu'il a employées, et où nous retrouvons toutes les formes du vers français, tant ancien que moderne :

1° Vers de 4 syllabes, deux accents :

a) *Forme trochaïque :* vírga flórem
b) *Forme iambique (très rare) :* Concípiéns

2° Vers de 6 syllabes, trois accents :

a) *Forme trochaïque (très rare) :* níhil médicínae
b) *Forme iambique :* His véntilántibús / Vítae remédiís

3° Vers de 7 syllabes, trois ou quatre accents :

a) *Forme trochaïque (deux fois) :* Péne perículitántes
a) *Forme iambique :* Fúgam mórtis ímperánt / Nec cédunt Apóstolís

4° Vers de 8 syllabes, quatre accents :

a) *Forme trochaïque :* Fácta Chrísti méntióne
b) *Forme iambique :* Félix órtus infántulae / Téste Germáno práesulé

5° Vers de 10 syllabes, cinq accents :

Forme iambique : Sálve díes diérum glóriá / Díes dígna júgi laetítiá

6° Vers de 11 syllabes, six accents (ou cinq accents) :

Forme iambique : Póst audítam fídeí constántiám / Nec áetas atténditúr ab ímpió

7° Vers de 12 syllabes, six accents :

Forme iambique : Invícti mártyrís míra victóriá / Míre nos éxcitát ad míra gáudiá.

§ II. — LA STROPHE.

Un nombre déterminé de vers, rassemblés suivant des règles spéciales, forment une période rythmique complexe, appelée

STROPHE. Adam a employé deux sortes de strophes : la strophe *isomètre* ou à vers semblables et la strophe *hétéromètre* ou à vers dissemblables. L'une et l'autre seront l'objet du présent paragraphe.

I. Strophes isomètres.

A. *Strophe de deux vers.*

Cette strophe ne se rencontre qu'une fois, en vers heptasyllabiques, avec rimes masculines : MM.

La voici :

Capiti sit gloria
Membrisque concordia.

Cette strophe sert de *finale* à une prose pascale, aux proses de saint Michel et de saint Denis (1).

B. *Strophe de quatre vers.*

a) Vers de six syllabes M M′ M M′

Laborum socii
Triturant aream
In spe denarii
Colentes vineam.

b) Vers de sept syllabes : M M′ M M′

In excelsis canitur
Nato regi gloria,
Per quem terrae redditur
Et caelo concordia.

Cette succession de rimes masculines convient très bien aux poésies destinées à être chantées, à cause des sons pleins et accentués qu'elle fournit, d'autant plus qu'autrefois la musique faisait ressortir l'accentuation (2).

1. En français les strophes de deux vers sont rares ; elles forment une suite de vers à rimes plates. Cf. Th. de Banville, *Songe d'hiver.*

2. Ch. Baudelaire et Th. de Banville ont des pièces où se rencontrent les vers de sept syllabes, à rimes masculines continues. Ces exemples de rimes croisées formant quatrain sont rares en français. Cfr M. Bouchor : *Tu sais, comme l'autre soir...*

c) Vers de huit syllabes.

Nous le rencontrons combiné de quatre manières :

1. Toutes rimes masculines plates : M M M′ M′

Supernae matris gaudia
Repraesentet Ecclesia :
Dum festa colit annua,
Suspiret ad perpetua.

2. Toutes rimes masculines semblables : M M M M

Diem mundi conditio
Commendat ab initio,
Quam Christi resurrectio
Ditavit privilegio.

3. Toutes rimes masculines croisées : M M′ M M′

Genofevae solemnitas
Solemne parit gaudium :
Cordis erumpat puritas
In laudis sacrificium [1].

4. Deux rimes féminines et deux rimes masculines: F F M M

Quia regem peremerunt
Rei regnum perdiderunt,
Sed non deletur penitus
Cain in signum positus.

---

1. Dans les vers français formant quatrain, voici quelle est la disposition des rimes, et vice versa, en commençant par la rime masculine :

F M F M
F F M M
F M M F

Cfr Lamartine : *Hymne de l'enfant à son réveil*, etc., etc.

d) Vers de 12 syllabes, formant quatrain à rimes masculines semblables : M M M M [1].

Invicti martyris mira victoria
Mire nos excitat ad mira gaudia :
Depromit jubilum, mater Ecclesia,
Laudans in milite regis magnalia.

C. *Strophe de six vers, toujours heptasyllabiques.*

a) Toutes rimes masculines : M M M′ M″ M″ M′

Pascha novum colite
Quod praeit in capite,
Membra sperent singula.
Pascha novum Christus est
Qui pro nobis passus est,
Agnus sine macula.

b) Toutes rimes masculines formant deux demi-strophes rimant ensemble : M M M′ M M M′

Major domus regiae,
Ebroinus, rabie
Ferali succenditur ;
Torquendus nefarie,
Ministris saevitiae
Sanctus Dei traditur.

1. Ce genre de strophe est inusité dans la poésie française. On trouve cependant des quatrains à vers masculins de douze syllabes, mais, dans ce cas, les rimes varient :

On dirait ton regard d'une vapeur couvert ;
Ton œil mystérieux, — Est-il bleu, gris ou vert ? —
Alternativement tendre, doux ou cruel,
Réfléchit l'indolence ou la pâleur du ciel. Ch. Baudelaire.

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. Corneille.

c) Vers de huit syllabes.

Nous le rencontrons combiné de quatre manières :

1. Toutes rimes masculines plates : M M M′ M′

Supernae matris gaudia
Repraesentet Ecclesia :
Dum festa colit annua,
Suspiret ad perpetua.

2. Toutes rimes masculines semblables : M M M M

Diem mundi conditio
Commendat ab initio,
Quam Christi resurrectio
Ditavit privilegio.

3. Toutes rimes masculines croisées : M M′ M M′

Genofevae solemnitas
Solemne parit gaudium :
Cordis erumpat puritas
In laudis sacrificium [1].

4. Deux rimes féminines et deux rimes masculines: F F M M

Quia regem peremerunt
Rei regnum perdiderunt,
Sed non deletur penitus
Cain in signum positus.

---

1. Dans les vers français formant quatrain, voici quelle est la disposition des rimes, et vice versa, en commençant par la rime masculine :

F M F M
F F M M
F M M F

Cfr Lamartine : *Hymne de l'enfant à son réveil*, etc., etc.

d) Vers de 12 syllabes, formant quatrain à rimes masculines semblables : M M M M [1].

Invicti martyris mira victoria
Mire nos excitat ad mira gaudia :
Depromit jubilum, mater Ecclesia,
Laudans in milite regis magnalia.

C. *Strophe de six vers, toujours heptasyllabiques.*

a) Toutes rimes masculines : M M M′ M″ M″ M′

Pascha novum colite
Quod praeit in capite,
Membra sperent singula.
Pascha novum Christus est
Qui pro nobis passus est,
Agnus sine macula.

b) Toutes rimes masculines formant deux demi-strophes rimant ensemble : M M M′ M M M′

Major domus regiae,
Ebroinus, rabie
Ferali succenditur ;
Torquendus nefarie,
Ministris saevitiae
Sanctus Dei traditur.

1. Ce genre de strophe est inusité dans la poésie française. On trouve cependant des quatrains à vers masculins de douze syllabes, mais, dans ce cas, les rimes varient :

On dirait ton regard d'une vapeur couvert ;
Ton œil mystérieux, — Est-il bleu, gris ou vert ? —
Alternativement tendre, doux ou cruel,
Réfléchit l'indolence ou la pâleur du ciel. Ch. Baudelaire.

Qu'on parle mal ou bien du fameux cardinal,
Ma prose ni mes vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal ;
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien. Corneille.

c) Toutes rimes masculines semblables : M M M M M M

Sic caelorum ostia,
Christi factus hostia,
Intrat cum victoria ;
Caelestis militia
Cantat cum laetitia :
« Deo laus et gloria ! »

Ronsard a employé beaucoup ce mètre dans ses *Odelettes* si gracieuses. Nous le trouvons aussi dans V. Hugo, *Orient. Chanson mauresque*, avec cette disposition de rimes : F F M M F′ F′ M

D. *Strophe de sept vers.*

La prose de Pâques *Mundi renovatio* est entièrement composée de strophes de sept vers, comptant chacun sept syllabes. Les rimes, qui toutes sont masculines, ont une double disposition.

1° Forme : M M′ M M′ M″ M″ M′

Mundi renovatio
Nova parit gaudia ;
Resurgenti Filio
Conresurgunt omnia.
Elementa serviunt,
Et auctoris sentiunt
Quanta sit potentia.

2° Forme : M M M M′ M″ M″ M′

Caelum fit serenius
Et mare tranquillius ;
Spirat aura mitius,
Vallis nostra floruit.
Revirescunt arida,
Recalescunt frigida,
Postquam ver intepuit.

Cette strophe n'est pas très usitée en français. Cf. Ronsard *Odes II*, *A la fontaine Bellerie*, strophes isomètres de sept syllabes avec cette disposition : F F M F′ M F′ M. — V. Hugo a écrit des strophes de sept vers isomètres de huit syllabes *(Orientales*, *Attente)*.

E. *Strophe de huit vers.*

a) Vers de six syllabes.

Toutes rimes masc. ainsi disposées : M M M M′ M″ M″ M″ M′

Suggestor sceleris,
Pulsus a superis,
Per hujus aeris
Oberrat spatia,
Dolis invigilat,
Virus insibilat,
Sed hunc annihilat
Praesens custodia.

En poésie française nous trouvons des exemples de strophes semblables dans Ronsard, *Odes*, IV, *Au pays de Vendomois ;* Béranger, *Chansons.* Voici une strophe de V. Hugo *(Orientales, La captive).*

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays,
Et cette mer plaintive,
Et ces champs de maïs,
Et ces astres sans nombre,
Si le long du mur sombre
N'étincelait dans l'ombre
Le sabre des spahis.

b) Vers de sept syllabes.

Trois rimes diposées comme suit : M M M M′ M″ M″ M″ M′

Hosti qui nos circuit
Praedam Christus eruit :
Quod Samson praeinnuit,
Dum leonem lacerat.
David fortis viribus,
A leonis unguibus
Et ab ursi faucibus
Gregem patris liberat.

F. *Strophe de neuf vers.*

Nous la trouvons dans une Prose pascale, *Ecce dies celebris ;* elle est composée sur quatre rimes masculines : M M M′ M″ M″ M′ M‴ M‴ M′ (1) :

Ecce dies celebris !
Lux succedit tenebris,
Morti resurrectio.
Laetis cedant tristia,
Cum sit major gloria
Quam prima confusio.
Umbram fugat veritas,
Vetustatem novitas,
Luctum consolatio.

G. *Strophe de dix vers.*

a) Elle est parfois écrite en vers de six syllabes: M M′ M M′ F M″ M‴ M″ M‴ F

Romam convenerant
Salutis nuntii,
Ubi plus noverant
Inesse vitii,
Nihil medicinae.
Insistunt vitiis
Fideles medici :
Vitae remediis
Obstant phrenetici
Fatui doctrinae.

1. Voici une strophe de V. Hugo *(Orientales, Navarin)*, qui reproduit exactement la figure de la strophe d'Adam ; seulement des rimes féminines suivies alternent avec la même rime masculine :

Écoutez ! — Le canon gronde.
Il est temps qu'on lui réponde :
Le patient est le fort,
Éclatent donc les bordées !
Sur ces nefs intimidées,
Frégates, jetez la mort !
Et qu'au souffle de vos bouches
Fondent ces vaisseaux farouches,
Broyés au rocher du port.

On trouve aussi la combinaison suivante : M M M M M′ M″ M″ M″ M″ M′

Praeses Asterius
Et ejus impius
Comes Eutitius
Instant immitius
Pari malitia :
Per urbem trahitur,
Tractus suspenditur,
Suspensus caeditur,
Sed nulla frangitur
Martyr injuria.

b) Vers de sept syllabes : M M M M M′ M″ M″ M″ M″ M′

Testem habes populum,
Immo, si vis, oculum,
Quod ad ejus tumulum
Manna scatet, epulum
De Christi convivio,
Scribens Evangelium,
Aquilae fert proprium,
Cernens solis radium,
Scilicet principium,
Verbum in principio.

La stance de dix vers est très usitée dans la poésie française. Exemples de strophes isomètres de sept syllabes : Baïf, *Passe-temps*, II, *La rose.* — Malherbe, *Sur la prise de Marseille*, *Sur le voyage de Sedan.* — J.-B. Rousseau, *Cantique d'Ezéchias.* — V. Hugo, *Odes. Le Baptême du duc de Bordeaux.*

Remarque. Les vers à rimes féminines sont très rares dans les strophes isomètres d'Adam de Saint-Victor. Il préfère les combinaisons de rimes masculines entre elles, à cause de leur sonorité musicale.

II. Strophes mixtes ou hétéromètres.

Les œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, admises par la critique, offrent neuf espèces de strophes à vers mêlés, qui se rattachent, pour la plupart du moins, à un type unique : c'est-à-dire la strophe qui a pour base le vers octosyllabique à rime féminine combiné avec le vers de sept syllabes à rime masculine. En voici un exemple :

Mediator nobis datus
In salutis pretium
Non naturae, sed reatus
Refugit consortium.

Mais cette strophe d'où vient-elle ? Gaston Paris prétend que cette versification rythmique est une transformation des vers populaires des Latins. Léon Gautier n'y voit qu'une transformation de la versification métrique de l'antique septénaire trochaïque, dont voici le type tiré de Sénèque :

« *Comprecor vulgus silentium vosque ferales deos* ».

Sans entrer dans cette discussion, nous pouvons constater que la strophe familière d'Adam participe, semble-t-il, à l'une et l'autre source : quant au syllabisme, à la rime et à l'accent, elle se rattache à la poésie primitive du Latium qui se distinguait de la prose par ces trois points [1] ; quant à la longueur et à la coupe des vers, elle semble provenir des mètres classiques latins importés eux-mêmes de la Grèce.

La strophe favorite d'Adam acquit une telle popularité, que dans la suite elle devint la strophe-type des Séquences, comme antérieurement le dimètre iambique employé par saint Ambroise était devenu la base des hymnes.

Nous allons grouper les diverses sortes de strophes d'après le nombre de vers; nous distinguerons ensuite les combinaisons de rimes, enfin le mélange des mètres.

1. La rime au reste, comme nous l'avons déjà dit p. XII, a toujours subsisté dans la poésie latine, et des traces s'en retrouvent même aux plus beaux temps de l'époque classique : c'est ainsi que sur quatorze vers de Virgile on en compte un léonin.

A. *Strophe de quatre vers.*

COMBINAISONS DE RIMES.

1) Rimes croisées : F M F M
2) Rimes suivies : F F M M

MÉLANGE DE DEUX MÈTRES.

8 - 7 - 8 - 7.

Nero fremit furibundus
  Nero plangit impium,
Nero, cujus aegre mundus
  Ferebat imperium.

B. *Strophe de six vers.*

COMBINAISONS SUR DEUX RIMES.

(A) M M F M M F
(B) F F M F F M

COMBINAISONS SUR TROIS RIMES.

(C) F F M F′ F′ M
(D) M M F M′ M′ F
(E) F F M M′ M′ M
(F) M M M′ F F M′
(G) F F F′ F″ F″ F′
(H) M M′ M″ M″ M′

MÉLANGE DE DEUX MÈTRES.

(a) 8 - 8 - 7 - 8 - 8 - 7
(b) 4 - 4 - 7 - 4 - 4 - 7
(c) 8 - 8 - 7 - 7 - 7 - 7
(d) 7 - 7 - 7 - 8 - 8 - 7
(e) 7 - 7 - 4 - 7 - 7 - 4
(f) 11 - 11 - 4 - 11 - 11 - 4
(g) 7 - 7 - 6 - 7 - 7 - 6
(h) 7 - 7 - 8 - 7 - 7 - 8

MÉLANGE DE TROIS MÈTRES.

(i) 8 - 8 - 7 - 10 - 10 - 7
(j) 10 - 10 - 7 - 8 - 8 - 7

EXEMPLES : Ac. Sexta passus feria. — Ba. St Laurent, *str.* 3. — Ca. Noël, I *str.* 1. — Da. St Léger, *str.* 9. — Dh. Commun des apôtres, *str.* 8. — Dg. St Léger, *str.* 6. — Df. St Vincent, *str.* 5. — Fd. Circoncision, *str.* 6. — Ge : Pâques (*sexta str.* 7) etc., etc.

C. *Strophe de huit vers.*

COMBINAISONS SUR DEUX RIMES.

M M M F M M M F

COMBINAISONS SUR TROIS RIMES.

F F F M F′ F′ F′ M
M M M F M′ M′ M′ F
F M F M F′ M F′ M
M M′ M M′ M″ M″ M″

COMBINAISONS SUR QUATRE RIMES.

F M F M F′ M′ F′ M′
F F M F′ F′ F″ F″ M

MÉLANGE DE DEUX MÈTRES.

8 - 8 - 8 - 7 - 8 - 8 - 8 - 7
10 - 10 - 10 - 4 - 10 - 10 - 10 - 4
8 - 7 - 8 - 7 - 8 - 7 - 8 - 7
10 - 10 - 10 - 8 - 10 - 10 - 10 - 8
8 - 7 - 8 - 7 - 7 - 7 - 7 - 7

MÉLANGE DE TROIS MÈTRES.

8 - 8 - 7 - 4 - 4 - 4 - 4 - 7

D. *Strophe de neuf vers.*

COMBINAISON DE QUATRE RIMES.

F F F′ F′ M F″ F″ F′ M

MÉLANGE DE TROIS MÈTRES.

8 - 8 - 4 - 4 - 7 - 8 - 8 - 8 - 7

E. *Strophe de dix vers.*

COMBINAISON DE TROIS RIMES.

F F F F M F′ F′ F′ F′ M

COMBINAISONS DE QUATRE RIMES.

M M F F M M′ M′ M″ M″ M′
F F′ F F′ M F′ F″ F′ F″ M
F F F′ F′ M F″ F″ F″ F″ M

COMBINAISONS DE CINQ RIMES.

F F′ F F′ M F″ F″ F″ F‴ M
F F F′ F′ M F″ F″ F‴ F‴ M
F F′ F F′ M F″ F‴ F″ F‴ M

MÉLANGE DE DEUX MÈTRES.

8 – 8 – 8 – 8 – 7 – 8 – 8 – 8 – 8 – 7
4 – 4 – 4 – 4 – 7 – 4 – 4 – 4 – 4 – 7

MÉLANGE DE TROIS MÈTRES.

10 – 10 – 4 – 4 – 7 – 10 – 10 – 4 – 4 – 7

F. *Strophe de onze vers.*

COMBINAISON DE CINQ RIMES.

F F F M F′ F′ F″ F″ F‴ F‴ M

MÉLANGE DE QUATRE MÈTRES.

8 – 8 – 8 – 7 – 4 – 4 – 4 – 4 – 4 – 4 – 7

G. *Strophe de douze vers.*

COMBINAISON DE CINQ RIMES.

F F M M′ M′ M F′ F′ M M″ M″ M

MÉLANGE DE DEUX MÈTRES.

8 – 8 – 7 – 7 – 7 – 7 – 7 – 7 – 7 – 7 – 7 – 7

H. *Strophe de quatorze vers.*

COMBINAISON DE SEPT RIMES.

F F F′ F′ F″ F″ M F‴ F‴ F⁗ F⁗ F′⁗ F′⁗ M

MÉLANGE DE DEUX MÈTRES.

4 – 4 – 4 – 4 – 4 – 4 – 7 – 4 – 4 – 4 – 4 – 4 – 4 – 7

I. *Strophe de dix-huit vers.*

COMBINAISON DE NEUF RIMES.

F F F′ F′ F″ F″ F‴ F‴ M F⁗ F⁗ F′′′′′ F′′′′′ F′′′′′′ F′′′′′′′ F′′′′′′′′ F′′′′′′′′′ M

MÉLANGE DE DEUX MÈTRES.

4 - 4 - 4 - 4 - 4 - 4 - 4 - 4 - 7 - 4 - 4 - 4 - 4 - 4 - 4 - 4 - 7

Cette longue énumération avec son faux air de formules algébriques ou de table de logarithmes semblera peut-être fastidieuse. Elle offre cependant un grand avantage, c'est de faire sentir quelle multiple variété Adam de Saint-Victor a su répandre dans l'arrangement de ses strophes mixtes: quelques fleurs différentes de tons et de couleurs lui suffisent pour composer de charmants bouquets. Malgré soi on pense à ces lignes de saint François de Sales : « La bouquetière Glycera savoit si proprement diversifier la disposition et le mélange des fleurs, qu'avec les mêmes fleurs elle faisoit une grande variété de bouquets : de sorte que le peintre Pausias demeura court, voulant contrefaire à l'envi cette diversité d'ouvrages : car il ne sut changer sa peinture en tant de façons comme Glycera faisoit ses bouquets. »

§ III. — LA PROSE.

Les strophes réunies forment la Prose, composition à la fois littéraire et musicale, qui était exécutée les jours de fête, à la Messe, en remplacement des *Jubili* de l'*Alleluia.* Ce caractère musical des Proses introduit un nouvel élément de variété : le *parallélisme*, qui permet de subdiviser la Séquence de manière à ce que les deux chœurs qui l'exécutent puissent alternativement se répondre. Cette alternance dans le chant semble avoir son origine dans les Proses dramatisées, dont le *Victimae paschali laudes* constitue le type, inspiré d'ailleurs par les tropes anciens qui, selon L. Gautier, ont donné naissance aux premiers mystères liturgiques.

On peut voir dans Bartsch plusieurs Séquences, où la division

des rôles est clairement indiquée par le texte même. Telle la séquence qui finit ainsi :

Nunc vos *Socii*
Cantate laetantes
  Alleluia.
Et vos *pueruli*,
Respondete semper
  Alleluia.
Nunc *omnes* canite
Simul alleluia etc.

et qui indique les alternances des chantres et du chœur. (cf. G. Dwelshauvers, *Les classiques chrétiens et l'étude de la Latinité*). Le rôle des deux chœurs n'est pas marqué avec cette netteté dans les Proses d'Adam, mais il n'en est pas moins réel.

Nous pouvons distinguer plusieurs espèces de parallélisme.

1° Le parallélisme de demi-strophe à demi-strophe, composées chacune du même nombre de vers contenant le même nombre de syllabes. Ainsi dans la prose *Zyma vetus*, le premier chœur chantait :

Zyma vetus expurgetur
Ut sincere celebretur
  Nova resurrectio.

Le second chœur reprenait, sur le même air, la seconde partie de la strophe :

Haec est dies nostrae spei :
Hujus mira vis diei
  Legis testimonio.

C'est le parallélisme le plus fréquent : il amène à la fin de la première demi-strophe un point final ou une ponctuation suffisante pour donner à la phrase un sens complet.

2° Parfois le parallélisme des demi-strophes consiste dans un nombre égal de vers contenant un nombre inégal de syllabes. Ainsi dans la même Prose la troisième strophe était exécutée comme suit : le premier chœur chantait :

Jam divinae laus virtutis
Jam triumphi, jam salutis
  Vox erumpat libera !

Le second chœur reprenait sur un air différent :

Haec est dies quam fecit Dominus
Dies nostri doloris terminus,
Dies salutifera.

La strophe 4e était exécutée sur les deux mêmes airs que la 3e : les trois premiers vers sur l'air de *Jam divinae* et les 3 vers suivants sur celui de *Haec est dies quam fecit.*

La différence du nombre des syllabes ne présente aucune difficulté pour l'exécution, ainsi qu'on peut aisément s'en convaincre par l'examen des strophes correspondantes du *Lauda Sion*, qui suit la même mélodie que le *Zyma vetus.* — Quelquefois le nombre inégal de vers n'entraîne pas inégalité dans le nombre des syllabes, Exemple : la 11e strophe de la Prose de St Vincent.

3° La troisième espèce de parallélisme se présente quand il a lieu, non plus entre les demi-strophes, mais entre les strophes entières. Certaines Proses sont entièrement composées d'après ce système. Exemples: *Lux illuxit dominica* (Pâques). — *Supernae matris gaudia* (Pour tous les saints).

Plus souvent les trois espèces de parallélisme dont nous venons de parler, se rencontrent mêlées : le poète recourant tantôt à l'une, tantôt à l'autre, soit à cause de la mélodie sur laquelle il adaptait le texte qu'il avait composé, soit à cause de l'inspiration lyrique, qui lui faisait varier l'allure et l'étendue des strophes dans une Prose donnée.

4° La Prose *Mundi renovatio* pour la fête de Pâques présente une particularité : les strophes sont en nombre impair, ce qui exclut le parallélisme de strophe à strophe ; de plus les vers qui composent chacune de ces strophes sont au nombre de sept, ce qui détruit le parallélisme régulier. Malgré les subtiles argumentations de Dreves, nous pensons qu'on peut admettre avec Misset que le premier chœur chantait les quatre premiers vers de chaque strophe et que l'autre chœur répondait en chantant les trois autres vers. Nous nous trouvons donc ici en présence d'un parallélisme d'une nature spéciale.

Cette question présente d'ailleurs de grandes difficultés, attendu que les rapports entre la musique et le rythme sont encore mal définis, dans les Proses en général et dans celles

d'Adam en particulier. Ainsi les graduels victorins renseignent comme devant se chanter sur le même air les deux demi-strophes suivantes d'allure pourtant bien différente :

Sexta passus feria,
Die Christus tertia
Resurrexit.

Et

Rex Salomon fecit templum
Quorum instar et exemplum
CHRISTUS et ecclesia.

REMARQUE. — Les *strophes introductives* et les *strophes finales*, qui formaient la règle dans les proses Notkériennes, ne sont plus que l'exception dans les proses Adamiennes. La Prose de Pâques : *Ecce dies celebris*, celle de S. Michel : *Laus erumpat ex affectu*, celle de tous les saints : *Supernae matris gaudia*, nous en fournissent des exemples.

« En dehors du parallélisme, dit l'abbé Misset [1], Adam semble n'avoir suivi d'autres règles que son génie pour la disposition de ses strophes. Avant et après lui cependant on s'est livré sur ce point, en France surtout, à de difficiles enfantillages.

On s'ingéniait par exemple à terminer chaque demi-strophe sur la même voyelle. Toutes les phrases de l'*Ave verum* sont terminées en *e*. Mais le voyelle *a* eut le plus souvent la préférence : n'était-elle pas comme un vieux souvenir, comme un écho lointain des neumes que l'on avait exécutés autrefois sur la dernière syllabe du mot *Alleluia ?* L'*Inviolata*, si l'on en excepte la finale ajoutée après coup, est dans ce cas. Adam avait assez de poésie dans l'âme pour s'affranchir hardiment de ces puériles entraves. Son inspiration est plus franche, plus prime-sautière ; elle dédaigne ces raffinements de barbarie ou de décadence. Elle ne se soumet qu'à l'esprit qui l'anime et qui souffle où il veut. Il y a cependant une remarque à faire. Le plus souvent, chez Adam, cette inspiration va grandissant du commencement à la fin, et l'allure, timide d'abord et hésitante, prend de strophe en strophe de la force et de l'ampleur. Aussi n'est-il pas rare de le voir débuter

1. *Lettres chrétiennes*, III, 374.

avec une strophe de six vers et finir avec une de dix. Il l'a fait dans la Prose de Pâques : *Zyma vetus expurgetur ;* dans celle de la Pentecôte: *Lux jocunda, lux insignis*, et dans bien d'autres qu'il serait fastidieux de citer ici. Néanmoins ce n'est guère là qu'une exception. Dans la Prose de S. Thomas de Cantorbéry : *Gaude Sion et laetare*, les six premières strophes comptent chacune six vers, la septième huit ; la huitième dix : jusque-là le *crescendo* est évident. Mais la neuvième strophe est une pieuse invocation en six vers au saint martyr, « la perle du clergé » : le mouvement se ralentit avant de s'arrêter tout à fait. Il en est de même pour la Prose de saint Étienne : *Heri mundus exultavit*, dont le ton si éclatant au début, si grave dans la strophe dixième, où l'on montre le premier martyr « s'endormant dans le Christ », baisse peu à peu, et s'éteint enfin en cette douce et suave prière :

Martyr cujus est jocundum
Nomen in Ecclesia,
Languescentem fove mundum
Coelesti flagrantia. »

IV. — PARTICULARITÉS STYLISTIQUES.

Entrons maintenant dans un examen plus intime de cette poésie, en y cherchant les particularités stylistiques qui la caractérisent et lui servent d'ornements. Nous rencontrerons successivement la *répétition* ou *anaphore*, l'*adradication*, l'*annomination*, l'*allitération* et enfin *le jeu de mots*.

I. La Répétition. — La répétition est une forme plutôt oratoire que poétique. Dans son enthousiasme lyrique, Adam l'emploie fréquemment, pour faire mieux ressortir l'idée et donner à ses strophes plus de solennité. Il le fait toujours avec un naturel parfait, sans aucune trace d'exagération ou de mauvais goût.

Dans la Prose de Noël, *Felix dies* hodiernus... *Felix dies* et jocundus ; dans les Proses de Pâques, la répétition prend un caractère d'enthousiasme solennel :

Lux illuxit Dominica
Lux insignis, *lux* unica
Lux lucis et lætitiae
Lux immortalis gloriae.

Dans la prose *Zyma vetus* (16-18) :

Haec est *dies* quam fecit Dominus,
Dies nostri doloris terminus,
Dies salutifera.

Saint Étienne est le premier martyr, le poète accentue l'idée par la répétition du mot *testis :*

Testis tuus est in caelis
Testis verax et fidelis
Testis innocentiae.

Les premiers vers de la Prose de la Nativité de la Ste Vierge renferment aussi une répétition d'un grand effet:

Salve mater Salvatoris,
Vas electum, *vas* honoris,
Vas coelestis gratiae ;
Ab aeterno *vas* provisum
Vas insigne, *vas* excisum
Manu Sapientiae.

La prière amène naturellement la répétition sur les lèvres du poète :

Jesu victor, *Jesu* vita.
Jesu vitae via trita.

Très souvent cette figure se rencontre dans la liturgie romaine. L'église chante à *Magnificat* le jour de la Noël :

Hodie Christus natus est : *hodie* Salvator apparuit : *hodie* in terra canunt Angeli, laetantur Archangeli : *hodie* exultant justi dicentes : gloria in excelsis Deo, alleluia. — Voici l'antienne de la Pentecôte, aux secondes vêpres : *Hodie* completi sunt

dies Pentecostes. — Celle de l'Immaculée Conception : *Hodie* egressa est... *etc.*

II. L'ADRADICATION : c'est-à-dire la répétition du radical sous des formes diverses. Par l'impression plus vive que le mot cause soit à l'œil, soit à l'oreille, cette répétition en accentue le sens. Cette figure se rencontre dans toutes les langues (1). Le grec possède les expressions : μάχην μάχεσθαι, κινδυνεύειν κινδύνον, θύειν θύη, ἀρχὴν ἄρχειν,... etc. En latin: *certamen certare*, *vitam vivere*, *pugnam pugnare*, *tortore tortus*, *occisione occidi.* On remarque fréquemment cette tendance dans la littérature du moyen âge : *le moulin moulait ; li venz venta ; la tor qui vers le ciel torelle ; li chevaliers qui chevaucha ; ont une parole porparlée* etc. Pour qu'il y ait adradication ou *figura etymologica*, il faut que par les mots soient affectés à la fois et le sens et le son. Ainsi dans les exemples suivants il n'y a pas d'adradication: ὁδὸν ἰέναι, ζῆν βίον, καθεύδειν ὕπνον, *dormir son sommeil.*

Cette figure est souvent employée par Adam : *Nec exemplum*, *nec exemplar ; certa certus* de mercede ; *Salve*, *salvi* vas pudoris ; *lux illuxit* dominica ; *exturbatus est turbator ; truncus truncum* caput vexit ; *luce lucens* castitatis ; Christus *misit* quem *promisit*, etc.

III. L'ANNOMINATION.—Cette figure rapproche dans la même phrase des mots dont le son est à peu près semblable, mais dont le sens est différent : *viduitatem vastitudinemque*, *fruges frumenta*, *vineta virgultaque*, *pastores pascuaque.* Bède définit cette figure : « *Paronomasia* (παρονομασία), *id est denominatio*, *quotiens dictis paene similis ponitur in significatione diversa*, *mutata videlicet littera vel syllaba.* » Par exemple, ce passage de Térence cité par Julius Rufianus : « Nam inceptio est *amentium*, haud *amantium* » ; cet autre cité par Aquila Romanus : « quod *libet*, hoc *licet* », et encore : « *praetor* iste vel potius *praedo* sociorum ».

Voici quelques exemples de cette figure pris dans Adam de Saint-Victor : fugit *rete*, fugit *ratem;* si vis *vitam*, mundum *vita; saccus* fit *soccus* gloriae ; dum *torretur*, nec *terretur ;* non ponit in *modio*, statuit in *medio ;* lignum *carens carie ;* fodiuntur *tere-*

1. Cf. Kawczinski, *op. cit.*

bris, aliorum *tenebris* lumen reddituri ; sub *securi* stat *securus ; fructus, fluctus ;* et plus *fragrat* quando *flagrat*... etc.

Souvent l'*annomination* trouve sa raison d'être dans la nécessité de la rime qui, lorsqu'elle est riche, en présente le type le plus parfait. Exemples : *modio-medio ; tenebris-terebris ; fructus-fluctus ; flagrat-fragrat ; digna-signa ; vestis-testis*... etc., etc.

IV. Outre l'*adradication* et l'*annomination*, les grammairiens distinguent encore, comme ornement du même genre, l'*allitération*, qu'Isidore de Séville définit comme suit : « *Paromoeon est multitudo verborum ex una littera inchoantium quale est apud Ennium :* o *T*ite, *t*ute *T*ati *t*ibi *t*anta *t*yranne *t*ulisti ; sed hoc temperat Virgilius, dum non toto versu utitur hac figura ut Ennius, sed nunc in principio, nunc in medio ut :

Quaeque *l*acus *l*ate *l*iquidos, quaeque aspera dumis ; — nunc autem in fine, ut :

Sola mihi tales *c*asus *C*assandra *c*anebat.

Bède donne une définition semblable : « *Parhomœon est, cum ab iisdem litteris diversa verba ponuntur.* »

Déjà, Martianus Capella se plaint de l'abus de l'allitération : elle n'affectait plus seulement le commencement des mots, mais encore l'intérieur. Il donne des exemples de *mytacismus* (mammam ipsam amo quasi meam animam) ; de *lambdacismus :* (sol et luna luce lucent alba leni lactea) ; *d'iotacismus :* (Junio Juno Jovis jure irascitur) ; de *polysigma :* (sosia in solario soleas sarciebat suas).

Si, laissant ces enfantillages, nous réduisons l'allitération à ce qu'elle doit être pour former un ornement littéraire, nous pouvons la définir une figure qui consiste dans une association de mots offrant au commencement ou dans les premières lettres le même son ou la même consonne. Ramenée à ces proportions, nous rencontrons cette figure fréquemment employée même chez les poètes classiques. Ainsi sur les 7708 vers d'Horace, 4539 ont l'allitération, soit plus de 58 %. Dans les Carmina et les Épodes, 1456 vers sur 3735 ont l'allitération, soit 38 %. Dans les Satires et Épîtres la proportion est encore plus grande : elle est de plus 77 %, soit 3083 vers sur 3973. Dans Virgile, d'après Kvikala, la proportion est de 72 ½ %. D'après Urban, elle est de plus de 50 % dans les *Méta-*

morphoses d'Ovide. Évidemment toutes ces allitérations n'ont pas été voulues, beaucoup sont l'effet du hasard ou d'autres circonstances. Il n'en reste pas moins vrai cependant, que l'allitération joue un grand rôle dans Horace, dans Virgile, dans Ovide et dans les autres poètes de la vieille Rome.

Dans la poésie chrétienne, l'allitération, figure si populaire à cause précisément de sa facile production, apparaît avec Commodien au IIIe siècle :

Ut *p*arvulus lactans sine *p*ugna *p*raedas teneret
*P*assio cujus *p*raedicta est taliter ante
Ut Deus *p*assibilis fieret *p*rofuso cruore.

Apol. 407-409.

*P*arricida *p*atris semper est superbus in illo.

Ibid., 722.

Nous lisons dans saint Damase (+ 380) : XXX, 1re strophe :

Christus eam *s*ibi qua *s*ociat
Et *d*iadema *d*uplex *d*ecorat.

Au IVe siècle, saint Ambroise en écrivant cette doxologie (IX, str. 5), recherche évidemment l'allitération, non seulement au commencement, mais encore dans l'intérieur des mots :

*P*raesta, *P*ater *p*iissime
*P*atrique com*p*ar unice
Cum S*p*iritu *P*araclito
Regnans *p*er omne saeculum.

Dans le même siècle Juvencus (II, 137) écrit des vers comme celui-ci :

*T*alia *t*ractanti *t*orpescunt membra sopore.

Le grammairien Virgilius Maro, qui vivait dans le midi de la France vers l'an 600 de notre ère, donne ces deux exemples : *S*apiens *S*apientiae *s*anguinem *s*ugens *s*anguisugo venarum facta vocandus est. — *P*rimae *p*artis *p*rocerae *p*leni *p*upis erant.

Venantius Fortunatus (+ ap. 600) connaît l'allitération, et la recherche comme une élégance :

*F*oedera *f*idae *f*ides *f*ormosat *f*ida *f*idelis.
*P*raesepe *p*oni *p*ertulit.

A l'époque carolingienne, cette figure devient de plus en plus fréquente : l'usage est devenu abus. Milon de Saint-Amand écrit :

*P*astores *p*ecorum *p*rimi *p*ressique *p*avore
*C*onspicuas *c*ives *c*armen *c*oeleste *c*anentes
*A*udivere *a*stris *a*rrectis *a*uribus ; *a*uctor...

Dans ce genre puéril, on connaît le poème *sur la calvitie* de Charles le Chauve, dont tous les mots commencent par C, et celui de Jean Placentius sur une guerre *porcine* (qui dans l'histoire de France forme le pendant de notre *Guerre de la Vache*), dont chaque mot commence par la lettre P. En voici les premiers vers [1] :

*P*laudite, *p*orcelli, *p*orcorum *p*igra *p*ropago
*P*rogreditur ; *p*lures *p*orci *p*inguedine *p*leni
*P*ugnantes *p*ergunt...

Bien que l'influence de la rhétorique latine ait contribué beaucoup à propager l'adradication et surtout l'allitération dans la poésie du moyen âge, il faut admettre cependant que ces figures contiennent en elles-mêmes la raison de leur existence et de leur universalité, car on les rencontre dans toutes les littératures, même dans celles qui n'ont pu subir l'influence des langues anciennes, par exemple dans la littérature hébraïque.

Il n'est pas jusqu'aux jeux de mots, conséquence fatale de l'emploi exagéré de ces figures, dont on ne puisse y trouver des exemples.

L'allitération s'adresse plutôt à l'ouïe qu'à la vue. En effet, dans les littératures du nord, où elle joue un rôle prépondérant, elle consiste dans la concordance du son initial de deux syllabes *accentuées* ; ainsi *gebed* (prière) et *gelage* (festin) ne font pas allitération, parce que l'accent ne tombe pas sur *ge*. Elle fait sentir sa puissance harmonieuse à la simple lecture des beaux vers de nos grands poètes français. En Allemagne elle a été reprise et mise en honneur par Bürger, Goethe, Heine, et dans

1. Cf. *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois*, t. III, p. 299.

ce siècle, par beaucoup d'autres, Fouqué, Jourdan et surtout Richard Wagner, qui en a compris toutes les ressources pour l'harmonie.

Cette puissance musicale de l'allitération, jointe à la facilité de la produire, expliquent le cachet populaire de cette figure et mieux encore l'*abus* qu'en ont fait les auteurs de faible inspiration, obligés, pour couvrir leur indigence, de recourir à des moyens systématiques ou purement matériels.

Adam a partagé pour l'allitération l'*engouement* qui caractérise son époque, époque de littérature éminemment populaire, comme il avait caractérisé les temps d'Ennius et de Livius Andronicus. Seulement il sut en faire un judicieux usage, suffisant pour satisfaire l'oreille populaire et relever le charme poétique de ses strophes harmonieuses : il n'est pas une de ses Proses qui n'en contienne des traces. Cette préférence pour l'allitération, avons-nous dit, porte le P. Dreves à croire qu'Adam n'était pas français, mais anglais de la Grande Bretagne. C'est aller peut-être loin, car l'allitération n'est pas, comme le prétend le savant critique, essentiellement germanique.

Il nous reste maintenant à examiner quelle forme revêt l'allitération dans Adam de Saint-Victor. Elle affecte ou bien le *commencement* ou bien l'*intérieur* des mots, parfois les deux systèmes sont combinés.

L'allitération initiale est *consonantique* ou *vocalique*, suivant qu'elle porte sur une ou plusieurs consonnes, sur une ou plusieurs voyelles.

Les exemples foisonnent. Qu'il nous suffise d'en indiquer quelques-uns, pour concrétiser la division que nous venons d'établir d'après les règles de l'allitération germanique.

Allitération vocalique : Adam n'en fait pas un fréquent usage :

Heri mundus exultavit
*E*t *e*xsultans celebravit. (S. Étienne)
*E*x *a*dverso *a*scendisti
*E*t te murum *o*bjecisti :
Caput tuum *o*btulisti. (S. Thomas Becket)
*I*nfinitus et *I*mmensus. (Noël).

Allitération consonantique : c'est la plus ordinairement employée. Elle se présente sous trois formes :

1° Allitération *simple* : elle a lieu quand elle affecte une seule consonne :

Lex et *p*salmi consonant
*P*rophetarum *p*aginis (Circoncision)
*S*accus *s*cissus
*S*accus fit *s*occus (Pâques : *Ecce dies*)
In maxilla mille *s*ternit
Et de tribu *s*ua *s*pernit
*S*amson matrimonium
*S*amson Gazæ *s*eras pandit,
Et asportans portas *s*candit
Montis *s*upercilium. (Pâques : *Zyma*)
*S*ynagogam *s*atanae
*S*e commendat *s*alvatori
*S*aulus *s*ervat. (S. Étienne)
*T*uus *t*homas *t*rucidatur
*V*ersa *v*ice
*V*era *v*ite. (S. Thomas)
*P*ressos *p*ondere (S. Vincent)
*S*tans in *s*ignum
*P*uer *p*ius. (Purification)

2° Allitération *double*. On appelle ainsi l'allitération qui a lieu entre deux lettres, dont la première au moins est une consonne :

*De*um *de*signantes.
*Fl*agrat *fl*ore
*Sp*onsa *sp*iritalis (Épiphanie)
*Di*ei *di*gnitas
*Pr*ædo *pr*ivatur
*Co*rda *co*nfirmat. Pâques : (*Lux illuxit*)
*Di*es *di*gna Pâques : (*Salve*).
*Du*lce *du*cit
Ebur *ca*ndens *ca*stitatis (Nativité de la Ste V.)

3° L'allitération est *forte* lorsqu'elle affecte la consonne initiale et au moins les deux lettres suivantes.

Quam subtile : quam sublime (Noël) — nascente nascitur; Tu post vitam hanc mortalem sive mortem hanc vitalem ; (Circoncision.) — Quia regem peremerunt, Dei regnum perdiderunt (Pâques: *Ecce dies*). mors morti (Pâques: *Lux illuxit*). — Dies dierum (Pâques : *Salve dies*). — Pariter paraclite ; per te mundi sunt mundati (Pentecôte: *Qui procedis*). — Fundamentum et fundata. (Dédicace) certa certus (S. Étienne). — etc., etc.

Remarque. L'allitération est la conséquence de la répétition, de l'adradication et de l'annomination.

L'allitération dans Adam de Saint-Victor affecte, avons-nous dit, aussi bien l'intérieur que le commencement des mots. Il nous reste à citer quelques exemples d'allitération interne. La Prose de S. André nous en fournit un bel exemple par la répétition des lettres : *l*, *m*, et *t* :

O Andrea gloriose
Cujus preces pretiosæ,
Cujus mortis luminosæ
Dulcis est memoria ;
Ab hac valle lacrymarum
Nos ad illud lumen clarum,
Pie pastor animarum,
Tua transfer gratia.

La seconde partie de cette strophe est remarquable aussi par l'accumulation du son *a* quatorze fois répété,

Il est vrai que parfois cette tendance fait tomber Adam dans l'exagération. Ainsi dans la Prose de la Purification nous lisons:

Fons illimis,
Munde nimis,
Ab immundo
Munda mundo
Cor mundani populi.

Mais il ne faut pas trop regretter un défaut qui n'est qu'une suite nécessaire, pour ainsi dire, d'une qualité de composition.

V. Jeux de mots. — Les uns sont tirés de la forme extérieure des mots, les autres reposent sur leur signification. A la première catégorie se rattachent des exemples comme celui-ci :

Prunis datum
Admiremur,
Laureatum
Veneremur
Laudibus *Laurentium.*

Évidemment il ne faudrait pas abuser d'un procédé semblable. Aussi notre poète s'est-il bien gardé de tomber dans l'excès si fréquent chez les auteurs de Proses. « Sans doute, dit l'abbé Misset, Adam joue quelquefois sur le nom des saints. Notre Seigneur n'a-t-il pas joué sur le nom de Pierre ? Mais il le fait avec tact, et ne nous dit pas que saint « Léonard » est un « nard : »

.....Beatum *Leonardum*
Libertatis almae *nardum* (1),

il ne nous dit pas que saint « Maurice » au jour de l'éternité n'est pas un « Maure », et que son compagnon, saint « Candide » au « noir » visage est « blanc » devant Dieu :

In hac se *Mauritius*
Maurum diffitetur,
In hac *niger candidus*
Candidus habetur (2) ;

il ne découvre pas que saint « Corbinien » à deux cœurs, *cor binum :* l'un pour aimer Dieu, l'autre pour aimer le prochain :

En praesagium divinum :
Quasi *cor* haberes *binum*
Duo dedit nomini :
Non fictae duplicitatis,
Binae vero caritatis,
Proximi et Domini (3).

1. Cf. Mone, III. 1035, 4-5
2. Cf. Mone, III, 739, 17-20.
3. Cf. Mone, III, 870, 49-55. — *Lettres Chrétiennes*, IV, 205.

Des vers de ce genre nous jettent en plein Marinisme, au beau temps de l'afféterie et du faux esprit. On croit entendre l'évêque de Genève, M. le Camus, faire le panégyrique de saint Marcel. « Son texte, dit l'historien de Valois, fut le nom du saint (*Marcellus*), qu'il coupa en trois, pour les trois parties de son discours. Il dit qu'il trouvait trois choses cachées dans le nom de ce grand saint : 1° que *mar* voulait dire qu'il avait été une *mer* de charité et d'amour envers son prochain ; que *cel* montrait qu'il avait eu, au souverain degré, le *sel* de la sagesse des enfants de Dieu ; 3° enfin que *lus* prouvait assez comme il avait porté la *lumière* de l'Évangile à tout un grand peuple, et comme lui-même avait été une lumière de l'Église et la lampe ardente qui brûlait de l'amour divin [1]. »

Adam trouve quelquefois dans la signification d'un nom une source d'ingénieux rapprochements. Voulant parler de saint Étienne, le poète pense à la signification de ce mot en grec : *Stephanus*, στεφάνη, couronne, et ces trois vers naissent naturellement sous sa plume :

Nomen habes *coronati:*
Te tormenta decet pati
Pro *corona* gloriae.

L'allusion n'est pas toujours aussi facile à saisir, quand le poète emprunte la signification des mots à l'hébreu, comme dans les exemples suivants empruntés à une Prose pascale, où il compare JÉSUS-CHRIST à David et à Samson.

David, *fortis viribus*,
A leonis unguibus
Et ab ursi faucibus
Gregem patris liberat.
Samson dictus : *Sol eorum* ;
CHRISTUS lux est electorum
Quos illustrat gratia.

1. *Valesiana*, p. 50.

Le nom d'Isaac qui, en hébreu, signifie *rire*, *joie*, suggère à Adam un nouveau symbole du Christ, qui est la source de la joie répandue dans la terre entière :

Puer nostri forma *risus*,
Pro quo vervex est occisus,
Vitae signat gaudium.

La Prose de la Pentecôte *Simplex in essentia* donne :

Jubilaeus est vocatus
Vel *dimittens* vel *mutatus*,
Ad priores vocans status
Res distractas libere.

La signification du nom de *Maria: stella maris*, indiquée seulement dans la Prose de l'Assomption qui commence par ces mots, a fourni au poète une description très poétique dans la Prose : *Ave*, *Virgo singularis*.

Il nous faudrait citer encore une foule de vers lapidaires, où le contraste des mots amène un contraste frappant d'idées. Par leur opposition les termes les plus prosaïques reluisent d'une beauté et d'une fraîcheur nouvelles. Grâce à des combinaisons habilement ménagées, les tournures les plus ordinaires résonnent et vibrent avec une ampleur de sonorité admirable. Les strophes suivantes sont, à ce point de vue, fort remarquables : leur grande beauté, c'est la simplicité, la simplicité d'un génie qui transforme et illumine la faiblesse de l'instrument dont il se sert :

Infinitus et immensus
Quem non capit ullus sensus,
Nec locorum spatia.
Ex *aeterno temporalis*,
Ex *immenso* fit *localis*,
Ut restauret omnia.

Non *peccatum*, sed *peccati*
Formam sumens, vetustati
Nostrae se contemperat,
Immortalis se *mortali*
Spiritalis corporali
Ut natura conferat.

JESU, puer immortalis,
Ex *aeterno temporalis*,
Nos ab hujus vitae malis
Tu potenter erue.
Tu, post *vitam* hanc *mortalem*,
Sive *mortem* hanc *vitalem*,
Vitam nobis *immortalem*
Clementer restitue.

Nous retrouvons cette même idée, mais avec plus de brièveté dans la Prose en l'honneur de saint Étienne :

Tibi fiet *mors natalis*.

V. — LE SYMBOLISME.

Le symbolisme est le langage particulier de l'Église, la caractéristique de l'art chrétien tout entier. Nous le retrouvons dans l'architecture, dans la peinture, dans l'art des verriers. « Le moyen âge traduisit en des lignes sculptées ou peintes, la Bible, la théologie, les vies de saints, les évangiles apocryphes, les légendaires, les mit à la portée de tous, les récapitula en des signes qui restaient comme la moelle permanente, comme l'extrait concentré de ses leçons [1] ». Tout est symbolique au moyen âge : l'architecture,

1. Huysmans. *La Cathédrale.* Tout en faisant les réserves les plus expresses quant à ses œuvres antérieures, nous devons reconnaître que le nouveau volume de J. K. Huysmans mérite de grands éloges. Avec beaucoup de sagacité et d'érudition, l'auteur s'est appliqué à l'étude de l'art chrétien, dont il a su faire ressortir la valeur. Il est à regretter toutefois encore que, dans ce même livre, se fassent jour çà et là des tendances qu'un catholique ne peut pas toujours approuver.

les couleurs, les gemmes, la faune, la flore, les nombres, les objets et les vêtements liturgiques. De là, le symbolisme architectural, lapidaire, bestiaire, plantaire, etc. qui partout se retrouve identique dans les grandes lignes, avec les variantes dues à la différence des époques qu'il a traversées. Base des divers arts chrétiens, le symbolisme est aussi la base de toute la littérature chrétienne. Il importe donc d'en exposer clairement la définition et les origines, et de déterminer les causes qui ont amené l'art et la littérature du christianisme à lui donner une place si considérable. Nous ne pouvons faire mieux que de reproduire ici l'introduction de l'étude de Paul Allard, *sur le symbolisme chrétien au IVe siècle d'après les poèmes de Prudence* (1). « Le symbolisme est la représentation d'une idée au moyen d'une image interposée entre elle et l'esprit. Le symbole est autre chose que la comparaison. Celle-ci a pour but d'exprimer une idée en plaçant près d'elle un objet qui, par ses similitudes ou même ses différences, aide à le comprendre. Dans le symbole, au contraire, l'image ne se sépare pas de l'idée et fait corps avec elle (2). « Jésus-Christ ressemble à un bon pasteur, et les chrétiens ressemblent à des brebis. » — Voilà des comparaisons. « Jésus-Christ est le bon pasteur, nous sommes ses brebis, » — voici des symboles. La comparaison suppose deux opérations de l'esprit, le symbole les ramène à une seule. Dans le symbole, l'idée et l'image se confondent, s'appliquent l'une sur l'autre, à la manière de ces draperies qui moulent de leurs plis souples et de leur fin tissu les belles formes des statues grecques. L'image transparente couvre et révèle à la fois l'idée, elle en dessine les contours, elle en tempère l'éclat ; elle lui donne plus de relief en la voilant.

Le symbolisme est naturel à l'homme : il supplée aux ressources trop restreintes du langage et substitue au mot sec, à l'expression abstraite et parfois inintelligible une forme concrète, familière et vivante. La comparaison est le plus souvent le résultat d'un art savant, d'une réflexion profonde ; le symbolisme naît naturellement sur les lèvres de l'enfant, de l'homme du

1. *Revue de l'Art chrétien*, 1885. Bruges, Desclée.

2. Hugues de Saint-Victor définit le symbole « la représentation allégorique d'un principe chrétien, sous une forme sensible ».

Non *peccatum*, sed *peccati*
Formam sumens, vetustati
Nostrae se contemperat,
Immortalis se *mortali*
Spiritalis corporali
Ut natura conferat.

JESU, puer immortalis,
Ex *aeterno temporalis*,
Nos ab hujus vitae malis
Tu potenter erue.
Tu, post *vitam* hanc *mortalem*,
Sive *mortem* hanc *vitalem*,
Vitam nobis *immortalem*
Clementer restitue.

Nous retrouvons cette même idée, mais avec plus de brièveté dans la Prose en l'honneur de saint Étienne :

Tibi fiet *mors natalis*.

V. — LE SYMBOLISME.

Le symbolisme est le langage particulier de l'Église, la caractéristique de l'art chrétien tout entier. Nous le retrouvons dans l'architecture, dans la peinture, dans l'art des verriers. « Le moyen âge traduisit en des lignes sculptées ou peintes, la Bible, la théologie, les vies de saints, les évangiles apocryphes, les légendaires, les mit à la portée de tous, les récapitula en des signes qui restaient comme la moelle permanente, comme l'extrait concentré de ses leçons [1] ». Tout est symbolique au moyen âge : l'architecture,

1. Huysmans. *La Cathédrale.* Tout en faisant les réserves les plus expresses quant à ses œuvres antérieures, nous devons reconnaître que le nouveau volume de J. K. Huysmans mérite de grands éloges. Avec beaucoup de sagacité et d'érudition, l'auteur s'est appliqué à l'étude de l'art chrétien, dont il a su faire ressortir la valeur. Il est à regretter toutefois encore que, dans ce même livre, se fassent jour çà et là des tendances qu'un catholique ne peut pas toujours approuver.

les couleurs, les gemmes, la faune, la flore, les nombres, les objets et les vêtements liturgiques. De là, le symbolisme architectural, lapidaire, bestiaire, plantaire, etc. qui partout se retrouve identique dans les grandes lignes, avec les variantes dues à la différence des époques qu'il a traversées. Base des divers arts chrétiens, le symbolisme est aussi la base de toute la littérature chrétienne. Il importe donc d'en exposer clairement la définition et les origines, et de déterminer les causes qui ont amené l'art et la littérature du christianisme à lui donner une place si considérable. Nous ne pouvons faire mieux que de reproduire ici l'introduction de l'étude de Paul Allard, *sur le symbolisme chrétien au IVe siècle d'après les poèmes de Prudence* (1). « Le symbolisme est la représentation d'une idée au moyen d'une image interposée entre elle et l'esprit. Le symbole est autre chose que la comparaison. Celle-ci a pour but d'exprimer une idée en plaçant près d'elle un objet qui, par ses similitudes ou même ses différences, aide à le comprendre. Dans le symbole, au contraire, l'image ne se sépare pas de l'idée et fait corps avec elle (2). « Jésus-Christ ressemble à un bon pasteur, et les chrétiens ressemblent à des brebis. » — Voilà des comparaisons. « Jésus-Christ est le bon pasteur, nous sommes ses brebis, » — voici des symboles. La comparaison suppose deux opérations de l'esprit, le symbole les ramène à une seule. Dans le symbole, l'idée et l'image se confondent, s'appliquent l'une sur l'autre, à la manière de ces draperies qui moulent de leurs plis souples et de leur fin tissu les belles formes des statues grecques. L'image transparente couvre et révèle à la fois l'idée, elle en dessine les contours, elle en tempère l'éclat ; elle lui donne plus de relief en la voilant.

Le symbolisme est naturel à l'homme : il supplée aux ressources trop restreintes du langage et substitue au mot sec, à l'expression abstraite et parfois inintelligible une forme concrète, familière et vivante. La comparaison est le plus souvent le résultat d'un art savant, d'une réflexion profonde ; le symbolisme naît naturellement sur les lèvres de l'enfant, de l'homme du

1. *Revue de l'Art chrétien*, 1885. Bruges, Desclée.

2. Hugues de Saint-Victor définit le symbole « la représentation allégorique d'un principe chrétien, sous une forme sensible ».

peuple, du sauvage. Il faut être déjà familier avec le travail de la pensée pour comparer entre elles deux idées : l'image se développe spontanément dans les cerveaux naïfs, et l'idée n'en sort, pour ainsi dire, que vêtue (1).

Le symbolisme n'est pas seulement le langage naturel des individus et des peuples enfants : il peut devenir l'un des modes les plus élevés d'exprimer la pensée et servir à rendre les idées les plus profondes et les plus sublimes. De là son rôle considérable dans la littérature et l'art religieux. Il est le langage naturel de l'art quand celui-ci veut traduire autre chose que des faits concrets et devenir le truchement d'idées abstraites. De même dans la littérature, quand elle doit exprimer par des mots les mystères divins, devant lesquels l'esprit se prosterne et viennent expirer toutes les ressources du langage humain, les dogmes ineffables qui laissent les plus grands génies muets ou balbutiants. Comme ces mystères et ces dogmes ne sont point l'apanage réservé d'un petit nombre de philosophes, mais le patrimoine du genre humain, il devient nécessaire de les traduire par des images assez simples pour frapper l'esprit des petits et des ignorants, tout en demeurant assez nobles pour ne point défigurer ou dénaturer d'aussi hautes idées. Même s'ils avaient été destinés à ne point sortir d'un étroit cénacle de disciples privilégiés, les dogmes chrétiens eussent dû, en raison de leur sublimité, se revêtir souvent de symboles. Platon n'enveloppe-t-il pas d'images les plus hautes parties de sa philosophie, bien qu'elle ne soit pas destinée au vulgaire ? A plus forte raison, révélés non seulement aux théologiens et aux docteurs, mais à la femme, à l'esclave, à l'ouvrier, à l'enfant, les mystères encore plus élevés du christianisme doivent-ils tempérer par le symbole l'éclat de leurs rayons, rendre sensibles par l'image les abstractions nécessaires de leurs définitions, rapprocher ainsi des plus humbles esprits

1. Le symbolisme « répond à l'un des besoins les moins contestés de l'esprit de l'homme qui éprouve un certain plaisir à faire preuve d'intelligence, à deviner l'énigme qu'on lui soumet et aussi à en garder la solution résumée en une visible formule, en un durable contour. Saint Augustin le déclare expressément ; une chose notifiée par allégorie est certainement plus expressive, plus agréable, plus imposante que lorsqu'on l'énonce en des termes techniques. » Huysmans, *La Cathédrale*, p. 119.

une religion tellement profonde qu'un saint Augustin, un saint Thomas, un Bossuet consumera sa vie entière à l'étudier, tellement simple cependant en son essence qu'un enfant pourra l'embrasser d'un coup d'œil, si on la lui présente dans un langage et sous une forme appropriés à son intelligence.

Telle est une des raisons du rôle considérable joué par le symbolisme dans l'art et la littérature du christianisme : la profondeur des mystères chrétiens et la nécessité de les rendre accessibles à tous. Il en est une autre, qui tient aux origines historiques de notre religion.

Dans la conception chrétienne de l'histoire, le Christ divise en deux les annales du monde, comme une montagne centrale dont le double versant regarderait le passé et l'avenir. D'un côté tout monte vers son sommet, de l'autre tout en descend. Les livres sacrés où les chrétiens lisent l'histoire de leurs croyances se composent de deux parties ou, selon le terme reçu, de deux Testaments : le premier contient les événements qui ont préparé ou annoncé la venue du « Désiré des Nations », le second raconte sa vie, sa mort, son œuvre. Beaucoup de faits rapportés dans l'Ancien Testament peuvent être, bien que réels, considérés comme la prophétie de ceux du Nouveau. « Ces choses ont eu lieu en figure de nous, » dit saint Paul racontant plusieurs événements de l'histoire du peuple choisi pour conserver la notion du monothéisme et préparer une famille au Messie futur. De là, dans les temps chrétiens, une tendance des meilleurs esprits à se reporter en arrière, vers l'Ancien Testament, pour y trouver des images applicables aux dogmes évangéliques et y contempler le Dieu fait homme dans le miroir des prophètes. La Bible fournit ainsi aux docteurs, aux lettrés, aux artistes des premiers siècles de notre ère les éléments d'un immense symbolisme.

« Le Seigneur nous est apparu deux fois, — dit le grand poète du IVe siècle, Prudence, — en premier lieu dans les livres, puis réellement ; la foi le vit d'abord, ensuite il se montra dans la vérité de sa chair et de son sang [1]. » Les âmes religieuses et

1. Nos qui Dominum libris et corpore jam bis
Vidimus ante fide, mox carne et sanguine coram.
Prudence, *Apotheosis*, 217-218.

poétiques, se plaisant à refaire en sens inverse le chemin parcouru, se servent, pour peindre Jésus-Christ, des images dont la Bible s'était servie pour l'annoncer, et, selon un autre mot de notre poète, « recherchent dans les vieux récits et dans les faits antiques les types des derniers événements [1] ».

Quant à l'influence du symbolisme sur les âmes, voici ce qu'écrit Huysmans dans la *Cathédrale* : « Le moyen âge qui savait que sur cette terre tout est signe, tout est figure, que le visible ne vaut que par ce qu'il recouvre d'invisible [2], le moyen âge qui n'était pas, par conséquent, dupe, comme nous le sommes, des apparences, étudia de très près cette science et fit d'elle la pourvoyeuse et la servante de la mystique.

Convaincu que le seul but qu'il importait à l'homme de poursuivre, que la seule fin qu'il lui était nécessaire, ici-bas, d'atteindre, c'était d'entrer en relations directes avec le ciel et de devancer la mort, en se versant, en se fondant autant que possible en Dieu, il entraîna les âmes, les soumit à un régime tempéré de cloître, les émonda de leurs préoccupations terrestres, de leurs visées charnelles, les orienta toujours vers les mêmes pensées de renoncement et de pénitence, vers les mêmes idées de justice et d'amour, et, pour les contenir, pour les préserver d'elles-mêmes, il les cerna d'une barrière, mit autour d'elles Dieu en permanence, sous tous les aspects, sous toutes les formes.

Jésus surgit de partout, s'attesta dans la faune, dans la flore, dans les contours des monuments, dans les parures, dans les teintes ; de quelque côté qu'il se tourna, l'homme le vit.

Et il vit aussi, de même qu'en un miroir qui la reflétait, sa propre âme ; il put reconnaître, dans certaines plantes, les qualités qu'il devait acquérir, les vices contre lesquels il lui fallait se défendre.

Puis il eut encore devant les yeux d'autres exemples, car les

---

1. Ergo ex futuris prisca jam cepit fabula,
Factoque primo res notata est ultima.
Prudence, *Hamartigenia*. Præfatio, 25-26.

2. C'est la doctrine de saint Paul aux Romains (I, 20) : *Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quae facta sunt, intellecta conspiciuntur.* Ces paroles contiennent la base sur laquelle, dans le cours des siècles, s'est élevé le vaste édifice du symbolisme chrétien.

symbolistes ne se bornèrent point à convertir en des cours de catéchisme des traités de botanique, de minéralogie, d'histoire naturelle, d'autres sciences ; quelques-uns, au nombre desquels saint Méliton, finirent par appliquer leur procédé d'interprétation à tout ce qu'ils rencontrèrent,..... aux objets les plus usuels, aux outils, aux instruments même qui se trouvaient à la portée de tous.

Ce fut une succession ininterrompue de leçons pieuses. Yves de Chartres nous l'affirme, les prêtres enseignaient la symbolique au peuple et il résulte également des recherches de Dom Pitra, qu'au moyen âge, l'œuvre de saint Méliton était populaire et connue de tous...

Ainsi maniée, la symbolique servit de garde-frein pour enrayer la marche en avant du péché et de levier pour soulever les âmes et les aider à franchir les étapes de la vie mystique. »

En cela, l'Église ne faisait d'ailleurs que suivre l'exemple de son divin fondateur, qui, s'adressant aux foules ignorantes, peu habituées aux idées abstraites, usa fréquemment de paraboles, afin de mettre son enseignement à la portée de leur intelligence. Au dire d'Huysmans encore, que nous aimons à citer dans cette matière qu'il a approfondie avec une sagacité remarquable, ce fut le Christ lui-même qui créa le symbolisme architectural « lorsque, dans le deuxième chapitre de l'Évangile de saint Jean, il cita le temple de Jérusalem, affirmant que si les Juifs le détruisaient, il le rebâtirait en trois jours et désigna expressément, par cette parabole, son propre corps. C'était montrer aux générations à venir la forme que devaient, après le supplice de la croix, adopter les nouveaux temples [1]. »

Le symbolisme donc, quelque forme qu'il revête, est d'origine divine, et c'était vraiment des sentiments divins qu'il infusait dans les âmes quand, dans les cérémonies de la liturgie, l'expression la plus élevée du beau, il déroulait ses splendeurs au sein des merveilleuses cathédrales élevées au moyen âge par l'ardente piété des fidèles. Dans les peintures murales, dans le flamboiement des vitraux, parmi les sculptures qui semblaient monter à l'assaut des voûtes, dans les figures des portails, les fidèles

1. Huysmans. *La Cathédrale*, p. 121.

lisaient ce que chantaient les Proses, revoyaient les scènes que décrivaient les chants liturgiques.

Telle était la poésie d'Adam de St-Victor. « Comme cette épouse de Jacob dont le poète florentin a fait l'image de la vie active, elle se promène en chantant dans le vaste champ du symbolisme, elle y cueille des fleurs que ses mains tressent en guirlandes, mais elle les choisit le plus souvent avec goût et s'en pare habilement pour faire ressortir sa beauté :

Giovane e bella in sogno mi parea
Donna vedere andar per una landa
Cogliendo fiori [1]. »

Rambach a reproché à notre poète d'avoir fait un usage exagéré de la symbolique, d'avoir usé sans modération des sens *typiques* pour interpréter les Saintes Écritures. Nous ne pouvons souscrire à cette opinion. Adam se montre, au contraire, beaucoup plus réservé que ses contemporains dans l'emploi du symbolisme, rarement il tombe dans la recherche et les subtilités futiles de l'école symbolique d'Alexandrie.

Dans ses métaphores il a été aussi simple que Moïse ou qu'Homère et, de même que Dante a voulu populariser sous une forme symbolique toute la philosophie de son temps, ainsi le poète Victorin a popularisé les Saintes Écritures, en ornant ses Proses des plus belles fleurs du symbolisme, cueillies dans ce champ immense et incomparablement fertile.

Adam de St-Victor a emprunté son symbolisme à la nature, à l'art, aux personnes. De là les symboles naturels, artificiels, personnels.

Le symbolisme *naturel* se divise en trois groupes : le *plantaire*, où prennent place les symboles tirés des plantes et de leurs productions ; le *bestiaire*, qui contient les symboles tirés du règne animal ; enfin une troisième catégorie, comprenant tous les autres emblèmes inspirés par la nature.

Le symbolisme *artificiel* se rapporte aux objets dus à l'art.

1. E. Misset, *Lettres chrétiennes*, IV, pag. 205. — *Purgat.*, XXVII, 97-99.

Le symbolisme *personnel* a trait aux personnes, à leurs noms, à leurs actions et aux divers événements de leur vie.

Avant d'entrer dans le détail, il faut remarquer que grâce aux fluctuations des idées et des temps, les symboles ont eu plusieurs significations différentes, parfois même contradictoires. Cependant, ainsi que le note Remy de Gourmont, toutes les métaphores d'apparence incohérente apparaissent finalement d'une logique admirable. Seulement, pour les comprendre, il faut que notre intelligence « se reporte en arrière, et qu'elle s'habitue à goûter le symbolisme du XIIe et du XIIIe siècle, en le dégageant des enjolivements et des replatrages sous lesquels il a trop longtemps disparu [1] ».

I. — SYMBOLISME NATUREL.

PLANTAIRE.

BALSAMUM. — « Per suum odorem B. Mariae bonam famam exprimit, » dit Hugues de St-Victor. « Le baume est une variante du mot vertu, » dit Huysmans [2].

BOTRUS. — Image du Christ, grappe divine, qui, sous la pression de la croix, laissa couler le sang rédempteur du monde. L'épouse du Cantique des Cantiques, compare son époux aux grappes des vignes d'Engaddi (I, 14). La grappe rappelle aussi, par son symbolisme, l'espèce eucharistique du vin dans le saint sacrifice de la messe, elle convient donc éminemment au Christ. Adam applique cet emblème non seulement au Christ souffrant, mais encore au Christ ressuscité, grappe qui semble refleurir et se gonfler de nouveaux sucs :

Botrus Cypri reflorescit,
Dilatatur et excrescit.

CASIA. — La casse, au moyen âge, désignait souvent la perfection de l'humanité du Christ. Adam, à la suite d'Hugues de St-Victor, y voit le symbole du repentir qui doit purger les âmes

1. Misset, *Lettres chrétiennes*, IV, 206.
2. Huysmans, *La Cathédrale*, p. 429.

des pécheurs, comme la casse purge les corps. Ce parfum brûlait dans le temple de Salomon : sous sa forme mystique, il doit encore s'exhaler de l'âme des fidèles priant dans les temples de la nouvelle Loi.

CINNAMOMUM. — Il désigne à la fois la bonne odeur des vertus qui doivent orner l'âme du fidèle, et l'incessante louange de Marie.

CORTEX. — Tantôt c'est la cosse unique qui renferme deux grains, saint Pierre et saint Paul, tantôt c'est le brou de la noix, qui représente la chair du Christ soumise aux amertumes de la Passion.

FLOS. — Symbole du Christ et de la Vierge. Salomon et Isaïe avaient comparé le Fils de Dieu à une fleur : le moyen âge s'est emparé de cette idée qui reparaît à chaque page de l'art chrétien. Adam aime beaucoup cet emblème : pour lui le Christ est la fleur sortie de la verge d'Aaron, c'est la fleur qui s'épanouit sur la tige de Jessé, nourrie de la rosée du matin et du suc des montagnes, fleur embaumée où l'Esprit-Saint a versé la plénitude de la grâce. — La Vierge est symbolisée aussi par la fleur, fleur idéale, qui, parmi les épines et les ronces du péché, épanouit sa brillante corolle.

FOENUM. — C'est l'image de la chair de Jésus-Christ, qui, froment des élus, devient la nourriture des fidèles « *Foenum carnis in frumentum convertit fidelibus.* »

FRONS. — « *Frons est Christus protegendo,* » dit Adam, qui s'écarte ainsi du symbolisme ordinaire, dans lequel les feuilles désignent les paroles sages et spécialement les paroles du Christ, qui ne tomberont jamais : « *et folium ejus non defluet* » » (*Ps.* I, 3). Cf. *Matth.* XXIV, 85. — Dans une Prose de la Pentecôte, Adam compare le sens littéral de l'Écriture au feuillage d'un arbre.

FRUCTUS. — Les fruits sortis des fleurs fanées de la verge d'Aaron sont l'image du Christ mourant sur la croix.

LILIUM. — Le lis des vallées, c'est le Christ, et la terre où il croît, c'est le sein virginal de Marie. — Plus souvent ce symbole s'applique à la Vierge, pour désigner sa pureté. Il est à remarquer que le lis de la Bible, n'est pas la fleur désignée sous ce nom en Europe. Ce lis devenu, dès avant le moyen âge, le symbole de la virginité, était inconnu en Palestine. Le lis de la Bible, c'est l'anémone. Adam a suivi sur ce point les idées des

symbolistes de son temps, avec cependant moins de recherche que Pierre le Chantre, pour qui le lis est le symbole de Marie à cause de sa blancheur, de son parfum, de ses vertus thérapeutiques et enfin parce qu'il sort d'une terre en friche comme la Vierge issue de parents juifs : « *Lilium namque praetendit candorem, spirat sive spargit odorem, vulneribus medetur, et de inculta terra nascitur.* »

LIBANUS. — Ce mot ne désigne dans Adam, ni un arbre, ni une montagne, mais bien l'encens le plus pur qui découle naturellement de l'arbre. Cette expression symbolique est empruntée à l'Ecclésiastique (XXIV, 21) : λιβάνου ἀτμὶς ἐν σκηνῇ, *thuris vapor in tabernaculo.* Conrad de Haimbourg († vers 1360) dit dans son *Hortulus* en l'honneur de Marie : *thus signat devotionem.*

MUSTUM. — C'est le Saint-Esprit et la grâce qu'il déverse dans les âmes, comme dans des outres neuves.

MYRRHA. — Symbole appliqué à Marie, parce qu'il signifie la continence, d'après Conrad de Haimbourg, la mortification de la chair, d'après Hugues de St-Victor. Il rappelle aussi les prières des âmes saintes et, dans un ordre plus élevé, l'humanité du Christ.

MYRTUS. — Symbole de Marie. Adam nous dit : *myrtus temperantiae,* image de ceux qui savent compatir aux souffrances du prochain et en alléger l'amertume. — Raban Maur interprète autrement ce symbole : *Myrtus, temperies cogitationis.*

NARDUS. — Plante modeste qui signifie l'humilité ; ce symbole s'applique très bien à la Vierge Marie. C'est une des fleurs qui d'après Alphanus, évêque de Salerne, au Xe siècle, fleurissent dans le paradis. La violette, plus connue dans nos pays, a souvent remplacé, au moyen âge, ce symbole exotique.

NUX. — La noix est un symbole de l'Incarnation. Dans une Prose de Noël, Adam le développe avec une complaisance et un luxe de détails peu ordinaires. Comme nous ne donnons pas cette Prose, nous indiquerons ici les vers qui se rapportent à cet emblème :

Frondem, florem, nucem sicca
Virga profert, et pudica
Virgo Dei filium.

Il s'agit ici de la verge d'Aaron. Voici l'explication du symbole :

Frons est Christus protegendo,
Flos dulcore, nux parcendo.

C'est bien là, d'après Adam, la représentation symbolique de l'incarnation du Verbe dans le sein d'une vierge, car il s'écrie :

Cur quod virgo peperit,
Est Judaeis scandalum,
Cum virga produxerit
Sicca sic amygdalum ?

L'une chose n'est pas plus étrange que l'autre. Reste à prouver cette ressemblance qui, aux yeux du poète, paraît si peu contestable :

Contemplemur adhuc nucem :
Nam prolata nux in lucem
    Lucis est mysterium.
Trinam gerens unionem,
Tria confert : unctionem,
    Lumen et edulium.

Faisant ensuite l'analyse complète du symbolisme, le poète ajoute :

Nux est Christus, cortex nucis
Circa carnem poena crucis,
    Testa corpus osseum ;
    Carne tecta Deitas
    Et Christi suavitas
    Signatur per nucleum.

Puis il tire cette conclusion d'une rigoureuse exactitude :

Lux est caecis, et unguentum
Christus aegris, et fomentum
    Piis animalibus.

Oliva. — L'olivier franc est le symbole de la virginité de Marie. Le Christ en est le fruit divin, d'où s'épanche l'huile de la miséricorde : *oliva figurat misericordiam*, dit Hugues de St-Victor. Aussi n'est-il pas étrange de voir l'huile symboliser le

Saint-Esprit : *oleum, gratia Spiritus sancti*, cette huile qui sort de la pierre, c'est-à-dire du Christ, ainsi que l'indiquent ces trois vers d'Adam :

Post dulcorem melleum
Petra fudit oleum
Petra jam firmissima.

La grâce du Saint-Esprit était déjà figurée dans l'ancienne loi par l'huile miraculeuse de la veuve de Sarepta. (Cf. *Reg.*, IV, 4, 1-8.)

PALEA. — La paille symbolise les pécheurs, d'après la clef de St-Méliton. « *Paleas autem comburet igni inextinguibili* ». MATTH., III, 12.

PALMA. — Symbole du martyre, comme aussi la *corona*.

RADIX. — Ce symbole est attribué tantôt à Jessé : *Radix Jesse germinat*, tantôt à David : *Radix David typum gessit :* ils sont, en effet, tous deux ancêtres de la Vierge, mère du Christ. C'est ce que le poète exprime en cette demi-strophe :

Radix Jesse regem David,
Virga matrem praesignavit
Virginem, flos parvulum.

Ce symbolisme est inséparable de ceux de la *virga* et de la *fleur :* tous les quatre s'expliquent et se complètent mutuellement.

ROSA. — D'après la *Clef de St-Méliton : Rosae martyres, rubore sanguinis.* Adam n'a pas employé cet emblème, que nous trouvons déjà dans le *Cathemerinon* de Prudence. Il a plutôt fait de la rose un symbole de la patience de Marie, *Rosa patientiae :* symbolisme rare, car la rose, dans les idées chrétiennes comme dans celles du paganisme, indiquant l'ardeur de l'amour, a été appliquée à la Vierge, à cette *Rose mystique* des litanies, qui, autour d'elle, répand ses parfums : « Quasi plantatio rosae in Jericho. » (*Eccl.*, XXIV). Dans la Prose de l'Épiphanie, Adam s'écrie : *Orta rosa est ex spinis*, désignant ainsi Marie, qui sortit du peuple juif.

RUBUS. — Prudence a vu dans la flamme qui enveloppait le buisson ardent sans le consumer, un symbole du Verbe qui « devait, un jour, descendre dans la chair épineuse de l'homme,

couverte des épaisses broussailles du crime et devenue douloureuse sous l'aiguillon du péché. »

Esset ut exemplo Deus inlapsurus in artus
Spiniferos, sudibus quos texunt crimina densis
Et peccata malis hirsuta doloribus inplent [1].

Adam fait du buisson ardent une image de la virginité de la Mère de Dieu. Il se rencontre ainsi avec l'évêque de Sardes, S. Méliton, qui nous dit : *Rubus, Virgo Maria.*

SEGES. — *Messis*, dit S. Méliton, *ubertas vel copia fidelium.* La moisson est donc l'image de l'Église. C'est dans ce sens qu'Adam l'interprète dans la Prose de l'Épiphanie. Dans la Prose *Roma Petro glorietur*, le poète désigne par *fruges* les fidèles convertis à l'Évangile.

SINAPIS. — Le grain de moutarde figure à la fois le Christ et l'Église qu'il a fondée. Adam y voit une image de la foi des martyrs, qui sous le broiement des souffrances acquiert plus de force et de puissance.

SPINA, SPINETUM. — Symboles de la synagogue et du péché ; du buisson épineux, Marie, rose sans épines, est sortie.

STACTIS, cf. MYRRHA. — Ce parfum symbolise les prières des justes.

THUS. — Chez Adam, comme chez les autres symbolistes, l'encens désigne la divinité du Christ et les prières qui s'élèvent vers Dieu comme un encens d'agréable odeur. Par une acception spéciale, il désigne le corps du martyr soumis aux souffrances, dans la Prose en l'honneur de S. Laurent.

VIRGA. — Symbole de Marie. Cf. RADIX.

VITIS. — Le Christ lui-même fut l'auteur de ce symbole lorsqu'il dit : *Ego sum vitis vera... ego sum vitis, vos palmites.* Emblème de l'Eucharistie, la vigne l'est aussi de la source de vie que le Christ déverse dans les membres de son Église. Enfin elle désigne la Vierge Marie qui, en nous donnant son Fils, a fructifié comme la vigne dont parle l'Ecclésiastique (XXIV, 23) : *Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris.* Cf. BOTRUS.

1. *Apotheosis*, 58-60. Cf. *ibid.* 71-73, et *Cathem.*, V, 31-36.

BESTIAIRE.

AGNUS. — L'agneau symbolise le Christ à cause de son innocence, de sa douceur. L'agneau pascal figurant l'Eucharistie n'est pas connu du poète victorin, qui y voit plutôt une image du Christ rédempteur, mourant sans se plaindre pour expier les fautes de l'humanité, lui pur, immaculé : *agnus sine macula*. Cf. *Exod.*, XII, 5. Nous trouvons cette image dans Prudence (CATH., III).

Tu niveus per ovile tuum
Agnus hiare lupum prohibes.

ANGUIS. — Un des nombreux symboles du bestiaire infernal, c'est le Léviathan dont il est parlé dans Job, XL, 20. Un auteur anonyme a développé comme suit ce symbole.

Nec mutatur dum assumit
Hominem divinitas,
Sed assumpta gloriatur
In Deum humanitas.
Sic hamum divinitatis
Occultat mortalitas.
Sic voracis leviathan
Luditur voracitas,
Qui, dum capit glutiendum
Nostri vermen generis,
Ipse captus inescatur.

ANIMALIA. — Sous ce nom sont symbolisés les fidèles, les chrétiens. En cela rien de surprenant, si l'on considère que les apôtres sont censés être les pasteurs du troupeau du Christ.

BOS. — Les bœufs qui foulent l'aire de la grange sont la figure des apôtres, qui par leurs patients travaux ont rempli les greniers du ciel de nouvelles moissons cueillies dans l'Eglise du Christ. Les apôtres sont aussi symbolisés par les douze bœufs qui soutenaient la mer d'airain. Cf. *III Reg.*, VII, 23. — Adam n'a pas connu le bœuf armoriant saint Luc, lequel, dit Huysmans, « traite plus particulièrement des vertus de Jésus, de sa douceur, de sa patience, de sa miséricorde et s'arrête plus longuement sur son immolation. »

CANIS. — Bête honnie par les mystiques, le chien est l'emblème du péché, de l'hérésie. Adam le place avec les sirènes dans la mer du monde, menaçant de mort le navigateur angoissé. Hugues de St-Victor l'appelle « la bête des querelles ».

DRACO. — Symbole diabolique. Le serpent infernal nous apparaît déjà dans l'Apocalypse (XII, 7) luttant contre saint Michel. Emblème familier à l'art chrétien qui en a laissé des images et des descriptions monstrueuses.

EBUR. — L'ivoire est l'emblème, par sa blancheur, de la chasteté de Marie : *ebur candens castitatis.*

FERAE. — Adam appelle de ce nom les persécuteurs. En particulier Saul est symbolisé par le loup.

HIRCUS. — Le Christ, chargé des péchés du monde, a pour symbole le bouc émissaire chargé des iniquités d'Israël et envoyé dans le désert par le grand-prêtre.

HOEDUS. — Même symbole que le précédent : il représente le Christ, victime expiatoire immolée pour le salut du genre humain, parce qu'il a pris *non peccatum, sed peccati formam.*

LEO. — Le lion est parfois l'emblème du démon, qui rôde autour du chrétien pour le dévorer (non seulement dans Adam de St-Victor, mais encore chez d'autres poètes). Ainsi nous lisons dans l'hymne de Sédulius (Ve siècle) : *A solis ortus cardine*, ces vers qui renferment la même idée symbolique :

Zelum draconis invidi
Et os leonis pessimi
Calcavit unicus Dei.

Dans une Prose pascale, *Zyma vetus*, Adam voit dans le lion le symbole de Dieu le Père, à la voix duquel le Fils ressuscite.

A part ces deux divergences, le lion symbolise le Christ, qui sur la croix a vaincu l'adversaire, comme le chante saint Bonaventure dans son *Philomela*, poème écrit en strophes de quatre vers monorimes de treize syllabes.

Scandens crucis arborem, in qua leo fortis
Vicit adversarium, fractis portis mortis.

Il symbolise aussi la résurrection. A ce propos, voici ce que dit Huysmans dans sa *Cathédrale* (p. 418). « Tous les physiologues

d'antan, saint Épiphane, saint Anselme, saint Yves de Chartres, saint Brunon d'Asti, saint Isidore, Adamantius admettent cette légende, qu'après sa naissance, le lionceau reste pendant trois jours inanimé, puis il s'éveille, le quatrième jour, lorsqu'il entend le rugissement de son père et bondit, plein de vie, hors de son antre. Tel le Christ ressuscitant, après trois jours et sortant de sa tombe, à l'appel du Père. » Adam de St-Victor admet cette légende familière au moyen âge (cf. *infra*, Pr. *Zyma vetus*), avec cette variante toutefois qu'il place le réveil du lionceau au troisième jour, ce qui donne plus d'exactitude au symbolisme.

LEONIS CATULUS. — Cf. LEO.

LUPUS. — Le loup appartient généralement au bestiaire infernal : c'est le démon qui rôde dans la forêt pour dévorer les brebis du bercail du Christ. La sculpture donne souvent pour ce motif des mâchoires de loup aux démons représentés dans les gargouilles. Contradictoirement, ce symbole s'applique au Christ, et par une acception spéciale chez certains auteurs, à Saul persécuteur avant sa conversion. Cf. Adam de St-Victor, *Pr.* XXIV, v. 10.

MONSTRUM. — C'est le Léviathan de l'Écriture. Cf. *Pr.* VI, 25 ; IX, 37. Théophile Gautier, *Premières poésies : Qui sera roi ?* fait la romantique description d'un monstre auquel il donne ce nom biblique.

OVIS. — Désigne le fidèle, d'après la parabole du Bon Pasteur. Cf. Adam de St-Victor, *Pr.* VI, 35 ; Prudence, *Cath.*, VIII, 33-48, où le poète en vers charmants, a chanté le Bon Pasteur allant, à travers l'épaisse forêt, rechercher la brebis fugitive, dont la toison s'est accrochée aux ronces du chemin et la rapportant à la bergerie ensoleillée, aux vertes prairies, aux bois de palmiers et de lauriers. — La brebis symbolise aussi le Christ, à cause de sa résignation devant la mort, selon la célèbre comparaison du prophète Isaïe, LIII, 7. Cf. *Act. Apost.*, VIII, 32.

PASSER. — Le passereau est l'emblème de la solitude pénitente, du pécheur repentant : *Sicut passer solitarius in tecto* (*Psal.* CI, 8). Adam en fait le symbole du Christ ressuscité, échappant à la vigilance de ses gardiens. Cf. *Pr.* IX, 48.

REGULUS. — C'est le basilic des Écritures : *super aspidem et ba-*

siliscum ambulabis (*Psal.* XC, 13); il prend place dans le bestiaire infernal. Cf. ANGUIS, MONSTRUM.

SERPENS. — Le serpent d'airain (*Pr.* IX, 35) est un symbole classique de la croix et de Jésus crucifié, d'après l'enseignement du Christ lui-même dans S. Jean, III, 14. L'évidence de ce type a même été exagérée par Prudence, qui, contrairement au récit du livre des *Nombres* (XXI, 8, 9), dit que le serpent d'airain avait une croix pour support :

Fervebat via sicca eremi serpentibus atris,
Jamque venenati per vulnera livida morsus
Carpebant populum ; sed prudens aere politum
Dux *cruce* suspendit, qui virus temperet, anguem.

Dittochaeon, 45-48.

Le serpent figure aussi le démon. Cf. ANGUIS, DRACO.

SIREN. — Cf. *Pr.* XXVI, 14. Nouvelle variante de l'Esprit du mal, empruntée aux souvenirs de la mythologie ancienne. Adam de St-Victor a eu le bon goût de n'attacher que peu d'importance à ce symbole, sur lequel s'exerçait à plaisir, au moyen âge, l'imagination fertile des littérateurs et des artistes. On a prétendu qu'Isaïe (XIII, 22), parle des sirènes : c'est une erreur de traduction du texte hébreu, où il s'agit non pas de sirènes, mais de chacals, car, comme le dit Huysmans, « il n'y a jamais eu de fausseté mythologique dans les Livres Saints. »

URSUS. — Symbole du démon (*Pr.* IV, 22). Avec plus de recherche, Pierre de Capoue voit dans les ours qui dévorèrent les enfants, insulteurs du prophète Élisée, une image de Titus et de son père Vespasien : *Titus et Vespasianus dicuntur ursi propter ferocitatem.* Hugues de St-Victor a fait sienne cette doctrine, au livre VII de ses *Allégories*. Notre poète s'est souvenu de l'enseignement de son maître lorsqu'il écrit (*Pr.* IX) :

Irrisores Elisaei,
Dum conscendit domum Dei,
Zelum calvi sentiunt.

VELLUS. — Allusion à la toison de Gédéon. *Ponam*, dit-il à Dieu, *hoc vellus lanae in area : si ros in solo vellere fuerit, et in*

omni terra siccitas, sciam quod per manum meam, sicut locutus es, liberabis Israel. Factumque est ita. (*Iudic.*, VI, 37-38.) La toison est l'image de Marie, la rosée est celle de la grâce. *Vellus namque rore profusum est, quando beata Virgo Christum concepit.* (Hugues de St-Victor, *Allégories*, IV et XI.)

VERVEX. — Cf. *Pr.* IX, 26. Le bélier immolé en place d'Isaac symbolise l'humanité du Christ mourant sur la croix, tandis que la divinité, représentée par Isaac, reste impassible. *Isaac, divinitas; aries, humanitas*, dit Hugues de St-Victor. Tout cela est bien subtil, aussi devons-nous savoir gré à Adam de n'avoir pas suivi son maître dans cette voie.

VIPERA. — Cf. REGULUS, c'est le même symbolisme. Adam de St-Victor (*Pr.* XVI, 18) appelle *viperarum filii* les persécuteurs de S. Étienne. S'adressant aux Pharisiens et aux Sadducéens, S. Jean-Baptiste s'était déjà servi d'une expression analogue : *Progenies viperarum* (*Matth.*, III, 7).

SYMBOLES NATURELS DIVERS.

AURUM. — L'or est l'emblème de la royauté du Christ (*Pr.* III, 13) et de la chasteté de Marie (*Pr.* XXX, 40). Les vases d'or du temple représentent les ministres de Dieu (*Pr.* XV, 42-43).

CAELI. — Symbole des apôtres et spécialement des saints Pierre et Paul. Solides comme les cieux, les apôtres ont pour appui la force du Verbe de Dieu, selon cette parole du Psalmiste: *Verbo Domini caeli firmati sunt* (*Ps.* XXXII, 6). Cf. *Pr.* XXIII, 21. *Ibi sunt caeli continentes secreta mysteria* (Mone, III, p. 60).

CONVALLIS. — Application à la Vierge Marie de la parole du Cantique des Cantiques (II, 1) : *Ego flos campi et lilium convallium.* Cf. *Pr.* XXX, 25. Voir dans le *Plantaire :* LILIUM.

CRYSTALLUS. Adam de St-Victor s'est peu servi du symbolisme lapidaire, trop subtil pour toucher le peuple auquel s'adressaient les Proses. Il ne l'a guère fait qu'une fois dans une Prose, que son réalisme un peu crû ne nous a pas permis de publier et où se trouve cependant cette charmante comparaison :

Si crystallus sit humecta
Atque soli sit objecta,
Scintillat igniculum :
Nec crystallus rumpitur,
Nec in partu solvitur
Pudoris signaculum.

Comme on le voit, le cristal symbolise la chasteté.

FIRMAMENTUM. — Voir : CAELI.

FONS. — La fontaine de la vie véritable, c'est le Christ ; la Vierge est le canal par lequel se déverse la grâce dans nos âmes : *Fontis vitae tu cisterna* (P. XXVIII, 61). *Vena vivi fontis vitae* (XX, 54).

Dans la Prose de la Purification, Adam applique ce symbole à Marie, qu'il compare à une fontaine de sainteté, placée dans les jardins fermés où éclosent toutes les vertus, et dont les flots limpides rafraîchissent les aridités de notre âme souillée. Cf. *Pr.* XXX, 13.

Nous retrouvons ce même symbolisme dans S. Bernard :

Fons signatus
Non turbatus
Bestiarum pedibus,
Non confusus
Sed conclusus
Divinis virtutibus.

GEMMA. — Les douze gemmes qui ornaient le rational du grand-prêtre Aaron représentent les douze apôtres. Réduit à ces proportions le symbolisme est acceptable ; tel que nous le rencontrons dans Marbode (XIIIe siècle), ou dans le moine allemand Conrad de Haimbourg (XIVe s.), il est vague, chaotique, incompréhensible ou arbitraire. Il est aisé de s'en convaincre en lisant les études de Remy de Gourmont et de Huysmans sur ce sujet.

IGNIS. — Le feu, la flamme, représente l'ardeur du St-Esprit, dont la grâce échauffe et purifie l'âme chrétienne. Ce symbolisme était naturellement indiqué par le miracle des langues de feu le jour de la Pentecôte. Aussi a-t-il été analysé jusqu'à la miévrerie

par les symbolistes du moyen âge : témoins Pierre de Capoue et Thomas de Cantimpré. Ce n'est ce pendant pas l'emblème ordinaire du St-Esprit : l'art chrétien a préféré celui de la colombe céleste, sous lequel l'Esprit-Saint, lors du baptême de Notre-Seigneur, s'est montré aux hommes.

LAPIS. — La pierre rej etée par les bâtisseurs et devenue pierre angulaire, c'est le Christ qui, après l'abaissement de la passion, a réuni en sa personne les Juifs et les Gentils. Cf. *Pr.* IV, 44.— Le Christ est aussi comparé à la pierre du songe de Nabuchodonosor. Cf. *Pr.* II, 17-22. — Emblème des apôtres. Cf. *Pr.* XXXIII, 38.

LUNA. — Symbole classique de Marie, d'après cette parole du Cantique des Cantiques : *Pulchra ut luna*, image faible encore de l'insaisissable, de l'intraduisible beauté de Marie. Si l'on veut se rendre compte de la sobriété du langage symbolique parlé par le poète Victorin, qu'on compare le passage auquel il est fait ici allusion, avec les vers suivants de Thomas de Cantimpré, cités par l'abbé Misset :

Humorum mater, solisque refrigerat aestum ;
Eclipsim patitur, Phaebo faciente recessum ;
Huic sol dat lumen ; tenebras de nocte relidit ;
Illustrat mundum, sol pristina quando revisit ;
Inter planetas magis haec terris propiavit ;
Crescit, decrescit, candet, tempus mediavit.

LUMEN, LUX. — Symbole du Christ. *Ego sum lux mundi. Erat lux vera quae illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* Si le Christ est la lumière par essence, la lumière incréée, la splendeur éternelle du Père, selon le mot de S. Paul, Marie sera symbolisée par une lumière secondaire, dont l'éclat est l'emblème de la chasteté, la flamme, l'image de la charité. Cf. XXVIII, 66. Dans les Proses de la Pentecôte, la lumière représente le Saint-Esprit.

MARE. — La mer symbolise la vie. Cf. *Pr.* XXVI, 9-24.

MARMOR. — L'idée du temple spirituel construit par le Christ et ouvert par lui à tous les hommes de bonne volonté, Grecs et Barbares, est au fond de la littérature prophétique. Le temple élevé par Salomon en était l'emblème. L'Évangile et les écrits

des apôtres nous ont conservé ce symbolisme. Les blocs de marbre jetés comme fondements du temple, ce sont les apôtres et les prélats leurs successeurs : la blancheur de ce marbre c'est leur chasteté ; sa dureté, c'est leur force et leur constance. Cf. *Pr.* XV, 8.

MONTES. — Dans le parallèle que fait le poète entre le jour de la Pentecôte et le jour où Dieu donna à Moïse les tables de la Loi, le mont Sinaï semble être mis en comparaison avec le cénacle, mais ce rapprochement est peut-être trop subtil pour constituer un symbole véritable. Dans la Pr. XXII, 9, S. Pierre est comparé à une montagne, *Mons justitiae* ; dans l'Ancien Testament Pierre est symbolisé par Aaron, premier lévite, dont le nom en hébreu signifie *montagne*. Cf. Pr. XXIII, 2, où les apôtres Pierre et Paul sont comparés aux montagnes que frappent les premiers rayons du soleil.

NUBES. — Nous empruntons à l'abbé Misset l'explication de ce symbole (*Lettres Ch.*, IV, 388). Une bien belle image des Apôtres, empruntée à l'Écriture, se trouve reproduite dans ces vers d'Adam :

Hi sunt nubes coruscantes
Terram cordis irrigantes
Nunc rore, nunc pluvia.

Isaïe dans un élan prophétique s'était écrié (LX, 8) : *Qui sunt isti qui ut nubes volant ?* On lit d'ailleurs dans le livre de Job : *Frumentum desiderat nubes, et nubes spargunt lumen suum quae lustrant per circuitum, quocumque eas voluntas gubernantis duxerit, ad omne quod praeceperit illis super faciem orbis terrarum* (XXXVII, 11, 12). C'est sur ce texte que s'appuie principalement saint Méliton, lorsqu'il nous dit : *Nubes apostoli, sive praedicatores.* Pierre le Chantre et Garnier de Langres nous expliquent cette comparaison : « Les nuées, disent-ils, sont l'image des apôtres, des prédicateurs et de tous les saints. Elles tirent leur origine des eaux ; ils naissent de l'eau du baptême. Elles montent dans les cieux ; ils s'élèvent jusqu'à la vie éternelle. Elles arrosent la terre ; ils ont la pluie de leur doctrine, le tonnerre de leur parole, l'éclair de leurs menaces : *quod si nunc faciunt verbis, negant tamen factis.* Elles volent avec rapidité,

ils s'élancent loin du trouble de ce monde, *et quasi columbae ad fenestras suas* » (*Spic.*, II, 76). Ces idées ont été développées également dans un des sermons publiés à la suite des œuvres de Hugues de Saint-Victor. Le passage a été reproduit par L. Gautier : *Pulchre et convenienter sancti Apostoli nubibus comparantur et per nubes significantur..... Nubes enim pluunt et protegunt, coruscant et volant (Ps.* XVIII*). Sic apostoli... pluunt per praedicationem, protegunt per intercessionem, per miracula coruscant, per contemplationem volant (Sermo VII in festo apost.).* Il est difficile de donner à la strophe d'Adam un meilleur commentaire ; on peut néanmoins en rapprocher encore ces deux distiques cités par Dom Pitra et extraits de l'*Hortus deliciarum :*

Ut pariant pluvias, et terrae germina crescant,
Impraegnant nubes flumina rore suo.
Hi sunt doctores ad caelum corda levantes
Et qui subjectis dogmata sacra pluunt.

PARADISUS. — La bienheureuse Vierge Marie est comparée à un jardin céleste, où s'épanouissent toutes les floraisons de vertus. C'est le thème développé par Conrad de Haimbourg (✠ vers 1360) dans son *Hortulus*. La Vierge est le jardin, que le Verbe en personne visita dans l'Incarnation.

Ave, virgo cujus hortum
Dum descendens Dominus
Per se visitavit !....

PETRA. — Symbole du Christ ressuscité, inspiré par ce verset du Deutéronome (XXXII, 13) : *Mel de petra, oleumque de saxo durissimo.* Le Christ après sa passion, désormais impassible, verse sur l'Église l'onction de l'Esprit-Saint, au jour de la Pentecôte, *oleum*, après avoir, durant sa vie, répandu par le monde la douceur de son enseignement divin : *dulcorem melleum.* Cf. Pr. XI., 10-12.

PLUVIA. — Voir NUBES.

RADIUS. — Voir plus bas SOL.

ROS. — Image de la grâce divine descendant en Marie. Cf. VELLUS. *Rorate caeli desuper et nubes pluant Justum.* Image

aussi de la doctrine prêchée par les apôtres. Cf. NUBES. Symbole du Saint-Esprit (XI, 35, 38).

SAL. — Depuis la parole du Christ : *Vos estis sal terrae*, ce mot a servi à désigner les apôtres.

SOL. — Image du Christ d'après la parole de Malachie (IV., 2): *Timentibus Deum orietur sol justitiae.* C'est lui qui éclaire les apôtres des premiers rayons de son enseignement (Cf. MONTES) ; c'est lui qui aveugle saint Paul sur le chemin de Damas (cf. *Pr.* XIX, 15) ; c'est lui enfin à la lumière duquel l'homme peut voir Dieu, lorsque, comme saint Paul (XXIV, 49 *et seq.*), il est délivré des pesants liens de la chair.

STELLA.— Symbole de Marie, à cause de la signification de ce nom (cf. XXVI, 3.), à cause ensuite de la prophétie de Balaam : *Orietur stella ex Jacob.* Marie est en effet l'étoile qui dirige notre course sur la mer du monde (Pr. XXIV) ; c'est elle qui nous a donné comme un rayon divin, son Fils, le soleil de justice ; *Sol de stella*, dit une Prose d'un missel de Lille, citée par Remy de Gourmont (*op. cit.*, 208).

TERRA. — Le poète compare à un champ vierge, *terra non arabilis*, Marie, dont la virginité est restée intacte, malgré la maternité divine.

UNDA. — Symbole du Christ, dont la grâce purifie nos âmes souillées par le péché. Cf. Pr. IX, 82.

VER. — Le printemps de la nature est le symbole du renouveau de l'âme après la résurrection. La Prose VIII est tout entière consacrée à ce symbolisme.

SYMBOLES ARTIFICIELS.

AREA. — L'aire de la grange est l'image de l'Église : du van de sa justice, le Seigneur en chasse les pécheurs représentés par la paille qui est jetée au feu. Ce symbolisme appliqué par Adam aux apôtres est sorti tout entier de ce verset : *Cujus ventilabrum in manu sua, et permundabit aream suam, et congregabit triticum suum in horreum, paleas autem comburet igni inextinguibili.* (*Matth.*, III, 12). Cf. Proses XXIII, 20-26 ; XXXIII, 43-45.

ARMILLA. — L'hameçon, *hamus*, ou l'anneau qui cache la proie destinée à tromper le monstre Léviathan. C'est la divinité du

Christ cachée sous son humanité. Voir le commentaire de S. Grégoire, Pr. IX, 37 (note).

CELLA. — Symbole tiré d'Isaïe, XXXIV, 2 : *Ostendit (Ezechias) eis cellam aromatum et argenti et auri et odoramentorum et unguenti optimi.* Cette chambre aux parfums est bien orientale. Homère nous dépeint Priam pénétrant dans la chambre des parfums, pour en enlever la rançon qu'il destine au rachat du cadavre d'Hector (*Iliad.*, XXIV, 191).

> Αὐτὸς δ'ἐς θάλαμον κατεβήσετο κηώεντα,
> Κέδρινον, ὑψόφορον, ὅς γλήνεα πολλὰ κεχάνδει.

CEREUS. — Symbole du Christ. Cf. *Pr.* XX, 19-21 (note).

CHELYS. — Jusqu'au XIIIe siècle, l'attribut symbolique de saint Laurent était la croix. A partir de cette époque, cette croix est remplacée par le gril, qui devient d'un usage général. Cette dernière représentation existait cependant dès le Ve siècle,comme on peut le constater dans les mosaïques de Saint-Nazaire et Saint-Celse, à Ravenne. Sans aucun doute elle a donné à Adam de Saint-Victor l'idée de comparer le gril à une lyre, à cause de la ressemblance que présentent les deux objets. Cf. Pr. XXV, 21-26.

FAX. — Le poète compare S. Pierre à une torche enflammée, qui promène partout la flamme de l'amour divin. Cf. *Pr.* XXII, 7.

FORNAX FERREA. — Par ces mots Adam désigne la servitude d'Égypte, image de la servitude sous laquelle le démon tient le genre humain, avant la résurrection du Christ. Allusion à ce passage du Deutéronome (IV, 20) : *Vos autem tulit Dominus, et eduxit de fornace ferrea Aegypti, ut haberet populum hereditarium sicut est in praesenti die.* Cf. Pr. IX, 9.

HAMUS. — Voir ARMILLA.

LAMPAS. — La Vierge est appelée *Lampas soli* (XXVI, 39), « le flambeau de la terre » dont la lumière surpasse en éclat celle du soleil : *quae splendore praees soli.*

LAPIS QUADRUS. — Les blocs de marbre taillé, qui servent à la construction du temple, sont, comme nous l'avons dit plus haut, l'image des prélats, dont ils représentent la chasteté. Durand de Mende va plus loin dans cet ordre d'idées : les moellons, dit-il, sont liés entre eux par le ciment. Le ciment est composé de chaux,

de sable et d'eau ; la chaux, c'est la charité ardente, qui par l'eau, c.-à-d., par l'esprit, se marie aux choses de la terre, représentées par le sable.

LUCERNA. — Symbole de Marie. Cf. LAMPAS et *Pr.* XXVIII, 62, (note). — Dans les Proses du moyen âge, l'appellation est parfois précisée ; ainsi nous trouvons *lucerna saeculi*, *veniae lucerna*.

NAVIS. — Le navire est ordinairement dans la symbolique religieuse, l'image de l'Église. Adam en a fait l'emblème de notre vie sans cesse exposée sur la mer du monde à tous les dangers. Cette comparaison se rattache intimement au symbole de Marie : *Stella maris*. Cf. *Pr.* XXVI.

ORGANUM. — Emblème de l'âme dans la *Pr.* XXI, 19. — L'orgue fournit au poète une comparaison avec le martyre de S. Laurent dans la *Pr.* XXV, 11-20.

PANIS. — Symbole classique du Christ : *ego sum panis vivus qui de caelo descendi. Joan.*, VI. 51.

PANES LEGIS. — Image des Juifs et des Gentils. Cf. *Pr.* XI, 25-30 (note).

PHASELUS. — Voir NAVIS.

PORTA. — Les portes de la cité de Dieu symbolisent les apôtres. Cf. *Pr.* XXXIII, 40. Portae, apostoli sunt, quorum linguae claves caeli factae sunt, quia per eorum verba et exempla patet nobis ingressus regni caelestis. De his portis scriptum est in Apocalypsi, ubi beatus Joannes dicit vidisse se civitatem « cujus erant portae duodecim » (*Spic.*, III, 197). Le moyen âge a surtout appliqué ce symbole à la Vierge Marie : il est très fréquent dans les Séquences. L'auteur inconnu de *l'Ave, praeclara maris stella*, chante : *Euge, Dei porta, quae non aperta, veritatis lumen, ipsum solem justitiae, indutum carne, ducis in orbem.*

SACCUS. — Image du corps, de la chair. Cf. *Pr.* IV, 36.

SION. — Désigne parfois l'Église militante, comme dans la Prose de S. Thomas de Cantorbéry (XXIV, 1) ; plus souvent, d'après la tradition du symbolisme, Sion est l'image de l'Église triomphante, la Jérusalem céleste, chantée ainsi par une hymne liturgique du Xe siècle.

Urbs beata Jerusalem
Dicta pacis visio,
Quae construitur in caelis.

Vivis ex lapidibus,
Et angelis coronata
Ut sponsata, comite.

SOCCUS. — Voir SACCUS et Pr. IV, 38.

TEMPLUM. — Le temple de Salomon est l'image de l'Église. *Templum, Ecclesia praesens*, dit S. Méliton. Ce symbolisme a été exposé en détail par le poète Victorin dans la Prose de la Dédicace. Nous avons rencontré déjà le symbolisme des fondements, du marbre, des pierres de taille. La longueur, la largeur, la hauteur du temple symbolisent la foi, l'espérance, la charité. Huysmans note (*op. cit.*, 160) cette interprétation : « La longueur d'une cathédrale promulgue la longanimité de l'Église dans les revers ; sa largeur, la charité qui dilate les âmes ; sa hauteur, l'espoir de la récompense future. » L'égalité des trois dimensions du temple fournit à Adam un symbole de la Ste Trinité. Il voit dans les trois parties du temple l'image des trois Églises : souffrante, militante, triomphante. Richard de St-Victor a une interprétation différente sur le sanctuaire, le chœur et la nef. « Ils stipulent, selon lui : le premier, les Vierges, le second, les âmes chastes et la troisième, les époux. » (Huysmans, *op. cit.*, 160.) Les parfums qu'on brûle dans le temple symbolisent les prières et les bonnes œuvres des justes, les vases d'or sont les ministres de Dieu. Dans la Prose XXIII, en l'honneur des saints Pierre et Paul, le poète marie deux images, celle du temple et celle du tabernacle. Il compare les apôtres aux contreforts. Voici ce que Huysmans écrit à ce propos : « Ils peignent la force morale qui nous soutient contre la tentation et ils sont l'espérance qui ranime l'âme et qui la réconforte ; d'autres y contemplent l'image des puissances temporelles appelées à défendre le pouvoir de l'Église ; d'autres encore, s'occupant plus spécialement de ces arcs-boutants qui combattent l'écartement des voûtes, prétendent que ces trajectoires sont des bras éplorés, se raccrochant dans le péril au salut de l'arche. »

THRONUS. — Le trône de Salomon est l'emblème de Marie : le poète y signale l'ivoire et l'or, symboles de la pureté et de la charité de la Vierge. Cf. *Pr.* XXVIII, 43 ; XXX, 37-42.

TORCULAR. — Image de la passion du Christ, dont les mérites, comme un vin généreux, ont enivré le monde. Cfr. *Pr.* IV,

33-35. Symbolisme inspiré de ce texte d'Isaïe (LXIII, 3), qu'a emprunté la liturgie : *Torcular calcavi solus et de gentibus non est vir mecum.*

TYMPANUM. — Emblème du corps : *Corpus attenuatum jejunio.* Cf. *Pr.* XXI, 20.

UTRES. — Voici comment l'abbé Misset expose ce symbole. (*Lett. Chrét.*, IV, 373). « *Numquid mittunt vinum novum in utres veteres?* » demande Notre-Seigneur en S. Matthieu (IX, 17). Or, ce vin nouveau, nous dit la *Clef de S. Méliton*, c'est la grâce de l'Esprit-Saint. De hoc vino spirituali, ajoutent Pierre le Chantre et Garnier de Langres, inebriantur in praesenti perfecti, sed non perfecte ; sed in futuro inebriabuntur perfecte ; unde : « Inebriabuntur ab ubertate domus tuae. » Et de hoc vino in Cantico amoris legitur : Comedite, amici, et inebriamini, charissimi. » (*Spic. Solesm.*, II, 462). Pierre le Chantre précisant alors sa pensée, et serrant de plus près le texte évangélique : « Le vin vieux, dit-il, c'est la faute, le vin nouveau, c'est la grâce. Voilà pourquoi nous lisons dans l'Évangile : « Nemo mittit vinum novum in utres veteres, sed in novos. »

VAS. — Ce mot désigne particulièrement la créature choisie par Dieu : Marie (XXX, 2) ; Saint Paul (XIX, 26), pour une vocation spéciale. Il symbolise aussi les cœurs des fidèles aptes à recevoir la grâce divine (XI, 33), par allusion aux vases de la veuve de Sarepta ; les hommes en général : *Vasa figulorum* (XXV, 65). Les vases d'or du temple sont l'image des docteurs et des ministres de Dieu, que la grâce du Saint-Esprit a éclairés et pénétrés de sa flamme divine (XV, 42) (1).

VECTIS. — Adam compare la croix de Jésus-Christ, à un pres-

1. Ce symbolisme du vase n'est pas spécial à la littérature chrétienne, les païens se servaient déjà de cette image pour désigner la partie matérielle de notre être. Nous en trouvons des traces dans Lucrère (*De natura Rerum*, III, 441), dans Cicéron (*Tusc.*, I, 22), dans Marc-Aurèle. Nous le retrouvons dans S. Paul (*I Thess.*, IV, 4), chez Tertullien (*De patientia*, 10), chez Lactance (*Div. Inst.*, II, 12). L'art des Catacombes en a fait très souvent usage. Symbole très familier à Prudence, parce que, dit P. Allard, « l'Espagne, sa patrie, est, de toutes les parties du monde Romain, celle qui a produit le plus de potiers chrétiens et d'où proviennent le plus d'amphores marquées du monogramme constantinien, de croix, de pieuses acclamations. »

soir qui fait ruisseler le sang de Dieu dans le sein de l'Église. Voir BOTRUS et *Pr.* IV, 30,

ZYMA. — Le levain, c'est le mal, la doctrine du mal : *Fermentum, prava doctrina*, dit la *Clef de saint Méliton.* Cf. *Pr.* IX, 1.

SYMBOLES PERSONNELS.

CAIN. — Symbole du peuple Juif voué à l'éternelle réprobation. Bien que ne formant pas une *race naturelle*, les Juifs, jusqu'à la fin des temps, constitueront un *groupe historique, religieux*, séparé du reste de l'humanité, comme Caïn qui les symbolise dans la littérature chrétienne. Cf. *Pr.* IV, 43.

DAVID. — C'est une des plus belles figures symboliques du Christ : dans l'humiliation comme dans la gloire, le roi-prophète présente avec le Christ une foule de ressemblances, qui n'ont pas plus échappé à la littérature qu'à la théologie. Chose remarquable pourtant, le chanoine Victorin a laissé de côté les figures classiques. *Pr.* IV, 20, prenant prétexte de la signification étymologique du nom de David, *fortis viribus*, le poète voit en lui l'image du Christ délivrant le genre humain de la servitude du démon par sa mort courageuse. Dans la même Prose pascale (IV, 46), le poète fait allusion à l'aventure de David dans la ville de Geth : *David arrepticius*, David simulant la folie et échappant à ses ennemis. Adam voit dans ce fait l'image du Christ échappant à la mort par la résurrection. Il est rare de rencontrer semblable subtilité dans le symbolisme de notre poète.

ELISAEUS. — Le savant mystique, Hugues de Saint-Victor, au livre VII de ses *Allégories*, ch. XXI, commente ce texte de l'Écriture : *Ascendit Elisaeus in Bethel. Cumque ascenderet per viam, pueri parvi egressi sunt de civitate et illudebant ei dicentes : Ascende, calve, ascende, calve! Qui cum respexisset, vidit eos, et maledixit eis in nomine Domini. Egressi sunt duo ursi de saltu, et laceraverunt ex eis quadraginta duos pueros.* « Elisée, nous dit-il, signifie le *salut de Dieu.* C'est lui, c'est le Christ, que les Juifs insultèrent sur la croix, au sommet du Calvaire. Et en l'insultant, ils agirent comme des sots et comme des enfants. Aussi, quand le Christ fut remonté à Bethel, à la *maison de Dieu*, il envoya deux ours, deux fils des nations, Vespasien et Titus, qui

les firent périr dans un affreux carnage et répandirent leur sang à l'endroit même où ils avaient crucifié le Seigneur. » Cf. Misset, *Lett. Chrét.*, IV, 223.

EVA. — La figure d'Ève est plutôt une opposition à la figure de Marie qu'une ressemblance, car, ainsi que le chantait le poète Fortunat :

Quod Eva tristis abstulit
Tu reddis almo germine.

Cette idée se trouve aussi dans Notker et chez l'auteur de l'*Ave maris stella* (Xe siècle) :

Sumens illud Ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace,
Mutans nomen Evae.

Adam semble avoir été plus heureux que ses prédécesseurs. Cf. *Pr.*, XXVII, 43-48.

HEBRAEI. — Les Hébreux, pendant leur captivité en Égypte, sont la figure du genre humain captif de Satan : le jour de leur délivrance est l'image du jour de la résurrection, qui délivre les chrétiens des entraves du péché et les enrichit des mérites infinis d'un Dieu. Cf. *Pr.* IX, 8.

ISAAC. — Les larmes sont fréquentes dans les Écritures, le rire y est si rare que celui de Sara, apprenant sa prochaine maternité, est resté célèbre. Son fils s'est appelé Isaac, c'est-à-dire « rire, joie ». Cf. *Pr.* IX, 25. Nous pouvons dire ici avec Hello : « Les noms des hommes ont une importance inouïe, une importance qui leur échappe, parce qu'elle est au-dessus de leur intelligence. *Leur nom parle leur être ;* c'est leur substance qui se trahit. »

JACOB. — Jacob, petit-fils de Sara, représente les enfants de l'Église, supplantant les enfants de la Synagogue représentés par Esaü. Cf. *Pr.* III, 42 et 47.

JONAS. — Jésus-Christ a dit de lui-même : « *Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terrae tribus diebus et tribus noctibus.* » *Matth.*, XII, 10. Jonas est donc le symbole par excellence de la résurrection du Christ. Adam a été très sobre de détails. Prudence, qui

s'est fort étendu sur ce symbole, s'est amusé à décrire en ces termes le séjour du prophète dans les flancs du monstre :

Transmissa raptim praeda cassos dentium
Eludit ictus incruentam transvolans
Inpune linguam, ne retentam mordicus
Offam molares dissecarent uvidi,
Os omne transit et palatum praeterit.

Ternis dierum ac noctium processibus
Mansit ferino devoratus gutture,
Errabat illic per latebras viscerum,
Ventris recessus circumibat tortiles
Anhelus extis intus aestuantibus.

Cathem., VII, 116-125.

JOSEPH. — Symbole du Christ sortant vainqueur du tombeau pour conquérir le monde, comme Joseph était sorti du puits pour régner sur l'Égypte. Cf. *Pr.* IX, 28.

PATRIARCHAE. — Les douze fils de Jacob, globalement désignés sous ce nom, symbolisent les douze apôtres. Cf. *Pr.* XXXIII, 49.

REX TYRI. — Image du peuple gentil appelé, lui aussi, à construire le temple, c'est-à-dire l'Église du Sauveur. Cf. *Pr.* XV, 57.

SALOMON. — Image du Christ édifiant l'Église. Cf. *Pr.* XV, 1.

SAMSON. — *Samson significat Christum*, dit Hugues de Saint-Victor. Cette analogie n'existe pas seulement dans la signification étymologique du nom, *sol eorum* (*Pr.* IV, 27), mais elle se complète par divers traits : Samson tue le lion qui attaque son troupeau, le Christ a vaincu le démon qui cherche à dévorer ses brebis (*Pr.* IV, 16-19). Samson épouse une étrangère, le Christ appelle à Lui les Gentils (*Pr.* IX, 50-51). Samson enlève les portes de Gaza, le Christ rompt les portes du tombeau (*id.*, 52-54). Samson tuant mille Philistins avec une mâchoire d'âne présage le Christ armé de sa croix et triomphant des démons qui dominent la terre (*id.*, 49). Enfin la mort de Samson

fut sa plus belle victoire, de même chez le Christ, *cujus mors victoria*, dit Adam (*Pr.* IV, 24).

SARA. — Image de l'Église (*Prose* III, 34).

Conclusion. — C'est ainsi que par des symboles *réels* et *personnels*, l'Ancien-Testament concorde avec le Nouveau. Le Christ est le centre du Nouveau comme de l'Ancien Testament : en Lui s'accomplissent les divines promesses, en Lui éclate la vérité obombrée par les faits, les symboles, les figures et les allusions :

Lex est umbra futurorum
Christus, finis promissorum,
Qui consummat omnia.

V. — LANGUE D'ADAM DE SAINT-VICTOR.

Adam de Saint-Victor a-t-il sa langue à lui, c'est-à-dire, parle-t-il un latin marqué au coin de sa personnalité ? Le prétendre serait excessif. Son vocabulaire est celui du moyen âge ; de même sa syntaxe. Il est souple, clair, correct, d'une précision remarquable, également éloigné du convenu classique et de la négligence populaire. Sous les doigts de cet artiste de génie, le latin médiéval dépouille la sécheresse de l'école et devient un instrument, admirable de puissance, de richesse et de sonorité.

L'idée se développe en phrases rapides, analytiques, frappées comme des médailles : le style est original à force d'être lapidaire.

A. — LEXIQUE.

1° MOTS HÉBREUX.— A l'exemple des Pères de l'Église et de tous les auteurs chrétiens, Adam emprunte bon nombre de mots à la langue des juifs : *Maria*, *Joseph*, *Jesus*, *Cherubim*, *Messias*, *Sabbatum*, *Alleluia*, *Levita*, *Jubileus*, *Hebraeus*, *Sabaeus*, etc. Relever tous ces termes serait refaire un travail déjà fait vingt fois.

De la même manière et avec non moins de profusion, les poètes

classiques de Rome ont semé dans leurs écrits les noms exotiques que leur offraient l'Histoire, la Géographie et la Mythologie.

2° MOTS GRECS.— Une autre particularité, c'est l'invasion des mots grecs plus ou moins latinisés. Nous n'en dressons pas la liste complète ; aussi bien, les trouverait-on presque tous dans n'importe quel dictionnaire du latin classique. Ici encore Adam pouvait s'autoriser de l'exemple des écrivains profanes.

Prenons au hasard : *Angelus*, *Harmonia*, *Mysterium*, *Typus*, *Psalmus*, *Propheta*, *Botrus*, *Ecclesia*, *Paraclisis*, *Agonista*, *Ousia*, *Athleta*, *Sophia*, *Martyr*, *Protomartyr*, *Daemonium*, *Hierarchia*, *Theoria*, *Bases*, *Epistylia*, etc.

Adam garde généralement aux mots étrangers l'accent qu'ils ont dans la langue où il les prend : *Harmonia*, *Sophia*.

3° MOTS ABSTRAITS. — Il va sans dire que les mots abstraits foisonnent. Pouvait-il en être autrement dans une œuvre où sont abordés les problèmes les plus ardus et les plus profonds du dogme catholique ? Encore Adam évite-t-il avec soin tout étalage de métaphysique transcendante. Et il n'innove rien : la langue philosophique dont il se sert, ce sont les Tertullien, les Augustin, les Jérôme, tous les hardis penseurs ou subtils dialecticiens du moyen âge qui l'ont créée et qui lui ont donné ses titres de noblesse.

Ces mots sont terminés en — *tas* (*Vetustas*, *Claritas*, *Castitas*, *Conformitas*, *Celebritas*, *Deitas*, etc.),

ou en — *io* (*Condicio*, *Connexio*, *Conceptio*, *Resurrectio*, *Confusio*, *Consolatio*, *Renovatio*, *Effusio*, *Discretio*, *Modulatio*, *Exsultatio*, *Delectatio*, etc.),

ou en — *ia* : ces derniers sont nombreux et, par là, offrent un intérêt particulier (*Malitia*, *Sapientia*, *Superbia*, *Gloria*, *Concordia*, *Miseria*, *Angustia*, *Praesentia*, *Efficacia*, *Nequitia*, *Essentia*, *Eminentia*, *Reverentia*, *Fragrantia*, *Providentia*, *Distantia*, *Versutia*, *Valentia* et les noms grecs, *Sophia*, *Hierarchia*, *Theoria*, etc.).

Sans nous arrêter à signaler *Pinguedo*, *Dulcedo*, *Virtus*, *Requies* ou d'autres, nous attirons l'attention sur les VERBES employés comme noms abstraits (*Posse*, *Velle*, *Nolle*, *Gigni*).

4° MOTS NOUVEAUX. — Dans les Proses de notre poète rencontre-t-on des mots nouveaux ? Il y a lieu de distinguer. Parmi les

noms, les adjectifs, les verbes et les adverbes qui s'y présentent, il en est qui appartiennent exclusivement à la langue de l'Église : tels sont *Salvator*, *Incarnatus*, *Baptismus*, *Evangelicus*, *Conresurgere*, *Trinus*, *Simplus*, *Seductorius*, *Debriari*, *Unificare*, *Signativus*, *Praeelectus*, *Favoralis*, *Concanorus*, *Coaeternus*, *Conductus*, *Doctrinaliter*, *Suscitatrix*, *Reparatrix*, *Consolatrix*, *Restauratrix*, *Mundicors*, *Desursum*, etc. Mais ces mots, s'ils sont nouveaux par rapport au vocabulaire classique, ne le sont point par rapport à la langue de l'Église, parce que d'autres écrivains ecclésiastiques les ont employés bien avant le XIIe siècle. Il n'est pas probable qu'Adam de Saint-Victor ait créé un seul terme.

5° Mots anciens a signification nouvelle. — De même les mots latins qui se lisent dans les Proses avec des significations nouvelles, chrétiennes, ce n'est pas Adam qui les a employés le premier dans ce sens nouveau : *Virtus*, *Miraculum*, *Redemptor*, *Salus*, *Resurgere*, *Confessio*, *Gratia*, *Visitare*, *Coheres* et quantité d'autres ont déjà leur acception chrétienne dans Tertullien, S. Cyprien, S. Léon, S. Grégoire et tous les écrivains ecclésiastiques des âges précédents.

B. SYNTAXE.

Section I.

Substantif. — Les mots abstraits ne sont pas seulement fréquents, mais ils subissent aussi des modifications. Bornons-nous à signaler parmi les plus remarquables :

1° Plusieurs mots en — *tio* qui n'expriment plus proprement l'action, mais le résultat de l'action, par exemple *Conditio* (pour *Creaturae*), *Consolatio* (pour *Solatium*), *Delectatio* (pour *Gaudium*), *Exsultatio* (pour *Laetitia*), etc. ;

2° Plusieurs mots en — *tas* qui n'expriment plus proprement l'état, mais quelque chose de concret, par exemple *Celebritas* (pour *dies festus*), *Deitas* (pour *Divinitas*, *Deus*), *Trinitas* (pour *Deus trinus*), *Veritas* (pour *quod verum est*), etc.

Notons le pluriel de *Caelum* et les féminins en — *trix : Consolatrix*, *Reparatrix*, *Restauratrix*, etc.

Adjectif. — *a*) Bon nombre d'adjectifs sont *employés substantivement.* Ce sont :

1° Des adjectifs au neutre singulier, comme *Aeternum* (pour *Aeternitas*), *Futurum* (pour *Vita futura*), *Desertum* (pour *loca deserta*), *Penetral* (ordinairement en langue classique *penetralia*, sous-entendu *loca*), *Profundum* (pour *Abyssus*), etc. ;

2° Des adjectifs pluriels neutres : *Diversa* (pour *res diversae*), *Promissa* (pour *res promissae*), *terrena*, etc. ;

3° Des adjectifs au masculin pluriel ou même au singulier : *Sancti*, *Electi*, *Mundus*, *Desperati*, *Justi*, *Perversi*, *Boni*, *Oppressi*, *Miseri*, *Pauperes*, *Humiles*, etc.

b) Signalons le singulier *Trinus*, et l'adjectif neutre, *suave (vivere)* pour *suavem vitam (vivere).*

c) Bon nombre d'adjectifs au neutre précédés d'une préposition formant des locutions adverbiales : *Ab aeterno*, *De profundo*, *In arcto*, *In imo*, etc.

Pronom. — Citons *In nullo* (pour *in nulla re*) et deux autres cas curieux : *quorum* se rapportant à la fois à *Salomon* sujet et à *templum* régime (Pr. XV, 2), puis cette construction extraordinaire : *Cujus ejus* (Pr. XXVII, 13.)

Hic s'emploie contrairement à l'usage classique.

Verbe. — 1° Nombreux sont les participes employés comme substantifs. (Voir **Adjectif**, 3°).

2° Les verbes fréquentatifs sont assez souvent mis à la place des formes simples : *Tenebrescere*, *Amarescere*, *Sordescere*, *Arescere*, *Inhorrescere*, *Praedulcescere*, *Hilarescere*, etc.

3° L'emploi du participe en — *urus* avec le verbe *sum* va grandissant : *Est moriturus*, *Futurus est*, *Erit habiturus*, etc. C'est le besoin du vers qui multiplie ces exemples de conjugaison périphrasée ; mais ce qui mérite surtout d'attirer l'attention, c'est

4° la conjugaison analytique : *Sunt effecti* (pour *efficiuntnr*), *Sunt significantia* (pour *significant*), *Sis inundans* (pour *inunda*), *Erunt intendentes* (pour *intendent*), *Reddere solidatum* (pour *solidare).*

Adverbe. — *Mane* est employé comme substantif ; — Comme dans le latin archaïque (Plaute, Térence), *Nimis* prend le sens de *maxime* devant un positif pour former un superlatif. Pour les expressions adverbiales, voir plus haut : **Adjectif** *c.*

Préposition. — *Ab* marque 1° le point de départ : *ab aeterno*, *Procedere ab ;* — 2° la séparation, l'éloignement : *Purus a*, *resurgere a ;* — 3° la délivrance : *Eruere*, *Liberare*, *Solvere a* ou *ab ;* — 4° l'agent après un verbe passif : *Praeelectus a.*

Ad n'offre d'intérêt que dans l'expression suivante : *crescere ad victoriam* (Pr. XVI, 41).

Cum s'emploie avec des mots abstraits pour exprimer un rapport de manière : *Cum amore*, *cum victoria*, *cum fiducia*, *cum laetitia*, *cum tremore*, etc. Ce sont des espèces de locutions adverbiales.

De est, chez Adam comme chez les auteurs chrétiens qui l'ont précédé, d'un usage fréquent et varié.

1° Il se construit avec des verbes et des substantifs pour désigner un rapport de provenance : *Procedere de*, *Fluere de*, *Exire de*, *Consurgere de*, *Leo de Juda*, *Matrimonium de tribu*, *Flos de spina*, *Praesumere de*, etc. — Ailleurs il exprime 2° un rapport de délivrance : *Liberare de*, *Solvere de ;* — 3° Un rapport de cause ou d'occasion : *Exsultare de ;* — 4° Un rapport de tendance : *Hortari de : de* « au sujet de » mis pour *ad) ;* — 5° Il remplace le génitif après certains noms : *Venia de peccatis* (au lieu de *peccatorum*, voir 2°), *Odorem de virtutibus* (pour *virtutum*, voir 1°) ; — 6° Il forme avec des adjectifs neutres des expressions adverbiales : *de profundo*, etc.

Ex n'a rien qui mérite d'être signalé. Citons pourtant ces deux cas : *Fessus ex itinere*, *Psallere ex radice caritatis.*

In avec l'accusatif marque le but : *Stans in signum*, *Mirari in.*

In avec l'ablatif, est employé 1° pour *in* avec l'accusatif : *currunt in odore* (pour *in odorem*), *vita promittitur in futuro* (pour *in futurum*), *lex praecessit in figura* (pour *in figuram*), *in Christo* (pour *in Christum*) ; — 2° pour exprimer un rapport d'instrument ou de manière : *In unione personae*, *In vestitu deaurato*, *In aureis fimbriis*, *In filio*, *In maxilla*, etc. ; — 3° pour exprimer un rapport de cause ou d'occasion : *Delectari in*, *studere in*, *exsultare in*, *Gloriari in.* (Voir plus haut *exsultare de)*, etc. ; — 4° pour exprimer un rapport de temps, à la question *quando*, et très souvent : *In natale*, *Lux (dies) in qua*, etc. ; — 5° se construit avec des adjectifs neutres : *in arcto*, *in imo*, etc.

Relevons encore l'expression : *Rex juvit in lignis* (en ce qui concerne les bois), Pr. XV, 56.

Per forme avec des noms abstraits des expressions adverbiales : *per amorem* (deux fois).

Prae « à cause de » se rencontre deux fois.

Pro 1° marque l'intérêt, l'avantage : *orare pro*, *precari pro*, *supplicare pro*, *dimicare pro*, *decertare pro*, etc. ; — 2° s'emploie avec des substantifs ou des verbes pris substantivement, dans le sens de « eu égard à, en proportion de » : « *pro posse* » (dans la mesure de), *pro dignitate*, etc.

Sub est la préposition la plus intéressante à étudier chez Adam, à cause de l'usage étendu qu'il en fait. 1° Elle s'emploie avec un nom abstrait pour marquer un rapport de lieu : *vigilare sub silentio noctis*, *sub tutela Michaelis pax*, *concludere sub peccato*, *sub aenigmatibus*, etc. Nous omettons les cas où l'emploi de *sub* est conforme à l'usage classique ; — 2° *Sub* se met pour *in : sub tua praesentia* (encore dans ce cas, *sub* se justifie), *protrahi sub catenis ;* — 3° désigne un rapport de temps : *sub hac luce* (en ce jour), *sub momento* (en un moment), *primo sub ammonitu* (dès le premier appel) ; — 4° exprime un rapport de manière : *sub mortis interitu*, *sub labore*, *sub ardore ;* — 5° se met pour *secundum : sub exemplo Trinitatis*, etc.

Super 1° est mis pour *de : laudes intonare super partum ;* remarquer cet accusatif ; — 2° exprime un rapport de lieu : *Rector super omnia*, *imponere manus super aegros.*

SECTION II.

A. — Emploi des cas.

Génitif. — 1° On le trouve construit avec un participe présent : *spirans minarum* (traduction du grec) ; — 2° avec un pronom, comme génitif partitif : *quid typi*, *nil fellis ;* — 3° avec un substantif pour former une espèce de superlatif : *lux lucis* (hébraïsme).

Datif. — 1° Il remplace, à la question *quo*, l'accusatif avec *ad* ou *in : vitae (ad vitam) revocavit*, *trusus est exsilio*, *specu*

retruditur, etc. ; — 2° se met pour l'accusatif avec *ad* sans idée de mouvement : *reservat supplicio ;* — se trouve avec *eruere*, *mirari*, etc.

Accusatif. — Nous avons relevé un accusatif d'un adj. neutre, au lieu de l'acc. compl. interne : *suave vivere* = *suavem vitam vivere.*

Ablatif. — 1° Remplace l'accusatif (voir *in* 1°) ; — 2° se construit avec *exsultare*, *gloriari*, etc.

B. — Emploi des pronoms.

1° Les pronoms *hic*, *ille* n'ont pas toujours la nuance qu'ils ont en langue classique.

2° *Tu* se place devant l'impératif : *tu libera ; tu respice ; tu da ;* etc.

C. — Emploi du verbe.

Signalons seulement quelques particularités, par exemple, 1° l'emploi de l'indicatif dans l'interrogation indirecte : *vide, quam nos vexant ; dic, ubi sunt tua jura ;* — 2° la construction des verbes *sentiendi* avec *quia*, *quod* : *credens quod sit*, *sciatis quod redibo*, *vide quia stat...* ; — 3° l'emploi de l'impératif après *non : non permitte*, etc. ; — 4° Une dérogation aux règles de la concordance des temps : *juvit ut fructificet ;* — 5° l'emploi de l'infinitif avec *facere* (qui devient, d'ailleurs, un véritable auxiliaire et qu'on trouve aussi plusieurs fois construit avec un adjectif : *facere disertos).*

D. — Emploi des figures.

Anaphore. — Elle est fréquente : Pr. I, 75 ; II, 54 ; VII, 41 ; IX, 18 ; XI, 47 ; etc.

Anastrophe. — L'exemple le plus remarquable est celui-ci :

Immortalis se mortali
Spiritalis corporali
Ut natura conferat ;

il faut rétablir la construction comme suit : *Ut natura immortalis se...* (Pr. I, 28-30).

Relevons encore :

Christus caelos reserat
Et captivos liberat
Quos culpa ligaverat
Sub mortis interitu ;

construire : *Christus caelos reserat et, sub mortis interitu, liberat quos...* (Pr. VIII, 30) ; voir encore Pr. XVII, 40.

Brachylogie. — La Prose II offre l'exemple suivant :

Radix David typum gessit,
Virga matris quae...

compléter : *virga (typum gessit) matris quae...* Voir aussi Pr. X, 11.

Pléonasme. — Il y a, par exemple, dans la Prose XXIX, 11, l'exemple suivant : *nec ipsa vel.*

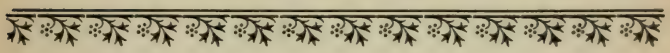
L'étude faite plus haut sur le symbolisme nous dispense de mettre en relief le caractère figuré du style d'Adam de Saint-Victor ; mais ce qui n'a pas encore été dit et ce qu'il faut signaler, c'est l'extraordinaire abondance des expressions abstraites, et, détail qui a sa valeur, on les rencontre presque toujours à la fin des strophes ou des demi-strophes : *Dei sapientia* pour *Deus sapiens*, *floris emissio*, *daemonum superbia*, *mentis requie*, *majestas parvuli*, *terrae pinguedine*, etc., etc... Le lecteur aura déjà remarqué que plusieurs de ces tournures forment des vers masculins heptasyllabiques.

A tous ces détails on pourrait encore en ajouter d'autres, mais telle qu'elle est, avec l'introduction et les notes qui se trouvent dans la partie de l'élève, cette étude nous paraît suffisante à rendre compte de toutes les difficultés de langue, de métrique et de symbolisme que présentent les Proses d'Adam de Saint-Victor.

Nous n'avons pas eu d'autre but : puissions-nous l'avoir atteint !

PROSES CHOISIES D'ADAM DE SAINT-VICTOR.

TRADUCTION DE L. GUILLAUME.



PROSES CHOISIES D'ADAM DE ST-VICTOR.

I. NOEL.

Analyse. — I. Appel à la joie (1-6). — II. C'est la fête de l'Incarnation (7-12). — III. But et bonté de Dieu dans l'Incarnation (13-18). — IV. Merveilles de ce mystère en J.-C. : 1) l'Infini s'abaisse jusqu'au néant ; 2) le Fils de Dieu s'unit et s'accommode à notre nature ; 3) deux natures, une personne ; 4) mystère au-dessus de la malice du démon et de l'intelligence de l'homme (19-48). — V. Merveilles de ce mystère en la Ste Vierge : elle est féconde et immaculée (49-58). — VI. Prière à Marie et à Jésus (59-76).

En ce jour où est né le Sauveur, que nos chants d'ici-bas répondent aux chœurs des Anges : l'harmonie en est différente, mais viennent-ils à s'unir, c'est un concert doux à entendre.

Heureux le jour d'aujourd'hui où naît d'une Vierge Celui qui est coéternel au Père ! Jour heureux, jour de joie : le monde tressaille, illuminé des clartés du vrai soleil.

Afin que l'homme coupable ne périt point, Dieu envoya un Rédempteur ; le Père, son Fils unique ; il visita ceux qu'il aimait, et c'est sa grâce, et non point nos mérites, qui nous rappela à la vie.

L'Infini et l'Immense, Celui qu'aucune intelligence, qu'aucun espace ne saurait embrasser, d'éternel est devenu temporaire ; immense, il s'est donné des bornes, pour restaurer toutes choses.

Prenant non le péché, mais la forme du péché, il s'accommode à notre caducité, en telle façon qu'immortelle et spirituelle, sa nature s'associe à la nôtre, mortelle et corporelle.

Ainsi viennent se fondre dans l'unité d'une même personne le Verbe, la chair, l'esprit : la nature n'est point changée, il n'y a pas davantage deux personnes, mais rien qu'une absolument.

Le mystère d'une chose si grande échappe à l'astucieux ennemi : sa malice est mise en défaut. Dans son aveuglement, l'ennemi ne devine point ce que sous le voile de la chair opère la sagesse de Dieu.

Le nœud de ce mystère, les subtiles recherches du raisonnement ne parviennent pas à le résoudre. Il ne m'est pas donné d'en connaître le mode, mais je sais que Dieu peut ce que la raison ne comprend pas.

Combien profond ce plan de Dieu ! qu'il est sublime ce mystère ! la tige donne sa fleur et la toison sa rosée, la Vierge donne son fils.

La conception n'a point blessé la chasteté, la floraison n'a point terni la fleur : dans sa conception et dans son enfantement, nous la disons semblable au lis.

O Marie, étoile de la mer, après Dieu l'unique espoir du monde naufragé, vois de quelles ruses et de quelles violences nous poursuivent tant d'ennemis redoutables !

Que par toi la force nous soit donnée ! que par toi, ô notre mère, soit confondu l'orgueil des démons ! Auprès de ton fils, protège-nous, de peur qu'il ne nous frappe d'une sentence, qui, pour ne demander qu'un instant, n'en est pas moins terrible !

Jésus, notre Sauveur qui, dans votre sagesse, opérez le mystère du salut, à ceux qui célèbrent la Noël d'aujourd'hui, donnez la paix du temps, donnez le bonheur de l'éternité !

II. CIRCONCISION.

Analyse. — I. Dans le ciel, les Anges chantent la naissance du Christ (1-4). — II. Motifs de cette joie : 1) Le Christ rétablit la paix ; 2) Il nous apporte la grâce ; 3) Il est notre médiateur ; 4) Il naît d'une Vierge immaculée ; 5) Il réalise les symboles de l'Écriture (pierre détachée de la montagne, fleur de la tige de Jessé) (3-34). — III. Sur la terre, les bergers veillent ; d'accord avec la Ste Écriture, toute la création célèbre le Christ, et, prémices des Gentils, les Mages accourent à son berceau (35-50). — IV. Prière à Jésus enfant (51-58).

Sur les hauteurs un chant de gloire se fait entendre en l'honneur du roi qui est né, par qui la paix est rétablie entre la terre et les cieux.

C'est à bon droit qu'on le célèbre, le jour où naquit le Christ, dont la naissance donne naissance à la grâce de la Loi nouvelle.

Médiateur à nous donné pour rançon de notre salut, il ne répugna point à s'unir notre nature, il ne repoussa que le péché.

Pour projeter son rayon, l'étoile ne perd point son éclat, Marie non plus sa chasteté en donnant le jour à un fils.

Qu'est-ce que la pierre détachée de la montagne sans le secours de la main, si ce n'est Jésus issu d'une lignée de rois et s'échappant, sans l'aide de la chair, de la chair virginale de sa mère.

Que la solitude fleurisse et que le désert soit dans la joie ! La tige de Jessé a fleuri : la racine produit sa tige, la tige sa fleur, la Vierge son Sauveur, ainsi que l'a prédit la Loi.

La racine était la figure de David, la tige symbolisait la mère issue du sang royal ; la fleur est l'enfant, qui nous est

né et que sa douceur admirable a fait justement comparer à la fleur.

Il est couché dans une crèche celui dont un cantique céleste célèbre la naissance, et tandis que les habitants des cieux se livrent à l'allégresse, les bergers veillent dans le silence de la nuit.

Toute créature fait entendre un chant de louange devant l'enfantement de la Vierge ; la Loi et les Psaumes sont d'accord avec les livres des Prophètes.

Anges et bergers, étoile et Mages, tous ces signes n'en font qu'un. Les Rois de l'Orient accourent à la crèche du nouveau-né : ils sont les prémices de la Gentilité.

O Jésus, immortel enfant, d'éternel devenu temporaire, dans ta puissance, délivre-nous des maux de cette vie. Après cette vie de mort, où plutôt après cette mort de vie, rends-nous, dans ta clémence, l'immortelle vie.

III. ÉPIPHANIE.

Analyse. — I. Prière à Marie, mère du Sauveur, aux pieds de qui accourent les Saints (1-8). — II. Sujet de la fête : les Rois Mages offrent leurs trois dons symboliques (9-16). — III. Jour de joie, jour de tristesse : 1) pour le gentil qui croit, pour le Juif qui ne reconnaît pas son Dieu ; 2) pour la Synagogue qui succombe, pour l'Église qui rayonne ; 3) pour la Synagogue qui sèche de jalousie, pour Sara qui rit ; 4) pour la Synagogue qui se plonge dans la matière et le péché, pour Jacob qui se purifie et jouit du Christ (17-48). — IV. Les Saints accourent, et la nouvelle Épouse a reçu ses présents, elle sert amoureusement le Christ : c'est l'épouse préférée (49-66). — V. Prière au divin Époux (67-72).

Vierge, mère du Sauveur, si chère aux chœurs des Anges, de tes bénignes prières soutiens-nous au-dedans, garde-nous au-dehors. O tige, tu as poussé la fleur, au parfum de laquelle, ivres d'amour, les saints accourent, chargés de pieux présents.

Ils apportent trois dons, ces rois : guidés par l'étoile, ils sont en quête du roi, qui doit leur assurer pour toujours la lumière d'en haut. Par l'or ils saluent le roi, par l'encens ils désignent le Dieu, par la myrrhe ils font mémoire de sa mort, éclairés qu'ils sont par l'Esprit-Saint.

C'est bien un jour de jubilé qu'il faut l'appeler, le jour où le Sabéen vient à goûter la paix de l'âme en croyant pleinement qu'Il est Dieu. Déjà il baisse, le peuple juif : lui qui connaît tant de choses, ne connaît point son Dieu, tandis qu'à contempler la face du Christ, le Gentil s'élève par sa foi.

Naguère encore chère, éclatante et illustre par sa foi, la Synagogue gît maintenant méprisée, ne comprenant rien à la majesté de l'enfant. Jusque-là peu nombreux, esprits gros-

siers, esprits amers, ceux qui forment la moisson du Christ, contemplent dans une claire lumière le Sauveur du monde.

Synagogue aveugle, tu te plains, parce que la postérité de Sara grandit, tandis que la postérité de l'esclave est écrasée sous le poids de ses crimes. Tu te dessèches et tu souffres : Sara rit quand toi tu pleures, parce qu'elle connaît celui que tu ignores, le Rédempteur des hommes.

Consacré de la bouche de son père, Jacob se réjouit en tremblant. Toi, tu nages dans la rosée du ciel et la graisse de la terre, tu mets ta joie dans les biens du monde, dans les choses vaines et déshonnêtes : Jacob, lui, n'a de goût qu'aux choses pures et aux douceurs du Christ.

A l'odeur des parfums les saints accourent amoureusement, car c'est d'une fleur nouvelle que resplendit la nouvelle vigne du Christ. Auparavant prompte au péché, déjà elle a reçu ses présents, l'épouse, la nouvelle épouse : une couronne d'or orne son front.

Elle se tient, l'épouse, aux côtés du roi qui est né : avec quelle grâce elle le sert sous ses habits dorés, sous ses franges d'or ! c'est la rose sortie du milieu des épines, et qui du commencement à la fin ne se complaît qu'aux choses divines et aux délices du roi.

C'est là l'épouse spirituelle, l'épouse préférée du véritable époux. Qu'il nous préserve, l'illustre époux, et qu'il nous délivre de tous maux ! qu'il arrache de nos cœurs les habitudes mauvaises ! qu'il nous rende agréables à ses yeux et que nous dérobant aux mains de l'ennemi, il nous reçoive dans les cieux.

IV. PAQUES.

Analyse. — I. Tout ressuscite avec le Christ (1-9). — II. Célébrons la Pâque nouvelle : le Christ mort pour nous (10-15). — III. Par sa croix, le Christ 1) nous a arrachés au démon, selon que l'avaient figuré Samson et David (16-23) ; 2) nouveau Samson, il est le vainqueur de la mort et la lumière des élus (24-29) ; 3) il féconde l'Église de son sang, où viennent s'abreuver les Gentils (30-35) ; 4) il relève la nature humiliée et pénitente (36-39) ; 5) il confond les Juifs et triomphant crée un monde nouveau (40-51). — IV. Prière (52-53).

Voici le jour glorieux ! La lumière succède aux ténèbres, à la mort la résurrection. Que la tristesse fasse place à la joie, puisqu'aussi bien la gloire surpasse la honte originelle. L'ombre fuit devant la réalité, le passé devant les temps nouveaux, le deuil devant la consolation.

Célébrez la Pâque nouvelle : que chaque membre s'apprête à partager la gloire qui déjà brille dans son chef. La Pâque nouvelle, c'est le Christ, qui a souffert pour nous, agneau sans tache.

A l'ennemi qui rôde autour de nous, le Christ a ravi sa proie : c'est ce que Samson avait fait entendre, quand il mettait en pièces le lion, et aussi David, aux fortes mains, quand il arrachait le troupeau de son père aux griffes du lion et à la gueule de l'ours.

Lorsque Samson mourant écrasait plus d'ennemis que jamais, il figurait le Christ victorieux dans sa mort. Samson est appelé *leur soleil*, le Christ est la lumière des élus que la grâce illumine.

Déjà du sacré pressoir de la croix, la grappe s'épanche dans le sein de l'Église bien-aimée. Déjà le pressoir a été

foulé, et les prémices de la Gentilité aiment à s'enivrer du vin nouveau.

Le sac de la pénitence, déchiré et troué, est maintenant à l'usage des rois : le sac est devenu le socle de la gloire, la chair triomphe de son infirmité.

Pour avoir immolé leur roi, les Juifs coupables ont perdu leur royaume, mais établi pour servir d'exemple, Caïn ne meurt point tout entier.

Cette pierre qu'ils ont réprouvée et rejetée, elle est maintenant la pierre choisie ; elle est là dressée pour servir de trophée, pour être le sommet de l'angle. Sans tuer la nature, le Christ anéantit la faute, Il met au monde une créature nouvelle et fait de sa personne le lien des deux peuples.

Gloire soit au chef et concorde entre les membres !

V. PAQUES.

Analyse. — I. C'est le jour du Seigneur, grand par la création, plus grand encore par la Résurrection du Christ (1-8). — II. Le premier des jours appelle la première des joies (9-16). — III. Vingt figures avaient annoncé le triomphe pascal (voile du temple, agneau pascal, bélier) (17-28). — IV. Par sa mort le Christ nous avait délivrés de la mort, il avait dépouillé le démon, effacé nos péchés ; par sa résurrection il confirme notre foi (29-36). — V. Invocation à la mort du Christ (37-40).

Il a lui le jour du Seigneur, jour insigne, jour unique, jour de lumière et de joie, jour d'immortelle gloire.

Ce jour, la création du monde l'avait consacré à l'origine, la résurrection du Christ le marque d'un caractère sublime.

Dans l'espérance d'un bonheur immortel, qu'ils tressaillent les enfants de la lumière et que par leurs mérites les membres s'efforcent de ressembler au chef !

Solennelle est la fête, que solennels aussi soient nos vœux : la dignité du premier des jours réclame la première des joies.

La gloire de nos solennités, c'est le triomphe pascal dès longtemps promis à nos pères sous vingt figures différentes.

Déjà, en se déchirant, le voile du temple nous fit voir clairement ce qu'avait annoncé l'ancienne Loi : la réalité chasse la figure, et la lumière éclaire les ombres.

Ce que figurait l'agneau sans tache, ce que figurait le bélier, le Messie nous le découvre en expiant nos crimes.

Par une mort qu'il ne méritait pas, il nous délivre de la mort que nous méritions : pour avoir voulu s'emparer de la proie interdite, le pillard se voit enlever celle qu'il pouvait revendiquer.

Une chair étrangère au péché efface l'opprobre de la chair :

en refleurissant le troisième jour, elle raffermit les cœurs chancelants.

O mort vivifiante du Christ, unis-nous étroitement au Christ et que la mort qui ne fut point soumise à la mort nous donne la couronne de vie.

VI. PAQUES.

Analyse. — I. Saluons le grand jour de la Résurrection (1-8). — II. Le monde avait péché, il allait périr: dans sa clémence, Dieu vient à notre secours (9-16). — III. Le démon insultait à notre misère : Dieu nous envoie son Fils unique (17-24). — IV. Le démon est pris à l'hameçon de la chair, l'homme est sauvé (25-32). — V. Le Christ ressuscite et restaure toutes choses (33-38). — VI. Que la terre et les cieux célèbrent son triomphe (39-48).

Salut, jour, gloire des jours, jour, brillant triomphe du Christ, jour digne d'une joie sans fin, premier des jours ! La divine lumière rayonne aux yeux des aveugles, en ce jour où le Christ dépouille l'enfer, triomphe de la mort et réconcilie la terre aux cieux.

La sentence du roi éternel avait tout enveloppé dans le péché, afin que la grâce d'en haut vînt en aide à toute souffrance. La Vertu et la Sagesse de Dieu se fit clémente en sa colère, alors que déjà le monde entier s'en allait aux abîmes.

Il insultait à notre misère, le vieil ennemi, le père du mal, car nos péchés ne nous laissaient aucun espoir de pardon. Quand le monde n'attendait plus de remède, à l'heure où tout faisait silence, Dieu le Père envoya son Fils aux hommes désespérés.

Pillard glouton, le monstre infernal voit l'appât de la chair ; sans prendre garde au piège, il se jette sur l'hameçon caché, le voilà pris ! La condition de notre dignité première nous est rendue dans le Fils, dont la résurrection d'aujourd'hui fait notre consolation.

Il est ressuscité libre des enfers, le restaurateur du genre humain, remportant sa brebis sur ses épaules jusqu'aux

hauteurs des cieux. La paix se fait entre les anges et les hommes ; les rangs de la milice céleste commencent à se remplir : louange au Seigneur triomphant, louange éternelle !

Qu'à l'harmonie de la patrie céleste se marie la voix de l'Église, notre mère ! Qu'aujourd'hui le peuple fidèle chante à l'envi Alleluia ! Il est brisé sans retour l'empire de la mort : livrons-nous à la joie du triomphe ! paix sur la terre et fête dans les cieux !

VII. PAQUES.

Analyse. — I. Le Christ est ressuscité, emmenant avec lui les âmes des Justes (1-6). — II. Bref récit de sa mort et de sa résurrection (7-12). — III. Conséquences générales de l'une et de l'autre : sa mort est notre vie, sa résurrection, notre résurrection. — IV. Conséquences particulières : sa mort nous vaut tous les bienfaits (13-18), sa résurrection nous montre sa puissance (19-42). — V. Chantons un double *Alleluia* (43-48). — VI. Prière à Jésus ressuscité (49-54).

En la sixième férie, le Christ avait souffert : trois jours après, il est ressuscité. Il s'élève triomphant et constitue en gloire ceux qu'il avait aimés.

Pour son peuple fidèle, il s'immole sur le gibet de la croix, il se laisse enfermer dans le tombeau, enfin il ressuscite au point du jour.

La croix du Christ et sa passion nous est une sauvegarde, si nous avons la foi ; la résurrection du Christ nous fait ressusciter du vice.

En endurant la mort, le Christ, pour nos péchés, fut une victime suffisante : son sang répandu a confondu l'impie, il lave nos souillures.

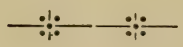
A nous guérir d'une double mort, son unique mort a suffi : il ouvre la porte de la vie, il calme nos gémissements et nos plaintes.

Fier lion, il signale aujourd'hui sa puissance en ressuscitant, en triomphant du prince de l'iniquité par les armes de la justice.

C'est le Seigneur qui a fait ce jour où il efface le crime du monde, où la mort est mise à mort, où la vie est rendue et l'ennemi précipité.

Aussi est-ce d'un cœur pur qu'on chante un double Alleluia, car toute faute est effacée et nous avons les promesses de la vie à venir.

Quand viendra le soir de ce monde, faites, ô Jésus-Christ, que tous les vôtres ressuscitent et que pour tous vos fidèles enfants le jour d'aujourd'hui soit un jour de salut!



VIII. PAQUES.

Analyse. — I. Tout ressuscite avec le Christ (1-14). — II. Effets de la résurrection : 1. la glace de la mort est rompue et l'empire du démon est détruit (15-21) ; 2. la vie a vaincu la mort et l'homme retrouve le Paradis (22-31). — III. Doxologie (32-35).

Le renouvellement du monde enfante des joies nouvelles. Le Fils ressuscite, tout ressuscite avec lui. Les éléments sont ses esclaves : ils sentent combien est grande la puissance de leur auteur.

Le ciel se fait plus serein et la mer plus tranquille, la brise souffle plus légère, notre vallée s'est couverte de fleurs. Tout ce qui était aride reverdit, tout ce qui était engourdi se réchauffe sous la tiède haleine du printemps.

Elle est brisée, la glace de la mort ; il est dupe, le prince de ce monde, et son empire sur nous est détruit sans retour. En voulant posséder ce qui ne lui appartenait en rien, il a perdu ses propres droits.

La Vie a vaincu la Mort et voici que l'homme recouvre ce qu'il avait perdu jadis, le bonheur du Paradis : le Chérubin, en détournant son glaive flamboyant, lui fournit une voie aisée.

Le Christ rouvre les cieux et donnant à la mort le coup mortel, il délivre les captifs que le péché avait enchaînés. Pour une victoire si belle, gloire soit au Père, au Fils et au St-Esprit.

IX. PAQUES.

Analyse. — I. Purifions-nous pour célébrer la Pâque nouvelle et sa vertu incomparable (1-6). — II. La Pâque ancienne a délivré les Hébreux, celle-ci nous délivre tous (7-18). — III. Dans le Christ ressuscité se réalisent toutes les figures : ange gardien du Paradis, Isaac et Joseph, serpents de Pharaon, serpent d'airain, Léviathan, basilic, persécuteurs d'Élisée, David simulant la folie, bouc émissaire, passereau, Samson, Jonas, grappe de Chypre (19-68). — IV. Pâques, c'est la victoire du Christ et l'heure de la joie (69-76). — V. Prière au Christ ressuscité (77-86).

Purifions-nous du vieux levain, afin de célébrer d'un cœur sincère la résurrection nouvelle. Voici le jour de notre espérance : merveilleuse est la vertu de ce jour, au témoignage de la Loi.

C'est lui qui dépouilla l'Égypte et délivra les Hébreux de la fournaise de feu : réduits à la dernière condition, ils ne connaissaient que le labeur de l'esclavage : l'argile, la brique, la paille.

Que maintenant la louange de la vertu divine, que le cri du triomphe, que le cri du salut retentisse librement ! Voici le jour que le Seigneur a fait, le jour qui met fin à nos douleurs, le jour de la délivrance.

La Loi est l'ombre des choses à venir ; le Christ est la fin des promesses, lui qui vient tout accomplir. Le sang du Christ a écarté l'ange qui gardait le Paradis, il a émoussé le glaive de feu.

Sujet de nos ris, cet enfant en place de qui fut immolé le bélier, symbolise la joie de la vie. Joseph sort de la citerne : le Christ remonte à la lumière, après avoir enduré la mort.

Il est le serpent qui dévore les serpents de Pharaon,

exempt qu'il est lui-même de la malice du serpent. Ceux que blesse le serpent de feu, la présence du serpent d'airain les guérit.

Hameçon et anneau, le Christ perce la mâchoire du serpent. Enfant à peine sevré, il plonge la main dans la caverne du basilic et à l'instant s'enfuit épouvanté l'antique ennemi du genre humain.

Les insulteurs d'Élisée ont connu la colère du chauve, quand il montait à la maison de Dieu. David simulant la folie, le bouc émissaire et le passereau échappent à la mort.

Samson écrase mille ennemis avec une mâchoire d'âne et il dédaigne de prendre femme dans sa tribu. Samson force les portes de Gaza et les chargeant sur ses épaules, gravit la cime de la montagne.

Ainsi brisa les portes de la cruelle mort le fier lion de Juda. A la voix rugissante de son père, il ressuscita le troisième jour et ne rapporta pas moins de dépouilles au sein de notre Mère des cieux.

Après trois jours, la baleine rejette vivant de la prison de ses flancs Jonas fugitif, figure du véritable Jonas. La grappe de Chypre refleurit, elle se dilate, elle grossit. La fleur de la synagogue se fane et l'Église s'épanouit.

La Mort et la Vie sont entrées en lice,le Christ est vraiment ressuscité et avec le Christ sont ressuscités maints témoins de sa gloire. Qu'un matin nouveau, qu'un matin joyeux essuie les pleurs du soir : puisque la Vie a vaincu la Mort, c'est l'heure de l'allégresse.

Jésus vainqueur, Jésus la vie, Jésus la voie battue qui conduit à la vie, toi dont la mort a fait mourir la mort, fais nous asseoir avec confiance à la table pascale. Pain vivant, source d'eau vive, vigne véritable et féconde, à toi de nous nourrir, à toi de nous purifier, en telle manière que ta grâce nous préserve de la seconde mort.

X. ASCENSION.

Analyse. — I. Tableau de l'Ascension (1-9). — II. Triomphant dans le ciel, Jésus n'aura plus à mourir (10-18). — III. Il n'aura même plus à souffrir : c'est plein repos et joie parfaite (19-24). — IV. Ses dernières instructions avant de monter au ciel : 1. mission des Apôtres ; 2. promesse du St-Esprit ; 3. don des miracles; 4. promesse du Paradis aux fidèles baptisés (25-48).

Après avoir dépouillé l'ennemi et les enfers, le Christ retourne aux joies d'en haut : comme jadis à sa descente, les Anges à son ascension s'apprêtent à le servir.

Il s'élève par delà les astres : on ne distingue plus son corps, il n'y a plus de présence sensible. C'est lui cependant qui conduit tout, lui dont la gloire et la puissance sont égales au Père.

A peine victorieux, à peine échappé au danger, le voilà établi dans les cieux, maître de toutes choses. A l'avenir il ne doit plus mourir, il n'a plus, par sa mort, à purifier les souillures des hommes.

Car après s'être incarné une fois, après avoir une fois enduré la passion, après s'être donné une fois en victime pour nos péchés, il n'aura plus désormais à souffrir aucune peine : il goûte maintenant une paix complète dans une joie sans mesure. Au moment de s'éloigner, voici ce qu'il dit à ses disciples, ce qu'il fit pénétrer et grava dans leurs cœurs :

« Allez, parcourez le monde, enseignez tous les hommes par vos paroles et vos miracles.

Car je vais m'en aller à mon Père ; mais sachez que je reviendrai. Il viendra, le Paraclet, qui fera de vous des hommes vraiment diserts et éloquents, tout pleins de confiance et d'audace.

En imposant vos mains sur les malades et les infirmes, vous donnerez la santé : vous ferez fuir loin de vous tout ce qui peut vous nuire, vos ennemis, les serpents et les maladies.

Quiconque aura la foi et avec la foi acceptera le remède du Baptême, sera purifié de ses péchés et partagera avec les justes le bonheur de l'éternité. »

XI. PENTECOTE.

Analyse. — I. Unissons nos cœurs et nos langues pour célébrer la Pentecôte (1-6). — II. Le Christ a envoyé à son Église l'Esprit-Saint avec tous ses dons (7-12). — III. Différence d'avec la Loi donnée au Sinaï (13-18). — IV. En ce jour est fondée l'Église (19-24): Juifs et Gentils sont unis dans le Christ (25-30). — V. Que nos cœurs se préparent à la grâce dans la pureté et la charité (31-42). — VI. Prière au St-Esprit, consolateur, lumière, parfum, condiment, unique bien de nos âmes (44-68).

Le jour de joie, le jour insigne où un feu, lancé du trône de Dieu sur les disciples du Christ, remplit leurs cœurs, féconde leurs langues, ce jour invite nos cœurs et nos langues à s'unir dans un harmonieux concert.

Celui qu'il avait promis comme gage à son épouse le jour où il la revit, le Christ le lui envoya au jour de la Pentecôte. Après les douceurs du miel, pierre à jamais inébranlable, la pierre épancha l'huile à flots.

Ce fut par des tables de pierre et non par des langues de feu, que du haut de la montagne la Loi fut donnée au peuple : c'est à quelques-uns qu'est donné dans le Cénacle un cœur nouveau avec l'unité des langues.

O quel heureux jour, quel jour de fête que celui où est fondée l'Église primitive ! Trois mille hommes tout d'abord sont les vivantes prémices de l'Église à sa naissance.

Les pains de prémices de la Loi, ce sont les deux peuples adoptés dans une même foi : la pierre angulaire est venue s'interposer entre les deux, et ainsi des deux elle n'a plus fait qu'un.

Des outres nouvelles, et non plus les anciennes, peuvent contenir le vin nouveau : que la veuve apprête ses vases,

Élisée y verse l'huile ; en nous Dieu répand la rosée sacrée, si nos cœurs sont bien préparés.

Nous ne sommes dignes ni de ce vin, ni de cette huile, nous ne sommes pas dignes de cette rosée, si nos mœurs n'y correspondent : ce Paraclet ne saurait habiter avec des cœurs sans lumière ou sans charité.

Venez, puissant consolateur, réglez nos langues, adoucissez nos cœurs : plus de fiel, plus de poison, quand vous êtes là. Sans votre grâce point de joie, point de délices, rien n'est salubre, rien n'est serein, rien n'est doux, rien n'est complet.

Vous êtes la lumière et le parfum: vous êtes ce condiment céleste, qui confère à l'élément de l'eau la riche vertu du sacrement. Créatures régénérées, nous voulons vous louer d'un cœur pur, maintenant que nous sommes enfants de la grâce, d'enfants de colère que par nature nous étions auparavant.

Vous qui êtes à la fois le donateur et le don, l'unique bien de notre cœur, inclinez-le, ce cœur, à vous louer sans cesse et dressez notre langue à célébrer vos grandeurs. A vous de nous purifier de nos péchés, vous qui êtes l'auteur même de la piété, et puisque nous sommes renouvelés dans le Christ, donnez-nous la pleine joie d'un parfait renouvellement.

XII. PENTECOTE.

Analyse. — I. Invocation au Saint-Esprit (1-6). — II. Sa puissance et son action sur les âmes (7-52). — III. Prière et louange (53-82).

Toi qui procèdes également de l'un et de l'autre, du Père comme du Fils, ô Paraclet, de ta flamme féconde donne l'éloquence à nos langues, embrase nos cœurs d'amour pour toi.

Amour du Père et du Fils, égal aux deux ensemble, égal et semblable à chacun en particulier, tu remplis tout, tu animes tout, tu guides les astres, tu fais mouvoir les cieux, sans jamais cesser d'être immuable.

Lumière précieuse, lumière éclatante, tu dissipes le brouillard des ténèbres intérieures; par toi les purs sont purifiés, c'est toi qui effaces le péché et la rouille du péché.

C'est toi qui fais connaître la vérité et qui montres la voie de la Paix et le chemin de la Justice. Tu fuis les cœurs des pervers, et des bons tu combles les cœurs du trésor de la science.

Quand tu enseignes, rien n'est obscur; si tu es là, rien n'est impur; en ta présence l'âme joyeuse est glorifiée; animée par toi et par toi purifiée, la conscience goûte le repos.

Tu transformes les éléments et c'est par toi que les sacrements ont leur efficacité; tu repousses la maligne violence de nos ennemis, tu confonds et réfutes leurs trompeurs arguments.

A ton approche les cœurs se calment; à ton entrée, le plus sombre nuage dissipe son obscurité. Feu sacré, tu embrases

le cœur; tu ne le consumes point, en le visitant, mais tu le délivres de tout souci.

Les âmes jusque-là ignorantes, engourdies, oublieuses, tu les instruis et les réveilles. Tu échauffes les langues, tu façonnes leur langage ; la charité que tu lui donnes incline le cœur au bien.

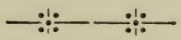
O secours des opprimés! ô consolation des malheureux! refuge des pauvres! donne-nous de mépriser les biens d'ici-bas et emporte nos désirs à l'amour des biens d'en haut.

Toi qui consoles et qui soutiens, qui habites et chéris les cœurs humbles, écarte de nous tout mal, efface toute souillure, réconcilie les cœurs divisés et prête-nous ton appui.

Toi qui jadis visitas, instruisis, fortifias les disciples tremblants, daigne nous visiter et qu'il te plaise nous consoler, nous et les peuples fidèles !

Égale est la majesté des personnes, égale est leur puissance et commune leur divinité. Procédant des deux autres, tu es à toutes deux leur égale, sans la moindre différence.

Aussi grand que le Père, en tout semblable à lui, souffre que tes humbles serviteurs rendent à Dieu le Père, au Fils rédempteur et à toi-même, les louanges qui vous sont dues.



XIII. PENTECOTE.

Analyse. — I. Invocation au Saint-Esprit (1-6). — II. Comparaison des deux Lois du Sinaï et du Cénacle : 1. l'une, une ombre, l'autre une lumière ; 2. l'une inférieure, l'autre sublime ; 3. l'une de crainte et faite pour punir les coupables ; l'autre d'amour et faisant des Apôtres des Dieux libérateurs, revêtus de tous les pouvoirs (7-42) ; — III. Que la Pentecôte, jour de jubilé, nous donne la parfaite liberté (43-56) !

Simple dans son essence, multiple par ses sept dons, daigne l'Esprit nous réformer : puisse sa lumière envoyée des cieux dévoiler les replis de notre cœur et les séductions de notre chair.

La Loi, loi pénale, loi obscure, a figuré à l'avance la lumière évangélique : que le sens spirituel, caché sous le feuillage de la lettre, apparaisse au grand jour.

C'est du haut de la montagne que la Loi est donnée à tout un peuple, c'est dans le cénacle que la grâce nouvelle est donnée à un petit nombre. La figure des lieux nous fait comprendre l'excellence des préceptes aussi bien que des dons.

L'éclair, le son de la trompette, le bruit de la foudre au milieu des ténèbres, les torches errant çà et là, impriment la terreur, mais n'alimentent point cet amour que l'onction répand dans les cœurs.

Aussi bien, sur le Sinaï, c'est à des coupables que fut imposée la loi divine : loi de crainte et non d'amour, qui punit toute infraction.

Mais voici que par un choix particulier du Ciel, nos Pères tout à l'heure ont été faits Dieux : ils brisent les liens du péché, ils font pleuvoir la parole et tonner les menaces, et à

leur langage nouveau, à leurs doctrines nouvelles correspondent les miracles.

Dans les soins qu'ils donnent aux malades, ce n'est pas la nature, c'est la maladie qu'ils condamnent. A la poursuite du crime, ils se saisissent des coupables et les corrigent : tantôt ils délivrent, tantôt ils enchaînent, dans toute la liberté de leur pouvoir.

Si vous cherchez ce que ce jour a de mystérieux, il offre le caractère d'un jubilé ce grand jour, où l'Église voit fourmiller autour d'elle trois mille hommes accourant pour recevoir la foi.

On a donné au Jubilé le nom de Rémission ou de Changement, parce qu'il rétablissait en leur premier état les biens aliénés librement. Aliénés, nous aussi, par nos péchés, que la loi d'amour nous libère et nous rende dignes du don sans prix de la parfaite liberté !

XIV. TRINITÉ.

Analyse. — I. Profession de foi en la Trinité (1-6). — II. Exposé du mystère : 1. Trois personnes, une seule substance ; 2. Simplicité de Dieu, même puissance des trois personnes ; 3. Unité substantielle et propriétés personnelles ; 4. égalité des personnes et procession du Saint-Esprit ; 5. Ordre incompréhensible, où n'entre rien de temporel ou de local ; 6. Dieu est cause, jamais matière (7-42). — III. Mystère auquel il faut croire et conformer sa conduite (43-54). — IV. Louange à la Trinité (55-60).

Nous confessons l'Unité : vénérons la Trinité avec un égal respect, reconnaissant trois personnes, personnellement distinctes entre elles.

On les appelle ainsi en raison de leurs relations, alors qu'en tant que substance, elles ne forment qu'un principe et non pas trois. Sous quelque forme qu'on leur applique le nombre trois, leur nature n'est pas moins simple, leur essence davantage n'est pas triple.

Essence simple, puissance simple, volonté simple, connaissance simple, tout est simple en elles : l'action de chacune d'elles n'est pas inférieure à celle des deux autres ou des trois réunies.

Le Père, le Fils, le Saint-Esprit ne sont qu'un seul Dieu : chacun d'eux cependant a ses propriétés. Même vertu, même divinité, même splendeur, même lumière : ce qu'a l'une personne, l'autre l'a également.

Le Fils est égal au Père et leur distinction personnelle à tous deux ne détruit pas cette égalité. Égal au Père et au Fils, l'Esprit-Saint qui en est le lien, procède de l'un et de l'autre.

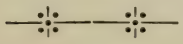
L'humaine raison ne saurait comprendre ces personnes, ni la distinction qui les constitue. Il ne s'agit point ici d'un ordre temporel, d'une place ou d'une circonscription de lieux.

En Dieu il n'y a rien que Dieu; point de cause que lui-même, qui est la cause des causes secondes. Dieu est la cause efficiente ou formelle; il est aussi la cause finale, mais jamais il n'est matière.

Parler dignement des Personnes est au-dessus des forces de la raison, dépasse le génie humain. Qu'est-ce qu'être engendré? Qu'est-ce qu'une procession? J'avoue que je l'ignore; mais je n'en crois pas moins fermement.

Qu'il n'aille point trop vite celui qui a cette foi! qu'il n'ait pas l'imprudence de s'écarter de la voie royale! Qu'il garde sa foi, qu'il y conforme ses mœurs et ne prête point l'oreille aux erreurs que condamne l'Église!

Pour nous, soyons fiers de notre Foi et qu'une commune persévérance dans cette foi soit la source de nos chants. Louange à la triple Unité et gloire coéternelle à la Trinité une.



XV. DÉDICACE.

Analyse. — I. Salomon et le Temple symbolisent le Christ et l'Église (1-6). — II. Symbolisme des pierres taillées, des trois dimensions, des trois parties, de la largeur et du raccordement des parties et du tout, des parfums, des vases d'or, des hauteurs du Temple : Salomon et Hiram (7-63) — III. Hommage au Christ (64-66).

C'est le roi Salomon qui a bâti le Temple : le Christ et l'Église sont des deux la ressemblance et la copie. Celui-ci est le chef de celle-là : il en est le fondement et le fondateur, par l'opération de la grâce.

Avec ses pierres taillées, le Temple a des fondements de marbre ; les matériaux de ses murs sont d'égale valeur : la pierre taillée, c'est la fleur éclatante de la chasteté, c'est chez les prélats la vertu et la constance.

Considérées à la lumière d'une foi éclairée, la longueur, la largeur et la hauteur du Temple, c'est la Foi, l'Espérance, la Charité.

Mais sur le modèle de la Trinité, il y a trois parties dans le Temple : le bas, le haut, le milieu. La première symbolise tous les vivants, la seconde ceux qui déjà ont quitté ce monde et la troisième ceux qui doivent ressusciter.

Non seulement chacune de ces parties prise en soi, mais toutes dans leur ensemble ont une largeur de soixante coudées : de ces trois parties les trois raccordements donnent à la Trinité les harmonies que réclame l'Unité.

Le culte du temple a plusieurs formes : ainsi le cinamome, qui de son parfum embaume l'édifice, la myrrhe avec sa gomme et le cannelier figurent l'éclat des bonnes mœurs et les sons pleins de la prière.

Dans cette demeure tous les vases sont d'or et d'or choisi dans le trésor avec un soin extrême, car il convient que maîtres et ministres soient éclairés et consumés du feu de l'Esprit-Saint.

Ainsi les constructions s'élèvent avec les matériaux de Salomon,qu'avait préparés le roi David, car pour ce qui est des ouvrages en bois, ils sont dus au concours de l'illustre roi de Tyr, dont les sujets sont d'habiles artisans.

C'est qu'en effet l'Église est faite de Gentils et de Juifs, comme le Temple fut fait par les uns et les autres. A Toi, Christ, lien des uns et des autres, pierre commune aux uns et aux autres, à Toi louange et gloire !

XVI. S. ÉTIENNE.

Analyse. — I. C'était hier la naissance du Christ (1-6). — II. C'est aujourd'hui le triomphe de S. Étienne (7-12). — III. Tableau de son martyre (13-62). — IV. Prière au Saint (63-66).

Hier le monde a tressailli et c'est en tressaillant qu'il a célébré la naissance du Christ ; hier le chœur des Anges a joyeusement fait cortège au Roi des cieux.

Premier martyr et lévite, illustre par sa foi, illustre par sa vie, illustre aussi par ses miracles, Étienne aujourd'hui a triomphé et dans son triomphe il a bravé les Juifs incrédules.

Aussi frémissent-ils comme des bêtes fauves, en se voyant vaincus et impuissants, ces ennemis de la lumière : ils produisent de faux témoins et ils aiguisent leurs langues, ces fils de vipères.

Au combat ! ne lâche pied pour personne ! persévère, ô Étienne, assuré de la récompense qui t'attend ! tiens tête aux faux témoins ; confonds par tes discours la synagogue de Satan.

Ton témoin à toi est dans les cieux, témoin véridique et fidèle : il atteste ton innocence. Tu portes le nom de *Couronné :* pour obtenir la couronne de gloire, il faut bien que tu passes par les tourments.

Pour une couronne qui ne se flétrit point, endure la violence d'un supplice passager : la victoire t'attend. La mort sera pour toi le jour de la naissance ; le supplice qui met fin à tes jours est pour toi le commencement de la vie.

Rempli de l'Esprit-Saint, Étienne de son regard plonge jusqu'au fond des demeures célestes : il voit la gloire de Dieu, il se hausse au triomphe, il soupire après la récompense.

Vois, ô Étienne, contemple, debout à la droite de Dieu, Jésus qui combat pour toi : proclame à pleine voix que les cieux te sont ouverts, que le Christ se révèle à toi.

Il se recommande au Sauveur, pour qui jusque sous les pierres qui l'accablent, il estime qu'il est doux de mourir ; Saul garde les vêtements de tous ceux qui le lapident et par la main de tous il le lapide lui-même.

Pour que le péché ne soit point imputé à ceux qui le frappent, il fléchit le genou et prie, plein de compassion pour leur aveugle fureur. C'est ainsi qu'il s'endormit dans le Christ celui qui sut ainsi obéir au Christ. C'est ainsi qu'à jamais il vit avec le Christ, Étienne, prémices des martyrs.

O martyr, dont le nom dans l'Église est un sujet de joie, de ton céleste parfum ranime le monde languissant.

XVII. S. THOMAS DE CANTORBÉRY.

Analyse. — I. Que Sion se réjouisse au martyre de Thomas (1-6) ! — II. Humilité au milieu des honneurs et vaillante charité de Thomas (7-12). — III. Ses luttes et son exil en Gaule (13-24). — IV. Son retour en Angleterre, son changement et son sacrifice (25-44). — V. Son triomphe et ses miracles (45-54). — VI. Prière au Saint (55-60).

Réjouis-toi, Sion, et tressaille d'allégresse ; que s'épanche cette joie dans les cantiques et les prières d'une fête solennelle. Ton fils Thomas est égorgé, et c'est pour toi, ô Christ, qu'est immolée cette salutaire victime.

Archevêque et légat, à quelque degré d'honneur qu'on l'élève, il ne s'enorgueillit point. Dispensateur du souverain roi, pour avoir défendu son troupeau, il fut brutalement exilé.

Armé du bâton pastoral, ceint du glaive spirituel, il avait mérité de triompher : combattre pour la loi de son Dieu et mourir pour son troupeau, c'était là sa passion.

Ce fut alors que l'Angleterre eut la douleur d'être privée de son guide et même de son pasteur. Plus heureuse, dans un admirable élan la Gaule Sénonaise s'applaudit de recueillir un tel homme.

En son absence, la liberté de l'Église est entravée ; entravée, elle est foulée aux pieds. Voilà pourquoi, ô Père, vous nous avez quittés, sans pour cela vous écarter jamais du vrai sentier de la justice.

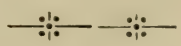
Jadis à la cour vous étiez le premier, et dans le palais du roi vous occupiez le poste de combat. Vous vous laissiez bercer au souffle de la faveur populaire et comme il arrive d'habitude, aux flatteries d'un vain monde.

Mais plus tard vint le changement : élevé à la sublime

dignité de l'épiscopat, par une heureuse transformation devenu un nouvel homme, vous avez fait face à l'ennemi, et vous dressant comme un mur, vous avez offert votre tête, victime volontaire du Christ.

Pour avoir méprisé la mort de votre corps, vous voilà athlète triomphant ; vous avez reçu la palme du bonheur, comme le prouvent tant de miracles, non moins admirables qu'extraordinaires. Par vous la vue est donnée aux aveugles, la marche rendue aux boiteux, la paralysie dissipée, l'antique ennemi balayé avec toute souillure du péché.

Perle du clergé, illustre Thomas, par l'efficacité de vos prières, mettez un frein aux révoltes de notre chair, afin qu'enracinés dans le Christ, la vraie vigne, nous obtenions la récompense de la vraie vie.



XVIII. S. VINCENT.

Analyse. — I. Joie de ce jour (1-6). — II. Qualités et office de Vincent (7-18). — III. Son éloquence apostolique irrite le préfet (19-24). — IV. Vincent avec l'évêque Valère est traîné et emprisonné à Valence (25-38). — V. Valère est exilé, Vincent livré aux supplices du chevalet et du gril (39-52). — VI. Vincent meurt en prison (53-60). — VII. Échappé aux bêtes et aux gouffres de la mer, son corps est incinéré et devient un objet de vénération générale (61-86). — VIII. Prière à Jésus (87-89).

Le voici le jour tant souhaité ! le jour heureux, le jour plein de charme, le jour si digne de joie ! Vénérons-le, ce jour et admirons le Christ qui combat en Vincent.

Illustre par la naissance, par la foi et la sainteté, par l'intelligence, la parole et la dignité, illustre aussi par sa charge, il remplissait l'office de diacre sous la direction du vénérable Valère.

Peu habile de la langue, le prélat se donne tout à Dieu et confie le ministère de la parole au lévite, dont les discours pleins de sens font éclater le talent oratoire et dont une double science rehausse encore la simplicité du cœur.

Et tandis qu'avec le concours de la grâce, il enseigne au peuple de Sarragosse la pure doctrine de la Foi, la haine fanatique d'un préfet idolâtre se déchaîne contre l'Église.

Instruit de leur constance dans la Foi, il donne l'ordre de les traîner tous deux à Valence, chargés de fers. L'impie est sans pitié pour un jeune homme illustre, sans respect pour l'âge d'un saint vieillard.

Fatigués qu'ils sont par le voyage, accablés sous le poids de leurs chaînes, il les fait enfermer dans une affreuse prison et leur refuse toute nourriture. Il leur fit ainsi tout le mal

qu'il put, mais non point tout ce qu'il voulut, car la providence du Christ pourvut à la subsistance des siens.

Le préfet relègue le vieillard en exil ; au jeune homme il réserve un supplice plus cruel. Vincent endure le chevalet et les ongles de fer : avec un courage qui va grandissant, il monte sur le gril.

Le feu le dévore : il n'est point ébranlé. Il n'en confesse le Christ qu'avec plus de force et brave le tyran jusqu'en sa présence : les traits inhumains de Dacien s'enflamment, sa langue s'embarrasse, sa main tremble : dans les transports de sa rage, il ne se possède plus.

Brutalement le martyr est rejeté en prison et étendu sur des tessons qui le déchirent. Là cependant il est favorisé d'une vive lumière et visité par les anges. On le dépose enfin sur un lit et c'est de là que, pleine de mérites, son âme monte au ciel et comparaît triomphante devant son roi.

Contre le droit commun, le juge ne permet point que la sépulture soit donnée au héros : dans sa méchanceté, il fait violence et à la loi et à la nature, et il exerce sa vengeance sur le mort. Mais la gloire du mort ne fait que s'en accroître, car la bête s'écarte avec horreur de cette chair dont elle a coutume de se repaître.

Voici en effet que le corbeau respecte, sans y toucher, le cadavre resté sans sépulture et les desseins du monstre sont ainsi déjoués. Mais ce que la surface du sol est impuissante à anéantir, Dacien dans son impiété, commande de l'ensevelir dans le silence d'un gouffre profond.

Une meule de moulin ne peut entraîner, la mer ne peut cacher dans ses flots, celui que l'Église aujourd'hui s'attache à honorer par ses louanges spéciales autant que par ses vœux. Consumé par le feu, son corps devient et sur terre et sur mer un objet de vénération. O Jésus, dans ta bonté, donne-nous de te louer dignement avec les saints dans la patrie !

XIX. CONVERSION DE S. PAUL.

Analyse. — I. Reconnaissance au Sauveur qui a converti Saul (1-6). — II. Paul va à Damas pour persécuter les chrétiens (7-12). — III. Jésus le terrasse sur le chemin (13-18). — IV. Conversion de S. Paul (19-24). — V. Prière au Saint (25-30).

Célébrons dans nos joyeux chants le Sauveur, qui donna au pécheur l'espérance du pardon, le jour où s'en prenant à Saul, il le ramena converti à l'Église, sa mère.

Ne respirant encore que carnage et menaces sanguinaires à l'égard des disciples du Christ, Saul avait obtenu pouvoir d'enchaîner et, une fois enchaînés, de livrer au supplice de la croix, les serviteurs du crucifié.

Et Jésus le terrassa sur le chemin et après de vifs reproches, d'un rayon de sa lumière il le rendit aveugle. Et lui, se relevant de terre, il s'en va, traîné par une main étrangère, s'enfermer dans une maison hospitalière.

Il pleure, il jeûne, il prie, il croit ; on le baptise, la lumière lui est rendue. Il est changé en Paul, le Saul, ravisseur de notre troupeau et c'est ainsi qu'il devient le grand Paul, le chétif héraut de notre loi.

Illumine donc les ténèbres de notre âme, ô Paul, docteur de la Gentilité, vase d'élection et que ta prière nous obtienne la vie, et nous épargne la mort éternelle.

XX. PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE.

Analyse. — I. Renouvelons dans nos cœurs la joie de Siméon (1-6). — II. Jésus est présenté au Temple (7-12). III. — Rangeons-nous pieusement à la suite de Jésus et de Marie, avec le cierge symbolique (13-18). — IV. Le cierge allumé c'est le Christ qui éclaire et qui guide (19-24). — V. Le fidèle qui le porte, c'est Siméon portant le Christ sur ses bras et dans son cœur (25-30). — VI. Glorification de Marie, mère du Sauveur (31-48). — VII. Prière à Marie, source de tout bien (49-70).

Ornons le temple de notre cœur : avec un cœur nouveau célébrons à nouveau la joie toujours nouvelle du vénérable Siméon : elle est satisfaite la longue attente du vieillard, maintenant qu'il serre le Christ dans ses bras.

Établi pour être un signe aux nations, enfant, il est présenté au temple, qu'il remplit de sa lumière, comme il remplit le chœur de ses louanges et les cœurs de sa gloire ; plus tard, homme fait, il s'offrira sur la croix, victime pour nos péchés.

Que d'une part le Sauveur, que d'autre part Marie, enfant pieux, mère pieuse, donnent le signal de la joie ! A leur suite, avec nos vœux, portons l'œuvre de la lumière, que symbolise la lumière des cierges !

Le Verbe du Père est la vraie lumière ; la cire, c'est sa chair virginale ; le cierge allumé, c'est le Christ, éclairant la marche du cœur vers cette sagesse, qui fait prendre à l'homme égaré dans les sentiers du vice le chemin de la vertu.

C'est le Christ que le fidèle presse amoureusement, quand, selon le rite de la fête, il porte dans sa main le flambeau de cire, semblable au vieillard qui étreignait dans son cœur le Verbe engendré du Père et dans ses bras le Fils engendré de la mère.

Réjouis-toi, ô mère de Celui qui t'a donné la vie, faible femme au cœur simple, aux dehors chastes, au front sans ride, au corps sans tache, choisie entre toutes par le Dieu que tu as aimé et aimée entre toutes par le Dieu que tu as choisi !

Toute beauté s'obscurcit, s'altère, paraît horrible à qui contemple la tienne; à qui a goûté la tienne toute saveur devient amère, répugnante et grossière.

Loin de flatter, tout parfum semble infect à qui respire le tien. Qui nourrit ton amour repousse ou néglige tout autre amour.

Astre glorieux de la mer, et des mères la gloire unique, vraie mère de la Vérité, de la Voie, de la Vie, de la Piété, guérison du monde; canal de la fontaine d'eau vive, dont tous devraient avoir soif, douce au malade comme au bien portant, salutaire à qui convoite un breuvage réconfortant.

Fontaine scellée par la sainteté, épanche tes flots, inonde-nous ! Fontaine des jardins intérieurs, du mince filet de tes eaux arrose nos âmes desséchées ! Fontaine débordante, sors de tes rives, lave toutes les souillures de notre cœur ! Fontaine limpide, aux eaux si pures, purifie des impuretés du monde le cœur d'un peuple trop amoureux du monde !

XXI. RELIQUES DE SAINT VICTOR.

Analyse. — I. Chantons Victor, dont une précieuse relique vient de nous être apportée et nous vaut sa présence corporelle (1-12). — II. Dilatons nos âmes et que nos cœurs, notre chair, nos mœurs forment avec nos chants une harmonie parfaite (13-30). — III. Cette harmonie ne va point sans la direction de Dieu ; elle n'a aucun charme, sans l'onction de l'Esprit-Saint, qui ne souffre ni division, ni immortification (31-44). — IV. Soupirons tous après cette onction, et goûtons-la du fond du cœur : elle nous dégoûtera du monde et nous le fera oublier. Et à mesure qu'elle se fera plus pénétrante, grandira notre ferveur et s'éteindra l'amour des joies de la vie (45-64). — V. Prière à S. Victor et invocation au Christ (65-84).

De toute la force de son amour, de toute l'ardeur de sa piété, qu'elle chante, cette église ! qu'elle chante de cœur, qu'elle chante de bouche et que de Victor elle soit fière, la famille de Victor !

Une partie de son corps nous avait été donnée : de fidèles amis nous l'ont apportée de la cité de Marseille. Nous jouissions de sa présence spirituelle, nous jouissons aujourd'hui de sa présence corporelle.

C'est le comble mis à nos joies ! Dilatons nos âmes jusqu'en leurs profondeurs : c'est pour nous un sujet de louange et d'allégresse que les reliques d'un martyr.

L'orgue qu'est notre cœur, le tambourin qu'est notre corps, ont des sons différents : que l'harmonie les tempère et se les associe dans un accord parfait !

Quand les cœurs unissent leurs chants, que nos mœurs à leur tour ne forment qu'une seule mélodie : elle est fâcheuse la rencontre de voix discordantes et de mœurs en hostilité.

Produit de sons divers, une symphonie sera sans art, si par une douce intervention, le doigt de Dieu ne commence par ajuster les cordes. Si la douceur de l'Esprit-Saint n'atteint jusqu'au plus intime du cœur, point de charme dans le son de la voix, point de charme dans les mouvements cadencés du corps.

Cette douceur, on ne la sent point parmi les déchirements des esprits, pas plus qu'on ne la rencontre sur la terre des bons vivants. Unis entre eux, que les fidèles la savourent cette douceur et que cet avant-goût leur en donne la soif, jusqu'à ce qu'ils en jouissent pleinement.

A l'avance goûtons-la de la bouche de notre cœur, afin que cette saveur intérieure nous arrache à l'amour trompeur du monde. C'est la saveur salutaire, c'est le goût particulier par qui se glisse en nous l'oubli des soucis d'ici-bas.

Pour que ce monde nous devienne amer, puisse l'odeur du Christ surpasser toute douceur, puisse-t-elle, cette douceur, aller toujours croissant dans le cellier de notre cœur ! Là on respire un tel parfum, là grandit la ferveur spirituelle et finit par se glacer la folle joie de cette vie passagère.

O Victor, soldat triomphant, glorieux martyr du Christ, délivre-nous des maux de ce monde, de peur que l'amour du monde ne nous plonge dans l'infamie. D'une commune voix, d'un même cœur,nous voulons t'honorer d'un culte particulier. Aussi longtemps que nous sommes ballottés sur cette mer, prête-nous le secours de tes prières.

Ne permets pas qu'ils soient frustrés dans leur espoir ceux à qui tu peux venir en aide. Fais qu'un jour nous soyons présentés au Christ, afin qu'avec toi nous puissions le contempler dans la gloire. En votre honneur, ô Christ, ce chœur a chanté les louanges de votre athlète. Aujourd'hui qu'il est avec nous, qu'aucune tristesse ne vienne troubler nos joies !

XXII. SAINT PIERRE.

Analyse. — I. Que Rome et le monde entier se réjouissent (1-6). — II. Qualités symboliques de Pierre (7-12). — III. Son obéissance (13-18). — IV. Ses miracles (19-32). — V. Sa foi (33-38). — VI. Son reniement et sa pénitence (39-41). — VII. Sa délivrance miraculeuse (42-44). Ses guérisons (45-48). — VIII. Sa lutte avec Simon le Magicien (49-60). — IX. Son crucifiement (61-68). — X. Ses pouvoirs (69-72). — XI. Prière à Jésus, pasteur éternel (73-76).

Réjouis-toi, ô Rome, tête du monde : que la victoire de ton second pasteur soit un triomphe pour le premier ! que la mémoire de Pierre mette en liesse l'univers entier et fasse croître en tous lieux l'ardeur pour la vertu !

Pierre est le flambeau du saint amour, la lumière de la doctrine, le sel de la douceur. Pierre est la montagne de la justice. Pierre est la fontaine du Sauveur, l'arbre à fruits et à parfums, l'arbre au bois incorruptible.

Et que dire qui soit digne de Pierre ? Sans être témoin d'aucun miracle, au premier appel du Christ, il laisse là ses filets ; il laisse là sa barque, sans avoir encore en son âme pleinement contemplé la Vérité.

Pauvre d'or et d'argent, il est riche en miracles : en un instant il délie les nerfs contractés d'un boiteux.

Il redresse Énée que la paralysie avait brisé : la volonté de Dieu va au-devant de Pierre et se prête à tous ses vœux.

Pierre ressuscite Tabithe et par un pouvoir que rien ne limite, la remet pleine de vie à ses compagnes. D'un pas assuré il marche sur les flots de la mer ; hésite-t-il, un bras sauveur le soutient.

Le Christ vient-il à l'interroger, il enferme en quelques

mots tout ce que la Foi réclame : il le proclame une seule personne, mais avec non moins d'à-propos, il confesse la différence des deux natures.

S'il commit le crime de renier trois fois son Maître, il l'expia par son amour unique et par sa triple confession. Destiné au glaive, un ange le délivra de la prison, sans rencontrer aucun obstacle.

Son ombre guérit les malades, guérit les corps, guérit les âmes : la puissance du médecin rend impuissantes les maladies. Pierre est en butte à la haine de Simon le Magicien, Simon Pierre dénonce le Magicien, il met le peuple en garde et le sauve de la fourberie du Magicien.

Appelé *Pierre* par le Christ, il demeure invincible dans la lutte, quelque longue qu'ait été cette lutte, quelque sérieuse qu'ait été la rencontre. Le magicien prétendait s'élever dans les airs, il s'abat de tout son long, il périt tout entier cet homme, que la vengeance divine frappe et condamne justement.

Néron frémit de rage, Néron pleure l'impie, Néron, dont le sceptre fatiguait le monde.

Aussi les exécuteurs de ses crimes vont-ils préparer une croix pour Pierre : c'est alors que le Christ lui annonce qu'il va être en lui crucifié une seconde fois.

C'est à Pierre qu'ont été confiées les brebis et remises les clefs du royaume : c'est la sentence de Pierre qui fait loi, liant et déliant toutes choses.

Par les mérites de notre pasteur et par sa salutaire intercession, délivre-nous, éternel pasteur, de la dette de nos péchés.

XXIII. S. PIERRE ET S. PAUL.

Analyse. — I. Que Rome et l'Église célèbrent aujourd'hui la gloire de S. Pierre et de S. Paul (1-6). — II. Ce que ces deux Apôtres sont dans l'Église (7-50). — III. Leur arrivée à Rome, obstacles qu'ils rencontrent, leur lutte surtout contre Simon le Magicien, leur courage, leur supplice et leur victoire (51-81). — IV. Prière à S. Pierre et à S. Paul (82-86).

Que Rome se glorifie de Pierre ! que Rome vénère Paul avec un égal respect ! ou plutôt que l'Église tout entière se réjouisse et tout entière s'épanche en joyeux chants.

Ils sont en effet ses fondements, ses fondateurs, ses contreforts, son soubassement, ses architraves. Ils sont les voiles du tabernacle, comme ils en sont les courtines, les peaux d'hyacinthe du temple de Salomon, ses coupes, ses sphères, ses lis.

Ils sont les nuées éclatantes, qui arrosent tour à tour de rosée et de pluie la terre de notre cœur. Ils sont les hérauts de la Loi nouvelle et les guides du nouveau troupeau au bercail du Christ.

Compagnons de travail, ils foulent l'aire et cultivent la vigne dans l'attente du denier.

Ils agitent leur van, et la paille s'envole et les greniers s'emplissent d'une moisson nouvelle.

On leur donne le nom de montagnes : les premiers ils sont éclairés de la lumière du vrai soleil. Admirable est leur vertu : on les désigne sous le nom de firmament ou de cieux.

Ils commandent et les maladies se détournent, les lois de la mort sont sans force devant eux, ils mettent en fuite les

démons. Ils renversent l'idolâtrie, ils apportent le pardon aux pécheurs, aux malheureux la consolation.

Tous deux partagent les mêmes honneurs : chacun d'eux cependant a des titres de gloire particuliers. Pierre a le privilège de la primauté, Paul l'emporte comme docteur de l'Église universelle.

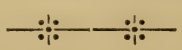
C'est à un seul qu'est remis le pouvoir et confiée l'unité de la Foi catholique. Il n'y a qu'une cosse pour toutes les graines, mais quelque nombreuses qu'elles soient, toutes dans cette même cosse trouvent un même principe de vie.

Messagers du salut, ils étaient venus à Rome, là même où ils savaient que le vice triomphait et triomphait sans remède. Médecins de la Foi, ils s'attaquent aux vices : à leurs remèdes qui donnent la vie s'opposent les frénétiques, à leur doctrine les insensés.

En entendant parler du Christ, Simon le Magicien et Néron se troublent, mais ils ne cèdent point à la parole des Apôtres. La maladie cède, la mort obéit, le Magicien est broyé dans sa chute, Rome croit, et réprouvant ses idoles, le monde renaît à la vie.

Néron frémit, le monstre, il se désole de la mort du Magicien, dont la chute l'accable d'autant plus que sa fausse doctrine l'avait plus séduit. Rien ne peut ébranler dans leur foi les guerriers prédestinés : ils sont là debout dans le combat, ils ne tremblent point devant le glaive.

Héritier de la vraie lumière, Pierre subit, la tête en bas, le supplice de la croix. Paul est frappé d'un coup d'épée. Mais si leur martyre est différent, leur récompense ne diffère pas. O Pères, revêtus de la dignité suprême, tous deux vous régnez avec le Souverain Roi : puisse un arrêt efficace de votre pouvoir briser les liens de notre iniquité.



XXIV. COMMÉMORATION DE S. PAUL.

Analyse. — I. Que l'Église des nations célèbre joyeusement le triomphe de Paul, docteur des nations (1-6). — II. Loup le matin, il est brebis le soir (7-12). — III. Terrassé sur le chemin de Damas, il se convertit (13-24). — IV. Il prêche l'Évangile (25-30). — V. Sa constance à confesser la croix (31-36). — VI. Sa sagesse et son ravissement (37-42). — VII. Il convertit Rome et la Grèce (43-46). — VIII. Il périt par le glaive et triomphe (47-52). — IX. Souhait (53-54).

Que ton cœur, que ta voix aillent frapper les cieux! Entonne un chant triomphal, Église des nations! Paul, le docteur des nations, a fourni sa carrière : il triomphe dans la gloire.

En sa jeunesse, ce Benjamin est un loup ravisseur, qui se repaît de sa proie : il est l'ennemi des fidèles, mais s'il est loup le matin, il est brebis le soir et quand, après la nuit, l'astre du jour vient à luire, il enseigne l'Évangile.

C'est avec ardeur qu'il prend la voie de la mort, mais la voie de la vie le ressaisit, tandis qu'il marche sur Damas. Il ne respire que menaces, mais voici qu'il cède ; mais terrassé, voici qu'il obéit; mais enchaîné, voici qu'il se laisse conduire.

On l'envoie vers Ananie : le loup est traîné devant la brebis et sa férocité tombe. Il reçoit le Sacrement de Baptême : l'onde salutaire change le poison en remède.

Vase consacré, vase divin, vase d'où coule le vin de la grâce doctrinale, il parcourt les Synagogues, établissant la foi du Christ sur la suite des Prophéties.

Il confesse hautement le Verbe de la croix. Pour la cause de la croix, on le torture, il meurt de mille manières, mais, pleine de vie, la victime reste inébranlable, et son invincible constance défie tous les tourments.

Docteur spécial des nations, il confond les sages du monde par la sagesse de Dieu. Ravi au troisième ciel, il contemple le Père et le Fils dans l'unité de leur substance.

La puissante Rome et la docte Grèce courbent la tête, s'instruisent des mystères ; la foi du Christ fait des progrès. La Croix triomphe, Néron sévit ; à la prédication de l'Apôtre, la Foi est définitivement plantée : le glaive termine sa carrière.

C'est ainsi que, débarrassé du poids de la chair, Paul contemple le vrai Soleil, le Fils unique du Père ; c'est ainsi qu'il contemple la lumière dans la lumière, dont puisse l'infinie puissance nous faire échapper aux gémissements de la géhenne.

XXV. S. LAURENT.

Analyse. — I. Admirons, vénérons et prions S. Laurent (1-10). — II. Au milieu des supplices, il se répand, comme un orgue, en suaves louanges, et son corps distendu comme une lyre, fait entendre des harmonies divines (11-26). — III. Sa constance soutenue par la pensée des richesses éternelles (27-42). — IV. Dans sa prison, il est éclairé d'une lumière surnaturelle (43-47). — V. Étendu sur le gril, il fait éclater sa foi aux yeux de tous, heureux d'être donné en spectacle aux anges et aux hommes (48-58). — VI. Il ne craint ni charbon ni bourreaux ; cette fournaise va le rendre à l'épreuve : elle fera de lui un nouvel homme ; ce feu ne sera pour lui qu'une rosée et ne consumera que les charbons (59-86). — VII. Comme le grain de sénevé, que l'on écrase, comme l'encens que l'on jette au brasier, il n'en répand que davantage l'odeur de ses vertus (87-100). — VIII. Prière au Saint (101-110).

Admirons Laurent étendu sur les charbons ardents ! Vénérons-le, exaltons-le, couronné de lauriers ! Vénérons-le avec tremblement, invoquons-le avec amour, cet illustre Martyr.

Dénoncé, il ne nia point ; mais sous les coups, il rendit le son des trompettes sacrées, quand, au milieu de supplices ardemment désirés, il tressaillait de joie et faisait retentir les louanges de Dieu.

Comme une corde musicale ne rend un son sonore que par le concours de l'archet, de même, sur la lyre des tourments, son corps distendu fait entendre la mélodie des confesseurs du Christ.

O Dèce, reconnais que c'est par la Foi qu'il demeure invincible parmi les coups, les menaces et les flammes. Une espérance intime, une voix d'en haut, consolent le héros et l'exhortent à persévérer.

Car ces trésors que ta cruauté réclame, ce n'est pas à toi, mais à Laurent, qu'ils reviendront. Ces trésors, il les amasse dans le Christ, et à ses combats le Christ réserve les palmes du triomphateur.

La nuit pour le Saint n'a pas d'obscurité, et ses incertitudes ne l'amèneront point à faire quelque chose d'indigne au milieu de ses maux. Et d'ailleurs comment rendrait-il la lumière aux aveugles, si la présence de la lumière ne l'enveloppait pas lui-même de rayons éclatants ?

Laurent confesse glorieusement la foi : il ne met point la lumière sous le boisseau, il la place en évidence, sous les yeux de tous. Portant sa croix, rôti comme la chair du festin, c'est une joie pour le serviteur de Dieu d'être donné en spectacle aux anges et aux hommes.

Il n'a point horreur d'être roulé sur des charbons, lui qui n'aspire qu'à être délivré de son corps et à vivre avec le Christ; il ne craint pas davantage ceux qui tuent le corps, mais sont sans force pour tuer l'âme.

Comme la fournaise éprouve les vases du potier et en solidifie la matière, de même en le rôtissant le feu lui donne par la patience la consistance d'une terre-cuite.

Car tandis que le vieil homme est détruit, un homme nouveau revit dans les cendres du premier et c'est ainsi que dans le service de Dieu la victoire de l'athlète ne fait que s'affirmer davantage.

Ce feu ardent qui se produit au dehors, la force de l'amour et le zèle de la Justice le considèrent comme une rosée. Ce feu qui brûle sans consumer ne vient à bout que de ces charbons que tu accumules, ô bourreau impie !

Le grain de sénevé a peu de saveur, si on ne le touche, si on ne le broie, et c'est quand il prend feu dans le brasier où on l'a jeté, que l'encens répand surtout son parfum. C'est ainsi que torturé et brûlé, le martyr exhale dans la douleur et sous la flamme une plus abondante odeur de vertus.

O Laurent, dont la gloire n'a point d'égale, toi dont la victoire sur ton roi a fait un roi sublime, vaillant soldat du Roi des rois, qui as compté pour rien les souffrances dans tes combats pour la justice, toi à qui la contemplation des biens du Christ a fait surmonter tant de maux, donne-nous de fouler aux pieds ces maux, donne-nous de jouir de ces biens, par la grâce de tes mérites.

XXVI. ASSOMPTION DE LA STE VIERGE.

Analyse. — I. Salut à Marie, étoile de la mer (1-8). — II. Tableau des dangers que nous courons sur la mer du monde (9-24). — III. Prière à Marie montée au Ciel (25-48). — IV. Prière à son Fils Jésus (49-56).

Salut, Vierge unique, Mère de notre Sauveur, toi qu'on appelle l'Étoile de la mer, l'étoile qui n'égare pas! Sur la mer de cette vie ne permets pas que nous fassions naufrage, mais adresse pour nous de perpétuelles supplications à ton Sauveur bien-aimé.

La mer est déchaînée, les vents frémissent, les flots se dressent irrités, le navire poursuit sa course, mais dans cette course que d'obstacles il rencontre: c'est alors que les sirènes de la volupté, le démon, les chiens et les pirates, c'est alors que tous ces monstres présentent la mort comme certaine aux cœurs presque désespérés.

Après les abîmes, c'est au ciel maintenant que le flot furieux emporte notre esquif ; le mât chancelle, la voile retombe, le pilote délaisse la manœuvre. Au milieu de ces maux, l'homme animal que nous sommes se consume de frayeur : ô Toi, notre Mère spirituelle, délivre-nous, nous périssons.

O Marie, tes mérites t'ont rendue digne d'être seule élevée au-dessus des chœurs des Anges. Heureux le jour d'aujourd'hui où tu t'élances vers les cieux : dans ton amour de mère, jette un regard sur nous, sur nous qui sommes en bas.

Racine sainte, racine vivante, fleur et vigne et olivier, qui n'a besoin d'aucune greffe pour porter des fruits, flambeau de la terre, splendeur des cieux, dont l'éclat efface le soleil, recommande-nous à ton Fils, pour qu'il ne nous juge point trop sévèrement.

En présence du Souverain Roi, souviens-toi de ton pauvre petit troupeau, qui ne transgresse la loi donnée qu'en escomptant son pardon. Juge plein de douceur et de bonté, juge digne d'une éternelle louange, Il a donné aux coupables un gage d'espérance, en se faisant la victime de la croix.

Jésus, fruit de bénies entrailles, sur la mer de ce monde soyez-nous la voie, le guide, le sauf-conduit qui mène au ciel. Tenez le gouvernail, dirigez le vaisseau et, calmant la tempête qui fait rage, donnez-nous dans votre clémence d'aborder au port du salut.

XXVII. ASSOMPTION DE LA STE VIERGE.

Analyse. — I. Salut à Marie, Vierge et Mère du Dieu tout-puissant (1-18). — II. Contre les lois de la nature, vierge, Marie enfante, sans perdre sa virginité (19-30). — III. Mère, elle enfante le Fils, coéternel au Père, la vraie lumière et la vraie nourriture (31-42). — IV. Ève nous avait perdus, Marie nous a sauvés (43-48). — V. Prière à Marie (49-84). — VI. Doxologie (85-90).

Salut, Vierge unique, porte de la vie, étoile de la mer, salut, gloire des vierges ; toute vierge, et pourtant féconde, chaste de cœur, pure de corps, mère du Christ mon Seigneur !

Mère de *Celui* qui créa, qui sépara et embellit le Ciel, la terre, les mers : il vit, il règne, il domine Celui dont aucune frontière ne limite le glorieux empire.

De celui dont... que dire ? en quels termes présenter le nom d'un tel Dieu... de Celui dont la grandeur, la puissance, la gloire, la beauté dépassent le cœur de l'homme.

Dans ce renversement des choses, dis, nature, dis donc où sont tes droits ? La Vierge enfante un fils, et parce qu'elle a conçu la Vérité, elle ne perd point le lis d'une incorruptible chasteté.

Vierge elle fut avant l'enfantement, et pendant et après l'enfantement Vierge elle demeure d'esprit et de corps. Devenue mère sans père, elle a engendré dans le temps le Verbe né du Père sans mère.

La tige a donné sa fleur, l'étoile son soleil, la Vierge-mère a engendré son fils, coéternel au Père ; soleil, elle a donné au monde tout entier et sa lumière et sa beauté ; fleur, elle a donné et son fruit et son parfum.

Car il est, j'en atteste lui-même, la lumière véritable et

céleste, la nourriture inépuisable, le pain vivant, restaurant l'âme de quiconque le mange, pourvu qu'il croie et qu'il aime.

Par son péché, notre mère Ève livra l'homme à la mort, en le dépouillant de la robe de vie. La faute est anéantie, la mort se retire, le salut nous est donné, la vie nous est rendue par la Vierge Marie.

Vierge puissante et bonne, digne d'être louée par les Anges, pleine de la divine grâce, nous chantons tes louanges, du fond du cœur nous t'en supplions, efface jusqu'à la dernière trace de nos vices.

Repentants, nous confessons les péchés qui nous ont mérité la colère vengeresse de Dieu. Compatissante à ton troupeau, ô toi, Reine, mère du Roi, rends-nous notre juge favorable.

Chérie de Dieu, prie sans cesse pour tes pauvres petits et implore le pardon de leurs péchés. A toi de faire rentrer tes serviteurs dans la grâce de ce Christ, que toi, ô Vierge, tu as engendré.

O Marie, créature du Rédempteur, du Créateur mère incomparable, que par toi ton fils unique soit notre réparateur, par toi notre consolateur.

Qu'il nous accorde une âme droite, patiente dans le malheur, humble dans la prospérité, une foi pure, une espérance que rien ne trouble, une charité persévérante, bien suprême de la vie ;

L'œuvre d'une vraie piété et, au dedans comme au dehors, l'éclat de la chasteté, afin que notre vie soit belle et notre mort précieuse au regard du Seigneur.

A Dieu le Père et à son Fils, à Celui qui des deux procède, mais en dehors du temps, pouvoir, gloire et puissance, honneur, force et majesté, maintenant et dans l'éternité.

XXVIII. ASSOMPTION DE LA STE VIERGE.

Analyse. — I. Félicitons-nous au jour de l'Assomption (1-6). — II. Triomphe de Marie (7-12). — III. Purifions-nous pour la louer et nous la rendre favorable (13-18). — IV. Célébrons-la dans nos chants (19-24). — V. Nous t'invoquons, ô Marie, toute pleine de gloire et tant de fois figurée dans la Ste-Écriture comme mère du Sauveur et libératrice du genre humain : trône de Salomon, toison de Gédéon, buisson incombustible, tige de Jessé, citerne de la fontaine de vie, lampe ardente, porte du salut (25-76). — VI. Prière à Jésus, son fils (77-86).

Félicitons-nous en ce jour, où de Ste Marie nous célébrons la glorieuse Assomption : jour fameux, jour plein de charmes, où, bienheureuse, elle fut de la terre transportée dans les cieux.

Élevée au-dessus des Chœurs des Anges, elle règne sur tous les habitants des cieux. Dans la gloire elle contemple son Fils bien-aimé et prie pour tous les fidèles.

Purifions-nous de nos souillures, pour pouvoir d'un cœur pur prendre part à ses louanges : si nos âmes sont d'accord avec nos lèvres, ses oreilles seront attentives à nos voix.

Et maintenant d'un même cœur célébrons-la et dans nos chants écrions-nous : Salut, pleine de grâce ! Salut, Vierge mère du Christ, qui as conçu de l'Esprit-Saint présent en toi !

Vierge sainte, vierge pure, prends plaisir à l'harmonie de nos chants ! Du haut du ciel prête-nous assistance et quand cette vie aura fini son cours, réunis-nous à ton Fils.

Prédestinée à l'origine des temps, longtemps tu fus cachée sous l'écorce de la lettre ; c'est de toi, qui devais engendrer le Christ, que dans l'Écriture les Prophètes ont prédit, mais sous la forme symbolique.

Le mystère fut révélé au jour où le Verbe, fait chair, voulut naître de toi et où son amour nous arracha victorieusement à l'empire du Malin.

C'est toi que figurait à l'avance et le trône de Salomon, et la toison de Gédéon, et le buisson incombustible : voilà ce que nous croyons, si nous interprétons l'Ancien Testament à la lumière de la science mystique.

La rosée descendant sur la toison et la flamme qui éclate dans le buisson, sans qu'aucun d'eux en souffre, c'était le Christ prenant chair et sortant de ton sein, sans éteindre en toi la pudeur.

De toi, ô tige, Isaïe a prédit qu'une fleur sortirait pour le salut du monde et par cette fleur il figurait le Christ, dont la vertu immortelle n'a ni commencement ni fin.

Citerne de la fontaine de vie, tu es la lampe ardente et brillante, par qui sur nous la lumière d'en-haut a projeté son rayon ; ardente du feu de la charité, brillante de la lumière de la chasteté, mettant au monde un fils, lumière de la souveraine clarté.

O porte de notre salut, exauce-nous, augmente notre force, et de la voie tortueuse hâte-toi de nous faire sortir. Nous t'invoquons du fond de l'abîme, passagers sur la mer de ce monde, délivre-nous par ta prière des fureurs de l'ennemi !

Jésus, notre Sauveur, par le mérite sans égal de votre mère, daignez dans cette vallée nous visiter par le don de votre grâce. Vous qui ne voulez la damnation de personne, accordez-nous de marcher si droit sur cette mer, qu'après la mort nous soyons dignes d'obtenir la faveur du repos.

XXIX. ASSOMPTION DE LA STE VIERGE.

Analyse. — I. Invocation à la bonne Vierge (1-6). — II. Misères, dangers, luttes et pièges de cette vie (7-21). — III. Nous sommes si faibles, protégez-nous et sauvez-nous (22-36). — IV. Prière à Jésus et à la Ste Trinité (37-48).

O Marie, étoile de la mer, toi qui n'as point d'égale en bonté, d'un œil de bonté daigne nous regarder. Ne tarde pas, prends pitié d'un monde en train de faire naufrage.

En cette vallée de larmes, rien n'est doux, rien n'a de prix : tout est sujet d'inquiétudes. Qu'avons-nous ici-bas qui soit en assurance, quand la vertu elle-même n'est pas certaine de triompher ?

La chair combat contre nous : pour nous perdre, le monde fait cause commune avec la chair. L'ennemi nous presse, il nous harcèle, tantôt à face découverte, tantôt dissimulant sa rage.

Et nous péchons et nous sommes punis et nous nous laissons prendre aux mille pièges des chasseurs. O Marie, mère de Dieu, après Dieu notre souveraine espérance, après Dieu, notre doux refuge.

Pour échapper à tant de pièges redoutables, l'habileté et la force nous manquent. Consolatrice des malheureux, toi qui ressuscites les morts, daigne rompre les filets de la mort.

Tout entiers à te louer, écoute-nous, exauce nos prières ; délivre-nous de la mort, toi qui tiens la première place après le Christ, range-nous auprès du Christ, parmi les cohéritiers du Christ.

Jésus si doux, Jésus si bon, vous dont le nom est glorieux, doux autant que salutaire, source de tous biens, à nous qui sommes dans le besoin, accordez le bien du salut.

Père, Fils, Consolateur, Dieu unique, unique distributeur des sept dons de la grâce, du seul mouvement de votre amour faites, qu'après l'avoir espéré, nous ayons le bonheur de contempler l'indivisible Trinité.

XXX. NATIVITÉ DE LA STE VIERGE.

Analyse. — I. Salut à Marie, en qui se réalisent toutes les figures de l'Ancien Testament (1-42). — II. Marie est au-dessus de toutes les créatures, sur la terre et dans les cieux, par sa vertu, sa dignité, l'éclat de sa chasteté, l'ardeur de sa charité et sa qualité de Mère de Dieu (43-62). — III. Dernier salut et prière à Marie, mère de Dieu (63-75).— IV. Prière à Jésus, son Fils (76-80).

Salut, mère du Sauveur, vase choisi, vase d'honneur, vase de céleste grâce, vase prédestiné dès l'éternité, vase insigne, vase ciselé par la main de la Sagesse !

Salut, sainte mère du Verbe, fleur, née de l'épine et qui n'as point d'épines, fleur, gloire du buisson d'épines. Nous, ce buisson, l'épine du péché nous a ensanglantés, mais toi, tu ne connais point l'épine.

Porte close, fontaine des jardins, chambre gardienne des parfums, chambre aux aromates, ta suave odeur surpasse le bois du cinnamome, la myrrhe, l'encens et le baume.

Salut, gloire des Vierges, restauratrice du genre humain, mère de notre salut : myrthe de la tempérance, rose de la patience, nard odoriférant.

Tu es l'humble vallée, la terre qu'on ne laboure point et qui a donné son fruit. Fleur des champs, lis unique des vallées, c'est de toi qu'est sorti le Christ.

Tu es le céleste jardin, l'arbre à encens, que le fer n'a point touché et qui répand la douce vapeur de son parfum. Tu as dans sa plénitude l'éclat et la beauté ; tu as la douceur et la suavité.

Tu es le trône de Salomon, qu'aucun trône n'égale pour l'art et la matière : la blancheur de l'ivoire symbolise le mys-

tère de ta chasteté, le fauve éclat de l'or celui de ta charité.

Elle est unique la palme que tu portes, et tu n'as point d'égale sur la terre, ni dans la cour des cieux ; gloire du genre humain, tu possèdes, entre tous, les privilèges des vertus.

Le soleil est plus brillant que la lune, la lune plus brillante que les étoiles, ainsi Marie est plus digne que toutes les créatures.

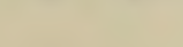
La chasteté de la Vierge est une lumière qui ne connaît point d'éclipse, son immortelle charité, un feu qui ne s'éteint jamais (1).

Salut, Mère d'amour, noble intérieur où descend la Trinité tout entière et qui n'en réserve pas moins à la majesté du Verbe incarné une spéciale hospitalité.

O Marie, étoile de la mer, ta dignité incomparable te range au-dessus de toutes les hiérarchies célestes. Du haut du ciel où tu résides, recommande-nous à ton Fils ; et fais que nous ne soyons pas confondus par les menaces terrifiantes et les ruses de nos ennemis.

Tout prêts à marcher au combat, nous serons en sûreté, si tu nous protèges. Que de l'audacieux et du malin la violence cède à ta valeur, à ta prévoyance,sa fourberie. Jésus, Verbe du Père tout-puissant, gardez les serviteurs de votre mère, absolvez les pécheurs, sauvez-nous, quoique nous ne le méritions pas, et façonnez-nous à la gloire de votre clarté.

1. *Tandis que le Vénérable Adam saluait du verset suivant la bienheureuse Vierge Marie, il eut la faveur d'être resalué et remercié par Elle.*



XXXI. SAINT MICHEL.

Analyse. — I. Célébrons d'un cœur pur et par nos chants la fête de S. Michel (1-12). — II. Triomphe de l'archange sur le démon (13-32). — III. Tableau des hiérarchies célestes, occupées sans cesse à voir et à louer Dieu et à veiller sur nous (33-44). — IV. Après la résurrection, il y aura entre nous des distinctions analogues (45-54). — V. Imitons les anges, vénérons-les et élevons vers eux nos cœurs avec nos mains (55-74). — VI. Souhait (75-76).

Que du fond de nos âmes s'échappe la louange ! Qu'en présence des habitants des cieux notre chœur fasse entendre sa psalmodie ! Louange joyeuse, louange pleine de grâce, quand avec la louange la pureté des cœurs est en pleine harmonie !

Que tous célèbrent Michel et que personne ne se dérobe à la joie de ce jour ! Jour heureux où se remémore l'éclatant triomphe des saints Anges !

L'antique serpent est confondu et l'odieuse armée de Satan mise en fuite : il est confondu le semeur de trouble, et du sommet du ciel l'accusateur a été précipité.

Sous la protection de Michel, paix sur la terre, paix dans les cieux, louange et cris de joie ! D'une valeur sans égale, toujours debout pour le salut commun, il est vainqueur dans le combat.

Chassé du ciel, l'instigateur du crime s'en va errant à travers les espaces de l'air : tout entier à ses noirs desseins, il souffle ses poisons, mais l'ange gardien met à néant tous ses efforts.

Trois hiérarchies distinctes vaquent à l'éternelle contemplation et au chant de l'éternel cantique, et ni l'éternelle

contemplation, ni l'éternelle harmonie ne contrarient l'éternel ministère.

O quelle admirable charité dans ces rangs trois fois triples de la cité d'en haut, qui nous aiment et veillent sur nous, afin que par nous soient réparées leurs pertes.

Comme il y a pour les hommes des grâces différentes, de même, au jour de la récompense, il y aura pour les justes des gloires distinctes selon les rangs. Le soleil est plus majestueux que la lune, différente est la clarté que projettent les étoiles. Il en sera de même de la résurrection.

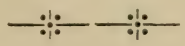
Que le vieil homme se façonne à la beauté toujours nouvelle des célestes esprits ; que tout terrestre, il s'élève à leur pureté. Appelé à être leur égal, quelque grande que soit encore son imperfection, qu'il ne doute point de la récompense qui l'attend.

Afin d'en être aidés, vénérons-les pieusement, nous appliquant à les servir : une sincère dévotion nous tient unis à Dieu et nous associe aux Anges.

Sans en dire davantage sur les mystères d'en haut, vers le ciel avec nos mains élevons nos cœurs bien purs !

Afin que la cour céleste nous juge dignes de partager son héritage et que par les uns et les autres soit glorifiée la grâce de Dieu.

Gloire au chef et concorde aux membres !



XXXII. SAINT DENIS.

Analyse. — I. Que la Grèce, que la Gaule, que Paris surtout se réjouisse du martyre de S. Denis (1-6). — II. La paroisse royale possède ses reliques et celles de ses illustres compagnons, mais c'est lui surtout qu'elle honore (7-18). — III. Son arrivée à Paris, sentine de toutes les erreurs et de tous les vices (19-34). — IV. Son apostolat (35-42). — V. Son martyre et sa mort extraordinaire (43-73). — VI. Souhait (74-75).

Réjouis-toi, ô Grèce, d'avoir Denis pour fils ! Que la Gaule soit fière de l'avoir pour père ! Que plus joyeux encore, Paris se félicite d'avoir été illustré par son heureux martyre.

Réjouis-toi surtout, heureuse assemblée, d'avoir présents devant toi ces Martyrs, dont le patronage fait le bonheur de toute la contrée et la stabilité de l'État.

Rangés autour de leur père, ces insignes combattants sont dignes de mémoire, mais dans son culte constant c'est lui surtout que veut honorer l'Église royale.

Envoyé dans la Gaule par le Souverain Pontife, il ne redoute point les fureurs d'un peuple païen.

L'apôtre des Gaules était arrivé à Lutèce, où régnait comme en son domaine l'astucieux ennemi.

Là pullulaient les erreurs et toute espèce d'impuretés ; là vivait un peuple infortuné, mettant toute sa joie dans l'idolâtrie.

On y adorait l'idole du fourbe Mercure, mais la foi de Denis triompha du démon.

Il y bâtit un temple au Christ, il prêche par la parole et par l'exemple, il fait d'éclatants miracles.

La foule croit, l'erreur cesse, la foi grandit et partout se répand le nom de l'illustre Pontife.

La nouvelle de ces événements met la rage au cœur du cruel Domitien, qui envoie Sisinnius avec ordre de traîner au supplice ce pasteur des âmes que sa foi, sa vie, ses miracles ont rendu si célèbre.

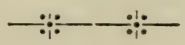
On inflige au vieillard toute espèce de supplices : le fouet, la prison et les chaînes ; il sort victorieux de l'échafaud, du lit de fer et de la fournaise ardente.

Par la prière il dompte les bêtes féroces, il éteint le bûcher, il supporte les supplices de la croix. Détaché du gibet où on l'avait cloué, on le transporte à l'ergastule.

Pendant que le vieillard, entouré de la foule, célèbre le sacrifice de la messe, le Christ lui apparaît, suivi d'une multitude de saints. Prisonnier dans une caverne qui lui sert de cachot, Il vient le consoler ; Il nourrit du pain de vie celui qu'Il va couronner d'une gloire immortelle.

Le martyr s'avance pour le dernier combat ; le cou sous la hache, il demeure intrépide ; le licteur frappe, et c'est ainsi que le glaive consomme la victoire. Sitôt le cadavre se dressa et le tronc transporta la tête coupée jusqu'au lieu où le guida, chargé de son fardeau, toute une légion d'anges.

Qu'un martyre si glorieux nous comble tous de joie !



XXXIII. COMMUN DES APOTRES.

Analyse. — I. Célébrons le collège apostolique (1-6). — II. Caractère des Apôtres (7-12).— III. Leur prédication (13-24). — IV. Ils sont les paranymphes de la Ste Église (25-36). — V. En eux se réalisent les symboles de l'Écriture (37-54). — VI. Souhait final (55-60).

Sous la robe triomphale des élus, c'est le Sénat du Souverain Roi que le collège apostolique : que nos cœurs le chantent avec nos bouches ! la voix sonore d'un cœur pur est un hymne des anges.

Voilà ce corps, honneur du monde, juge intègre de toute chair, héraut de la grâce nouvelle, choisi dès l'éternité et dont le fondateur se dresse plein de gloire au sommet de l'Église.

Ils racontent au monde ces illustres Nazaréens et les combats de la croix et la gloire du triomphe : c'est ainsi qu'ils dispensent cette parole de Dieu, que la nuit annonce à la nuit, que le jour annonce au jour.

N'imposant qu'un fardeau léger, qu'un joug plein de douceur, ils répandent jusqu'aux extrémités du monde la semence de la vie ; cultivée, la terre devient féconde et la Foi en l'Homme-Dieu produit des fruits abondants.

Paranymphes de la Loi nouvelle, ils conduisent dans les bras du nouveau Roi l'épouse royale, l'Église-Vierge, appelée à rester éternellement et sans ride et sans tache.

Elle est la vierge féconde, toujours jeune malgré les ans et qui ne connaît point de faiblesse, qui n'a d'autre couche qu'un cœur sincère, d'autre progéniture que la vraie foi, d'autre dot que la grâce.

Eux sont le fondement du temple, la pierre vive et le

ciment qui relie l'édifice : ils sont les portes de la cité, le lien de l'unité entre Israël et les Gentils.

Ce sont eux qui battent l'aire, vannant la paille avec le van de la justice ; eux que figurent dans l'œuvre de Salomon les bœufs d'airain de la mer de verre.

Les douze patriarches, les fontaines d'eau douce, les pains du tabernacle, les pierres précieuses qui ornent le vêtement du Grand-Prêtre : autant de choses qui figurent en traits visibles les chefs du nouveau peuple.

Qu'à leur commandement l'erreur recule, que la foi s'accroisse et que se dissipe la terreur du dernier jugement, de façon qu'absous de nos péchés, nous soyons rangés parmi les élus au tribunal de gloire.

XXXIV. TOUSSAINT.

Analyse. — I. Que la fête de la Toussaint nous fasse penser aux fêtes du ciel et que les Saints nous viennent en aide ici-bas (1-8). — II. Luttes à soutenir et troubles de la vie (9-20). — III. Bonheur du Paradis (21-44). — IV. Aspiration (45-52).

Que l'Église nous retrace les joies de notre mère des cieux : tout en célébrant ses fêtes annuelles, qu'elle aspire aux éternelles.

Dans cette vallée de misère, que la mère vienne en aide à la fille : que les célestes phalanges se tiennent ici à nos côtés, rangées en bataille.

Le monde, la chair, les démons nous livrent toute espèce de combats : l'attaque de tant de fantômes trouble le repos du cœur.

Toute cette engeance n'a qu'une même haine pour les jours de fête : unie dans une même alliance, elle s'acharne à ravir la paix à la terre.

Ici-bas tout se mêle : espoir, crainte, tristesse, joie : à peine si en notre ciel il se fait un silence même d'une demi-heure.

Qu'heureuse est cette cité où la fête est éternelle ! que joyeuse est la cour qui ne connaît aucun souci.

Là point de maladie, point de vieillesse, point de fraude, point d'ennemis à redouter, mais une seule voix pour chanter son bonheur, un seul cœur pour s'entr'aimer.

Là le peuple des anges, dans sa triple hiérarchie, accepte avec joie l'autorité d'une monarchie triple et simple à la fois.

Sans se lasser jamais, ils admirent Celui qu'ils contemplent ; sans se rassasier jamais, ils jouissent de Celui dont ils ont soif de jouir toujours davantage.

Là placés suivant leur mérite, loin désormais de toutes

ténèbres, nos pères contemplent la lumière dans la lumière même.

Ces saints dont aujourd'hui nous célébrons la fête, déjà dans la gloire voient le Roi, face à face.

Là, élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges, que la Reine des Vierges excuse auprès du Seigneur les chutes causées par nos crimes.

Pour nous, après les misères de cette vie, puisse la grâce du Christ nous conduire à la gloire des Saints, par le moyen de leurs suffrages.

ODES CHOISIES D'HORACE.

TRADUCTION DE L. GUILLAUME.

ODES CHOISIES D'HORACE.

LIVRE PREMIER.

I. A MÉCÈNE.

Valeur morale et littéraire. — C'est une dédicace que rien ne distingue des pièces ordinaires de ce genre. Le poète fait des variations sur ce thème : *trahit sua quemque voluptas* (Virg. Ecl. II, 65). Les vers sont bien tournés, les expressions élégantes, les images empruntées à la vie matérielle, sans grande chaleur et sans élévation ; aucun sentiment généreux propre à honorer le poète ou son protecteur. Le procédé apparaît dans la recherche des contrastes et dans l'abus de l'épithète Alexandrine. On y trouve deux cas d'une figure très fréquente dans Horace, l'hypallage.

Étude comparée et lectures à faire (1). — Virgile, *Géorg.*, II, 502. — Horace, *Sat.*, I, *ab initio*. — Prudence, *Le poète chrétien*. — Lafontaine, *A l'évêque de Soissons en lui envoyant un Quintilien*.— Lamartine, *Stances*, *La poésie sacrée*. — Anatole de Ségur, *Le Beau* (*Poésies choisies*, Desclée). — Goethe, *Hermann et Dorothée*, chant V, Discours du pasteur.

Descendant d'une royale lignée, ô Mécène, mon appui et ma gloire la plus chère ! il est des hommes qui mettent leur ambition à soulever sous un char la poussière olympique : la

1. A la fin de ce volume, nous dressons une table comparative des *Odes* d'Horace et des *Proses* d'Adam. Sous la rubrique *Étude comparée et lectures à faire*, nous ne faisons ici qu'indiquer quelques passages d'autres auteurs qui, à l'un ou l'autre point de vue, pourraient leur être utilement rattachés. Pour la facilité des maîtres, nous avons pris presque tous ces morceaux dans les excellents recueils français du R. P. Procès, de Frédéric Godefroid et de Ferdinand Loise, dans les *Mélanges littéraires latins* de l'abbé Gorini ou dans nos propres *Morceaux choisis*.

borne habilement tournée de leurs roues en feu, la palme qui les couronne, les porte au rang des Dieux, dominateurs du monde.

Celui-ci est heureux, si le peuple inconstant des Quirites veut à l'envi l'élever aux triples honneurs ; celui-là, s'il a pu entasser, dans ses greniers à lui, tout ce qui se récolte aux aires de la Lybie.

Tel qui, la houe en main, aime à retourner le champ de ses pères, les offres d'un Attale ne l'en arracheraient pas, pour aller, matelot tremblant, fendre sur un vaisseau de Chypre, la mer de Myrto.

L'Africus vient-il à fondre sur les flots d'Icarie, le marchand effrayé vante le calme de sa champêtre cité ; mais bientôt, indocile au joug de la pauvreté, il radoube ses vaisseaux maltraités par la tempête.

Tel autre ne dédaigne pas une coupe de vieux Massique ni même de dérober aux affaires quelques heures du jour, étendu de son long, tantôt à l'ombre d'un vert arbousier, tantôt à la source murmurante d'une onde sacrée.

A d'autres plus nombreux il faut les camps, le bruit de la trompette mêlé à celui du clairon et les combats abhorrés des mères.

Oublieux de sa jeune épouse, le chasseur reste à l'affût sous un ciel glacé, que sa meute fidèle ait senti la biche, ou qu'un sanglier marse ait rompu les fortes mailles de ses filets.

Moi, le lierre qui couronne les doctes fronts me confond avec les Dieux suprêmes ; moi, les frais ombrages et les danses légères des Nymphes avec les Satyres me tiennent à distance de la foule, aussi longtemps qu'Euterpe n'impose pas silence à sa double flûte, et que Polymnie consent à accorder le luth de Lesbos. Inscris-moi parmi les maîtres de la lyre et se dressant dans son orgueil, ma tête ira toucher les cieux.

II. A AUGUSTE.

Valeur morale et littéraire. — Cette ode flatte agréablement l'oreille par l'harmonie des vers et charme l'imagination par l'éclat et la pompe des images. Le tableau des malheurs qui fondirent sur l'empire romain après le meurtre de César est loin d'être sans mérite, encore que cette peinture n'offre rien que de matériel. La seconde partie sent le procédé : un Dieu seul peut sauver l'empire : qui sera-ce? Apollon ? Vénus ? Mars ? (comparer avec l'ode précédente : il y en a qui..., il y en a qui..., etc.). Cette mythologie nous intéresse d'autant moins, que le poète lui-même n'y croyait pas. A nos yeux, Horace ne mérite pas d'être chicané sur l'inoffensive manie qu'il a de diviniser Auguste. Au XVIIe siècle, en plein christianisme, les orateurs et les poètes ont commis plus d'un excès de ce genre.

Étude comparée et lectures à faire. — Virg., *Ecl.* v ; id., *Georg.*, I, 466-485. — Tibulle, II, 5. — Ovid., *Met.*, XV *sub finem.* — Prudence, *Hymne de l'Épiphanie.* — Cl. Marius Victor, *La fin du déluge.* — Hildebert, *Rome chrétienne.* — J. Racine, *2e chœur d'Athalie.* — Pour l'effet obtenu, littérairement, par le rôle des présages et de la nature extérieure, dans les actes humains, cf. Shakespeare : *Jules César*; Schiller, *Wallenstein ;* Racine, *le songe d'Athalie*, etc.

Assez longtemps le Père des Dieux a fait tomber sur la terre et la neige et la grêle funestes ; assez longtemps sa droite étincelante, foudroyant le faîte sacré du Capitole, a rempli de terreur Rome et les nations, et fait craindre le retour de ce siècle désastreux, où déplorant des prodiges inconnus, Pyrrha vit Protée pousser ses troupeaux jusqu'au sommet des monts, les poissons s'embarrasser dans la tête de l'ormeau, habituelle demeure des colombes, et les daims nager épouvantés sur les eaux répandues.

Nous avons vu le Tibre, ramenant avec fureur du rivage

d'Étrurie ses ondes limoneuses, aller renverser la royale demeure de Numa et le temple de Vesta, quand, fleuve trop sensible aux plaintes incessantes d'Ilia, son épouse, il osa se poser son vengeur et, en dépit de Jupiter, précipiter sur sa rive gauche ses flots déchaînés.

Elle saura que des citoyens ont aiguisé contre eux-mêmes le fer qui eût bien mieux frappé le Parthe redoutable ; elle saura nos luttes fratricides, cette jeunesse que la fureur de ses pères a faite si peu nombreuse.

Quel Dieu le peuple appellera-t-il au secours de l'empire qui s'écroule ? De quelle prière les Vierges saintes fatigueront-elles Vesta, devenue sourde à leurs chants ? Qui Jupiter chargera-t-il d'expier nos crimes ?

Viens, il en est temps, nous t'en supplions, Apollon, dieu des Augures ! et voile d'un nuage l'éclat de tes épaules. Ou toi, si tu le préfères, riante Erycine, autour de qui voltigent les Jeux et les Amours, ou toi, Père des Romains, si tu as encore un regard pour la race de tes fils si longtemps oubliée ! Hélas ! n'es-tu point rassasié du jeu trop long de nos discordes, toi qui n'aimes que le cri des batailles, l'éclat des casques ou le farouche regard du fantassin Marse sur son ennemi sanglant ?

Ou si c'est toi, Dieu ailé, fils de l'auguste Maïa, qui dépouillant tes traits pour prendre sur la terre ceux d'un jeune héros, permets qu'on t'appelle le vengeur de César, tarde longtemps encore à retourner aux Cieux, prolonge à plaisir ton séjour parmi les fils de Quirinus et qu'une brise trop prompte ne t'emporte pas loin de nous, impatient de nos crimes ! Ici plutôt aime à jouir des grands triomphes ! Ici aime à t'entendre appeler des noms de Père et de Prince et ne souffre pas que le coursier du Mède foule impunément la terre où tu règnes, César.

III. AU VAISSEAU QUI PORTAIT VIRGILE.

Valeur morale et littéraire. — Ce qui distingue cette ode, c'est la noble simplicité, c'est l'émotion discrète avec laquelle Horace appelle de ses vœux le retour de Virgile, « cette autre moitié de lui-même ». Après ce début d'un charme si poétique, viennent des invectives hyperboliques contre l'inventeur de la navigation et des autres merveilles du génie humain. Ces vers, pour être magnifiques, n'en sont pas moins déplacés. Dans cet ennemi du progrès nous ne reconnaissons pas notre poète. Est-ce que, d'aventure, il ne plaisanterait pas, cet homme froid et judicieux, pour faire oublier qu'il vient de s'émouvoir ? Nous attirons l'attention sur le rôle que le nombre *trois* joue dans les odes.

Étude comparée et lectures à faire. — Sophocle, *Antigone*, 332, sqq. — S. Paulin de Nôle, *A un évêque missionnaire*. — Cas. Delavigne, *Trois jours de Christophe Colomb*.

Oui, qu'elle te guide la déesse qui règne à Chypre, oui, que les frères d'Hélène, ces astres radieux, que le Père des Vents, les enchaînant tous excepté l'Iapyx, dirigent ta course, ô Vaisseau, à qui j'ai confié Virgile, pour le déposer aux rivages de l'Attique. Mais ramène-le-moi sain et sauf et garde-moi, je t'en conjure, cette moitié de moi-même.

Il avait celui-là, la poitrine cuirassée de chêne et d'un triple airain, qui le premier osa livrer un frêle esquif à la mer en furie et ne craignit d'affronter ni l'impétueux Africus en lutte avec les aquilons, ni les Hyades funestes, ni la rage du Notus, cet arbitre souverain de l'Adriatique, dont il soulève ou calme à son gré les ondes.

En quelle posture la mort a-t-elle pu l'effrayer celui qui d'un œil impassible vit les monstres s'agitant dans les flots, la mer déchaînée et les rochers Acrocérauniens, si tristement fameux ?

C'est en vain qu'un Dieu dans sa sagesse sépara les terres par la barrière de l'Océan, si malgré tout nos vaisseaux impies franchissent les mers qu'ils devaient respecter. Hardie à tout braver, en dépit des lois divines, la race humaine se précipite au crime.

Ravisseur sacrilège, l'audacieux fils de Japet, apporta le feu aux mortels. Du jour où le feu fut ainsi dérobé au palais de l'Éther, la Maigreur et toute une cohorte de Fièvres inconnues s'abattit sur la terre et, jusque-là lointaine et tardive, l'inévitable mort précipita ses pas. Sur des ailes qui n'ont point été données à l'homme, Dédale sonda le vide des airs. Le bras d'Hercule força les barrières de l'Achéron.

Rien n'est difficile aux mortels : notre démence s'attaque au ciel même et nos crimes ne permettent pas à Jupiter de déposer ses foudres vengeresses.

IV. A SESTIUS.

Valeur morale et littéraire. — Après avoir décrit d'une manière exclusivement matérielle et, somme toute, assez banale, le retour du printemps, le poète invite les jeunes filles à former des danses, et les jeunes hommes à se couronner de myrtes et de fleurs : double symbole de l'amour et des plaisirs sensuels. Puis, il se hâte de faire intervenir, en épicurien qu'il est, la pensée de la mort, non pour montrer la vanité des plaisirs, mais pour presser ses amis de s'y livrer sans mesure.

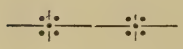
Étude comparée et lectures à faire. — Horace, *Od.* IV, IV. — *Livre de la Sagesse*, c. II. — Fortunat, *Salve festa dies.* — Théoph. Gautier, *Le premier sourire du printemps.* — V. Hugo, *Matinée de printemps.* — G. Kurth, *Une forêt au printemps.* — Le printemps et la brièveté de la vie sont comme des lieux communs, tant ils ont inspiré de poètes dans toutes les littératures !

Grâce au joyeux retour du printemps et du zéphyr, il est fini ce rude hiver ; mille machines rentraînent sur les flots les vaisseaux restés à sec sur le rivage ; le troupeau ne se plaît plus à l'étable, ni le laboureur à son foyer, et le givre d'argent ne blanchit plus les prairies.

Déjà, à la clarté de la lune Vénus à Cythère conduit ses chœurs de danse ; les Grâces ingénues, tenant les Nymphes par la main, frappent la terre de leurs pas cadencés, tandis que l'ardent Vulcain visite l'atelier en feu des Cyclopes.

C'est le moment de couronner nos têtes parfumées du myrte vert ou des fleurs que la terre fait éclore à son renouveau. C'est le moment aussi d'immoler à Faune, dans l'ombre épaisse des bois sacrés, une jeune brebis, s'il l'exige, ou s'il le préfère, un chevreau.

La pâle Mort heurte du même pied à la cabane des pauvres ou au palais des rois. O fortuné Sestius, la somme si faible de nos jours nous interdit les longs espoirs. La voilà qui bientôt va passer sur toi, l'éternelle Nuit avec ses ombres vaines et le palais-fantôme de Pluton : une fois là, tu ne tireras plus aux dés la royauté du festin.



V (VII). A PLANCUS.

Valeur morale et littéraire. — C'est encore une exhortation au plaisir : *Sic tu sapiens finire memento tristitiam vitaeque labores molli, Plance, mero.* Le style est élevé, le début pompeux : nous avons là une chanson de table en style ironiquement solennel (que d'autres chantent ceci ou cela ou encore cela... ; comparer avec le procédé des deux premières odes).

Étude comparée et lectures à faire. — Pour le système de développement, la première ode : *Maecenas atavis...* ; pour le concept de la joie, Adam de St-Victor, *passim ;* pour le mouvement et la couleur, Alfred de Musset, *La nuit de Mai* ; J.-B. Rousseau, III, 3 (traduction de la dernière partie, 21-32). — S. Augustin, *Consolation à la sœur d'un jeune diacre.* — S. Jérôme, *Rome et la Terre-Sainte.* — Chateaubriand, *Le Meschacebé.* — Ctesse de Robersart, *Ronda et Grenade.*

D'autres vanteront la célèbre Rhodes, ou Mytilène, ou Éphèse, ou les murs de Corinthe aux deux mers, ou Thèbes illustrée par Bacchus et Delphes par Apollon, ou Tempé de Thessalie. Il en est qui n'ont d'autre affaire que de célébrer dans un hymne éternel la ville de la chaste Pallas et de se parer le front d'un banal olivier. D'autres plus nombreux, en l'honneur de Junon, diront Argos, la ville aux coursiers, et l'opulente Mycènes.

Pour moi, ni l'austère Lacédémone, ni les champs fertiles de Larisse ne m'ont autant frappé que la grotte de l'Albunée sonore, les cascades de l'Anio, le bois sacré de Tibur et ses frais vergers aux mobiles ruisseaux.

Souvent le blanc Notus dégage le ciel des nuées qui l'obscurcissent : il n'enfante pas d'éternels orages. Ainsi Plancus, si tu es sage, tu n'oublieras pas de noyer dans un doux flacon de vin la tristesse et les tourments de la vie, que tu sois retenu

sous la tente aux drapeaux éclatants ou que te retiennent bientôt les épais ombrages de ton Tibur.

Quand Teucer fuyait Salamine et son père, il voulut néanmoins, dit-on, ceindre d'une couronne de peuplier ses tempes humides de vin, et il parla ainsi à ses amis attristés: « En quelque lieu que nous porte une fortune moins cruelle que mon père, nous irons. O mes amis et mes compagnons, ne désespérez de rien sous la conduite de Teucer, sous les auspices de Teucer. Car Apollon, qui ne trompe point, nous a promis qu'une autre Salamine s'élèverait sur une terre nouvelle. O braves amis, qui avez si souvent avec moi traversé de plus rudes épreuves, chassez à cette heure vos soucis par le vin : demain nous reprendrons notre course à travers l'immensité des mers ».

VI (XII). A AUGUSTE.

Valeur morale et littéraire. — Une des plus belles du premier livre, l'ode à Auguste célèbre les dieux et les héros de Rome. Ces dieux, nous savons ce que leur histoire offre souvent de révoltant ; quant aux héros chantés par le poète, ils perdent de leur intérêt à mesure qu'ils sont étudiés de plus près. C'est ainsi, par exemple, que le dévouement de Régulus, n'est qu'une légende. Les vers ont une grande harmonie. Nous répéterons de la flatterie qui fait de César un dieu ce que nous avons dit dans notre jugement sur la deuxième ode.

Étude comparée et lectures à faire. — Horace, *Od.* I, 2 (pour le développement et la conclusion) ; Pindare, *Ol.* II, pour le mouvement ; Adam de St-Victor, *passim*, pour le concept de la gloire, le motif de la louange et le procédé de développement par le symbolisme (union de l'image et de l'idée, de la forme et du sentiment, v. Paul Bourget, *Nouv. essais de psychol.*, p. 111); Idem, éloge de J.-C. dans les *Proses pascales.* — David, *Psaume* CIII. — Prudence. *Les dix-huit martyrs de Sarragosse.* — J. Racine, 1er chœur d'*Athalie.*

Quel héros ou quel demi-dieu va maintenant célébrer ta lyre ou ta flûte sonore, ô Clio ? Quel dieu ? quel nom sacré le joyeux écho va-t-il répéter sur les sommets ombreux de l'Hélicon, ou sur le Pinde ou sur l'Hémus glacé, d'où s'élançaient pêle-mêle les forêts à la suite d'Orphée le chanteur, quand, instruit par sa docte mère, il suspendait les fleuves dans leur course rapide et les vents dans leur vol et qu'habile magicien, il entraînait derrière lui les chênes, tout oreilles à ses chants harmonieux ?

Que pourrais-je dire avant les habituelles louanges du Père de toutes choses, du souverain maître des hommes et des dieux, de celui qui a soumis la mer, la terre, le ciel à la variété des saisons : rien ne vient de lui, qui soit plus grand que lui-

même ; rien ne vit qui lui soit semblable ou qui en approche.

Toutefois après lui, Pallas a occupé le premier rang, Pallas, l'intrépide guerrière. Je ne te tairai pas, Bacchus, ni toi, chaste Diane, terreur des fauves, ni toi non plus, Apollon, que ta flèche infaillible fait si redoutable.

Je dirai aussi Alcide et les fils de Léda, si célèbres par leurs victoires, l'un à la course des chevaux et l'autre au pugilat. A peine leur blanche étoile a-t-elle brillé aux yeux des matelots, que l'onde soulevée découle des rochers, que les vents tombent, que les nuages fuient et que dociles à leurs ordres, les flots furieux se recouchent dans l'océan.

Après ceux-ci, rappellerai-je d'abord Romulus, ou le règne paisible de Numa, ou les faisceaux de Tarquin le Superbe ou le sublime trépas de Caton ? Je me le demande. Mais non, plein de reconnaissance, je redirai plutôt dans un chant de gloire Régulus et les Scaurus et Paul sacrifiant noblement sa vie en face du Carthaginois triomphant ; je redirai Fabricius. Lui et Curius à la chevelure inculte, et Camille, c'est la dure pauvreté, c'est le champ paternel, c'est le foyer modeste qui les a faits si vaillants au combat.

Comme l'arbre, dans le cours mystérieux des ans, elle croît, la gloire de Marcellus. Il brille entre tous, l'astre des Jules, comme la lune parmi les feux qu'elle fait pâlir.

Père et conservateur du genre humain, fils de Saturne, c'est à toi que les Destins ont confié le soin du grand César : règne toi-même et que César soit ton second ! que dans un juste triomphe il traîne à sa suite les Parthes domptés, qui menaçaient le Latium ou les Sères et les Indiens des bords orientaux soumis à nos lois. Inférieur à toi seul, il fera régner l'équité dans l'étendue de l'univers, tandis que toi, tu feras tressaillir l'Olympe sous le poids de ton char et que ta main lancera sur les bois sacrés profanés ses foudres implacables.

VII (XV). AU VAISSEAU DE LA RÉPUBLIQUE.

Valeur morale et littéraire. — L'ode à la République, sous l'allégorie d'un vaisseau trop délabré pour résister aux vents et aux tempêtes, nous fait, en des vers très brillants et très harmonieux, la description de l'état dans lequel se trouvait l'empire. C'est une imitation de l'ode composée par Alcée contre la tyrannie de Myrsilas, imitation fort bien faite. Il est certain que son patriotisme a, plus d'une fois, inspiré le poète de la manière la plus heureuse. Quintilien parle de cette allégorie dans ses *Institutions Oratoires* (VIII, 6.)

Étude comparée et lectures à faire. — Alcée (Ἀστυνέστηρι... frag. 18). — Théognis (667 sq.). — Ezéchiel, *Chant sur Pharaon.* — A. Barbier, l'*Idole.* — T. Gautier, *la Caravane.* — V. Hugo, *le Vieillard et le soleil couchant*, *Mazeppa.*— Sully-Prud'homme, *Le vase brisé.* — Office divin : *Caelestis urbs Jerusalem.*

O vaisseau, de nouveaux flots vont donc encore t'entraîner sur les mers ! O que fais-tu ? Attache-toi fortement au port ! Ne vois-tu pas ton flanc dégarni de ses rames, ton mât qu'a mutilé l'Africus rapide, tes antennes qui gémissent et que privée de ses cordages ta carène ne peut que difficilement soutenir le choc trop violent des vagues ? Tes voiles ne sont plus entières. Plus de dieux que tu puisses invoquer dans une nouvelle détresse ! Jadis pin du Pont, enfant d'une noble forêt, en vain tu vanteras et ton origine et ton nom : les peintures de la poupe ne rassurent point le pilote effrayé. Crois-moi, sois prudent, si tu ne veux être le jouet des vents. O toi, naguère l'objet de mon inquiète sollicitude, aujourd'hui encore celui de mes vœux et de mes cruelles alarmes, garde-toi de ces ondes où se baignent les riantes Cyclades.

VIII (XV). PRÉDICTION DE PROTÉE.

Valeur morale et littéraire. — Horace s'élève dans les régions de la haute et noble poésie. Qu'elle soit ou non imitée de Bacchylide, cette ode, d'un beau souffle lyrique, pleine de mouvement et de vie, écrite avec autant de force que de concision, est la plus remarquable du premier livre et sans contredit l'une des plus belles œuvres du poète de Venouse. Cette fois, le moraliste vaut l'artiste. Le descendant du pieux Enée laisse éclater son ressentiment contre Pâris, dont le crime attira de si grands maux sur la ville de Troie.

Étude comparée et lectures à faire. — C'est un essai de poème épique, dans le genre de Pindare ; on dirait presque une page de la *Légende des siècles*, de V. Hugo. La mosaïque compliquée, formée de tableaux trop nombreux, nuit à l'unité de l'œuvre, dit Kiessling. Nous ne sommes pas de cet avis, on l'a vu plus haut. Comparer, à ce point de vue, Racine, *Prophétie de Joad (Athalie).*— Isaïe, *Prophétie contre Babylone.* — C. Delavigne, *Les Troyennes.* — V. Hugo, *Sunt lacrymae rerum*, *Napoléon II*, *Le feu du ciel*, *L'antechrist.* — G. Kurth, *Le festin de Balthazar.* — L'une ou l'autre prophétie ou vision biblique.

Sur ses vaisseaux d'Ida, au mépris de l'hospitalité, le berger entraînait Hélène à travers les mers, quand pour lui prédire ses affreux destins Protée fit peser sur les vents rapides un importun repos. « C'est sous de funestes auspices que tu conduis dans ta demeure celle qu'avec une armée innombrable viendra te redemander la Grèce, liguée tout entière pour briser ton hymen et le sceptre du vieux Priam. Hélas ! quels flots de sueurs inondent tes coursiers, inondent tes soldats ! Quelles funérailles tu prépares aux descendants de Dardanus ! Déjà Pallas apprête son casque et son égide, son char et sa fureur. En vain, fier de l'appui de Vénus, peigneras-tu

ta chevelure ; en vain, pour charmer des femmes, rythmeras-tu sur ta lyre des chants voluptueux ; en vain, réfugié dans la chambre nuptiale, voudras-tu échapper aux lourds javelots, à la flèche légère du Crétois, au fracas des armes, à la poursuite impétueuse d'Ajax. Il viendra pourtant, le jour hélas ! lointain, où tu traîneras dans la poussière tes cheveux adultères. Ne vois-tu pas derrière toi le fils de Laërte, le fléau de ta race ? Ne vois-tu pas Nestor de Pylos ? Déjà te serrent de près, bravant tous les dangers, Teucer de Salamine et Sthénélus, habile à combattre, au besoin non moins habile à conduire un char. Tu connaîtras aussi Mérion. Voilà qu'il brûle de t'atteindre, l'implacable fils de Tydée, plus vaillant encore que son père. Et toi, devant lui, comme le cerf oublie le pâturage pour fuir le loup qu'il a aperçu de l'autre côté du vallon, tu fuiras sans force et hors d'haleine : ce n'est point là ce que tu avais promis à ton amante ! La colère des matelots d'Achille reculera le jour fatal d'Ilion et des matrones Phrygiennes, mais ils sont comptés, les hivers après lesquels le feu des Grecs dévorera les palais de Pergame ».

IX (XXI). A DIANE ET A APOLLON.

Valeur morale et littéraire. — Écrite en jargon mythologique, cette ode n'offre ni intérêt ni caractère. Elle ne vaut pas le temps et la peine qu'on prend à la traduire. Nous ne la donnons que comme spécimen des hymnes religieux de notre poète.

Étude comparée et lectures à faire. — Catulle, *Ode* XXXIV, *Dianae sumus in fide.* — S. Bernard, *Jesu dulcis memoria.* — S. Thomas, *Adoro te*, *Lauda Sion.* — Lamartine, *la Prière.* — Anatole de Ségur : *Aux jeunes gens chrétiens.*

Chantez Diane, tendres jeunes filles. Jeunes gens, chantez le Dieu du Cynthe à la vierge chevelure, et Latone tant aimée du grand Jupiter ! Vous, chantez la déesse qui se plaît aux bords des fleuves et sous cette chevelure des bois, dont se couronne l'Algide glacé, ou en ces forêts tantôt sombres et tantôt verdoyantes de l'Erymanthe ou du Cragus. Vous, jeunes garçons, célébrez par d'égales louanges Tempé et Délos, berceau d'Apollon et cette épaule qu'orne le carquois avec la lyre fraternelle. C'est lui qui, touché de vos prières, détournera loin du peuple romain et de César, notre prince, les désolations de la guerre, les horreurs de la famine et de la peste, pour les rejeter sur les Parthes et les Bretons.

X (XXIV). A VIRGILE.

Valeur morale et littéraire. — Voici un chant funèbre sur la mort de Quintilius Varus. La vogue en est très grande dans les collèges. Pourquoi ? L'on est en droit de se le demander. Qu'est-ce, au point de vue philosophique, que ce *perpetuus sopor*, que ces ombres vaines *(vanae imagini)*, susceptibles pourtant (nous le verrons ailleurs) de jouir et de souffrir ? Au point de vue de la sensibilité, que faut-il penser de ces froides personnifications *Pudor*, *Fides*, *Veritas ?* De cette résignation sans espérance : *Tu frustra pius... poscis... Levius fit patientia quidquid corrigere est nefas ?* Non, non, ces vers, si bien ciselés soient-ils, ne sont pas trempés de vraies larmes et c'est se moquer du lecteur que d'en vanter « la douce sensibilité ». De cette ode à certaines œuvres contemporaines, à l'épitaphe de L. Veuillot, par ex., il y a un abîme.

Étude comparée et lectures à faire. — David, *Cantique de Jonathas.* — Prudence, *Hymne des morts.* — S. Paulin de Nôle, *La mort de Celse.* — S. Jérôme, *Lettres à Ste Paule sur la mort de ses filles.* — Malherbe, *Stances à Duperrier.* — Lamartine, *Le tombeau d'une mère*, *Le crucifix*, *Le premier regret.* — Victor Hugo, *Sur la mort de sa fille.* — Sully-Prudhomme, *l'Agonie* (au point de vue du fini de la forme, et pour donner une idée du paganisme littéraire de notre temps). — L. Veuillot, *Lettre sur la mort de sa fille* (*Correspondance*, t. I, p. 323).

Quelle honte, quelle mesure peut-il y avoir aux regrets que nous cause une tête si chère ? Inspire-moi des chants de deuil, Melpomène, à qui Jupiter a donné avec la lyre une voix mélodieuse ! Un sommeil éternel pèse donc sur Quintilius ! L'Honneur, l'incorruptible Bonne-Foi, sœur de la Justice, et la Vérité sans voile, trouveront-ils jamais son pareil ? Il meurt pleuré de tous les gens de bien, mais nul ne le

pleure plus que toi, Virgile. C'est en vain que ton amour redemande Quintilius aux dieux : ils ne te l'avaient pas, hélas ! accordé pour toujours. Quand même, plus charmeur qu'Orphée de Thrace, tu tirerais de ta lyre des accords à attendrir les arbres, la vie ne saurait ranimer une ombre vaine, dès qu'une fois de sa verge terrible, sourd à ceux qui le prient de révoquer les destins, Mercure l'a poussée au sein du noir troupeau. Sort cruel ! mais la résignation rend plus légers les maux qu'on ne saurait guérir.

XI (XXXI). A APOLLON.

Valeur morale et littéraire. — Le poète exagère sa frugalité, comme ailleurs il exagère sa sensualité, par pur caprice d'imagination. Il faut se garder de prendre à la lettre cette profession de sobriété ; mais ce qui est sincère, c'est l'amour d'Horace pour les muses et pour le plaisir que leur commerce procure. Le reste de l'ode, nous l'avons déjà rencontré ailleurs, exprimé en d'autres termes ou en termes analogues. Donc, peu d'invention.

Étude comparée et lectures à faire. — Horace, *Epode I.* — Prudence, *Au tombeau de S. Laurent.* — Charlemagne (?), *Veni creator spiritus.* — Roi Robert ou Innocent III, *Veni Sancte Spiritus.* — *Proses de la Dédicace.* — Racine, *Prière d'Esther*, *Hymnes traduites du Bréviaire romain.* — Lamartine, *Hymne de l'enfant à son réveil.* — Pour le procédé, comparer avec les odes I, II, et d'autres du premier livre.

A Apollon qu'on vient d'inaugurer, que demande le poète? que lui réclame-t-il, en versant de sa patère le vin nouveau ? Ce n'est ni les riches moissons de la fertile Sardaigne, ni les magnifiques troupeaux de la brûlante Calabre, ni l'or ni l'ivoire de l'Inde, ni les champs que ronge de son onde paisible le Liris, ce fleuve silencieux.

Qu'ils taillent leur vigne de Calès, ceux à qui la Fortune a fait ce présent ! Qu'il boive dans des coupes d'or, et jusqu'à la dernière goutte, les vins qu'il a échangés contre les denrées de Syrie, le riche marchand que les dieux mêmes protègent, puisque trois et quatre fois l'an il traverse impunément la mer Atlantique.

Pour moi, l'olive, la chicorée et la mauve légère suffisent à mes festins. Accorde-moi, fils de Latone, de jouir, en bonne santé et surtout en pleine possession de moi-même, du fruit de mes travaux et de passer une vieillesse qui ne soit pas sans gloire, ni privée des accords de la lyre.

XII (XXXIV). PALINODIE.

Valeur morale et littéraire. — L'ode sur le culte des dieux montre le poète, contempteur de la divinité, converti par un coup de tonnerre. Sous l'influence d'une superstitieuse terreur, Horace reconnaît la puissance des dieux dans les changements subits de fortune qu'ils font éprouver aux hommes. La pièce n'a rien qui mérite une attention spéciale. Le masque du pénitent cache mal le sourire sceptique de l'épicurien.

Étude comparée et lectures à faire. — Les fondements et les manifestations de la piété dans Horace et Adam de St-Victor. — David, *Psaumes* XIII, L. — Pour l'émotion pénétrante comparer avec Prudence, *Préface du Cathémérinon.* — Racine, *Cantique II*, *Plaintes.* — A. de Musset, *Espoir en Dieu.* — V. Hugo, *Résignation*, *La conscience.*

Adorateur avare et peu assidu des dieux, je m'égarais aux leçons d'une philosophie insensée, quand me voici forcé de faire voile en arrière et de reprendre la route abandonnée. Car j'ai vu Jupiter, dont la foudre étincelante ne sillonne d'habitude qu'un ciel chargé d'orages, pousser dans un ciel pur son char ailé. La terre immobile en est ébranlée et les fleuves errants et le Styx et l'horrible séjour du Ténare odieux et l'Atlas, limite du monde. Oui, ce dieu peut élever au rang suprême ce qui est au dernier ; il ternit l'éclat des puissants, pour mettre en lumière ce qui est dans l'ombre, et au sifflement aigu de ses ailes, la Fortune d'une main légère vient ravir ici le diadème, qu'elle ira, en se jouant, poser ailleurs.

XIII (XXXVII). A SES AMIS.

Valeur morale et littéraire. — La défaite et la mort de Cléopâtre sont pour Horace une occasion d'inviter ses amis à boire et à danser. Cette ode a de la vie et du sentiment ; on peut la ranger parmi les plus littéraires du premier livre, quoiqu'on y lise — en très beaux vers, il est vrai — l'éloge du suicide. Il faut savoir gré au poète de l'admiration avec laquelle il parle de la fameuse reine, implacable ennemie de Rome. Il fait preuve de grandeur et de générosité.

Étude comparée et lectures à faire. — Alcée, *Mort de Myrsilos*, tyran de Lesbos (frag. 20). — Corneille, *Combat du Cid contre les Maures* (pour l'allure épique). — Chanson de Roland, *Mort de Roland* (à opposer, au point de vue de la grandeur, à la mort de Cléopâtre).

C'est maintenant qu'il faut boire ; c'est maintenant que d'un pied joyeux il faut frapper la terre ; c'est maintenant, mes amis, que d'un repas de Salien il faudrait garnir la table des dieux.

Hier c'eût été un crime de tirer le Cécube des celliers paternels, alors que du milieu de son infâme troupeau de débauchés, dans le délire de ses espérances et l'enivrement de son heureuse fortune, une reine en démence préparait la ruine du Capitole et les funérailles de l'empire.

Mais la vue de ses vaisseaux, dont un seul à peine échappe à l'incendie, fit tomber sa fureur, et de l'égarement où l'avait plongée le vin Maréotique César la fit passer à de réelles terreurs, quand semblable à l'épervier qui fond sur de faibles colombes ou au chasseur qui poursuit le lièvre à travers les champs d'Hémonie couverts de neige, il la pressait de ses rames s'envolant loin de l'Italie et s'apprêtait à charger de chaînes le monstre fatal.

Mais elle, rêvant un trépas plus glorieux, elle ne trembla point comme une femme devant le glaive ; elle ne chercha point à gagner, à force de rames, des rivages inconnus. Le front serein, elle ose même revoir son palais consterné ; elle a le courage de presser dans ses mains d'affreux serpents, pour en absorber dans tout son corps le noir venin : d'autant plus fière qu'elle a elle-même fixé l'instant de sa mort et que dans son orgueil de femme, elle peut ainsi défier les odieux vaisseaux de Liburnie de l'entraîner, pour servir, reine détrônée, à l'orgueil d'un triomphe.

ODES CHOISIES.

LIVRE II.

I. A ASINIUS POLLION.

Valeur morale et littéraire. — Cette pièce, dit un critique, est largement composée ; mais toutes les parties s'expliquent et se tiennent. L'éloge de Pollion, *historien des guerres civiles*, amène tout naturellement le poète à déplorer ces luttes intestines, fratricides. C'est donc une ode patriotique que nous avons ici, et nous y trouvons de l'âme et du sentiment. Horace feint de s'effrayer de l'envolée de sa muse ; que ne se laisse-t-il emporter plus souvent à ces hauteurs, au lieu de traîner son talent dans les gaillardises de la chanson érotique ou bachique !

Étude comparée et lectures à faire. — C'est une sorte de dédicace comme la première ode du premier livre ; — le poète procède par apostrophes, exclamations et interrogations comme dans l'ode VIII du premier livre ; — il déplore les malheurs de la guerre civile comme dans l'ode II du même livre. — Voir les différentes études de comparaison proposées antérieurement, au sujet de chacune de ces odes. — J. de Maistre, *La guerre*. — Lamartine, *Une bataille*. — A. Thierry, *Comment je devins historien*.

Nos troubles civils depuis le consulat de Metellus, les causes de cette guerre, ses désordres et ses phases, et les jeux de la fortune et les funestes amitiés des chefs, et nos armes teintes d'un sang qui n'est pas encore expié : tu tentes là un sujet fécond en surprises, en périls, et tu marches sur des feux que recouvre une cendre trompeuse.

Qu'un instant seulement l'austérité de ta muse tragique fasse défaut à nos théâtres : bientôt, quand tu auras jeté la lumière sur ces grands événements, avec le cothurne athénien tu reprendras ta noble tâche, ô Pollion, illustre appui de l'accusé en pleurs et du Sénat en ses conseils, toi à qui les lauriers de Dalmatie ont valu l'éternel honneur du triomphe !

Et voilà que déjà tu frappes nos oreilles du bruit menaçant des trompettes ; déjà les clairons sonnent, déjà l'éclat des armes épouvante le coursier prompt à s'enfuir et fait pâlir le cavalier. Déjà il me semble entendre la voix des grands capitaines tout couverts d'une glorieuse poussière : l'univers entier est soumis, hormis l'âme inflexible de Caton.

Junon et tous les Dieux protecteurs de l'Afrique s'étaient retirés d'une terre qu'ils n'avaient su venger : ils y ont ramené les petits-fils des vainqueurs pour les immoler aux mânes de Jugurtha.

Quelle plaine n'a été engraissée du sang latin et n'accuse par ses tombeaux nos luttes sacrilèges et la chute de l'Hespérie, dont l'écho retentit jusque chez les Mèdes? Quels abîmes, quels fleuves ont ignoré nos guerres lamentables ? Quelle mer n'ont point rougie les carnages de l'Apulie ? Quel rivage n'a point bu notre sang ?

Mais arrête, ô Muse impertinente, et ne va pas, délaissant tes chants joyeux, reprendre pour ton compte la funèbre charge du chantre de Céos. Avec moi, dans la grotte de Dionée, viens essayer des accords sur un mode plus léger.

II (III). A DELLIUS.

Valeur morale et littéraire. — Le fond de cette ode est un précepte de morale tout épicurien : il faut garder une âme égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; le plus sûr est de jouir du présent : la mort nous attend tous.

Les idées n'offrent ni nouveauté ni grandeur. Ce n'est pas avec cela qu'on allumera la flamme de l'enthousiasme dans les cœurs.

Étude comparée et lectures à faire. — Horace, *Od.* I, IV, V, et très souvent (c'est le thème favori d'Horace).— Cicéron. *De off.* I, 26. — Martial, *Si sapis*, *utaris totis*, *Coline*, *diebus*.— Job. *La vie de l'homme est un combat* (C. VII). — Sagesse, *Ils ont dit* (C. II). — S. Bernard. *De l'égalité d'âme.* — Thomas à Kempis, *De l'utilité de l'adversité* (Imit. I, 12). — J.-B. Rousseau, *A Philomèle* — V. Hugo, *La résignation chrétienne* (Contempl. IV.) — Lacordaire, *Le chrétien* (Conf. de Toulouse, 1854, IV). — Laprade. *Symphonie du torrent.*

Souviens-toi de garder une âme toujours égale dans la mauvaise fortune, comme aussi toujours étrangère aux folles ivresses de la prospérité, car tu dois mourir, ô Dellius, que ta vie entière n'ait été qu'un long chagrin, ou qu'à chaque jour de fête, mollement couché à l'écart sur le gazon, tu aies trouvé le bonheur au fond d'une coupe de vieux Falerne.

Pourquoi le pin élancé et le pâle peuplier aiment-ils là-bas à associer l'ombre hospitalière de leurs rameaux et pourquoi l'onde fugitive se trémousse-t-elle à plaisir dans les sinuosités du ruisseau ? Fais en ces lieux apporter des vins et des parfums et les riantes couronnes de roses, ces fleurs d'un jour, pendant que ta fortune et ton âge et le noir fuseau des trois Sœurs te le permettent encore.

Tu les quitteras, ces domaines achetés à grands frais et ce palais et cette maison des champs que baigne le Tibre aux flots d'or, et c'est un héritier qui jouira de tant de trésors si

péniblement accumulés. Riche ou pauvre, que tu descendes de l'antique Inachus ou que, sorti de la dernière classe, tu n'aies d'autre abri que le ciel, il n'importe : tu es la victime de l'inexorable Pluton. Tous, nous roulons au même abîme : de nous tous le sort s'agite dans l'urne, pour en sortir tôt ou tard et nous déposer dans la barque de l'éternel exil.

III (VI). A SEPTIMIUS.

Valeur morale et littéraire. — Très gracieux et très harmonieux de forme, mais rien que de matériel dans les images et les tableaux. Les idées ne dépassent pas le niveau de la morale épicurienne. L'évocation de la mort, dans les derniers vers, forme contraste avec l'aspect riant de ce qui précède.

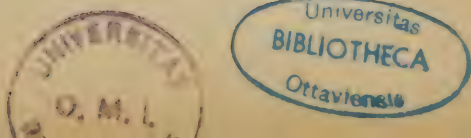
Étude comparée et lectures à faire. — A. Chénier, *Aux Muses.* — Chateaubriand, *L'espérance.* — Lamartine, *Milly ou la terre natale*, *La mère de Jocelyn.* — Autran, *Endoume.* — G. Kurth, *Eden.*

Septimius, toi qui me suivrais jusqu'à Gadès et jusque chez le Cantabre rebelle à notre joug, et jusque dans ces Syrtes barbares, où bouillonnent sans cesse les flots de Mauritanie ! Fassent les dieux que Tibur, cette colonie d'Argos, soit l'asile de ma vieillesse, soit le terme de mes fatigues et sur mer et sur terre et dans les camps !

Mais si les Parques ennemies me l'interdisent, je gagnerai les bords du Galèse, si chers aux brebis couvertes de peaux et ces campagnes où régna le Laconien Phalante.

Il me sourit entre tous ce petit coin de terre, où le miel ne le cède point à celui de l'Hymette, où la verte olive le dispute à celle de Vénafre, où Jupiter n'envoie que de longs printemps et de tièdes hivers et où l'Aulon, cher à Bacchus qui le féconde, n'a rien à envier aux vignes de Falerne.

Voilà l'endroit, voilà les heureuses collines qui t'appellent avec moi : c'est là que tu arroseras d'un pleur bien légitime la cendre chaude encore du poète qui fut ton ami.



IV (VII). A POMPEIUS VARUS.

Valeur littéraire et morale. — Ce n'est qu'un badinage, une plaisanterie. Le vers est harmonieux, enjoué, facile, un peu lâché même. La morale est franchement épicurienne : l'ode ne s'élève pas et, dans l'esprit de l'auteur, ne devait pas s'élever au-dessus du ton de la chanson à boire. Horace ne comprend la joie que le verre à la main. Sans le problème suscité par le fameux passage : *relicta non bene parmula*, la pièce ne vaudrait guère la peine qu'on se donne à la traduire. Il n'y a pas une idée.

Étude comparée et lectures à faire. — Autran, *Le lit de sable*. — X. de Maistre, *Le lépreux* (comme contraste).

O toi, qui si souvent avec moi vis la mort de près, quand nous servions sous les ordres de Brutus, qui t'a rendu, paisible citoyen, aux dieux de ton foyer et au ciel de l'Italie, Pompée, mon vieux camarade, avec qui tant de fois j'ai trompé la longueur des jours, la coupe en main, la tête couronnée de fleurs et les cheveux tout luisants des parfums de la Syrie ?

Avec toi j'ai eu ma part de Philippes et de cette fuite précipitée où non sans quelque honte j'abandonnai mon bouclier, tandis que la valeur se faisait écraser et que nos braves mordaient honteusement la poussière. Mais pendant qu'à travers les ennemis le léger Mercure m'emportait tout tremblant dans un épais nuage, toi, le flot des guerres civiles te ressaisit et de nouveau te rejeta sur la mer en furie.

Offre donc à Jupiter le festin que tu lui dois : viens reposer sous mon laurier ton corps fatigué de tes longues campagnes et n'épargne point ces fûts qui te sont destinés. Remplis ces brillantes coupes du Massique qui fait tout oublier; de ces larges conques fais couler les parfums. Qui se chargera de nous tresser tout de suite de fraîches couronnes

d'ache ou de myrte? Qui Vénus va-t-elle désigner pour roi du festin? A fêter Bacchus je veux être moins sage qu'un Thrace : il m'est doux de perdre la raison, quand je retrouve un ami.

V (X). A LICINIUS.

Valeur morale et littéraire. — Morale et épicurienne, cette ode, comme la 5e du premier livre (*Laudabunt alii*...) et la 2e du deuxième livre (*Aequam memento*...), vante la modération dans les désirs et l'égalité d'âme qui naît de cette modération. Le ton en est calme, le style rapide et imagé. « Navigue entre la haute mer et la côte, Licinius... Au sein de l'adversité l'homme sage garde l'espoir d'une fortune meilleure, et dans la prospérité, la crainte du malheur. Jupiter ramène l'hiver et l'éloigne. Si l'heure présente est mauvaise, il n'en sera pas de même de celle qui suivra. Apollon est le dieu musagète comme il est l'archer terrible. Donc sois fort dans l'adversité et cargue ta voile, si le vent qui l'enfle est trop favorable ». Tout cela n'est ni fort relevé ni bien neuf. Sous les différentes images se cache la même idée. Le vers final : *turgida vela*, nous reporte vers le début, où le poète compare la vie à l'Océan.

Étude comparée et lectures à faire. — Lucrèce, *de Nat. rer.* V, 1116, sqq. — Malherbe, *Dégoût des grandeurs.* — Lafontaine, *Disgrâce de Fouquet.* — J.-B. Rousseau, *Cantique d'Ezéchias.*

Veux-tu vivre sagement, Licinius, ne cherche point toujours à gagner le large, ne serre pas non plus de trop près, par une crainte excessive des tempêtes, un rivage semé d'écueils.

Quiconque aime la médiocrité, ce précieux trésor, il se gardera prudemment de prendre pour demeure un sale taudis, il sera assez sage pour ne point vouloir d'un de ces palais qui excitent l'envie.

Le pin élevé est plus souvent battu par les vents, les hautes tours s'abattent avec plus de fracas et c'est la cime des monts que va frapper la foudre.

Dans l'adversité l'âme préparée à tout espère un change-

ment, qu'elle redoute dans la prospérité. C'est Jupiter qui ramène les sombres hivers, c'est lui aussi qui les éloigne.

Si les choses vont mal aujourd'hui, elles n'iront plus ainsi demain. Apollon quelquefois des accents de sa lyre réveille la Muse endormie : il ne tient pas toujours son arc tendu.

Aux jours d'angoisse montre-toi ferme et courageux : tu ne feras pas moins sagement de carguer tes voiles, si un vent trop favorable vient à les enfler.

VI (XIII). CONTRE UN ARBRE.

Valeur littéraire et morale. — Il y a deux parties, l'une badine, d'une exagération comique, l'autre plus grave, faite de poétique rêverie. Après l'explosion d'une colère hyperbolique (qui fait songer aux imprécations de l'ode *Sic te diva potens Cypri*, à l'*aes triplex* et au courroux excessif du poète contre les monts Acrocérauniens), Horace pense tout à coup à la mort, et le voilà qui décrit les enfers. Cette description ne donne pas une haute idée du bonheur des ombres.

Il règne une symétrie raffinée, excessive entre les mots. Le procédé Alexandrin qui consiste à mettre l'espèce pour le genre, le particulier pour le général, est largement mis à contribution.

Étude comparée et lectures à faire. — Jérémie, *Descente d'Assur aux Enfers.* — Fénelon, *Télémaque aux Champs-Élysées.* — Gilbert, *Jugement dernier*, *Derniers moments d'un jeune poète.* — Millevoye, *Le Poète mourant.* — Laprade, *Feuilles, tombez.*

Qui que ce soit qui t'ait planté, il te planta dans un jour néfaste, et c'est d'une main sacrilège qu'il te fit croître, arbre maudit, pour le malheur de ma race et pour l'opprobre du hameau.

Sans doute, il avait celui-là, brisé la tête de son propre père et la nuit arrosé son foyer du sang de son hôte ; il avait manié les poisons de Colchide et commis de forfaits tout ce qu'on put jamais concevoir, celui qui te plaça dans mon champ, bois de malheur, pour tomber un jour sur la tête innocente de ton maître.

Aux dangers qu'il faudrait éviter l'homme ne saurait parer à toute heure. Le matelot Bithynien redoute le Bosphore : au delà, d'aveugles destins le menacent encore, il n'y songe point ; le soldat romain craint la flèche du Parthe et sa fuite rapide, le Parthe craint les chaînes des Romains et leur

inébranlable fermeté, mais c'est toujours quand on ne l'attend pas, que la brutale mort a frappé et frappera les humains.

Que j'ai été près de voir le sombre royaume de Proserpine, Eaque assis sur son tribunal, et l'asile réservé aux héros, et Sapho se plaignant, sur son luth éolien, des jeunes filles, ses compatriotes, et toi, Alcée, aux sons plus mâles de ta lyre d'or redisant les maux cruels de la mer, les maux de l'exil, les maux des combats !

Leurs chants à tous deux sont dignes d'un religieux silence, et les ombres les écoutent, ravies, mais c'est surtout aux récits des combats et de la chute des tyrans que la foule, épaule contre épaule, prête une oreille avide.

Quoi d'étrange, quand à ces chants s'arrêtant interdit, le monstre aux cent têtes baisse ses noires oreilles et que les serpents enlacés aux cheveux des Euménides tressaillent de plaisir ? A ces doux accents Prométhée lui-même et le père de Pélops oublient leurs souffrances et Orion ne songe plus à poursuivre les lions et les lynx timides.

VII (XIV). — A POSTUME.

Valeur littéraire et morale. — Il y a plusieurs belles strophes, entr'autres la première et surtout l'avant-dernière. La deuxième *(non, si trecenis...)* et la troisième *(compescit unda, scilicet...)* sont médiocres : le style en est recherché et la pensée tourmentée. Le poète a tant de fois traité ce sujet : « la mort nous attend tous », que ses efforts pour jeter de la variété dans ses compositions aboutissent à la préciosité. La conclusion paraît être celle-ci : « pas n'est besoin de toujours amasser. Il vaut mieux boire son vin soi-même, que de le laisser à ses héritiers. » Comme morale, ce n'est pas relevé.

Étude comparée et lectures à faire. — L'Enfer chez les anciens (Homère, Virgile, Horace), et chez les modernes (Dante, Milton, Fénelon, Chateaubriand). — Job, *L'homme né de la femme* (C. XIV). — Thomas de Celano, *Dies irae.* — Lamennais, *Les morts.* — Lamartine, *La mort de Julia*, *Tombeau d'une mère*, *La Prière.* — Victor Hugo, *Souvenir.* — Brizeux, *La mort de Louise.*

Postume, hélas ! Postume, elles s'écoulent rapides nos années, et nos prières ne retarderont ni la vieillesse qui nous presse avec ses rides, ni l'inflexible mort. Mon ami, quand même à chaque jour qui passe, tu essaierais par trois hécatombes de taureaux, d'attendrir le cœur implacable de Pluton, qui de ses ondes désolées enserre Titye et ce triple corps de Géryon : ces ondes, il faudra les passer un jour, nous tous qui vivons des dons de la terre, rois ou pauvres laboureurs.

En vain essaierons-nous de nous soustraire aux coups sanglants de Mars et aux flots de l'Adriatique qui se brisent en mugissant. En vain, durant les automnes, nous mettrons-nous à l'abri du souffle empoisonné de l'Auster, il faudra l'aller voir, le noir Cocyte aux flots errants et paresseux et la

race coupable de Danaüs et le fils d'Éole, ce Sysiphe, condamné à son éternel labeur.

Il faudra la quitter cette terre, et ta maison, et ton épouse chérie, et de tous ces arbres que cultive ta main, aucun, sinon l'odieux cyprès, ne suivra son maître d'un jour. Un héritier plus digne boira ces Cécubes que tu renfermes sous cent clefs, et sur ton royal parquet il fera ruisseler un vin qu'envierait la table des Pontifes.

VIII (XVI). — A GROSPHUS.

Valeur littéraire et morale. — Les mots sont choisis avec tant de soin, ils se correspondent si bien, le poète sait employer les diverses figures (anaphore, apostrophe, interrogation) avec une habileté si remarquable, toute la pièce est d'un art tellement raffiné, que le lecteur se demande si ce n'est pas trop beau. Il n'est pas facile de concilier l'inspiration, le véritable lyrisme avec un pareil souci de la forme. L'art alexandrin n'a rien produit de plus limé. « Un poète de cette école ne laisse rien au hasard, toutes les expressions sont pesées, la place de chacune est calculée ; une symétrie compliquée arrange les mots, les oppose les uns aux autres, combine savamment les longues et les brèves, ajoute les sonorités de la rime à celles de la quantité, donne à chaque strophe... son allure... sa composition. » (Couat, *La Poésie Alexandrine*, p. 94.) La morale est, à peu de chose près, celle de l'ode : *Rectius vives* (II, v). Le sage modère ses désirs et jouit du présent. C'est toujours la même note épicurienne.

Étude comparée et lectures à faire. — Plaute, *Trin.* II, sc. 1 et 2. — Senèque, *Epist. XXVIII ad Lucilium.* — Bacchylide, *fragm. 28.* — David, *Psaume IV.* — Thomas à Kempis, *De Imitat. Ch.*, I, 2 ; III, 23, 25, 42. — Goethe, *Le Trouvère.* — Boileau, *Épître V.* — V. Hugo, *La grandeur.*

C'est le repos que réclame des dieux le matelot surpris en pleine mer Égée, lorsque de noirs nuages ont voilé la lune et que les astres conducteurs cessent d'éclairer la marche du pilote.

C'est le repos que réclame le Thrace en ses transports belliqueux et le Mède tout éclatant sous son carquois ; le repos, cher Grosphus, que ni diamants, ni pourpre, ni or ne sauraient acheter.

Point de trésor royal en effet, point de licteur consulaire qui puisse chasser les troubles désolants de l'âme et les soucis qui voltigent sous les lambris de nos palais.

Il vit heureux à peu de frais, celui qui sur sa table frugale voit briller la salière paternelle et dont le paisible sommeil n'est point troublé par la crainte ou la passion d'un gain sordide.

Pourquoi en une vie si courte tant d'ardeur à poursuivre mille projets? Pourquoi changer et chercher des terres échauffées par un autre soleil ? En fuyant sa patrie, se fuit-on soi-même ? Mauvais compagnon, le souci escalade les vaisseaux à la proue d'airain, pas à pas il suit la cavalerie et ses escadrons, plus léger que les cerfs, plus léger que l'Eurus chassant les nuages.

Heureux de l'heure présente, que notre esprit évite de se préoccuper de l'avenir et, si la vie est amère, qu'il l'égaie d'un calme sourire : il n'est point de bonheur sans mélange.

Une mort prématurée enlève Achille couvert de gloire : c'est une longue vieillesse qui consume Tithon et peut-être à moi-même le sort va-t-il offrir ce qu'il t'aura refusé.

Autour de toi mugissent cent troupeaux, cent génisses de Sicile ; pour toi hennit cette cavale, digne de l'attelage d'un quadrige ; pour toi ces vêtements de laine deux fois teints dans la pourpre d'Afrique ; mais pour moi, quelques champs, le souffle délicat des Muses de la Grèce et mépriser le vulgaire jaloux : tels sont les dons que m'a faits la Parque, laquelle n'est point trompeuse.

IX (XVIII). — AUX RICHES AVARES.

Valeur littéraire et morale. — Ce mètre ne figure qu'une seule fois dans les œuvres d'Horace. Il est emprunté à Bacchylide (fr. 28) et ne manque pas de majesté. La pièce est animée d'un beau mouvement ; le style a du nerf et de la couleur ; le tableau de la septième strophe (*Pellitur paternos...*) est vécu. Une généreuse colère fait vibrer ces vers. Le fait est d'autant plus digne de remarque, que les odes ne débordent généralement pas de sentiment.

Étude comparée et lectures à faire. — Bacchylide, *Fragm. 28.* — Horace, *Odes*, II, 6, 8, 10 ; III, 1. — Massillon, *L'Avare.* — Victor Hugo, *Pour les pauvres.* — *Soumission à Dieu.*

Ni l'ivoire, ni l'or ne brillent aux plafonds de ma demeure; les poutres de l'Hymette n'y écrasent point des colonnes taillées au fond de l'Afrique ; je n'ai pas, héritier inconnu, envahi le palais d'Attale et de nobles clientes ne tissent point pour moi la pourpre de Laconie.

Mais j'ai ma lyre et la veine heureuse, et tout pauvre que je suis, le riche me recherche. Je n'importune pas davantage les dieux et je ne fatigue pas non plus un ami puissant d'ambitieuses demandes : à elle seule, ma terre de Sabine suffit à mon bonheur.

Le jour chasse le jour, les lunes se succèdent, pressées de s'éteindre. Et toi, si près de ton trépas, tu fais scier le marbre et, oublieux de la tombe, tu élèves des palais, et sur ces bords où mugit la mer de Baïes, trop peu riche en ne possédant que la terre ferme, il te faut reculer le rivage jusque dans les flots.

Que dis-je ? ne vas-tu pas, dans ton avarice, jusqu'à déplacer les bornes du champ voisin, jusqu'à franchir les limites de tes clients ? On les chasse, ce mari et cette femme, emportant dans leurs bras leurs dieux pénates et leurs enfants en haillons.

Et cependant, si riche soit-il, le patron n'a pas à attendre d'autres palais que l'inévitable demeure de l'avide Pluton. Pourquoi viser au delà ? La terre s'ouvre également pour le pauvre et pour les enfants des rois, et le gardien des Enfers n'en a point, gagné par l'or, ramené l'artificieux Prométhée : c'est lui qui retient prisonnier l'orgueilleux Tantale et la race de Tantale. Qu'on l'invoque ou non, c'est lui qui vient délivrer le pauvre au jour où finissent ses peines.

X (XIX). — A BACCHUS.

Valeur littéraire et morale. — Le dithyrambe suppose le désordre ; or, il faut reconnaître, contre l'avis de la plupart des commentateurs, que cette ode suit une marche régulière et n'a du dithyrambe que le nom. Le poète a vu le dieu. Il se sent inspiré, il va chanter. Quels sujets choisir ? Les prêtresses du dieu, l'épouse du dieu, enfin le dieu lui-même et sa victoire sur les mers, les serpents, les géants et les monstres infernaux.

Et non seulement la gradation est observée, mais presque chaque strophe offre un tableau en *trois* traits. Dans les transports de son enthousiasme, le poète garde le souci de la ligne et des proportions, au point que rien ne serait facile comme de mettre cette ode en tableau synoptique. Comment dès lors souscrire à ce vers de Juvénal, *Sat.* VII, 62 : *Satur est quum dicit Horatius Evoe* (traduct. de Boileau, *Art. Poét.* IV, 184 : Horace a bu son soûl quand il voit les Ménades) ? Il y a d'ailleurs trop de mythologie savante. Quant au culte de Bacchus, on sait que les Bacchanales dégénérèrent en orgies qui scandalisèrent même la Rome des Empereurs.

Étude comparée et lectures à faire. — Horace, *Ad Mercurium*, Od. I, 7 ; III, 10. — Ovide, *Métam.* IV, 1-35, *Éloge de Bacchus.* — Claudien, *Enlèvement de Proserpine*, Chant II.— Job, *Vision* (C. IV). — J.-B. Rousseau, *Odes*, III, 3. — V. Hugo, *Ce qu'on entend sur la montagne.*

Sur un rocher à l'écart, j'ai vu, j'ai vu Bacchus enseigner ses chants, — races futures, vous pouvez m'en croire, — et, appliquées à l'entendre, les Nymphes et les oreilles pointues des Satyres aux pieds de chèvre.

Evoé ! mon cœur palpite encore de la terreur qu'il vient d'éprouver : il est en proie à une joie délirante, maintenant que le dieu a rempli mon sein. Evoé ! épargne-moi, Bacchus ! épargne-moi, dieu redoutable, dieu du thyrse funeste !

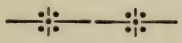
Libre à moi de chanter les Thyades en fureur et la fon-

taine de vin et les ruisseaux pleins de lait, de célébrer à nouveau le miel qui s'échappe du creux des vieux chênes !

Libre à moi encore de chanter le diadème de son heureuse épouse rangé parmi les astres, et la maison de Penthée s'effondrant dans une ruine effroyable, et le trépas de Lycurgue de Thrace.

Tu domptes les fleuves, tu domptes la mer barbare ; sur les monts solitaires, tout humide du jus de la vigne, tu enlaces d'inoffensives vipères les cheveux des Bistonides. Lion aux griffes et à la gueule redoutables, c'est toi qu'on vit repousser Rhétus, quand dans son impiété, à travers les hauteurs des cieux, la cohorte des Géants escaladait le palais de ton père.

Et cependant on disait que plus fait pour les chœurs de danse, pour les ris et les jeux, tu étais peu habile aux combats : en réalité tu n'étais pas moins le dieu de la guerre que le dieu de la paix. En te voyant paré de la corne d'or, Cerbère oublia sa fureur : il remua doucement la queue et à ton départ, il te lécha les pieds et les jambes de sa gueule à trois langues.



ODES CHOISIES D'HORACE.

LIVRE III.

I. — LE BONHEUR DE LA VIE.

Valeur littéraire et morale. — Sauf les deux premières strophes, rien de neuf dans la forme ni dans la pensée, rien qui distingue cette pièce d'un certain nombre d'autres où le même sujet se trouve traité.

Cette ode et les cinq suivantes forment-elles un groupe à part, une sorte de cycle religieux ? On le prétend. Elles ont toutes le même mètre. Si c'est un lien, il est assez faible. La 1re ode, réserve faite pour les huit premiers vers, ressemble de très près à la troisième du deuxième livre, ou à la cinquième ou à d'autres encore. La deuxième est de composition défectueuse, sans unité ni suite. Seule la quatrième a un cachet d'hymne religieux, et encore dirait-on un catalogue d'antiquités historiques et mythologiques. Ces pièces n'ont été composées ni à la même époque, ni pour la même circonstance.

Étude comparée et lectures à faire. — Moyse, *Cieux, entendez ma voix.* — Salomon, *L'avare ne sera point rassasié* (Eccl. v). — Minucius-Félix, *Est-il vrai que la vie du chrétien soit malheureuse ?* — S. Augustin, *L'adversité est la meilleure école de philosophie.* — Lamartine, *La solitude.* — Victor Hugo, *L'homme heureux.*

Je hais le profane vulgaire et je l'écarte. Langues, prêtez-nous un religieux silence ! Prêtre des Muses, je vais dire aux vierges et aux jeunes Romains des chants qui n'ont pas encore été entendus.

Pasteurs redoutables, les rois commandent aux troupeaux de leurs peuples : Jupiter commande aux rois eux-mêmes,

lui qu'illustra son triomphe sur les Géants et dont le sourcil ébranle le monde.

Que l'un étende plus loin que l'autre ses plantations d'arbres ; que celui-ci, de sang plus noble, descende au champ de Mars briguer les honneurs ; que celui-là les lui dispute, qui a sur lui la supériorité de la conduite et de la réputation ; que tel autre se prévale d'un plus grand nombre de clients : le Destin soumet à une égale loi le puissant et le faible et dans l'urne qui les contient s'agitent tous les noms.

Pour qui sent l'épée nue suspendue sur sa tête impie, les mets exquis de la Sicile resteront sans saveur et les chants des oiseaux, les accords de la lyre ne lui ramèneront pas le sommeil. Le doux sommeil ne dédaigne point l'humble toit de l'homme des champs, ni la rive pleine d'ombre, ni Tempé où se jouent les zéphyrs. A qui ne désire que le nécessaire, qu'importent les fureurs de la mer et les coups orageux de l'Arcture qui se couche ou du Chevreau qui se lève et les vignes saccagées par la grêle et ce champ qui ment à ses promesses, quand les arbres en sont à accuser ou les pluies ou les feux dévorants de la Canicule ou les intempéries de la mauvaise saison ?

Les poissons sentent la mer se resserrer devant ces môles jetés jusqu'en ses profondeurs. Là, sans relâche, entrepreneur et esclaves et ce maître dégoûté de la terre font descendre moellons sur moellons ; mais où monte le maître, là montent aussi la crainte et les menaces ; sur la trirème à la proue d'airain le noir souci ne le lâche point ; à cheval, il est en croupe derrière lui.

Mais si le marbre de Phrygie et les habits de pourpre plus éclatants que les astres, si le vin de Falerne et les parfums d'Achémène ne peuvent apaiser ses maux, pourquoi irais-je me bâtir un de ces palais somptueux aux portiques insolents et dans le style du jour? Pourquoi échangerais-je mon vallon de Sabine contre des trésors d'un poids si lourd ?

II. — AUX ROMAINS.

Valeur littéraire et morale. — Pas d'unité, pas de liaison dans les idées. La pièce finit au vers 16. Les quatre strophes qui suivent en font quelque chose de décousu, une mosaïque. Dans la première partie le poète s'adresse à la jeunesse. Dans la deuxième et dans la troisième,on ne voit plus à qui vont spécialement ses conseils. La pensée développée du vers 17 au vers 24 n'a rien de commun ni avec l'idée initiale ni avec l'idée finale.

L'épicurien fait place au stoïcien. Ce n'est plus l'égoïste, l'ami de la vie facile qui parle, c'est le citoyen, le patriote, mais sans grande chaleur. Il a des accents plus vrais, des mots plus expressifs, des tournures plus vives, quand il célèbre le repos et le Massique. La raison en est, apparemment, qu'il se sait mieux écouté dans ce rôle-là que dans celui de grand prêtre.

Frappés de l'incohérence des idées, plusieurs critiques ont cru que cette ode devait n'en faire qu'une avec la suivante. Cette hypothèse est loin d'être invraisemblable : dans les deux pièces le poète développe le même sujet.

Étude comparée et lectures à faire. — Moyse, *Si tu écoutes la voix* (Deuter. XXVIII). — Salomon, *Mon fils, n'oublie pas* (Prov. III). — S. Augustin, *Des chrétiens parfaits seraient de parfaits citoyens.* — Prudence, *Ad Galli cantum.* — S. Paulin de Nôle, *Épître à Licentius.*— S. Grégoire-le-Grand, *Aeterne rerum conditor.* — S. Bernard, *Exhortation à la croisade.* — V. Hugo, *Regard jeté dans une mansarde; Le monde et le siècle.*

Qu'endurci aux durs exercices des camps, il apprenne, le jeune Romain, à supporter sans murmure les rigueurs de la pauvreté ; cavalier redoutable et la lance à la main, qu'il harcèle le Parthe indompté; qu'il marche sans autre abri que le ciel et toujours sur le qui vive !

A sa vue, du haut des remparts ennemis, que l'épouse du tyran qui nous fait la guerre, que sa fille, à la veille de l'hy-

men, s'écrie en soupirant : « Hélas ! puisse mon royal époux, novice en l'art des combats, ne s'en prendre jamais à ce lion farouche, que la rage du sang emporte au milieu du carnage! »

Il est doux, il est glorieux de mourir pour la patrie ! Mais la mort poursuit aussi le fuyard ; elle n'épargne ni les jarrets ni le dos timide d'une jeunesse sans courage.

Étrangère à tout échec humiliant, la vertu brille environnée d'honneurs sans tache et ce n'est pas au caprice du souffle populaire qu'elle élève ou abaisse les faisceaux.

Ouvrant le ciel aux héros dignes de l'immortalité, la vertu se fraie un chemin par des voies inaccessibles et son aile dédaigneuse l'emporte loin des foules rampantes et des fanges de la terre.

Il est aussi pour la fidélité au secret une récompense assurée, et ce n'est pas moi qui consentirai jamais à ce qu'il loge sous le même toit que moi, à ce qu'il s'embarque avec moi sur un léger esquif, celui qui aura divulgué les sacrés mystères de Cérès. Souvent Jupiter outragé enveloppa dans un même châtiment l'innocent et le coupable : rarement la Peine au pied boiteux lâcha sans l'atteindre le scélérat qui fuyait devant elle.

III. — APOTHÉOSE DE ROMULUS.

Valeur morale et littéraire. — L'introduction ne fait que développer ce passage de l'ode précédente : *Virtus recludens immeritis mori Caelum negata tentat iter via Coetusque vulgares et udam spernit humum*, ou ce vers plus concis de la 8e ode du livre IV : *Dignum laude virum Musa vetat mori.* Si dans la pièce précédente le poète a chanté le courage, la vertu, la piété, ici il célèbre la constance dans la justice sans trop réussir à donner à ces vertus respectives une physionomie bien distincte : *facies omnibus una.* D'un stoïcisme exagéré, le début n'est là que pour amener le nom de Romulus,et le nom de Romulus n'est qu'un prétexte au discours de Junon, morceau capital.

Au lieu que dans l'ode *Pastor cum traheret* (I, VIII), Protée (ou Nérée) prédit la ruine de Troie, la reine des dieux prédit ici la grandeur de Rome. Les deux prophéties se répondent et se complètent. Il y a plus de mouvement dans celle-là, plus de majesté dans celle-ci. Le fameux *Justum et tenacem propositi virum Non civium ardor...*, et le passage (49-52) : *aurum inrepertum...*, ont quelque chose de déclamatoire.

Étude comparée et lectures à faire. — David, *Psaumes* XXVI, XLV, LXVII. — Prudence, *Martyre de S. Laurent.* — S. Prosper d'Aquitaine, *A l'orgueilleuse sagesse qui prétend n'avoir pas besoin de la grâce.* — S. Eucher, *Martyre de la légion thébéenne.* — S. Avite, *Satan.* — A. de Vigny, *Moïse.* — Lamartine, *L'homme*, *A lord Byron*, *L'immortalité*, *Le Génie*, *Le bon curé.*

Rien n'ébranle en son cœur de granit l'homme juste et ferme en ses desseins : ni les fureurs d'un peuple qui commande le mal, ni le regard menaçant d'un despote,ni l'Auster, ce roi turbulent de l'Adriatique inquiète, ni la main puissante de Jupiter tonnant : que le ciel se brise et s'écroule, ses débris le frapperont, il ne tremblera pas.

C'est par cette constance que Pollux et Hercule, après

tant de courses, purent atteindre aux palais de l'éther, où à côté d'eux admis au banquet divin, Auguste arrose de nectar ses lèvres immortelles. C'est par elle, ô Bacchus, notre père, que tu méritas d'être traîné par des tigres forcés de courber sous le joug leur tête indocile. C'est par elle qu'emporté sur les coursiers de Mars, Quirinus put échapper à l'Achéron, après que Junon eut fait entendre ces paroles favorables dans le conseil des dieux :

« Ilion, Ilion, un juge fatal et criminel, une femme étrangère t'a réduite en cendres : du jour où Laomédon osa frustrer les dieux du salaire convenu, avec ton peuple et ton chef perfide, victime, tu fus livrée à ma vengeance et à celle de la chaste Minerve. Il n'étale plus ses charmes, l'hôte trop fameux de l'adultère Lacédémonienne ; elle n'a plus, la race parjure de Priam, le bras d'Hector pour briser la vaillance des Grecs et elle s'est enfin éteinte, cette guerre que nos dissensions avaient trop prolongée.

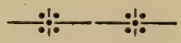
Aussi bien, suis-je prête à sacrifier à Mars et mes amers ressentiments et cet odieux petit-fils qu'enfanta la prêtresse troyenne. Qu'il soit même, celui-ci, introduit au séjour de la lumière, qu'il savoure à longs traits les sucs du nectar et qu'il prenne rang parmi les dieux apaisés, j'y consens. Pourvu qu'entre Ilion et Rome gronde une mer immense, que ses enfants règnent sur n'importe quelle plage, heureux dans leur exil ! Pourvu que les troupeaux bondissent sur la tombe de Priam et de Pâris et que la bête sauvage y cache impunément ses petits, qu'il brille d'un éclat immortel, le Capitole, et que Rome mette sa fierté à dicter des lois aux Mèdes vaincus. Qu'elle étende au loin la terreur de son nom jusqu'à ces plages reculées où la mer intérieure sépare l'Europe de l'Afrique, où le Nil arrose les campagnes de ses flots débordés.

Cet or qu'elle n'a point recherché jusqu'ici et qui ne sera jamais mieux à sa place qu'au sein même de la terre, si elle est assez généreuse pour le dédaigner, plutôt que pour le con-

vertir par un rapt sacrilège à de profanes usages, quelles que soient les bornes du monde, elle les atteindra de ses armes, impatiente de voir en quel climat les feux du ciel, en quel climat les brouillards et les pluies exercent leurs ravages.

Mais ces destinées, je ne les présage aux belliqueux enfants de Quirinus qu'à cette condition, c'est que jamais par une piété mal entendue ou par trop de confiance dans leurs forces, ils ne penseront à relever les murs de Troie, berceau de leurs ancêtres. Troie, renaissant sous de funestes auspices, verrait renaître sa cruelle infortune, car moi-même j'y conduirais mes bataillons victorieux, moi l'épouse et la sœur de Jupiter. Dût Apollon relever trois fois ses murs d'airain, trois fois ils retomberaient sous les coups de mes Argiens; trois fois l'épouse captive aurait à pleurer son époux et ses enfants. »

Mais de tels sujets ne conviennent pas à une lyre folâtre. Que prétends-tu, ô Muse ? Imprudente, cesse de rapporter les entretiens des dieux et d'en rabaisser la grandeur par la faiblesse de tes accords.



IV. — A CALLIOPE.

Valeur morale et littéraire. — Le protégé des Muses est en sûreté partout (cf. *Od.* IV, III, 1-12) : c'est la pensée développée dans la première partie ; la force brutale croule sous son propre poids, tel est le thème de la deuxième. Il y a de curieuses analogies de pensée, d'expression et de procédé avec l'ode : *Integer vitae scelerisque purus* (I, XXII). La pièce entière n'est qu'une imitation ou une traduction du grec. La mythologie y tient trop de place : ce n'est, surtout dans la seconde partie, qu'une accumulation de noms légendaires, sans grand souffle lyrique. Les vers du début sont de beaucoup les meilleurs de la pièce.

Étude comparée et lectures à faire. — S. Grégoire de Nazianze, *J'étais un tendre enfant.* — Prudence, *Combat de la Débauche et de la Tempérance ; Hymne avant le sommeil.* — Malherbe, *A Louis XIII.* — Lamartine, *L'enthousiasme ; La Providence à l'homme.* — Montalembert, *La force des moines.*

Descends du ciel et dis-nous, Calliope, ô ma Reine, dis-nous donc sur ta flûte une longue mélodie, ou, si tu le préfères, dis-nous-la simplement de ta voix sonore ou fais-la retentir sur la lyre d'Apollon.

L'entendez-vous ? ou suis-je le jouet d'un aimable délire ? Il me semble l'entendre et mes pas s'égarer dans les bois sacrés tout pleins de la fraîcheur des ruisseaux et des brises.

Dans mon enfance, un jour que las de mes jeux, je m'étais endormi sur cette pointe du Vulture Apulien qui s'étend au delà de l'Apulie, ma terre natale, de merveilleuses colombes vinrent me couvrir d'une frondaison nouvelle et ce qui, paraît-il, fut regardé comme un prodige par tous ceux qui habitent le nid si haut perché d'Achérontie, les taillis de Bantia et les champs fertiles de l'humble Forentum, c'est que j'eusse pu reposer à l'abri des noires vipères et des ours et

fusse ainsi caché sous cet amas sacré de myrte et de laurier : enfant qui ne s'effraie point, protégé par les dieux

Votre enfant, je le suis toujours, ô Muses, je suis toujours sous votre protection, que je gravisse mes montagnes de Sabine, ou que m'attirent la fraîche Préneste, la colline de Tibur ou les rivages de Baia. C'est parce que j'aime vos fontaines et vos chœurs de danse, que j'ai pu échapper à la déroute de Philippes, à cet arbre maudit, à ce Palinure de la mer de Sicile. Aussi longtemps que vous serez avec moi, matelot, j'affronterai gaiement les fureurs du Bosphore ; voyageur, les sables brûlants du rivage assyrien ; respecté de tous, je visiterai le Breton, si cruel à ses hôtes, et le Concanien qui s'enivre du sang de ses coursiers ; je visiterai le Gélon, armé de flèches et le fleuve de Scythie.

C'est vous, dans la grotte Piéride, qui délassez le grand César, quand il ramène au sein des villes ses cohortes fatiguées des combats, n'aspirant lui-même qu'à trouver le repos. C'est vous, ô bonnes déesses, qui lui donnez des conseils de clémence et vous n'avez qu'à vous en applaudir.

Nous savons comment il écrasa sous les coups de sa foudre les Titans impies et leur sauvage cohorte, Celui qui commande à la terre immobile, à la mer agitée par la tempête et qui, à lui seul, dans l'équité de son pouvoir, gouverne et les cités et les royaumes sombres et les dieux et la foule sans nombre des mortels.

Ils avaient inspiré à Jupiter une terreur profonde, ces jeunes monstres, si fiers de leur force, ces frères s'efforçant d'entasser le Pélion sur le sombre Olympe. Mais que pouvait Typhée et le robuste Mimas ? que pouvait Porphyrion à la menaçante stature ? Et Rhétus et Encelade avec son audace à lancer des troncs déracinés, que pouvaient-ils, dans ce choc brutal, contre l'égide retentissante de Pallas ? D'un côté se tenait debout l'ardent Vulcain, de l'autre l'auguste Junon et le dieu qui jamais ne déposera le carquois, le dieu qui bai-

gne ses cheveux flottants dans l'onde pure de Castalie et qui habite les champs sauvages de la Lycie et la forêt qui le vit naître : Apollon, dieu de Délos et de Patare.

La force sans prudence croule sous son propre poids. La force que la sagesse modère, les dieux eux-mêmes se plaisent à l'élever, de même qu'ils abhorrent la force qui ne médite que le crime : tel est mon sentiment et j'en ai pour garant Gyas aux cent bras et le trop fameux Orion, qui osa attenter à la chasteté de Diane et que la vierge accabla sous ses traits.

La Terre gémit d'écraser sous son poids les Géants qu'elle enfanta ; elle pleure ses fils précipités par la foudre dans le noir Orcus ; les feux que vomit Encelade ne parviennent pas à dévorer l'Etna qui l'oppresse ; bourreau immortel du crime, le vautour ne lâche point les entrailles de l'impudique Titye et trois cents chaînes retiennent à jamais le trop ardent Pirithoüs.

V. — RÉGULUS.

Valeur morale et littéraire. — Le poème peut se résumer dans ce vers : *Dulce et decorum est pro patria mori* (III, II, 13). Il est fait, l'on peut dire, de deux tableaux qui forment contraste : lâcheté des soldats de Crassus et, en regard, héroïsme de Régulus. Ce parallèle, l'heureux mélange du discours direct et indirect communiquent à l'ode la vie et le mouvement.

Il est à craindre que le dévouement de Régulus ne soit une légende, ou du moins qu'il n'ait été fort grossi et embelli (cf. Walckenaer, *Hist. d'Hor.*, II, 141).

Nous avouerons aussi que la concision de certains passages nuit à la clarté.

Enfin il faut reconnaître que le stoïcisme de Régulus est exagéré. Des sentiments comme ceux que le poète prête à son héros ont quelque chose de choquant. Régulus n'est pas plus près de la nature que le *Justum ac tenacem propositi virum.* Il n'est pas « humain ».

Étude comparée et lectures à faire. — Job, *Où étais-tu quand je jetais ?* (C. XXVIII). — Tertullien, *Le martyre.* — S. Cyprien, *Aux chrétiens apostats ; Aux chrétiens persécutés ; Rachat d'esclaves ; Il se dispose au martyre.* — S. Augustin, *Au comte Boniface révolté.* — Prudence, *Ste Eulalie.* — Fénelon, *Dialogue du connétable de Bourbon et de Bayard.* — Voltaire, *Lusignan à sa fille.*

Jupiter règne aux cieux : nous en croyons sa foudre. Auguste sera le dieu de la terre, lui qui a rangé sous ses lois le Breton et le Parthe redoutable.

Quoi ! le soldat de Crassus a pu vivre, époux avili d'une femme étrangère ! et, ô sénat, ô renversement des mœurs ! le Marse et l'Apulien ont pu vieillir sous un roi Mède, attachés à la glèbe d'un beau-père ennemi, oubliant les anciles et leur nom et la toge et l'éternelle Vesta, quand le Capitole, quand Rome est encore debout !

Voilà ce que voulait prévenir le génie prévoyant de Régulus, quand il refusait de souscrire à un traité honteux et de donner un exemple qui eût plus tard entraîné notre perte, si on ne laissait périr dans les fers une jeunesse indigne de pitié :

« Je les ai vues, moi, disait-il, suspendues aux temples de Carthage, ces enseignes et ces armes, que nos soldats ont rendues sans combat ; je les ai vus, moi, ces concitoyens, ces hommes libres, les mains liées derrière le dos ; j'ai vu ces portes laissées ouvertes, et livrés à la culture ces champs que nos armes avaient ravagés. Et vous croyez qu'il vous reviendra plus vaillant le soldat que vous aurez racheté à prix d'or ? A la honte vous ajoutez le dommage : une fois teinte de pourpre, la laine ne reprend jamais la couleur perdue ; une fois banni, le vrai courage ne daigne plus rentrer dans un cœur avili. Quand, échappée aux mailles épaisses du filet, la biche osera combattre, celui-là sera brave, qui s'est livré à nos perfides ennemis, et dans un nouveau combat il écrasera les Carthaginois, celui qui, sans résister, a senti la courroie lui serrer les bras et qui a tremblé devant la mort. Il a, celui-là, ne sachant comment sauver sa vie, il a traité de la paix au milieu du combat. O honte, ô grande Carthage, d'autant plus grande que la ruine de l'Italie est plus déshonorante ! »

On dit que se regardant comme un citoyen dégradé, il repoussa les embrassements de sa chaste épouse et ses petits enfants et que, farouche, il tint fixé sur la terre son mâle regard, jusqu'à ce que son conseil, sans exemple encore, eût entraîné le sénat chancelant et que, noble exilé, il s'échappât du milieu de ses amis en pleurs.

Il savait bien quelles tortures lui réservait un barbare bourreau et, cependant, à écarter ses proches qui voulaient le retenir et le peuple qui essayait de retarder son départ, il ne mit pas un autre air, que si, ayant fini de juger les longs procès de ses clients, il fût parti pour sa campagne de Vénafre ou pour Tarente de Lacédémone.

VI. — AUX ROMAINS.

Valeur morale et littéraire. — Le respect des dieux et l'austérité des mœurs font les grandes nations et les races fortes; l'oubli des dieux et la violation des lois morales sont la ruine des empires et des générations. Ce thème nous est exposé en deux tableaux; l'impiété des Romains et le relâchement de leurs mœurs attirent sur leurs têtes les plus grands maux ; l'antique vertu des Romains et leur piété les ont fait triompher de tous leurs ennemis. Ce contraste produit le meilleur effet. Le style est remarquable de force et de gravité, sauf dans ce passage : *ubi montium mutaret*, etc. Il y a là de la mièvrerie.

Étude comparée et lectures à faire. — Baruch, C. III. — Tertullien, *La puissance de Rome ne vient pas des dieux.* — S. Jérôme, *Exhortation à la vie solitaire ; Tentations au désert.* — Prudence, *Sur les mœurs du siècle.* — Racine, *1er chœur d'Esther.* — A. Chénier, *Jeune captive.* — Lamartine, *Peuple, du crime de tes pères.*

Sans l'avoir mérité, tu expieras les crimes de tes pères, ô Romain, tant que tu n'auras pas relevé les sanctuaires des dieux et leurs temples qui s'écroulent et leurs statues honteusement noircies par la fumée.

Si tu commandes au monde, c'est parce que tu t'es reconnu inférieur aux dieux : là est la source de ta grandeur, là aussi l'origine de tes revers : c'est parce qu'elle les avait méprisés, que les dieux ont fait fondre tant de maux sur la malheureuse Hespérie.

Par deux fois déjà les guerriers de Monèse et de Pacorus ont repoussé nos efforts, que désavouait le ciel et ils se font gloire d'avoir garni de nos dépouilles leurs modestes colliers. En proie aux séditions, Rome a failli succomber sous les coups du Dace et de l'Éthiopien : du Dace, que sa flotte

rendait redoutable, de l'Éthiopien, plus habile encore à lancer ses flèches.

Notre siècle, fécond en crimes, a commencé par souiller le mariage et les générations et les familles : sortis de cette source, tous les malheurs ont fondu sur la patrie et sur le peuple.

Ils n'étaient point nés de tels parents, ces jeunes Romains qui rougirent les mers du sang Carthaginois et vainquirent Pyrrhus, le puissant Antiochus et le terrible Annibal ; mais c'étaient les mâles descendants de rustiques soldats : ils avaient appris à remuer la glèbe avec le hoyau sabin et à la voix d'une mère rigide, ils savaient rapporter sur leurs épaules le bois coupé dans la forêt, quand le soleil,allongeant l'ombre des montagnes, délivrait de leurs jougs les bœufs fatigués et fuyant sur son char amenait l'heure chérie du repos.

Que n'altère point le cours désastreux du temps ? Moins bons que leurs aïeux, nos pères ont eu en nous des fils qui valent moins qu'eux et qui bientôt donneront le jour à une génération plus dépravée encore.

VII (VIII). — A MÉCÈNE.

Valeur morale et littéraire. — « Ces strophes sont peu lyriques, et ne se font remarquer que par leur élégante simplicité. Si, pour l'art, cette pièce est une des moindres de notre poète, elle est pour son biographe une des plus importantes ; les événements du temps qu'elle rappelle, certaines habitudes des Romains auxquelles elle nous initie, le jour qu'elle jette sur le caractère d'Horace que toute sa philosophie n'affranchissait pas des superstitions de sa religion, les lumières qu'elle nous donne sur le caractère de Mécène et sur l'intime familiarité qui existait entre l'homme d'État et le poète, appellent sur cette ode toute notre attention » (Walckenaer). Un mot encore pour signaler sa tendance épicurienne, qui la distingue si nettement d'avec les six odes qui précèdent.

Étude comparée et lectures à faire. — Prudence, *Ad incensum lucernae.* — S. Paulin de Nôle, *Le pèlerinage anniversaire de S. Félix.* — Millevoye, *Anniversaire.*

Célibataire, qu'ai-je bien à faire aux calendes de Mars ? Que peuvent bien signifier ces fleurs et cette cassolette pleine d'encens et ce brasier préparé sur ce vert gazon ? Voilà qui t'étonne, toi qui n'ignores rien des usages de nos deux langues.

J'avais fait vœu à Bacchus d'un doux festin et d'un chevreau blanc, le jour où la chute d'un arbre faillit me mettre au tombeau. Cette fête, que l'année nous ramène, il faut qu'elle voie, avec la poix dont il est cacheté, sauter le liège de cette amphore faite à boire la fumée depuis le consulat de Tullus.

Vide cent fois ta coupe, Mécène, à ton ami réchappé et prolonge jusqu'au jour la vigilante clarté des flambeaux : Foin des cris et des colères ! Gardien de Rome, trêve à tous tes soucis ! Elle a succombé l'armée du Dace Cotison et

tournant ses armes contre lui-même, le Mède est en proie à des dissensions qui vont le perdre. Il a fait sa soumission, le Cantabre, ce vieil ennemi des côtes d'Espagne : une chaîne tardive en a eu raison. Déjà le Scythe, détendant son arc, songe à quitter nos frontières.

Laisse là tout : simple particulier, pourquoi tant te préoccuper des dangers que peut courir l'État ? Tout entier au plaisir, saisis au passage les dons de l'heure présente et à demain les affaires sérieuses !

VIII (XVII). A ELIUS LAMIA.

Valeur morale et littéraire. — Walckenaer parle de « médiocre impromptu peu digne de figurer » dans le recueil des Odes. « C'est un badinage, dit-il, qui commence exprès d'une manière pompeuse, afin de se terminer burlesquement par un détail très rustique. On a eu raison de comparer cette ode au fameux sonnet de Scarron, qui commence par ces mots :

Superbes monuments de l'orgueil des humains,

et se termine par la description d'un vieux pourpoint noir qui est percé par le coude... Horace y met en contraste la haute naissance de Lamia et les grands faits de ses ancêtres avec ses occupations de campagne... »

Aux commentateurs qui jugent cette pièce indigne d'Horace et qui la veulent supprimer ou corriger, Dillenburger répond que c'est un badinage et rien de plus. Il ne faut donc pas y chercher autre chose qu'un badinage : « *en carmen, quod si non grave et sublime, si multiplici artificio non limatum, si orationis luminibus non exornatum est, tamen non caret venustate et gratia. Neque sunt ii probandi qui versus 24 ejiciendos censebant.* » Pas n'est besoin, dit un autre, d'y promener le fer. Ce très gracieux poème n'est qu'un caprice de la joyeuse verve d'Horace ; comme il est très habilement arrangé, les interprètes s'y sont laissé prendre.

Nous estimons que c'est une chanson de table et qu'elle vaut pour le fond et la forme, beaucoup d'autres chansons du même genre composées par notre poète.

Étude comparée et lectures à faire. — Prudence, *Hymne avant le sommeil.* — Racine, *Mercredi à Laudes.* — Millevoye, *Chute des feuilles.* — V. Hugo, *A un riche.* — Anatole de Ségur, *Demain, Reine.*

Elius, toi dont la noblesse remonte aux vieux Lamus (car c'est de là, à ce que nous rapportent d'illustres mémoires, que fut donné leur nom aux premiers Lamia et à toute leur des-

cendance et tu tires ton origine de cet illustre chef, qui, le premier, dit-on, régna sur les murs de Formies et étendit son empire sur ces rivages de Marica que baigne le Liris), demain une tempête déchaînée par l'Eurus jonchera la forêt de feuilles sans nombre et le rivage d'algues inutiles, ou bien elle m'aura trompé, la corneille centenaire qui annonce la pluie.

Prépare un lit de bois sec : il en est temps encore. Demain, entouré de tes serviteurs libres de tout travail, tu auras soin d'offrir à ton bon Génie une coupe de vin pur et un porc de deux mois.

IX (XXI). A SON AMPHORE.

Valeur morale et littéraire. — C'est une ode bachique, vive, gracieuse, symétriquement construite et divisée en deux parties distinctes, chacune de trois strophes. Il faut en admirer l'unité, la variété, le ton lyrique et la richesse d'élocution. Sachons gré au poète de chanter Bacchus dans une langue pour ainsi dire chaste.

Étude comparée et lectures à faire. — S. Orient, *Vous ne songez point à la mort.* — Lamartine, *Pourquoi mon âme est-elle triste?* — V. Hugo, *Lorsque l'enfant paraît; C'était une humble église au cintre surbaissé.* — Anatole de Ségur, *Les hôtes.* — Déroulède, *Le bon gîte.*

O amphore, ma mie, née comme moi sous le consulat de Manlius, soit que tu portes en ton sein les pleurs ou les ris, les querelles et les folles amours ou le facile sommeil, à quelque intention qu'ait été recueilli le Massique que tu gardes, tu es digne qu'on te produise en un si beau jour ! Descends, Corvinus te l'ordonne, et viens épancher les flots de ce vin que l'âge a rendu si doux. Tout imbu qu'il est des doctrines socratiques, son austérité ne fera pas qu'il te dédaigne : on sait qu'un vin pur réchauffa plus d'une fois la vertu du vieux Caton lui-même.

A la muse rebelle tu sais faire une douce violence et de ta joyeuse liqueur dévoiler les soucis des sages et leurs plus secrètes pensées.

Tu rends l'espérance aux âmes inquiètes et tu relèves l'énergie du pauvre : avec toi il ne craint plus ni la colère des têtes couronnées ni le glaive du soldat.

Et Bacchus, et Vénus, si elle est de la partie, et les Grâces, ces inséparables, et les flambeaux toujours ardents te feront durer jusqu'à l'heure où Phébus revient chasser les astres.

X (XXIV). CONTRE L'AVARICE.

Valeur morale et littéraire. — C'est une véhémente charge contre la richesse (Cf. *Od.* II, IX ; III, I). Notre poète crie à sa manière : *vae divitibus.* Ce rôle lui va bien, à lui que Mécène a mis à l'abri du besoin. Les lèvres de ce joyeux viveur sont évidemment faites pour prononcer le fameux mot : *quid leges sine moribus?* Le style a de la force, de la hardiesse et de la dignité. Les pensées, à la vérité très hautes, qu'on rencontre dans cette ode, ne sont guère que la répétition de ce qui s'est dit ailleurs ; mais Horace, et c'est là son plus grand mérite, a su développer son poème sans le secours de la mythologie.

Étude comparée et lectures à faire. — David, *Psaume XLVIII.* — Hildebert, *Les écus.* — J.-B. Rousseau, *Aveuglement des hommes.* — Lamennais, *La mère et la fille.* — Balzac, *L'Avare Grandet.* — E. Hello, *Le veau d'or* (*L'homme*, p. I).

Avec des richesses plus grandes que les trésors encore intacts de l'Arabie et de l'Inde opulente, quand tu envahirais pleinement de tes vastes constructions les deux mers de Tyrrhène et d'Apulie, une fois que le cruel Destin se mettra à enfoncer ses clous de diamant sur le faîte de ta demeure, tu ne pourras dérober ton âme à la crainte, ni ta tête aux filets de la mort.

Plus heureux les Parthes en leurs déserts, quand, fidèles à leurs coutumes, ils traînent sur un chariot leurs demeures vagabondes ! Plus heureux les Gètes sauvages : des champs sans limites fixes leur produisent en liberté tous les fruits et les dons de Cérès ; ils n'aiment pas à cultiver plus d'un an le même sol et, leur tâche finie, un autre les soulage en reprenant leur place. Là, sans arrière-pensée, une nouvelle épouse montre de la bienveillance à des enfants qui n'ont plus leur mère ; là l'épouse n'impose point, fière de sa dot, ses volontés à son mari et ne s'en laisse pas accroire par

quelque brillant séducteur. C'est une riche dot que la vertu des parents, que l'éloignement pour un époux étranger, que le chaste respect de la foi jurée. Chez eux l'infidélité est un crime et la mort en est le prix.

O quel qu'il soit celui qui voudra mettre un terme à nos guerres impies, à nos fureurs civiles, s'il tient à ce que le titre de Père des cités soit gravé sur ses statues, qu'il ne craigne pas de réprimer la licence indomptée : il sera grand devant la postérité, puisqu'aussi bien, ô crime déplorable ! nous haïssons la vertu, quand elle est bien vivante, pour la réclamer jalousement quand elle n'est plus.

A quoi bon des plaintes amères, si le châtiment n'est pas là pour couper le mal en sa racine ? Que peuvent des lois toujours vaines, quand les mœurs font défaut, quand rien n'arrête le marchand, ni la zone torride avec ses feux brûlants, ni ces plages voisines de Borée, où la neige se durcit sur un sol glacé, quand d'habiles marins se jouent des flots en furie ; quand la pauvreté, devenue le suprême opprobre, nous fait tout faire, tout souffrir et délaisse l'âpre sentier de la vertu ?

Ou bien portons-les au Capitole, où nous appellent les cris et les applaudissements de tout un peuple, ou jetons-les à la mer prochaine ces diamants, ces pierreries et cet or inutile, source de tous nos maux. Si notre repentir est sincère, il faut déraciner les germes de nos honteuses passions et, par des goûts plus mâles, retremper nos âmes trop énervées.

Laissé à lui-même, le jeune Romain ne sait monter à cheval ; la chasse lui fait peur ; en revanche il excelle à jouer, au cerceau grec ? c'est comme tu veux ; au dé prohibé par la loi ? c'est comme tu préfères, pendant que son père, au mépris de toute bonne foi, trompe un associé, dans la part des bénéfices, trompe un hôte et précipite ainsi la fortune d'un indigne héritier. Elles s'accroissent sans doute ces monstrueuses richesses et pourtant il manque toujours je ne sais quoi à cette fortune destinée à rester incomplète.

XI (XXX). ÉPILOGUE.

Valeur morale et littéraire. — Horace n'ignorait point sa valeur, nous l'avons déjà dit (*Od.* II, VIII, 38 *note*). La modestie n'étant point le fait de l'antiquité païenne, notre poète ne fait pas difficulté de proclamer la haute opinion qu'il a de lui-même. Soyons-lui d'autant moins sévères que la postérité lui a donné raison : Horace n'est pas mort tout entier ; ses œuvres sont dans toutes les mains. Sa morale facile est pour une part dans le succès de ses vers. Son lyrisme, il faut pourtant l'avouer, n'a certainement ni l'ampleur pindarique ni l'onction pénétrante et joyeuse des liturgistes chrétiens, ni l'envolée ou la puissance des lyriques modernes. Somme toute, c'est Béranger son héritier le plus direct.

Remarquons en passant que le poète se sert ici du même mètre que dans le prologue du livre I (*Maecenas atavis...*), et qu'il traite le même sujet que dans la 20e et dernière ode du livre II, avec plus d'enthousiasme, il est vrai, et plus de solennité.

Étude comparée et lectures à faire. — Ovide, *Epilogue des Métamorphoses.* — Salomon, *Vanité des vanités* (Eccl. I). — S. Luc, *Cantique de la Vierge.* — Prudence, *Le poète chrétien.* — Alcuin, *Epitaphe.* — Adam de St-Victor, *Epitaphe.* — Malherbe, *Ode à Marie de Médicis ; Ode au Roi.* — Boileau, *Epître I, 180.* — Lebrun, *Exegi monumentum.* — Millevoye, *Le poète mourant.* — V. Hugo, *Dernier chant* (Odes et Ballades). — L. Veuillot, *Epitaphe.*

Je l'ai achevé, ce monument plus durable que l'airain, plus grand que ces pyramides bâties de la main des rois ! Rien ne pourra le renverser : ni les pluies rongeuses, ni l'Aquilon fougueux, ni l'innombrable série des années, ni la course emportée du temps.

Je ne mourrai pas tout entier et la meilleure partie de

moi-même échappera à la Parque. Toujours jeune, ma gloire grandira dans la postérité, tant que la Vestale silencieuse accompagnera le Pontife montant au Capitole. Né sur ces bords où mugit l'impétueux Aufide, dans ces champs arides où Daunus régna sur un peuple de laboureurs, on dira que m'élevant d'une humble condition au sommet de la fortune, j'ai plié le premier les chants de l'Éolie aux mètres italiens.

O Melpomène, enivre-toi d'un légitime orgueil et du laurier de Delphes daigne ceindre mon front.

ODES CHOISIES D'HORACE.

LIVRE IV.

I (II). A JULLE ANTOINE.

Valeur morale et littéraire. — La première moitié de l'ode est incontestablement la plus belle et la plus connue ; elle fait l'éloge de Pindare, et cet éloge, magnifique de mouvement, a contribué peut-être plus que ses œuvres, à immortaliser le poète grec. Parfois l'expression est un peu vague.

L'autre moitié, beaucoup moins remarquable, célèbre le talent poétique de Julle Antoine. Il s'y rencontre une louange fine et délicate d'Auguste. Le reste offre presque partout un texte qui a beaucoup exercé la sagacité des critiques.

Étude comparée et lectures à faire. — St Augustin, *Caractère littéraire des écrivains sacrés.* — Chênedollé, *Isaïe.* — Lamartine, *Le Génie*, *La poésie sacrée.*

Vouloir rivaliser avec Pindare, ô Julle, c'est tenter de s'élever sur ces ailes de cire que fabriquait Dédale, pour donner son nom au cristal des mers.

Comme un torrent qui tombe de la montagne, quand, grossi par les orages, il franchit ses bords accoutumés, Pindare bouillonne et se précipite : source sans fond, fleuve sans rivages.

A lui le laurier d'Apollon, soit qu'à travers d'audacieux dithyrambes il déroule ses mots nouveaux, soit qu'il s'emporte en des rythmes dégagés de toute loi ; soit qu'il chante les dieux ou les rois, enfants des dieux, par qui les Centaures furent frappés d'un juste trépas et étouffée la flamme de la

terrible Chimère; soit qu'il célèbre l'athlète ou le coursier que la palme d'Élide ramène comme un dieu au sein de la patrie, et lui fasse un de ces dons plus précieux que cent statues ; soit enfin qu'il pleure un jeune époux ravi à une épouse désolée et qu'élevant jusqu'aux cieux sa force, son courage et ses mœurs dignes de l'âge d'or, il le dispute à la nuit infernale.

Un souffle puissant, ô Antoine, soulève le cygne de Dircé chaque fois qu'il s'élance sur la cime des nues. Pour moi, semblable à l'abeille du mont Matinus qui s'en va butinant au prix de mille efforts les sucs embaumés du thym, c'est sur la lisière des bois, sur les rivages du frais Tibur, qu'humble poète, je forge péniblement mes vers.

Poète à la lyre plus sublime, c'est à toi qu'il appartiendra de chanter César, quand, le front orné du laurier conquis, il traînera à sa suite, sur la colline sacrée, les farouches Sicambres : César, le plus précieux et le plus utile présent que les destins et les dieux dans leur bonté aient jamais fait à la terre ou lui fassent jamais, lors même que nous retournerions à l'antique âge d'or.

A toi de chanter les jours de fête et les jeux publics de la cité et le Forum fermé à tout procès, quand, après tant de prières, Auguste nous reviendra triomphant.

Moi-même alors, si ma voix mérite de se faire entendre, je la joindrai pour une bonne part à la tienne et, heureux du retour de César, je chanterai : « ô beau jour ! ô jour de gloire ! »

Et tandis que le premier tu donneras le signal de l'*io triumphe*, ce n'est pas une fois qu'avec toute la ville nous dirons : Io ! Triomphe ! et que nous ferons fumer l'encens en l'honneur des dieux qui nous furent si propices.

Toi, dix taureaux, autant de génisses t'acquitteront de ton vœu. A moi il suffira d'un jeune veau, qu'on a séparé de sa mère et qui, victime destinée à mon sacrifice, est en train

de grandir en un gras pâturage. Son front offre l'image du croissant lumineux de la lune à son troisième lever ; une tache qu'il porte est aussi blanche que neige, le reste de son pelage est fauve.

II (III). A MELPOMÈNE.

Valeur morale et littéraire. — Voici un petit chef-d'œuvre. Autant l'inspiration en est religieuse, autant la forme en est harmonieuse. Il ne se peut plus de réserve, de grâce et de simplicité. Le lecteur, que le ton de l'*Exegi monumentum* avait peut-être choqué ou que les faciles amplifications du *Maecenas atavis* avaient fatigué, cette fois se laisse conquérir pleinement. C'est en réalité son propre éloge que fait Horace, mais il s'y prend avec une habileté consommée. Son poème est le triomphe de la mesure. Cela dit, nous ajouterons qu'on y chercherait vainement une pensée neuve. On lit dans Walckenaer (*ouvr. cit.*, II, 363) : « Scaliger, aussi bizarre dans l'expression de son admiration qu'outré dans ses critiques, a dit qu'il aimerait mieux avoir fait cette ode que de posséder la couronne d'Aragon ». Ce bon Scaliger !...

Étude comparée et lectures à faire. — S. Paulin de Nôle, *Première réponse à Ausone.* — S. Jérôme, *Contre les lettres païennes.* — V. Hugo, *Fonction du poète ; Pan.* — Lamartine, *Adieux à la poésie.* — A. de Musset, *La nuit de Mai.* — Laprade, *L'âme du poète.*

Celui qu'à sa naissance tu as une fois regardé d'un œil favorable, celui-là, ô Melpomène, les jeux isthmiques ne le signaleront pas aux luttes du pugilat ; un coursier impatient n'emportera pas aux plaines d'Achaïe son char victorieux ; nul exploit guerrier ne le montrera au Capitole, le front ceint du laurier de Délos, pour avoir confondu l'orgueil menaçant des rois. Mais les eaux qui arrosent la fertile Tibur, et l'épaisse chevelure de ses bois feront de lui l'émule célèbre des chantres d'Éolie.

Rome, la reine des cités, veut bien me donner une place dans le chœur aimable des poètes, et déjà la dent de l'envie se lasse de me déchirer. O Piéride, qui modères à ton gré

les doux frémissements de ma lyre d'or ; ô toi qui pourrais même, s'il t'en prenait caprice, prêter le chant du cygne aux poissons muets, c'est à ta seule faveur que je dois d'être montré au doigt par les passants comme le maître inspiré de la lyre romaine : si je vis et s'il est vrai que je plaise, c'est à toi seule que je le dois.

III (IV). ÉLOGE DE DRUSUS.

Valeur morale et littéraire. — Deux parties de 36 vers chacune et séparées par la strophe du milieu (vers 37-40) qui donne l'idée générale de l'ode : voilà toute la pièce. C'est *l'éloge des Drusus* (vers 37). Le poète a eu l'ingénieuse idée de mettre cet éloge dans la bouche d'Annibal, le plus fier ennemi du nom romain (voir les autres odes à discours : I, VIII ; III, III et V) ; de la sorte, il dramatise fortement son œuvre. La comparaison du début de l'ode est de grand style et d'allure bien lyrique ; celle qui suit est obscure, disproportionnée, inutile, franchement mauvaise ; mauvaise aussi, pédantesque et froide, l'incise : *quibus mos unde deductus*, etc. Au point de vue de la vérité, le vers : *fortes creantur fortibus et bonis*, prêterait à chicane comme trop général. Annibal se fait trop humble. A part ces légères taches, l'ode est à ranger parmi les plus remarquables du poète. Le vers jaillit puissant, majestueux et sonore. La langue est forte.

Étude comparée et lectures à faire. — Orose, *Combien les triomphes de Rome coûtèrent de larmes.* — Prudence, *Hymne à S. Laurent.* — Musset, *Rolla (Lorsque le jeune aiglon...).* — Lamartine, *Bonaparte ; l'Enthousiasme.* — L. Veuillot, *Tu es Petrus.* — Michelet, *La leçon de l'hirondelle.*

Tel l'aigle, ministre de la foudre, à qui le roi des dieux, pour l'avoir trouvé fidèle aux jours du blond Ganymède, a remis l'empire sur le peuple errant des oiseaux.

Encore ignorant des périls, sa jeunesse un jour et sa fougue héréditaire le poussèrent hors du nid et sous un ciel sans nuages, les souffles du printemps enseignèrent son premier essor à son aile tremblante. Bientôt, dans un élan rapide, il fond comme l'ennemi, sur les bergeries ; bientôt encore la soif du sang et des combats le fait s'attaquer à des serpents qui se redressent contre lui.

Tel encore le lionceau, que sa fauve mère a tantôt sevré des flots de son lait, tel au sein des gras pâturages où elle s'ébattait, il apparut aux regards de la chèvre, victime prochaine de sa dent naissante.

Tel Drusus, portant la guerre au pied des Alpes rhétiques, apparut aux Vindéliciens. D'où vient à ces peuples l'usage qu'ils ont eu de tout temps d'armer leur bras de la hache des Amazones? J'ai remis à le chercher: à personne d'ailleurs il n'est donné de tout savoir.

Mais réduites par la prudence d'un jeune héros, elles ont appris, ces hordes longtemps et au loin victorieuses, ce que pouvait une âme, ce que pouvait un caractère formés à un foyer béni, ce que pouvait sur les enfants des héros le cœur paternel d'Auguste.

Les braves sont fils des braves et des gens de cœur : taureaux, coursiers héritent de la vigueur paternelle et l'aigle audacieux n'engendre pas la timide colombe.

Mais l'éducation développe l'ardeur native, et une sage culture donne à l'âme de la vigueur. Au contraire cette discipline vient-elle à faire défaut, des vices déshonoreront le plus heureux naturel.

O Rome, ce que tu dois aux Nérons, le fleuve du Métaure est là pour l'attester et la défaite d'Annibal et ce jour si beau, où dissipant les ténèbres du Latium, la gloire nous sourit pour la première fois, depuis que le terrible Africain s'était rué sur les villes d'Italie, comme la flamme à travers les pins, comme l'Eurus déchaîné sur les flots de la mer de Sicile.

Dès ce moment la jeunesse romaine ne cessa de marcher de succès en succès ; les temples, qu'avait dévastés la fureur impie des Carthaginois, virent relever leurs dieux, et le perfide Annibal put s'écrier enfin : « Cerfs que nous sommes, proie des loups ravisseurs, sans provocation nous sommes venus attaquer ceux à qui notre plus beau triomphe serait d'échap-

per et de nous soustraire! Cette vaillante nation, qui, sortie d'Ilion en cendres et ballottée sur les flots de Toscane, sut transporter jusque dans les villes d'Ausonie, ses dieux, ses enfants, ses vieillards, c'est le chêne qui, dans les noires forêts du fécond Algide, taillé par la hache impitoyable, s'accroît par ses pertes et ses blessures et tire du fer même la richesse et la vie. Sous les coups qui partagent son corps, l'Hydre ne se redressait pas plus terrible contre Hercule, humilié de se voir vaincu. Colchos ou Thèbes l'Echionienne n'enfantèrent jamais monstre plus redoutable. Plongez-la dans l'abîme, elle n'en sortira que plus belle. Essayez de lutter avec elle : alors que vous serez dans tout l'éclat de vos triomphes, elle saura, superbe de gloire, vous étendre à ses pieds et livrer des combats dont parleront les épouses. Non, je n'enverrai plus à Carthage d'orgueilleuses dépêches : c'en est fait, c'en est fait de toutes nos espérances et de la fortune de notre nom : Hasdrubal n'est plus ! » Rien n'est impossible aux Nérons : Jupiter met à les défendre sa faveur et sa toute-puissance et sur les champs de bataille leur vigilante sagacité triomphe de tous les dangers.

IV (VII). A TORQUATUS.

Valeur morale et littéraire. — Médiocre de philosophie, nettement épicurien, ce poème a le tort, outre le peu d'élévation de la pensée, de n'être qu'une redite (Cf. *Od.* I, IV), depuis le commencement jusqu'à la fin. A la manière de Pindare (Croiset, *Hist. litt. gr.* II, 400), Horace ne décrit presque pas, et, quand il fait deux fois le même tableau, il n'arrive même pas à varier ses couleurs. (p. 208; 79.

A SESTIUS (I, IV).	A TORQUATUS (IV, IV).
Solvitur acris hiems...	*Diffugere nives...*
Grata vice veris...	*Mutat terra vices...*
Trahuntque siccas...	*Decrescentia ripas flumina...*
Nec prata canis... (forme négative).	*Jam gramina campis...* (forme affirm.)
Choros ducit Venus junctaeque Nymphis Gratiae...	*Gratia cum Numphis audet ducere choros...*
Nunc decet aut viridi...	*Cuncta... quae dederis animo.*
Pallida mors aequo pulsat pede pauperum tabernas...	*Nos ubi decidimus quo pater Aeneas, quo dives Tullus...*
Vitae summa spem nos vetat...	*Immortalia ne speres...*
Jam te premet nox fabulaeque Manes et domus...	*Nos ubi decidimus quo..., pulvis et umbra sumus...*

Cette comparaison n'est pas à la louange de la richesse d'invention de notre poète. Dans sa description du printemps, il se borne à quelques traits extérieurs, matériels. Il n'y a rien pour l'âme. C'est à croire que la nature était pour lui un livre fermé.

Étude comparée et lectures à faire. — S. Augustin, *De l'existence et de l'immortalité de l'âme ; La mort et la résurrection ; De la mort dans la vie.* — S. Orient, *Brièveté de la vie humaine.* — S. Eucher, *De la brièveté de la vie.* — Fortunat, *Pâques.* — Bossuet, *Image de la vie humaine.* — Lamartine,

L'isolement, *L'immortalité*, *L'automne.* — Gerbet, *Le tribunal des âmes.* — Maurice de Guérin, *La verdure printanière.*

Les neiges ont disparu ; déjà les champs reprennent leur verdure et les arbres leur feuillage. La terre change de face, et les fleuves peu à peu cessent de franchir leurs rives. L'aînée des Grâces, avec les Nymphes et ses deux sœurs, se hasarde sans voile à conduire des chœurs de danse.

L'année et l'heure qui emporte nos beaux jours nous défendent de compter sur l'immortalité. Le froid s'adoucit au souffle des zéphyrs ; l'été chasse le printemps, pour disparaître à son tour, quand le fécond automne aura donné ses fruits ; puis bientôt reparaît l'hiver avec ses frimas.

Du moins la lune dans les cieux répare-t-elle rapidement les pertes qu'elle subit. Mais nous, une fois descendus là où sont descendus eux-mêmes le pieux Énée, le puissant Tullus et Ancus, nous ne sommes plus qu'ombre et poussière.

Qui sait si les dieux du ciel à la somme actuelle de nos jours ajouteront un lendemain ? Il n'échappera aux mains avides de ton héritier, que ce que tu auras accordé à ton bon plaisir.

Une fois que tu ne seras plus, et sitôt que Minos aura rendu à ton sujet l'arrêt solennel, il n'y aura, cher Torquatus, ni naissance, ni éloquence, ni vertu qui puisse te ramener à la vie. Diane elle-même n'a pu arracher le chaste Hippolyte aux ténèbres infernales, ni Thésée briser les chaînes qui attachent au Léthé son cher Pirithoüs.

ÉPODES CHOISIES D'HORACE.

I (II). ÉLOGE DE LA VIE CHAMPÊTRE.

Valeur morale et littéraire. — C'est une satire de l'avarice et de la cupidité (Cf. *Od.* II, IX ; III, X). Par un procédé ingénieux, le poète place l'éloge de la vie champêtre dans la bouche d'un brasseur d'affaires, d'un financier à qui le séjour aux champs serait insupportable (de la même manière, il fait faire l'éloge de Rome par Annibal, le plus grand ennemi du nom Romain, *Od.* IV, III). C'est piquant et d'un sens artistique raffiné. « Horace paraît d'abord ne s'être proposé d'autre but que de faire l'éloge de la vie champêtre, et cet éloge se prolonge, toujours poétique et délicieux, pendant soixante-six vers... Mais on est subitement détrompé par les quatre derniers vers... On est fâché d'apprendre que ce que l'on croyait être l'expression généreuse et vraie des sentiments d'un poète n'est que l'expression d'un usurier qui regrette les peines et les soucis du honteux métier qui l'enrichit, mais auquel il ne renoncera jamais... En peinture comme en poésie, la première impression est tout, et il ne faut pas joindre les choses qui se heurtent ni vouloir faire contraster celles qui se repoussent. » (Walckenaer, I, 156). Ajoutons que ce tableau de la vie des champs n'offre rien que de matériel. A supposer qu'il fût sincère, on y désirerait plus d'âme et de vie.

Étude comparée et lectures à faire. — Virg. *Georg.* II, 458 sqq. — Martial, I, 56. — Phèdre, IV, *De oraculo Apollinis.* — Claudian. c. 52. — Aristoph. *fragm.* apud Stob. *Storil.* p. 213. — Job, *Qui me rendra les jours*, c. XXIX. — David, *Psaumes* XCI, CXVII. — S. Avite, *Le Paradis terrestre.* — Racan, *La retraite champêtre.* — A. Chénier, *Vie champêtre.* — Chênedollé, *Le val de Vire.* — C. Delavigne, *Adieux à la Madeleine.* — Lamartine, *O vallons paternels.* — V. Hugo, *Voix intérieures*, XIX : *Jeune*

homme, je te plains. — Au point de vue du contraste entre la solennité du début et le trait satirique de la fin, comparer avec Scarron, sonnet : *Superbes monuments...*

Heureux qui, loin des affaires, à l'exemple des premiers hommes, cultive avec ses bœufs à lui le champ paternel, sans avoir à se préoccuper d'intérêts. Soldat, il n'est point réveillé par le son de la trompette guerrière ; il n'a point à redouter le courroux des flots ; il fuit le forum et le seuil orgueilleux des citoyens puissants.

Tantôt aux pousses grandissantes de la vigne il marie les hauts peupliers, tantôt avec la serpe il émonde les rameaux inutiles, pour en greffer de plus heureux, ou bien il s'arrête à voir ses troupeaux errer mugissants dans la vallée solitaire, ou il confie à ses amphores bien nettoyées le miel qu'il a pressé, ou encore il tond ses tendres brebis.

Quand l'automne élève dans nos champs sa tête couronnée de fruits mûrs, quelle joie pour lui de cueillir ces poires qu'il a greffées, ces grappes qui le disputent à la pourpre, futurs hommages qu'il te réserve à toi, Priape, et à toi, vénérable Sylvain, protecteur des limites.

Lui plaît-il de s'étendre à l'ombre d'un vieux chêne ou sur l'épais gazon, dans l'intervalle, la rivière qui coule en ses rives profondes, les oiseaux qui gazouillent dans les bois, les sources, dont les eaux s'épanchent en murmurant, tout l'invite à de faciles sommeils.

Mais quand à la voix de Jupiter Tonnant l'hiver ramène les pluies et les neiges, alors environné d'une meute nombreuse, il pousse dans ses toiles tendues le sauvage sanglier. D'autres fois sur un léger support il suspend le filet à larges mailles, où se prendra la grive gourmande, il capte au lacet le lièvre timide et la grue de passage, qui le paient agréablement de ses peines.

Qui, parmi de tels passe-temps, n'oublierait les soucis importuns de l'amour ?

Que pour sa part une chaste épouse se charge du ménage et des chers petits : telle qu'une Sabine ou la compagne hâlée du dur Apulien, qu'elle entasse le bois sec au foyer sacré, à l'heure où doit rentrer son mari fatigué ; qu'enfermant en un parc de claies son joyeux troupeau, elle épuise jusqu'au fond les mamelles gonflées de lait et que tirant de la tonne bienfaisante un vin de l'année, elle prépare des mets qu'elle n'a point achetés : non, je ne me ferai pas un meilleur régal des huîtres du Lucrin, du turbot ou des sargets que la tempête pourrait rejeter des côtes d'Orient jusque sur nos parages ; non, l'oiseau de l'Afrique ni le faisan d'Ionie ne flatteront mon palais plus agréablement que l'olive cueillie sur les branches les plus chargées de mes arbres, que l'herbe de patience, amante des prairies, que la mauve si salutaire au ventre constipé, que l'agneau immolé aux fêtes Terminales ou le chevreau arraché à la dent du loup.

Aussi à de tels festins, quel plaisir de voir les brebis bien repues rentrer en hâte à la bergerie ! de voir ses bœufs bien las traîner d'un cou languissant le soc renversé et dans l'opulence de sa maison tout un essaim d'esclaves rangés autour du foyer rayonnant !

Ayant ainsi parlé, l'usurier Alfius, qui veut se faire campagnard un de ces jours, a fait rentrer aux Ides tous ses fonds : il songe à les replacer aux Calendes.

II (VII). AU PEUPLE ROMAIN.

Valeur morale et littéraire. — L'inspiration est la même que celle de l'ode à Pollion (*Motum ex Metello*, II, I). Le mètre est différent ; de là aussi une différence de ton. En effet, mieux que la strophe alcaïque, l'iambe se prête, par sa rapidité et sa familiarité, à l'expression de certains sentiments violents. Ici, le poète attribue les malheurs de la guerre civile au meurtre commis par Romulus sur son frère ; dans l'ode à Pollion, c'est la colère de Junon qui en est cause. De part et d'autre, le développement est le même.

ODE A POLLION.	EPODE II.
Quis non latino sanguine pinguior campus... ? Qui gurges aut quae flumina, quod mare... ?	*Parumne campis atque Neptuno superfusum est latini sanguinis...*
Quae caret ora cruore nostro...	*Ut fluxit in terram sacer cruor...*
Auditumque Medis Hesperiae sonitum ruinis.	*Sed ut secundum vota Parthorum sua urbs haec periret dextera.*
Juno et quisquis deorum amicior Afris... victorum nepotes rettulit inferias Jugurthae.	*Non ut superbas invidae Carthaginis Romanus arces ureret.*

Dans les deux pièces, le poète procède par exclamations et interrogations. Il aurait pu varier davantage son sujet [1].

Étude comparée et lectures à faire. — David, *Psaumes* II, XCIII. — C. Marius-Victor, *Cain.* — S. Hilaire, *Invectives contre Constance.* — Salvien, *Les Romains et les Barbares.* —

1. Ce jugement et tous ceux qui précèdent, sur la valeur morale et littéraire des odes d'Horace, sont de M. l'abbé Baelde, Préfet des Études au collège St-Joseph à Virton.

S. Bernard, *Aux Romains.* — J.-B. Rousseau, *Ode aux Suisses.* A. Chénier, *Iambes.* — V. Hugo, *La Conscience.*

Où donc, où courez-vous, impies ? Et pourquoi dans vos mains ces épées que vous aviez remises au fourreau ? Trop peu de sang latin a-t-il coulé dans les plaines et sur les mers, non pas, hélas ! pour permettre aux Romains de réduire en cendres les superbes remparts de la jalouse Carthage ou de voir l'indomptable Breton descendre la voie sacrée chargé de chaînes, mais pour combler les vœux du Parthe et amener Rome elle-même à se détruire de ses propres mains? Mais les loups, mais les lions n'eurent jamais, du moins contre eux-mêmes, pareille férocité. Est-ce une fureur aveugle qui vous emporte ? une invincible fatalité ? vos crimes ? Répondez, ils se taisent : une pâleur livide couvre leurs traits, la stupeur a frappé leurs esprits. N'en doutons pas : ce qui pousse les Romains, c'est un destin funeste, c'est la mort criminelle d'un frère, depuis le jour où Rémus versa son sang innocent comme une malédiction sur sa postérité.

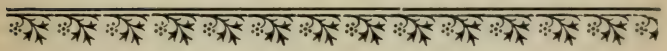
NOTES SUPPLÉMENTAIRES

SUR

LES ODES D'HORACE

PAR

B. BAELDE ET M. LEGRAIN.



NOTES SUPPLÉMENTAIRES

SUR

LES ODES D'HORACE.

LIBER I.

Od. I, I. — Propert. : *Maecenas eques, Etrusco de sanguine regum.* Horat. *Od.* III, XXIX : *Tyrrhena regum progenies.* Mécène *(C. Cilnius Maecenas)*, issu des vieux rois d'Etrurie, était un homme d'un esprit remarquable. C'était le protecteur de tous les talents : les poètes surtout étaient ses amis. Aimé d'Auguste comme d'Agrippa, il aurait pu parvenir aux plus grands honneurs ; il préféra rester simple chevalier romain. A cette occasion, Auguste conféra à l'ordre équestre, dans la personne de Mécène, différentes dignités et, entre toutes, la préfecture de la ville. Dès lors, la suprême ambition des chevaliers fut de devenir préfets de Rome. Horace appelle Mécène tantôt le chevalier, tantôt la gloire de l'ordre équestre. En l'absence d'Auguste, Mécène aurait été chargé du gouvernement jusqu'à son retour ; mais la question est controversée. On vantait surtout son indépendance de caractère et la fidélité de son amitié (Cf. Dio. *lib.* LV ; *Propert. lib.* III, *eleg.* VII). Il écrivit plusieurs ouvrages, parmi lesquels un volume d'odes et des dialogues cités par le grammairien Carisius, une tragédie : *Prométhée*, dont il est question dans Sénèque (*Ad Lucil. epist.*, XIX) et dans Pline (*indic. lib.* XXXII). Sénèque dit de lui (*Epist.* XCIII) : *Alte cinctum putes dixisse. Habuit enim ingenium et grande et virile, nisi illud ipse discinxisset. Oratio enim ejus aeque soluta erat, quam ipse discinctus.* » Cf. Suet. *Aug.*

Atavis. — Les jurisconsultes distinguent parmi les ascendants : *patrem, avum, proavum, abavum, atavum, tritavum ;* parmi les enfants : *filium, nepotem, pronepotem, abnepotem, adnepotem, trinepotem.* Au delà du *tritavus*, ce sont les *majores ;* au dessous du *trinepos*, ce sont les *minores.* Les auteurs désignent aussi les *majores* par *avi* et *atavi*, comme le fait ici Horace.

6. *Terrarum dominos.* — Nous avons fait de *dominos* une apposition à *deos.* D'autres se demandent si ces mots ne désignent pas les vainqueurs aux jeux Olympiques. *Terrarum dominos* serait dans ce cas une allusion ironique à la folie des Grecs chez qui, dit Cicéron, une victoire

à Olympie donnait plus de gloire et de considération que le triomphe à Rome. Les vainqueurs jouissaient d'une vie qui était regardée comme la plus heureuse (Cf. Plat. *de Rep. lib.* v ; Plut. *Pelop. sub fin.*). Horace ne les appelle-t-il pas *caelestes* (*Od.* IV, I : *Sive quos Elea... palma caelestes*) ?

11. *Patrios.* — Hor. *Epod.* I (II), 3 : *paterna rura.* Ce n'est pas sans dessein que le poète emploie le mot *paternus* ou *patrius.* Il oppose le modeste patrimoine du paysan aux immenses possessions des grands propriétaires terriens à qui rien ne suffit, dont le luxe est effréné, et qui empiètent même sur la mer (cf. *Od.* II, IX, 16-24; I, IV, 40-44).

22. *Caput aquae.* — Lambin fait une différence entre *caput fontis* et *caput fluvii ;* la première expression désigne, dit-il, la source, la seconde l'embouchure. Cette distinction n'est pas fondée, cf. Caes. *Bel. Gal.*, IV.

Od. II, 31. — *Nube amictus* ne désigne pas une chose habituelle mais accidentelle. C'est comme si le poète disait : viens et pour ne pas être reconnu des humains, voile d'un nuage, *nube amicias*, tes épaules éclatantes (c'est-à-dire : cache ta divinité).

39. *Marsi.* — C'est une correction proposée par Bentley à la place de *Mauri.* Les Marses servaient dans l'infanterie romaine; c'étaient d'excellents soldats, renommés pour leur vaillance. Les Maures qui, de même que les Parthes, passaient pour ainsi dire leur vie à cheval, servirent dans la cavalerie romaine pendant les guerres civiles. Rattaché à *Marsi* le mot *peditis* s'explique facilement par ce que nous venons de dire. Ceux qui adoptent la leçon *Mauri* prétendent, les uns, que d'après *Strabon* (17, 3) les Maures servirent aussi dans l'infanterie, les autres, que *peditis* doit s'interpréter comme suit : les Maures, quand ils venaient à perdre leur monture dans la bataille, continuaient à combattre vaillamment à pied (Orelli, Dillenburger, Nauck). Horace ne fait rien entendre de pareil.

Od. III, 22. — *Dissociabili.* — A la suite de plusieurs commentateurs, nous donnons à *dissociabilis* le sens passif de « qui ne peut être associé » *(non sociandus)*, et, à l'appui de notre interprétation, nous citons un passage de Tacite où *dissociabiles* a évidemment la même signification : « incompatibles, qui ne peuvent s'associer ». La pensée du poète est donc : « En vain, dans sa prudence, la divinité sépara la terre d'avec un océan qui ne peut y être réuni (par la navigation); malgré cette barrière, les navires s'élancent sur les flots qui leur sont interdits ». D'autres expliquent la phrase comme s'il y avait : *Deus abscidit oceano terras dissociabiles (ut dissociarentur oceano).*

Pris dans le sens actif de « qui sépare », *dissociabilis* formerait avec

abscidit une tautologie : ce qui, vu les habitudes de concision du poète, ne semble pas admissible. Il y a correspondance entre *dissociabili* et, au vers suivant, *non tangenda*. Cf. *Od.* X, 9 *note*.

Od. IV, 7. — *Graves* « Pleines d'activité ». D'autres traduisent par « accablantes », à cause des fournaises brûlantes où Vulcain, aidé des Cyclopes, forgeait les foudres de Jupiter. La périphrase veut dire : « le printemps », parce que les orages éclatent en été et que les foudres doivent se préparer d'avance.

Od. V, 5-7. — Le passage paraît ironique. « Il y en a dont l'unique affaire *(unum opus)* est de célébrer sans cesse *(perpetuo)* la ville... Leurs louanges en deviennent banales *(undique decerptam)*, obligés qu'ils sont, pour remplir leurs poèmes, de chercher matière partout. Ils ne sauraient se montrer difficiles sur le choix. »

Od. VI, 45-48. — Les commentateurs ne sont pas d'accord sur le sens à donner à cette strophe. Les uns l'entendent de Marcellus, vaillant soldat, mais patricien plein d'orgueil, qui battit Annibal à Nole (539=215), obtint cinq fois le consulat et fut surnommé « l'épée de Rome ». Les autres l'entendent de Marcellus, neveu d'Auguste, fils d'Octavie et descendant du vainqueur de Nole. Adopté par Auguste, ce jeune homme donnait les plus belles espérances, quand une mort soudaine l'enleva dans sa 19e année (731=23). Voici l'explication, à notre avis, la plus plausible : l'ode est écrite à la louange d'Auguste; après les Régulus, les Scaurus, les Camille, le poète cite Marcellus; ce nom le fait souvenir de Marcellus, le fils adoptif d'Auguste; ce souvenir en éveille tout naturellement un autre : celui de la *Gens Julia*, famille de l'empereur. Cette marche devait nécessairement amener Horace au but qu'il poursuivait : louer Auguste. *Crescit occulto...*: le vieux Marcellus est la racine; le jeune est le rameau qui promet de porter des fruits (la gloire du jeune Marcellus prend sa racine dans celle de l'ancêtre).

Ode VII, 7. — *Durare*. Quelques commentateurs traduisent *durare* non par « endurer, supporter », mais par « durer, tenir ». Ils ponctuent comme suit : *Vix durare carinae Possint ? Imperiosius Aequor*.

15-16.— *Nisi ventis debes ludibrium, cave*, si tu ne dois pas (si tu n'es pas condamné par le destin à) servir de risée (jouet) aux vents, prends garde (de servir de risée) : *nisi debes ludibrium..., cave ludibrium*. Dillenburger ne veut pas de virgule entre *ludibrium* et *cave* : « nam *ludibrium* vocabulum ita inter duo verba positum est, ut ex frequentissima constructione ἀπὸ κοινοῦ utrique obnoxium sit ». De *debere ludibrium* rapprocher *risum debere*, *debere poenam*, *supplicium*, etc. Le grec ὀφλισκάνειν « être condamné à » répond à *debere*.

Ode VIII, 19-20. — Des commentateurs traduisent comme s'il y avait : *(quamvis) serus, heu! conlines tamen...*, et rattachent *heu* à *conlines*. Nous n'admettons pas cette interprétation. Pourquoi cette soudaine compassion pour Pâris ? Rien de ce qui précède ni de ce qui suit ne la fait pressentir.

Ode IX, 5-8. — *Vos (dicite Dianam) laetam nemorum coma quaecumque prominet... aut nigris silvis...* « La chevelure des *bois* qui domine les *bois...* » : n'y a-t-il pas là une tautologie ? De l'expression *nemorum coma*, le poète ne retient que l'idée générale de « chevelure, ombrage », et poursuit sa phrase comme s'il n'avait employé que le mot *coma* tout seul.

Ode X, 9. — *Flebilis* a le sens de *deflendus* (plutôt que de *defletus*) comme *dissociabilis* équivaut à *dissociandus* plutôt qu'à *dissociatus* (*Od.* I, III, 22).

11. *Non ita creditum.* — Construire : *frustra poscis (=reposcis) deos Quintilium non creditum ita (= ea condicione, scilicet ut eum adeptum reposcere possis).* Le style d'Horace est parfois obscur à force de concision, cf. *dissociabili* (*Od.* I, III, 22), *frui paratis* (I, XI, 17), *latentes oras* (I, XIII, 23-24), *tenax* (*Epod.* I, 24), *contaminato* (*Od.* I, XIII, 9).

Ode XI, 17. — *Paratis* équivaut à *quod adest* de la 6e Satire du livre II (v. 13), dit l'un ; à *comportatis* « amassés » de la 2e Épître du livre I (v. 50), dit l'autre ; *parare*, enseigne un troisième, signifie « se procurer, posséder » ; d'après un quatrième, *parata = quae in promptu sunt omnibus ;* etc.

Ode XII, 13. — *Insignem attenuat.* — Allusion à Tiridate, roi des Parthes, dépouillé par Phraate (729=25).

15. — *Stridore acuto ;* cf. Virg. *Aen.*, I, 397 : *stridentibus alis.* D'autres entendent par ces mots l'émotion que produit dans le monde le changement de fortune éprouvé par les grands de la terre.

Ode XIII, 9-10. — *Contaminato cum...*, « impure tourbe d'hommes souillés par le vice ». *Cum impura spadonum turba, turpi morbo infamium.* Comme le grec νόσος, *morbus* désigne les maladies de l'âme et du corps. — *Morbus* peut se rattacher à *turpium* aussi bien qu'à *contaminato.* — *Turpium* peut aussi s'entendre des traits (cf. *rugosi spadones*) déformés par le vice impur, etc.

LIBER II.

Ode I, 29. — *Quis non latino*, etc. — Cf. *Epod.* II : *Valeur morale et littéraire.*

38. *Munera Neniae* « les œuvres (ou les fonctions) de la muse funèbre de Céos ». *Nenia* est donc considérée comme la déesse des chants de deuil ; de même les poètes ont personnifié l'Élégie et la Tragédie.

Ode II, 2. — *Non secus.* — Nous avons dit dans le livre de l'Élève que cette expression est l'équivalent de *ita ut.* On peut aussi traduire comme suit : *non secus* = pas autrement = de même. En réalité Horace dit littéralement : « garde égale (impassible) dans le malheur ton âme qui de même dans le bonheur s'est abstenue d'une joie...

9. *Quo pinus ingens...* — Autre leçon : *Qua pinus ingens... et obliquo laborat lympha fugax trepidare rivo : huc vina...*, là où le pin touffu... et l'onde, etc. : là, faites apporter...

17. Comparer avec *Epit.* II, II, 170-180.

20. *Divitiis*, voir liv. de l'Élève, III, I, 46 *note.*

26. *Urna*, voir liv. de l'Élève, III, I, 14 note.

Ode III, 7. — *Modus.* — Peerlkamp propose *domus.* Nous préférons notre leçon, parce que de *sedes* « lieu de repos » à *modus* « terme » la suite est naturelle ; parce que *domus* aurait ici quelque chose de prosaïque et affaiblirait la pensée d'Horace (double emploi avec *sedes*) ; enfin, parce que le poète avait une maison en ville (*Sat.* I, VI, 108) et son domaine de Sabine.

10. *Pellitis ovibus.* — Varron, *de re rust.* II, 2... *ovibus pellitis, quae propter lanae bonitatem, ut sunt Tarentinae et Atticae, pellibus integuntur, ne lana inquinetur, quominus vel infici recte possit vellus vel lavari ac putari.* La laine était une des branches les plus anciennes et les plus importantes de l'industrie et du commerce de l'Italie.

16. La culture de l'olivier *(baca)* constatée dans le Latium dès l'époque des Tarquins environ, se répandit rapidement et fit des progrès merveilleux : l'huile d'Italie, surtout celle de Vénafre, de Casinum et de la Sabine, passa pour la plus belle du monde et s'exporta en masse. (Marquardt, *Vie privée des Rom.*, II, 69.)

Ode IV, I. *Ultimum.* — Sans faire tort à la bravoure d'Horace, on peut croire qu'il n'était pas de la race de ceux qui risquent facilement leur vie. Indépendamment de la bataille de Philippes, il prit part à différents combats (Dion Cass. XLVII, Vell. Paterc. II, 72, 3 et 4), mais il ne paraît point qu'il y fût en péril prochain.

3. *Quiritem.* — Des critiques ont prétendu lire *Quiritum*, et ils ont

versé des flots d'encre pour justifier cette variante. Cela ne serait pas arrivé, s'ils avaient tenu compte du ton plaisant de l'ode. *Quiris* « bourgeois » est en harmonie parfaite avec ce ton.

10. *Relicta non bene parmula.* — Le poète veut caractériser par ce trait la déroute de l'armée de Brutus ; ou bien, par un jeu de son imagination, il s'applique une réminiscence d'Alcée, d'Anacréon, d'Archiloque, qui ont avoué de pareilles mésaventures, comme plus loin (vers 13-14) il s'applique, d'une manière non moins fantaisiste, une réminiscence d'Homère. L'abandon de son bouclier par Horace est une légende.

Ode VI, 15. — *Thynus.* — Les *Thyni* étaient des Thraces émigrés en Bithynie sur les bords du Bosphore et de la Propontide : *tenent omnem oram Thyni, interiora Bithyni*, Plin., *Hist. Nat.*, v, 32. Les poètes se servent indifféremment de *Thynus* ou de *Bithynus*. Rome avait de fréquentes relations commerciales avec la Bithynie. D'autres lisent *Poenus* « phénicien », et disent non sans vraisemblance que *navita poenus*, c'est le navigateur marchand en général, de même que *Bosphorus* (comme *mare Myrtoum*, *Od.* I, 1, 14) désigne en général toute mer orageuse. *Thynus* semble préférable, parce que le Bosphore est tout proche de la Bithynie, et que l'idée du poète : l'homme ne prévoit pas les dangers éloignés, futurs *(in horas)*, se trouve mieux rendue : le Bithynien craint le Bosphore (le péril immédiat), mais au delà *(ultra)*, il ne redoute plus les dangers qui viendraient d'ailleurs *(aliunde)*.

Ode VIII, 11. *Laqueata tecta* pour *laquearia.* — Isid., *Orig.*, XIX, 12, 1 : « *laquearia sunt, quae cameram subtegunt et ornant, quae et lacunaria dicuntur, quod lacus quosdam quadratos vel rotundos ligno vel gypso vel coloribus habeant pictos cum signis intermicantibus.* » Ces *lacus* « caissons » étaient ornés de sculptures ou de peintures, dorés ou même revêtus de minces lames d'or (*lacunar aureum*, Hor. *Od.* II, IX (XVIII) 2 ; Virg. *Aen.* I, 726 : *laquearibus aureis ;* Sen. *Ep.* 90, 9 : *lacunaria auro gravia*, etc.

35-37. *Bis afro murice tinctae lanae.* — La pourpre est rouge-foncé, mais prend au soleil des teintes changeantes. Au temps de César, la livre de pourpre de Tyr valait 1000 deniers (877 francs). Un vêtement de pourpre s'achetait jusqu'à 10000 sesterces (2719 francs). On pêche la pourpre dans toute la Méditerranée sur les côtes d'Afrique *(Afro)* et d'Asie.

Ode IX, 1. *Ebur.* — Dans l'antiquité, l'ivoire fut de très bonne heure une des matières favorites des arts plastiques et de l'industrie des tourneurs *(Tornatores)*. On en revêtait les murs, les plafonds des temples et

des demeures opulentes (*lacunaria*, *laqueata tecta*, cf. *Od.* II, VIII (XVI), 11 *note*, les lits (Plaut. *Stich.*, 377), etc. On sculptait dans l'ivoire le bâton des triomphateurs, les pieds de tables et de lits, les statues (Jupiter Capitolin en 671=83, César, Germanicus, Britannicus), l'image des villes vaincues, etc. — Rome légua au moyen âge l'ivoirerie, qui devint alors une des principales branches de la sculpture proprement dite.

7-8. Cf. *Epist.* II, II, 181-182 : *vestes Gaetulo murice tinctas... est qui non curat habere* (ici, *est qui non curat*... signifie probablement *non curo ;* de même, *est qui nec spernit*, dans la 1ère ode du 1er livre, vers 19-21, est mis vraisemblablement pour *non sperno*).

14. *Sabini.* — Lachmann fait remarquer que lorsqu'un nom de peuple désigne une propriété et que ce nom ne se trouve pas accompagné du terme *fundus* ou *praedium*, il se met au pluriel. Comparer ; *Tusci grandine excussi*, Plin. *Epist.* IV, 6 ; *reddere tuis Sabinis*, Mart. X, 44, etc. Ne pourrait-on pas ajouter que le poète emploie *Sabinum* au singulier pour dire « le vin de Sabine », et qu'ici il se sert du pluriel pour ne pas créer d'équivoque?

Nauck oppose *Sabinis* à *largiora* et traduit : « *quae in Sabinis habeo* ».

18. Les opérations du *Redemptor* supposent de puissants capitaux et des relations étendues ; car l'importation des gros blocs de marbre, surtout des monolithes destinés aux colonnes, exige des navires de transport aménagés tout exprès à cet effet : *navesque marmorum causa fiunt* (Plin. XXXVI, 2) ; *lapidaria navis* (Petron. 117).

Ode X, 1. — *Bacchus.* — On sait avec quel éclat furent célébrées les nombreuses fêtes de Bacchus. Les plus solennelles étaient les grandes Dionysiaques (Διόνυσος, *Bacchus*), qui se célébraient dans Athènes, au printemps, et pendant lesquelles on représentait des pièces tragiques et comiques. A Rome, le culte de Bacchus donna lieu aux fêtes appelées *Liberalia* (17 mars — de *Liber* « qui chasse les soucis »), accompagnées de spectacles comme en Grèce. Le dieu du vin et de toutes les forces de la nature (représentées par les Nymphes : Naïades, Dryades, etc.) y était associé à Cérès. A côté du culte public se propagea le culte secret des Bacchanales (ὄργια), dont les scandales le firent interdire par le Sénat en 568 (= 186 av. J.-C.). Le dieu est représenté sous la forme d'un beau jeune homme porté sur un char, que traînent des panthères ou des tigres ; il a le front ceint de feuilles de vigne et le Thyrse dans la main.—Donner un souvenir aux fêtes chrétiennes qu'Adam de St-Victor célèbre dans ses Proses et qu'accompagnait, au moyen âge, la représentation des Mystères.

LIBER III.

Ode I, 27. — Voyez le procédé d'Horace. Il ne parle pas ici de *mare Myrtoum* ni de *fluctibus Icariis* (*Od.* I, I, 14-15), mais, en général, de *tumultuosum mare*. En revanche, il appliquera son système de particularisation aux astres, et, au lieu de dire les tempêtes, il préfère un équivalent : *Arcturi*, *Haedi*, étoiles qui annoncent les tempêtes ; et ainsi il reste fidèle à son habitude d'employer l'espèce pour le genre, l'effet pour la cause, etc. De plus, l'exemple des Alexandrins le poussait à introduire ces termes astronomiques et savants dans les poésies.

Ode III, 9. — Horace, dans ses odes, n'offre qu'un petit nombre d'idées, et qui reviennent sans cesse ; il ne varie pas davantage les couleurs de ses tableaux (cf. *Od.* I, IV, 4 *note*), et le cercle de ses réminiscences mythologiques ou historiques est de peu d'étendue.

Pollux : les Dioscures (cf. *Od.* I, III, 2 *note*) avaient pris part aux grandes expéditions de l'âge légendaire : à la chasse du sanglier de Calydon et à l'expédition des Argonautes, ils se signalèrent par une foule d'exploits merveilleux. Ce sont avec Hercule et Bacchus les chevaliers errants *(vagus)* de l'époque, les types de la persévérance dans le dévouement.

Hercule : ses exploits eurent pour théâtre les pays les plus divers : le bassin de la Méditerranée, l'Asie, l'Afrique, l'Europe (cf. Eurip. *Herc. fur.*, 1196). Ses douze travaux sont connus ; connu aussi son genre de mort. Il fut admis dans l'Olympe. Athéné et Apollon y firent au héros un accueil empressé, Jupiter le plaça à ses côtés, Junon elle-même se réconcilia avec lui et lui donna sa fille Hébé en mariage (Junon, on le conçoit, poursuivait de sa haine tous ces héros, nés de l'union adultère de son époux avec des mortelles). Doellinger écrit (*Jud. et Pag.* I, 155) : « l'imagination grecque... représente Héraclès (Hercule) comme l'idéal par excellence du héros persévérant dans ses entreprises *(tenacem propositi)*,... réduisant la tyrannie *(non vultus instantis tyranni)*,... sortant toujours vainqueur de mille combats, condamné toute sa vie à se dévouer pour les autres, jusqu'à ce qu'arrivé au terme de sa carrière, il atteigne la félicité et l'adoration qui sont le partage des dieux ». On dirait que les traits de cette figure sont empruntés à l'ode d'Horace.

Ode X, 6. — Passage obscur à force de concision. Voici quelques interprétations : la Nécessité (ou le Destin) enfonce ses clous dans les sommets des hauts édifices, c'est-à-dire qu'elle met un terme inévitable aux grandeurs humaines (Waltz). — « Quoique tu sois..., cependant, une fois l'heure fatale arrivée, une fois que le Destin a prononcé l'arrêt,

rien ne peut te sauver de la mort. » L'homme qui est aux prises avec les violences du destin, celui sur qui le Destin épuise sa force, celui-là il le fixe et l'immobilise avec des clous pour l'empêcher de se soustraire à ses coups ; et ces clous il les enfonce au sommet *(summis verticibus* pour *in summo vertice)*. Il n'y a dans cette image que l'idée de *lier* (Mitscherlich). — *Clavos summis verticibus* « clous à grosse tête » (Bentley). — Voir Bulletin de Folklore 1892, pag. 250-252.

Ode XI, 9. — « Quant aux Vestales, regardées presque comme des divinités vivantes, et si honorées dans Rome que si l'empereur en rencontrait une dans la rue, non seulement il lui cédait le pas, mais il retournait en arrière, n'osant passer auprès d'elle, Origène n'hésite pas à les appeler les concubines du démon. Et S. Ambroise a stigmatisé par ces trois mots leur vertu trop vantée : *vestalium virginitas erat emptitia*, achetée comme une denrée de vil prix ; on leur donnait des sommes énormes pour jouer le rôle de vierges ; elles n'estimaient leur vertu qu'au prix qu'on la payait. *Temporanea*, temporaire ; elles ne se donnaient pas à la virginité, mais se prêtaient pour un temps, gardant pour l'avenir la perspective de la compensation. *Fastu plena*, pleine d'arrogance ; la vierge chrétienne est modeste, la vierge romaine lui ressemblait moins qu'elle ne ressemblait à ces reines fastueuses et dégradées du monde corrompu » (Petitalot, *La Vierge mère*, I, 164).

LIBER IV.

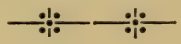
Ode I, 49. — *Tuque dum praedicis.* — Autres conjectures : *tuque dum procedis ; — Atque dum procedit.* Voici quelques interprétations : *Atque dum procedit (Caesar Augustus) ; — Tuque dum procedis* (apostrophe à Julle Antoine) ; — *Tuque* (*triumphe*, le dieu Triumphus), *dum procedis ; — Teque (triumphum), dum procedit (Caesar Augustus) ; — Teque* (apostrophe au cortège), *dum procedis.* Nous nous refusons à croire que *tu* ne s'adresse pas à Julle Antoine ; parce que cette apostrophe au *cortège* ou au dieu *Triumphus* est contraire à toutes les règles du style, au mouvement et à la disposition de l'ode.

Ode III, 14. — Nous n'avons pas rattaché *fulvae matris ab ubere* à *leonem* parce que ces mots forment avec *lacte depulsum* une espèce de pléonasme de construction bizarre. D'autres font de *ubere* un adjectif : *depulsum ab ubere lacte fulvae matris.* D'autres encore au lieu de *jam lacte* proposent de lire *jam mane, jam sponte, jam macte, jam jamque, paulo ante.* Les deux expressions *depulsus a lacte* et *depulsus ab ubere*

matris se lisent dans Virgile, mais sont employées séparément : *Ecl.* VII, 15 : *depulsos a lacte domi quae clauderet agnos ; — Georg.* III, 187... *iam primo depulsus ab ubere matris.* Voir d'autres explications dans Koch, *Wörtenbuch zu Hor. Flac.* au mot *depello.*

Epode I, 37. — Ces soucis importuns que donne l'amour sont, non pas ce qu'on est convenu d'appeler les peines d'amour : jalousies, querelles, brouilles, insuccès, etc., mais bien les embarras d'argent, les dépenses en toilettes, bijoux, repas fins (cf. *infra* v. 48-55), etc., qu'amène l'entretien des courtisanes. Entendue de la sorte, la réflexion : *quis malarum...* est bien dans le caractère du financier Alfius. En outre, elle se lie tout naturellement à celle qui suit : *quod si pudica mulier...* A notre avis, *amor* doit se prendre dans le sens concret de « personne aimée » (en mauvaise part), et forme contraste avec *mulier* ou *uxor* « l'épouse légitime ». Pour cet homme cupide, *mulier pudica*, c'est la femme modeste, *metuens alterius viri* (*Od.* III, x, 22), qui, ne cherchant plus à attirer les regards, ne coûte plus guère à son mari.

D'autres commentateurs donnent à *amor* le sens de « cupidité, avarice », ou bien ils prétendent que les tourments d'amour sont mis pour les tourments en général, parce que ceux que cause l'amour sont parmi les plus cruels, etc. Remarquer le passage de l'idée de la chasse à l'idée de l'amour (Cf. *Od.* I, I, 26), de Diane à Vénus.



ÉTUDES DE COMPARAISON

PAR

L. GUILLAUME ET M. LEGRAIN.

ÉTUDES DE COMPARAISON.

AVANT-PROPOS.

Chercher l'idée-mère d'un livre ou d'un morceau, faire l'analyse de cette idée, voir comment les diverses parties qui la composent se rattachent les unes aux autres et contribuent toutes ensemble à ne former qu'un seul tout, reconnaître enfin jusqu'à quel point l'auteur a fait preuve d'inspiration et réussi à revêtir sa pensée d'un style avant tout correct et élégant : tel est en quelques mots et dans ses grandes lignes, le système de critique littéraire le plus généralement suivi dans nos classes.

Ce système a du bon, c'est certain, et quelqu'autre qu'on adopte, une partie du travail que le premier implique restera toujours à faire. Mais pour peu qu'on cherche à s'en rendre compte, on ne peut disconvenir pourtant qu'il ne soit superficiel et même faux en principe.

Il est *superficiel*, parce qu'il ne tient compte que de la forme ; il est *faux en principe*, parce que, négligeant le fond, il en suppose la forme absolument indépendante : ce qui est absurde.

Si le beau est la splendeur du vrai et du bien, le vrai et le bien doivent être à la base de toute œuvre vraiment littéraire et c'est la première chose dont la critique doive s'enquérir. Et d'autre part la forme n'a de réelle valeur, qu'autant qu'elle sort du fond même, qu'autant qu'elle en fait ressortir l'intime et mystérieuse beauté. La vraie forme en effet n'est pas celle qui fait valoir l'auteur, mais celle qui fait valoir l'idée. Elle n'a pas d'existence propre : ce n'est pas un habit qu'on confectionne à l'avance et qu'on fait passer, au petit bonheur, d'un dos à un autre ; la forme est aussi inséparable du fond que la couleur l'est du visage qu'elle anime et embellit, aussi inséparable du fond que la grâce l'est du corps humain qu'elle distingue.

Sans doute on objectera que le système actuel s'occupe aussi de la pensée, puisque, comme nous venons de le dire nous-mêmes, il l'analyse jusqu'en ses derniers détails, mais autre chose est d'analyser logiquement une idée, autre chose est de l'analyser

au point de vue du Vrai et du Bien. Analyser à ce point de vue, c.-à-d. rechercher et peser non seulement ce qu'une œuvre littéraire présente d'erroné ou d'immoral, mais encore ce qu'elle renferme de saine doctrine et de grandeur morale, voilà ce que nous appelons étudier le fond, et voilà ce qu'on ne fait généralement point.

Sans doute encore, on ne peut nier qu'il se rencontre en littérature des œuvres véritablement artistiques, d'où toute vérité philosophique est absente, où n'apparaît aucune trace d'idée morale ; c'est même le cas pour un grand nombre des pièces d'Horace. Mais si ce fait est incontestable, une triple vérité qui ne l'est pas moins, et dont il importe de bien pénétrer les enfants, c'est que toute œuvre qui n'a d'autre beauté que la forme n'est pas du domaine du *grand art* et n'aura jamais, quelle que soit l'habileté de l'écrivain, qu'une valeur secondaire ; c'est que toute œuvre qui blesse en quelque manière la vérité ou la morale est une œuvre artistiquement imparfaite, puisqu'elle ne satisfait point l'âme entière ; c'est enfin que de deux œuvres à talent égal, celle-là sera toujours la plus belle qui renferme le plus de vérité et de grandeur morale.

Le système que nous examinons n'est donc pas seulement superficiel et faux en principe, il est de plus *incomplet*, en ce sens que s'il fournit jusqu'à un certain point le moyen de juger une œuvre en *elle-même*, il ne va pas jusqu'à permettre de lui assigner sa vraie place dans l'ensemble des œuvres du même ordre et surtout dans l'ensemble général des œuvres littéraires. Telle ode d'Horace est-elle plus belle que telle autre ode du même auteur ? Telle Prose d'Adam de St-Victor est-elle inférieure en son genre au *Nunc est bibendum* par exemple, au *Qualem ministrum* du poète de Venouse ? Quel rang occupent en littérature ces deux poètes lyriques ? La littérature chrétienne s'est-elle élevée plus haut que la littérature païenne et pourquoi ? Voilà ce que dans le système actuel, l'élève ne saurait jamais dire, du moins à bon escient, faute d'un travail qu'on ne lui a point fait faire : le travail de la comparaison.

C'est la comparaison seule qui apprend à juger sérieusement et d'une façon complète les écrivains et leurs œuvres.

Nous n'avons pas à revenir en détail sur l'importance de cette

méthode : elle a été à diverses reprises exposée et développée dans plusieurs volumes de cette collection et dans les diverses brochures écrites pour la défense des *Classiques comparés*. Ce que nous voulons simplement faire remarquer, avant d'en venir à la pratique, c'est que cette méthode ne supprime pas l'ancienne : elle la modifie seulement et la complète.

Elle ne supprime pas l'ancienne, car comme celle-ci, elle commence par étudier toute œuvre en elle-même. Elle la modifie seulement, en lui enlevant ce qu'elle a de superficiel et de faux, c.-à-d. en ne séparant plus la forme du fond et en recherchant dans le fond la source de la vraie beauté. Elle la complète en l'étendant à l'étude d'autres œuvres qui, mises en regard de l'œuvre particulière, donnent lieu de les classer selon leur valeur et d'asseoir sur chacune d'elles un jugement motivé et définitif.

Ce seul point de vue suffit pour faire saisir tout ce que la morale et la religion, l'art et l'éducation ont à gagner à une pareille méthode. Le jeune homme qui s'y sera exercé pendant plusieurs années, n'y aura pas seulement trouvé le développement harmonique et complet de toutes ses facultés, mais habitué de bonne heure à n'estimer la forme qu'autant qu'elle est l'expression d'une idée, qu'autant qu'elle recouvre un fond sérieux et moral, il n'aura d'attention que pour les œuvres de valeur; comme d'instinct, il rejettera, fût-il signé d'un nom célèbre, le livre impie ou ordurier. Son bon goût a été formé aux seules et grandes lois de l'idéal chrétien ; il ne croit point à l'art qui insulte Dieu ou blesse la pudeur ; il ne connaît qu'une poésie : celle qui habite sur les sommets et non dans les bas-fonds, celle qui se baigne dans l'air pur et non dans le ruisseau.

C'est ce qu'a très bien compris un grand éducateur de notre temps, lequel est aussi un écrivain de haute valeur, Mgr Baunard : « Pourquoi, nous dit-il dans ses *Instructions dominicales* (I, 273), pourquoi ne pas faire, dès l'enfance et la jeunesse, ce qu'il faut faire toute sa vie pour estimer un livre et régler ses lectures en conséquence ? Pourquoi les maîtres ne formeraient-ils pas leurs élèves, dès les premières classes, à tout juger et à tout estimer d'après la parole révélée ? »

A titre de spécimen, nous donnons ci-après quelques études de comparaison. Il eût été facile d'en grossir le nombre, mais

outre que c'eût été aussi grossir démesurément le volume, il nous a semblé que celles-ci suffiront bien à faire comprendre notre plan.

Il y en a de générales, où la comparaison est établie à peu près sous tous ses aspects : de ce nombre sont les cinq premières.

Il y en a de particulières, où nous nous sommes arrêtés à n'étudier qu'un détail, un simple point de vue : ce qui a bien aussi son intérêt et son profit. C'est ainsi que rapprochant divers passages isolés sur un même sujet, nous avons envisagé dans quatre études spéciales, comment Horace et Adam de St-Victor entendent la description de la nature, leurs façons différentes de sentir et d'exprimer la joie et la douleur, de comprendre et de rendre la beauté. Sur le même plan il sera facile aux maîtres d'établir des comparaisons du même genre, comme seraient, par exemple, celles d'une strophe métrique et d'une strophe rythmique, de la mythologie et du symbolisme en tant que procédés littéraires, de la gloire païenne et de la gloire chrétienne, du courage farouche, exalté d'un Régulus et du courage suave et si noblement enthousiaste d'un St Étienne.

On a parfois reproché au système de comparaison de ne pas toujours trouver son application, faute de sujets présentant quelque analogie, et d'induire ainsi à des rapprochements forcés et contre nature : c'est le mal comprendre.

La comparaison ne suppose pas nécessairement des ressemblances soit de fond, soit de forme : elle peut même n'admettre que des dissemblances et s'appliquer ainsi aux sujets les plus disparates. Quand voulant faire un cadeau de prix, offrir une œuvre d'art à une personne de goût, nous pénétrons dans un magasin pour y choisir soit une peinture, soit une statue, soit une gravure, soit un meuble, fauteuil ou buffet, qui réponde le mieux à ses aspirations artistiques, que faisons-nous, si ce n'est, avant de fixer notre choix, comparer des œuvres disparates? Pourquoi ne pourrions-nous faire la même chose en littérature? comparer par exemple une ode avec une fable, une prose avec une chanson bachique ? Comment s'y prendre pour cela ? Tout simplement commencer par étudier chacune de ces pièces en particulier, selon la méthode ordinaire, puis mettant en regard les résultats obtenus, décerner le prix à celle des deux qui s'est le plus approchée de l'idéal voulu par le genre.

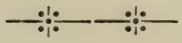
C'est en application de cette idée que nous avons voulu donner ici une étude de comparaison entre l'ode *Ad Amphoram* et la Prose de St-Denis *Gaude prole Graecia.*

Plusieurs enfin trouveront peut-être mauvais, tout au moins peu habile de notre part, que pour le fond comme pour la forme, nous ayons le plus souvent donné la palme à Adam de St-Victor. Mais il n'a pas dépendu de nous qu'il en fût autrement et nous prions nos lecteurs de croire que nous n'y avons mis aucun parti-pris, pas plus dans le choix des morceaux que dans les jugements à porter.

Aussi bien chacun pourra-t-il par lui-même se rendre compte de la valeur des raisons sur lesquelles nous nous appuyons et prononcer à son gré. Qu'on soit ou non de notre avis sur toutes les questions de détail, il importe assez peu en somme : l'essentiel est qu'on comprenne notre méthode et qu'on travaille à l'appliquer dans son esprit et dans sa forme générale.

Virton, fête de la Toussaint 1900.

L. GUILLAUME.



ÉTUDES DE COMPARAISON.

PREMIÈRE ÉTUDE.

HORACE, Qualem ministrum fulminis.
ADAM, Roma Petro glorietur.

I

QUALEM MINISTRUM FULMINIS.

I. Vérité. 1. *Historique.*—Claudius Drusus Néron, fils de Livie, l'épouse d'Auguste, n'avait que vingt-quatre ans, quand, aidé de son frère Tibère, il battit les Vindéliciens au pied des Alpes Rhétiques. Doué de grandes qualités naturelles, il avait été élevé avec un soin tout spécial par Auguste lui-même et descendait de C. Claudius Néron et de M. Livius Salinator, ces deux consuls, qui, en détruisant Hasdrubal et son armée sur les bords du Métaure, mirent fin à la fortune d'Annibal en Italie.

Tous ces faits sont historiquement vrais, sauf que cette campagne contre les Vindéliciens fut loin d'être aussi sérieuse que le poète le fait entendre et n'eut guère plus d'importance que le *Passage du Rhin* tant vanté par Boileau. Sans doute encore, le discours qu'Horace met dans la bouche d'Annibal n'est qu'une amplification poétique des paroles que prononça le héros, — si l'on en croit Tite-Live — en recevant la tête ensanglantée de son frère : « je reconnais le destin de Carthage », mais si nous en écartons les allusions mythologiques et une humilité peu en rapport avec les idées et le caractère d'Annibal, il n'en est pas moins l'expression, aussi exacte qu'éloquente, du jugement que nous portons nous-mêmes sur la constance et le courage des Romains.

2. *Philosophique.* Une seule idée philosophique se ren-

contre dans cette pièce et encore incidemment : c'est celle qui a trait à l'origine de la valeur et à l'éducation de Drusus. On pourrait contester que la force et la vertu engendrent toujours la force et la vertu : trop de grands hommes ont eu des enfants indignes d'eux. Mais ce qui est beaucoup plus vrai, c'est que le plus heureux naturel se déprave, s'il n'est soutenu par une bonne éducation.

II. **Moralité.**— L'exemple de Drusus et de ses ancêtres, joint à l'éloge qu'Annibal fait de la vaillance et de la constance romaines, est de nature à exciter une noble émulation et à enflammer le patriotisme. Et ce qui en double la portée morale, c'est l'importance attachée par le poète à la bonne éducation.

III. **Art.** 1. *Inspiration.*— Sous ce mot d'inspiration nous comprenons le choix et l'arrangement plus ou moins heureux des idées.

Dans un vif sentiment d'admiration, Horace commence par nous retracer sous une forme pompeuse et imagée les victoires de Drusus : c'est l'objet réel de sa pièce. Puis faisant retour en arrière et recherchant l'origine de tant de valeur et de talent chez un si jeune homme, il nous le montre élevé à la grande école d'Auguste et issu d'une famille illustre entre toutes : procédé tout pindarique qui donne occasion au poète de flatter justement son impérial bienfaiteur, et en rappelant les hauts faits des ancêtres de Drusus et aussi en amenant le discours d'Annibal, de grandir et d'illustrer d'autant la gloire de son héros.

2. *Style.* a) *vif et entraînant*, comme le voulait le sujet. Mouvement interrompu par cette réflexion tout alexandrine des v. 19 à 22, ralenti aussi par les v. 45-49, qui ont bien quelque lourdeur.

b) *harmonieux.* C'est la métrique grecque reposant sur la quantité des syllabes, étrangère par conséquent au génie des Latins, chez qui elle ne fut jamais populaire. Horace

cependant la manie supérieurement. Un seul genre de strophe : la strophe alcaïque, qui a bien avec le sujet une convenance générale, mais dont l'emploi exclusif ne peut évidemment répondre à tous les sentiments exprimés.

c) *pittoresque*, non par le symbolisme, qui est la vraie poésie des choses et que les païens ne connurent guère (*Étude philologique*, p. XLVI), mais *par l'image :* comparaisons habilement graduées (aiglon), ou développées quoique maladroitement (lionceau) ou simplement annoncées (*ceu flamma vel Eurus, duris ut ilex*...) ; par cet admirable *tableau* d'Annibal exaltant son vainqueur au milieu de son désespoir ; par l'*expression* (*dente novo peritura, alma risit adorea*, etc.)

d) *pindarique* par son fond historique, par le ton solennel, pompeux, quelquefois sentencieux et par ce saut lyrique qui nous vaut l'entrée en scène des Nérons et d'Annibal.

e) *académique*, à l'usage des lettrés seuls : langue synthétique, aux périodes savantes et compliquées, difficile à saisir, non pas seulement à cause de la longueur des phrases (la première comprend vingt-deux vers), mais encore à cause de l'enchevêtrement des propositions et du déplacement des mots (*vernique... venti, pulcher fugatis, dirus per urbes*...)

f) habituellement *impersonnel* : l'auteur ne parle qu'une fois en son nom (v. 21).

g) *concret* à peu près toujours, puisqu'il ne s'agit guère que de faits.

h) *correct*, du moins au point de vue de la Grammaire poétique. Remarquer : *in Ganymede flavo, fortes creantur fortibus, proelia conjugibus loquenda*.....

i) *élégant*, d'une élégance toute profane, qui cherche à éblouir par le luxe de la phrase et de l'image et même par la recherche de l'esprit (v. 18-22), qui tombe même dans l'afféterie (v. 14 et 15), mais qui n'en est pas moins habituellement d'une grande distinction et même d'une vigueur étonnante (disc. d'Annibal).

II

ROMA PETRO GLORIETUR.

I. Vérité.— S. Pierre et S. Paul nous sont donnés comme fondateurs, fondements et ornements de l'Église catholique, distributeurs de la grâce, prédicateurs de la Loi nouvelle, pasteurs du peuple nouveau, occupés sans cesse à la vigne du Seigneur dans l'espoir de la récompense éternelle, écartant les méchants, rassemblant les bons, tout éclatants de lumières et de vertus et semant les miracles. Leurs dignités et leurs fonctions sont diverses : l'un est le chef, l'autre est le docteur de l'Église. Un seul est maître et gardien de l'unité de la foi, mais c'est chez tous les deux même vie et même force.

Ils vont exercer leur apostolat au centre même de la corruption païenne, à Rome ; ils y confondent Simon le Magicien sous les yeux de Néron et subissent leur glorieux Martyre : S. Pierre crucifié la tête en bas, S. Paul décapité.

Tout cela est historiquement et philosophiquement ou doctrinalement vrai, comme nous le savons par le N. T. et la Tradition, et pour ce qui regarde Simon le Magicien, par Suétone lui-même (*In Neronem*, XII).

II. Moralité. — Célébrer de tels héros et retracer de tels tableaux ne peut qu'exercer sur les âmes une salutaire influence. Qui ne serait plein de vénération pour ces fondateurs de l'Église catholique, que Dieu a chargés d'une si haute mission et revêtus de tant de dignités et de pouvoirs ? Qui ne serait tenté de les imiter, au spectacle de tant de zèle et de tant de courage dans la lutte et dans les supplices ? C'est plus que l'héroïsme, c'est le martyre ; c'est plus que la vertu, c'est la sainteté.

III. Art. 1) *Inspiration.*— Après un cri de joie, une invoca-

tion enthousiaste, où il appelle Rome et l'Église à célébrer S. Pierre et S. Paul, Adam partage sa pièce en deux parties : l'une, où il expose la sublime mission des deux Apôtres et leur action dans l'Église ; l'autre, où il retrace leur arrivée à Rome et leurs triomphes. La première est en quelque sorte un portrait, la seconde un tableau d'histoire : portrait où ne manque aucun trait essentiel, où sont clairement marqués et en quelque sorte burinés les traits communs (str. 2 à 7) et les traits différentiels (8-9), où l'action même apparaît distincte du caractère (4, 5, 7) ; tableau où se dessinent d'abord la grandeur et l'héroïsme du but, ensuite l'éclat du triomphe par l'humiliation de Simon le Magicien et le courage du martyre enduré par les deux Apôtres.

Une prière heureusement amenée termine la pièce.

2) *Style*, *a*) *plein de gravité et de majesté* dans la première partie, comme il convient à un portrait ; *rapide et vivant* dans la seconde, qui n'est qu'un tableau historique ;

b) harmonieux : ce n'est plus la métrique d'Horace, c'est le rythme, plus conforme à la nature et au génie latin, plus populaire par conséquent, le rythme avec son accent au lieu de la quantité, avec son nombre de syllabes mesuré, avec sa rime toujours riche. Ce n'est plus la strophe unique, mais ce sont des strophes de tout genre, s'adaptant non seulement à la pensée générale, mais encore à toutes les idées particulières, aux divers sentiments exprimés par le poète : strophes plus solennelles, quand il s'agit d'idées graves ou austères (1, 2, 3, 6, 8, 9) ou de tableaux (11-13), plus légères, plus alertes dans les récitatifs (4, 5, 7, 10) ;

c) *pittoresque :* tout *symbolique* dans la première partie, *antithétique* dans la seconde ; souvent *imagé* dans le détail. *(Nubes coruscantes, montes illustrantur veri solis lumine, unus cortex est granorum);*

d) essentiellement *liturgique :* pas une idée, pas une forme, pas une expression sentant le paganisme ou même l'esprit du

monde : tout y rappelle l'antiquité chrétienne (remarquer surtout symbolisme, images, allusions) ; tout y respire la piété et l'onction ;

e) *populaire*, fait pour tout le peuple et pas simplement pour les lettrés : langue analytique, point de périodes, que le chant ne ferait qu'allonger et que les auditeurs même les plus habiles ne comprendraient pas, mais phrases toujours courtes (deux vers au plus) et d'une grande simplicité ; point de sauts lyriques, qui dérouteraient l'esprit, mais au besoin même une transition *(laus communis est amborum)* ;

f) toujours *impersonnel*, en ce sens que le poète généralise ses propres sentiments et s'efface tout entier pour faire parler le peuple ou plutôt l'Église elle-même, dont il est l'organe ;

g) *abstrait* et tout en idées : chaque vers, pour ainsi dire, est une pensée nouvelle, même quand il semble n'être que l'expression d'un fait ;

h) *correct* : aucune tournure insolite ou même embarrassée ;

i) *élégant*, non pas de cette élégance profane, qui semble n'avoir en vue que de mettre le poète en relief ou de charmer avant tout l'imagination et le sentiment, mais d'une élégance sans recherche, discrète, religieuse, qui a comme caractère principal la précision : jamais un mot de trop, toujours le mot propre, quelque chose de lapidaire.

CONCLUSION.

Pour se rendre un compte exact de la valeur relative des deux pièces qui viennent d'être analysées, il faut considérer : 1) que la première est une œuvre païenne et purement profane, une ode historique ou Pindarique, destinée à flatter Auguste par l'éloge de son beau-fils Drusus et à faire vibrer autour de lui la fibre patriotique ; la seconde une œuvre chrétienne et religieuse, une pièce liturgique, une Prose destinée à louer les deux grands fondateurs de l'Église catholique, sans autre but que d'amener les fidèles à les vénérer, à les imiter, à les prier ; 2) que l'une s'adresse aux lettrés exclusivement, l'autre à tout le peuple ; que l'une réclame avant tout l'enthousiasme et la pompe, l'autre, l'onction et la simplicité dans la grandeur.

Horace et Adam de St-Victor ont tous les deux admirablement compris quel devait être le caractère de leur poésie. De là chez le premier : ce lyrisme plutôt réaliste et concret, ces écarts, ce style solennel, cette langue académique et savante, ce rythme métrique. De là chez le second : ce lyrisme le plus souvent abstrait et tout en idées ; ce mouvement sans soubresauts, ce style majestueux, mais éminemment clair et sans recherche, cette langue populaire et purement analytique, ce rythme accentué.

Au point de vue exclusif de la forme, il faut donc reconnaître que non seulement les deux pièces ont chacune en son genre une très haute valeur, mais qu'ici Adam a sur Horace cette supériorité de n'être entaché d'aucune des faiblesses signalées chez ce dernier (*Style*, *a. b. c*, *e. i.*).

Mais si montant plus haut et nous plaçant à un point de vue absolu, nous nous rappelons ce qui a été dit, p. 3 de l'*Avant-Propos*, nous n'hésiterons pas à déclarer que la

Prose de S. Pierre et S. Paul est, sous ce rapport surtout, infiniment supérieure à l'*Ode sur Drusus*. En effet, à part un simple développement sur la valeur de l'éducation, l'Ode sur Drusus ne contient guère d'autres vérités que des vérités de fait et encore d'ordre secondaire. La *Prose des SS. P. et P.* au contraire est un riche et vaste tissu des plus hautes vérités du christianisme et s'il s'y rencontre aussi plusieurs vérités historiques, ce sont des faits capitaux, dont les conséquences subsistent encore et subsisteront jusqu'à la fin des temps. D'autre part, au point de vue moral, quelle différence entre une pièce qui n'a d'autre but que de flatter la vanité d'un prince et de caresser la fibre patriotique, et une pièce dont tout l'effet sera de louer les plus grands héros, les saints, et de porter à la pratique des plus hautes vertus surnaturelles ?

Enfin si l'inspiration de l'Ode sur Drusus ne manque ni d'ampleur ni d'éclat, si même à la fin elle devient vigoureuse et saisissante, on doit dire cependant que la sincérité lui fait défaut : elle ne sort pas du sujet même ; dans toute la première partie, il semble que l'auteur se batte un peu les flancs, et toute cette mythologie grecque d'Annibal n'est pas sans paraître étrange dans une bouche carthaginoise. La *Prose des SS. P. et P.* au contraire, pleine de vie d'un bout à l'autre, semble couler de source, rien n'y est factice, rien n'y vient du dehors et tout y est grand : c'est la vraie inspiration, celle qui ne fatigue jamais, parce qu'elle est naturelle.

DEUXIÈME ÉTUDE.

HORACE, Dianam tenerae dicite.
ADAM, Templum cordis adornemus.

I
DIANAM TENERAE DICITE.

I. Vérité. — Pure mythologie que cet hymne, mais raisonnablement pourrait-on exiger autre chose du poète païen chantant ses Dieux? Une vérité du reste se dégage de ces fables, c'est que la Divinité se laisse fléchir aux prières des mortels *(vestra motus aget prece)*. Il y est fait allusion à des faits réels, mais d'ordre purement matériel : à la guerre, à la famine, à la peste, qui désolèrent Rome en ce temps-là ; aux Parthes et aux Bretons, restés les derniers ennemis de l'Empire.

II. Moralité. — Le poète excite jeunes gens et jeunes filles à célébrer et à prier les Dieux. Il n'y a rien là que de fort louable, mais le malheur est, 1°) qu'Horace ne trouve à donner pour motif à ces louanges que les qualités purement physiques de ses héros ou des relations sans valeur ou même compromettantes : chez Apollon, sa vierge chevelure, sa naissance peu honorable *(dilectam penitus)*, la vallée de Tempé qu'il chérit entre toutes, Délos, où il est né et... son épaule armée du carquois et de la flûte! chez Diane, sa passion du bain et de la chasse !

2°) qu'il n'attende des Dieux autre chose que des biens matériels : la délivrance de la guerre, de la famine, de la peste, encore souhaite-t-il en même temps que ces fléaux retombent sur les ennemis de Rome.

III. Art. — Composée selon les règles de la métrique grecque, en vers asclépiades, élégante et correcte comme en

général tout ce qui est sorti de la plume d'Horace, cette pièce n'est remarquable ni par l'invention, ni par le souffle, ni même par le style. C'est un hymne, mais un hymne sans piété, sans foi, froid comme la glace ; on dirait d'un simple canevas : nul symbole, si ce n'est peut-être l'*intonsum*, marquant l'éternelle jeunesse d'Apollon ; un peu, mais combien peu ! d'imagination à propos de quelques souvenirs comme l'Erymanthe, l'Algide, le Cragus et l'épaule du dieu ; pas d'expressions sortant de l'ordinaire, si ce n'est le *nemorum coma*. Encore celle-ci est-elle tirée d'Alcée. Et puis qu'est-ce que ce *nemorum coma quae prominet sylvis*, cet *in* tombant si négligemment à la fin du vers 14 et surtout cette épaule qui se détache si malencontreuse du dos d'Apollon ?

II
TEMPLUM CORDIS ADORNEMUS.

I. Vérité. — Quarante jours après sa naissance, Jésus fut présenté au temple par Marie, sa mère, et reçu par le saint vieillard Siméon qui, reconnaissant en lui le Messie promis et si longtemps attendu, le prit joyeusement dans ses bras et proclama publiquement sa divine mission *(in signum populorum)*, sa passion future *(post in cruce vir oblatus)* et sa gloire *(lumen)*.

Jésus est la vraie lumière, qui éclaire et qui sauve. Marie, sa mère, c'est la pureté et l'innocence même, la bien-aimée de Dieu, la créature belle et aimable entre toutes. Étoile de la mer, elle est la gloire des mères, la mère de Celui qui est la voie, la vérité et la vie. Appelée à guérir le monde, elle est la source et le canal de la grâce, qui rafraîchit et purifie les âmes.

Aucune de ces affirmations, qui ne soit historiquement et doctrinalement vraie.

II. Moralité. — Faire célébrer avec piété la fête de la Purification de la Ste Vierge, chanter avec la gloire du Fils, la grandeur et la pureté de la Mère de Dieu, la faire aimer, invoquer son secours : tel est le but hautement moral que poursuit le poète et auquel il a su faire servir les considérations les plus sérieuses comme les plus élevées.

III. Art. 1) *Inspiration.*— Profitant de la présentation au Temple de l'Enfant-Dieu et de la joie du vieillard Siméon, Adam débute par une ardente exhortation aux fidèles à orner le temple de leur cœur et à s'abandonner à toute la joie d'un pareil jour. En quelques mots (7-12), il caractérise la grandeur de cette fête, puis nous la figurant et nous la mettant en quelque sorte sous les yeux dans ce qu'elle a de particulier,

la procession des cierges, il suppose que Jésus et Marie sont là devant nous, comme autrefois au Temple, et donnent eux-mêmes le signal de la joie *(moveant tripudium)*, en se mettant à la tête du cortège. Les fidèles suivent, un cierge à la main: cette cire qu'ils portent, c'est la chair virginale de Jésus ; cette lumière, c'est la lumière de la vérité : ce cierge allumé, c'est Jésus, qu'ils étreignent d'amour, comme l'étreignait autrefois Siméon.

La louange de l'héroïne de la fête occupe toute la procession et avec quelle abondance d'images et quel charme !

Une prière à cette divine Mère, source de toute grâce, termine naturellement ce chant triomphal.

2) *Style.*—Peut-être y a-t-il, selon le goût du temps, un peu trop de recherche et de subtilité dans les strophes 1, 6 et 10 *(novus, dilecta, munda mundo)*, mais à part ces légères taches qui pourraient s'expliquer d'ailleurs (v. *Introduct.*, p. VIII), puisqu'elles reposent sur une idée sérieuse et ne sont pas de simples jeux de mots, le style de cette pièce n'offre rien que de remarquable.

A signaler en particulier : la forme rythmique, la strophe-type cédant le pas (10) à une strophe plus simple là où commence la prière ; les symboles si parlants de la cire et de la lumière, de la fontaine de vie, sainte, discrète, abondante et pure ; ces tableaux ou portraits, à la fois si brefs et si complets (2 et 6) ; ces heureux rapprochements : *templum cordis adornemus* (1), *sicut senex* (5) : ces détails charmants des strophes *omnis decor, omnis odor ;* ces souvenirs des Livres Saints et cette langue toujours si simple, si claire, si précise (2 et 6), si religieuse et dont chaque mot est une pensée.

CONCLUSION.

Ces deux pièces ont ceci de commun que tout en étant l'une païenne et l'autre chrétienne, toutes deux sont des chants religieux ayant même but et même objet : la première célèbre et invoque Apollon, le Dieu de la lumière, et Diane, la déesse de la chasteté ; la seconde célèbre et invoque Jésus, la lumière du monde, et Marie, la Vierge par excellence.

Absence complète d'inspiration chez Horace: pas une idée, pas un sentiment ! « Chantez le Dieu, à la vierge chevelure, qui a vécu un peu partout ; chantez Diane, la déesse qui aime le frais et la chasse ». C'est tout ce qu'il a pu trouver pour exalter le Dieu de la lumière et la déesse de la chasteté. « Qu'ils nous délivrent de la guerre, de la famine et de la peste ! » C'est à quoi se bornent ses vœux. Et cette indigence d'inspiration n'est pas même rachetée par le style qui n'a d'autre qualité que celle d'une vulgaire élégance et d'une froide correction.

Combien supérieure la Prose d'Adam ! Toute pleine des plus hautes pensées et des plus nobles sentiments, elle a surtout le mérite d'une inspiration éclatante, puisée tout entière dans le sujet même et dans les souvenirs des Livres-Saints et revêtue d'un style aussi riche que précis et élégant.

L'ode *Pour Diane et Apollon* est une non-valeur. Le Prose de la *Purification* est un chef-d'œuvre de la plus haute poésie.

TROISIÈME ÉTUDE.

HORACE, Quid dedicatum poscit.
ADAM, Qui procedis ab utroque.

I

QUID DEDICATUM POSCIT.

I. Vérité. — On sait qu'Auguste en 726 consacrait un temple à Apollon sur le Palatin. Qu'Horace ait assisté à cette inauguration, avec maints autres disciples du Dieu des vers, cela est également certain. Mais qu'il y ait fait cette prière, son habituel scepticisme donne le droit d'en douter. Quoi qu'il en soit, le mépris qu'il y affiche pour les richesses et le luxe de la table, son amour d'une tempérance relative et les vœux qu'il forme pour ses vieux jours, tout cela est bien dans la note du poète, tout cela est vrai dans ce sens, comme au reste tous les détails pittoresques dont cette ode est semée.

II. Moralité. — Horace prend part à une fête religieuse, il y prie : ce sont là deux choses en soi fort louables. On pourrait en dire autant de son mépris pour les richesses et le luxe de la table, si ce mépris partait d'un véritable renoncement, mais on sait que s'il dédaignait les richesses, c'est parce qu'elles occasionnent trop de soucis et d'embarras ; s'il aimait peu la table, c'est qu'il avait un mauvais estomac et enfin s'il témoignait si peu d'estime pour les vins de Grèce, en revanche le Falerne et le Massique ne lui déplaisaient point.

Il lui est bien licite aussi de réclamer du Dieu l'aisance pour ses vieux jours, la santé du corps et de l'esprit avec un peu de gloire et même de musique, mais des vœux aussi égoïstes et aussi étroitement bornés ne témoignent pas d'une grande élévation de sentiment.

III. Art. — Nous avons ici la strophe alcaïque, qui s'ac-

commode bien au sujet. Aucune complication d'idées, inspiration faible : la pièce au fond n'est qu'une prière, et cette prière se borne à exposer ce que ne veut pas le poète et ce qu'il veut.

Le premier caractère de la prière, c'est la simplicité : Horace semble l'avoir oublié dans la première partie trop chargée d'épithètes *(opimae, feraces)*, de détails pittoresques *(mordet taciturnus...)*, de tournures savantes (*calena falce*, si toutefois l'on adopte cette leçon). Dans la seconde partie au contraire il est d'un abandon charmant.

A signaler, comme détails de style, ce mouvement *premant calena* et la répétition de *me* (15, 16).

II
QUI PROCEDIS AB UTROQUE.

I. Vérité. — Chaque vers de cette Prose est l'expression d'une doctrine. Principaux points : le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, il en est l'amour consubstantiel. C'est lui qui régit le monde et communique la vie à toute chose. Il est la lumière qui éclaire, qui purifie, qui ressuscite, qui conduit à la vérité, à la paix et à la justice et donne la vraie science aux âmes sincères. Il illumine l'intelligence, réjouit le cœur et calme la conscience. Il transforme les éléments, donne aux sacrements leur efficacité et confond la malice de nos ennemis. Ses effets admirables dans les âmes qu'il visite: il est aide, consolation, refuge ; digne enfin d'être loué par tous les hommes, comme le Père et le Fils, dont il est l'égal.

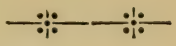
II. Moralité.— En nous montrant l'Esprit-Saint tel qu'il est en lui-même et tel qu'il se produit en nos âmes, l'auteur n'a pas d'autre but que de le faire connaître et de le faire aimer. Il excite la confiance des fidèles et place en leur bouche une prière toute pleine des plus nobles sentiments et des plus hautes aspirations.

III. Art. 1) *Inspiration.*— Après une heureuse invocation sous la forme d'une allusion aux langues de feu de la Pentecôte, le poète, s'adressant à l'Esprit-Saint lui-même, nous retrace son origine, son essence, son action dans l'âme humaine : action toute de lumière et d'amour, qui l'amène à exposer nos besoins. Ce qu'il demande, ce ne sont ni les plaisirs ni les biens de ce monde, c'est au contraire le mépris des choses d'en bas, c'est l'amour des choses d'en haut, la délivrance du mal, du péché, la charité et la grâce, la visite du Saint-Esprit avec tous ses dons.

Il termine sa prière dans un profond sentiment d'humilité

(servorum humilitas), en appelant tous les fidèles à louer l'Esprit-Saint et la Trinité tout entière.

2) *Style*,—*précis*, d'une précision qui n'a d'égale que l'abondance de la doctrine, où jamais la doctrine n'est sacrifiée à l'expression, où l'expression rend toujours exactement toute la doctrine, — généralement *abstrait*, comme il convenait à pareil sujet, — *varié* : à remarquer la belle strophe ordinaire, coupée à mi-chemin par la strophe 7, qui par sa rapidité rend mieux l'action qu'il s'agit de peindre ; les oppositions et rapprochements : *caelum moves*, *permanens immobilis*, *linguas eloquentes*, *mentes ferventes*, *compar et consimilis*, *et sopitas et oblitas erudis et excitas*, *etc.;* les expressions heureuses, comme *flamma divite*, *mundi sunt mundati*, *foves linguam*, *peccati destruis rubiginem* ; la place des mots, comme dans la strophe *o juvamen ;* la délicatesse des images et des sentiments, comme dans la strophe *quando venis*, etc.



CONCLUSION.

Combien supérieure à l'*Ode ad Apollinem* la *Prose au Saint-Esprit*, non seulement par sa haute valeur philosophique et morale, mais aussi par son inspiration et son style!

Les deux pièces ne sont au fond qu'une prière : l'une au Saint-Esprit, l'autre à Apollon. Or aucune prière n'a plus de force que la prière humble et reconnaissante, que celle qui exalte le bienfaiteur et ses dons : c'est la vraie manière d'incliner à la bienveillance celui qu'on invoque, à la confiance celui qui invoque. Adam l'a parfaitement compris : quelle admiration sincère dans les louanges qu'il donne à l'Esprit-Saint, soit au commencement, soit à la fin de la Prose! quelle reconnaissance et quel amour, quand il rappelle son action sur les âmes ! quelle humilité et quelle noblesse d'aspirations dans les demandes qu'il lui adresse !

Horace, lui, n'a pas même songé à louer et à bénir son Dieu. Sa seule préoccupation, c'est ce qu'il vient demander. Apollon est le Dieu de la lumière comme le Saint-Esprit, Horace est et se dit poète, et que va réclamer le poète au Dieu de la lumière ? « ni ceci, ni cela »,dira-t-il selon son procédé ordinaire, « mais des chicorées et des mauves en abondance, mais des rentes, une bonne santé, une heureuse et honorable vieillesse avec toute ma tête et..... un peu de musique, un peu de poésie ! »

Un autre caractère essentiel de la prière, c'est la piété. Elle déborde dans l'œuvre d'Adam, elle est totalement absente dans celle d'Horace, où il n'y a place que pour l'esprit et la bonne humeur.

Quant au style, s'il manque en général dans Horace de la simplicité et de la grandeur qui conviennent à un sujet religieux, il faut reconnaître que ces qualités se rencontrent dans Adam à un très haut degré.

Somme toute, l'*ode à Apollon* ne vaut guère mieux que l'*ode pour Diane et Apollon ;* la *Prose du Saint-Esprit* est à la hauteur de la *Prose de la Purification*.

QUATRIÈME ÉTUDE.

HORACE, Nunc est bibendum.
ADAM, Heri mundus exultavit.

I
NUNC EST BIBENDUM.

I. Vérité. — Grâce à la complicité d'Antoine, Cléopâtre avait rêvé, reine étrangère et débauchée, de ceindre la couronne dans la capitale même de l'Empire. Mais toute sa flotte, à l'exception d'un seul vaisseau, périt devant Actium. Sortie de son ivresse et poursuivie elle-même par César-Octave, Cléopâtre rentra, courageuse et fière encore, dans son palais consterné. Bientôt près d'être saisie, et voulant s'épargner l'humiliation d'être traînée en triomphe, elle essaya, mais en vain, de se percer d'une épée et finit par se donner la mort en se faisant piquer par d'affreux serpents. Sa mort délivra Rome d'un redoutable ennemi.

Tout ce récit est historique, sauf 1) que ce ne fut point la flotte de Cléopâtre (elle-même s'était enfuie avec ses vaisseaux avant l'action), mais celle d'Antoine qui fut livrée aux flammes ; 2) que César-Octave ne poursuivit pas autrement cette reine malheureuse qu'en lançant sur ses pas quelques vaisseaux liburniens ; 3) que cette ivresse furieuse due, selon Horace, au vin Maréotique, a bien tout l'air d'une invention du poète.

II. Moralité. — En qualité de Romain, qui voyait dans les desseins de Cléopâtre le dernier obstacle à l'établissement de la paix, Horace a bien le droit de se réjouir de sa mort inattendue. Il a bien le droit aussi d'exprimer et sa colère et son dédain à l'égard de cette femme ambitieuse, si subitement et si étrangement confondue. Mais où il se montre

vraiment grand et digne, c'est lorsque considérant la constance de son ennemie dans la défaite et sa fin tragique, il oublie son propre ressentiment pour ne plus songer qu'à l'admiration et à la pitié.

Sans doute l'acte qu'il admire est répréhensible. Quels que soient les motifs dont il s'entoure, le suicide est toujours un crime et une lâcheté, et dans les revers, la véritable grandeur d'âme, le véritable courage consiste non point à chercher ou à se donner la mort, mais à savoir supporter ses maux. Mais il faut se rappeler qu'Horace était Romain et qu'à Rome, à cette époque, le suicide était considéré comme la marque du suprême héroïsme.

III. Art. 1) *Inspiration.* — A la nouvelle d'un événement aussi important que celui de la mort de Cléopâtre, Horace est saisi d'un transport de joie qu'il appelle tous ses amis à partager.

Dans l'enivrement du triomphe, il commence par piétiner en quelque sorte le cadavre de son ennemie : c'est dans l'ordre. Avec quelle colère il nous peint les rêves insensés de cette reine orgueilleuse ! De quel dédain il l'écrase, quand, ayant perdu sa flotte, elle fuit honteusement devant les vaisseaux d'Auguste : à ses yeux, Cléopâtre n'est même plus une femme, c'est une faible colombe, un lièvre timide que poursuivent les chasseurs !

Mais bientôt, se rappelant la fin, à ses yeux héroïque, de cette reine infortunée, le poète passe subitement de la colère et du mépris à l'admiration la plus profonde et il finit en faisant l'apothéose de sa victime.

2) *Style*, qui n'est pas seulement correct et élégant, mais plein de vie et d'une grande richesse : on sent si bien qu'ici c'est le fond, c.-à-d. le sentiment, qui a créé la forme. Quelle vivacité dans l'expression de la joie (*nunc* trois fois répété, *antehac nefas*) ! Quelle énergie dans l'invective *(dementes ruinas, inpotens sperare, funera parabat...) !* Quelle vigueur

et quelle pompe dans l'apothéose de la fin (*muliebriter expavescere*, *jacentem vultu sereno*, *fortes et asperas*, *conbibere veneno*, *non humilis superbo*, etc.) : phrases, expressions, place des mots, tout est à remarquer. Si l'on peut également signaler comme une qualité de l'écrivain l'adresse avec laquelle il a pu triompher sans blesser le parti vaincu, sans même citer le nom d'Antoine, le complice de Cléopâtre, il est pourtant regrettable qu'il n'ait su témoigner sa joie d'une manière plus noble qu'en engageant ses amis à boire, à danser, à festiner. Le morceau aussi, au point de vue du style, nous semble déparé par la comparaison des v. 17 à 19, qui, outre qu'elle coupe malencontreusement la phrase et ralentit le mouvement, présente avec le vers suivant des figures peu harmonieuses (*molles columbas*, *leporem* d'une part et *fatale monstrum* d'autre part).

II

HERI MUNDUS EXULTAVIT.

I. **Vérité.** 1) *historique.* — Prédestiné même par son nom (en grec Στέφανος, couronne), Étienne, le premier parmi les chrétiens, subit le martyre pour le Christ. Lévite, sa vertu égalait sa foi et son pouvoir surnaturel. Ses prédications lui attirent la haine des Pharisiens et des Sadducéens, qui le traduisent devant de Sanhédrin. Ne pouvant venir à bout devant ses juges de confondre ses doctrines, ils produisent de faux témoins et l'accablent de calomnies. Il est condamné à être lapidé en présence de Saul, qui sera Paul plus tard. Pendant son supplice il voit les cieux s'entr'ouvrir et il meurt en priant pour ses bourreaux.

Tous ces faits sont strictement vrais, étant rapportés dans les *Actes des Apôtres.*

2) *philosophique.* Plusieurs vérités philosophiques ou doctrinales très hautes se dégagent de cette Prose : les préjugés et les haines engendrent la colère et le crime (15-17) ; la pensée des récompenses éternelles nous soutient dans les combats et les souffrances de la vie (20) ; Dieu est l'incorruptible témoin de l'innocence (25) ; à l'heure des tentations et des épreuves, le Saint-Esprit remplit les cœurs de sa grâce et éclaire les âmes, et Jésus combat avec nous (str. 7, 8, 9) ; pour un chrétien, la mort est le commencement de la vie (34-37) ; il est doux de mourir pour le Christ (50) et bon de prier pour les pécheurs (55) ; les Saints protègent le monde (63).

II. **Moralité.**—Quoi de plus propre à enflammer les âmes dans la lutte pour la foi, dans la patience et la charité, que le spectacle d'Étienne affrontant sans trembler la haine et la persécution, endurant sous le regard de Dieu et avec l'aide visible de sa grâce, le supplice le plus cruel, et nous donnant

dans sa mort le spectacle des plus nobles et des plus généreux sentiments ?

III. Art. 1) *Inspiration.* — Après avoir en quelques vers rattaché la fête de S. Étienne à celle de la veille, qui est la naissance de N.-S., l'auteur nous trace le portrait de son héros et nous annonce son triomphe. Puis entrant brusquement en matière, il le place face à face avec ses ennemis : ils n'ont su réfuter ses arguments, quand il exposait la doctrine du Christ, leur humiliation en a fait autant de bêtes fauves qui frémissent de rage ; ennemis de la lumière, ils ont fait venir de faux témoins ; race de vipères, ils aiguisent leurs langues. Le combat a commencé, mais voici que, spectateur, le peuple lui-même entre en scène par une apostrophe dramatique au saint martyr : « Courage, Étienne, s'écrie-t-il, et confonds ces faux témoins : ton témoin à toi est dans les cieux, témoin véridique et fidèle, témoin de ton innocence. Déjà couronné par ton nom, il faut bien que tu mérites par la souffrance la couronne de gloire qui t'est destinée. Qu'est-ce qu'un moment de souffrance pour une couronne qui ne se flétrira pas ? La mort n'est-elle pas le jour de la naissance et le commencement de la vie ? »

Mais déjà l'Esprit-Saint est descendu dans l'âme d'Étienne et à ce moment se produit un fait merveilleux: Étienne voit tout à coup les cieux s'ouvrir devant lui, son courage se hausse, ses aspirations deviennent toujours plus ardentes et de nouveau le peuple, comme s'il craignait de le voir faiblir : « regarde, Étienne, regarde le Christ qui n'est plus seulement ton témoin, mais qui combat pour toi. A haute voix crie et célèbre ton triomphe ! »

Mais la lutte est finie, et le martyr va mourir. Avec une simplicité évangélique et un calme qui contraste admirablement avec le mouvement des strophes précédentes, Adam nous dit les derniers moments d'Étienne *(se commendat Salvatori)*, qui trouve douces les pierres dont il est frappé, pen-

dant que Saul le lapide par la main de tous ses complices, et qui, dernier trait de ressemblance avec le divin Maître, trouve encore en mourant la force de plier le genou et de prier pour ses bourreaux.

La réflexion qui termine ce dramatique récit n'est pas moins frappante de simplicité : « c'est ainsi qu'il s'endormit dans le Christ celui qui avait obéi au Christ ; c'est ainsi qu'il vit éternellement avec le Christ celui qui voulut le premier donner son sang pour lui ».

Pour terminer, une prière au saint Martyr, à qui le poète demande de ranimer de son odeur suave le monde languissant.

2) *Style*, en général *concret* : c'est une Prose narrative ; *vif* d'une vivacité singulière : le plus souvent la belle strophe ordinaire, parfois légèrement modifiée, coupée au moment le plus solennel par la strophe 7 aux vers isométriques, et pour terminer, cette petite strophe de quatre vers consacrés à une courte aspiration après ce tableau si émouvant; *dramatique et merveilleux*, qui fait passer l'âme des émotions les plus vives aux émotions les plus douces et les plus reposantes et qui, sans violer la vérité historique, fait intervenir le ciel sur la terre par la vision d'Étienne ; *riche*, *éclatant* dans sa simplicité : répétitions de *clarus* et de *testis* (1 et 5), oppositions de la strophe 6, des strophes 9 et 10, finales de chaque strophe et tableaux des strophes 3 et 7, etc. ; essentiellement *religieux* et par la langue, qui est toute pleine d'Écriture sainte, et par le sentiment : quelle foi dans le récit de la lutte ! quelle piété et quelle onction dans le tableau des derniers moments!

CONCLUSION.

Sans portée philosophique, œuvre de pur sentiment, d'une moralité fort relative, l'*ode Ad Sodales* n'en offre pas moins de remarquables qualités d'inspiration et de style.

On ne peut qu'admirer en effet l'aisance et la verve avec lesquelles l'auteur passe de la joie du triomphe à la colère que lui inspirent les audacieux projets de Cléopâtre, puis au dédain que provoque son humiliante défaite. Et qu'il est beau ensuite de le voir pris tout à coup de pitié et d'admiration, célébrer la mort apparemment héroïque de celle qu'il piétinait tout à l'heure ! c'est bien là le vrai lyrisme, et toute cette pièce est d'une psychologie profonde.

Le style d'autre part, si l'on écarte la parenthèse du milieu, est à la hauteur de l'inspiration : c'est un type de ce grand style académique des anciens, qui pour être souvent trop travaillé et alambiqué, n'en est pas moins une des formes les plus heureuses de la poésie.

Tout considéré, l'*ode Ad Sodales* a droit à être rangée parmi les plus belles d'Horace et de toute la littérature antique.

A son tour la *Prose de S. Étienne* peut compter parmi les plus belles d'Adam de St-Victor et de toute la littérature chrétienne. Comparée à l'*ode Ad Sodales*, elle apparaît d'abord comme lui étant infiniment supérieure sous le rapport du fond. Philosophiquement et historiquement vraie, toute tissue des plus hautes doctrines, elle déborde en même temps des plus héroïques et des plus délicats sentiments. Où trouver par exemple dans Cléopâtre se faisant piquer par des serpents pour échapper à l'humiliation, quelque chose qui approche de S. Étienne se laissant lapider pour défendre sa foi et priant pour ses bourreaux ? Supérieure par le fond, lui est-elle inférieure sous le rapport de l'art ? Sans doute Adam doit une

bonne partie de son inspiration aux *Actes des Apôtres*, tandis qu'Horace semble devoir à peu près tout à lui-même, mais aussi quel caractère dramatique et vraiment lyrique n'a-t-il pas su imprimer au simple récit de l'Écriture! quel tableau que ce martyre de S. Étienne, auquel l'Église prend part elle-même et où le ciel semble ne faire qu'un avec la terre ! Quel contraste saisissant que celui de cette lutte si vive et si ardente avec le calme et la douceur de cette mort ! Sans doute ce n'est pas non plus le style d'Horace : ce n'est plus la métrique ; mais la rythmique d'Adam ne vaut-elle pas la métrique d'Horace ? n'est-elle pas en particulier plus variée (v. Introduct. d'Adam, p. VI)? Ce n'est plus la même langue : la langue populaire et chrétienne a remplacé la langue académique et païenne, mais n'est-ce pas la langue qui convient à la liturgie et pour être moins éclatante, moins recherchée, en est-elle moins belle ? Et cette langue, Adam ne l'écrit-il pas avec la dernière perfection ?

La conclusion définitive est facile à tirer.

CINQUIÈME ÉTUDE.

HORACE, O nata mecum.
ADAM, Gaude prole, Graecia.

I

O NATA MECUM.

I. Vérité. — Qu'Horace ait invité son ami Messala Corvinus à souper et l'ait bien traité ; que la philosophie de son convive ne fût pas à l'épreuve d'une bouteille : c'est ce qu'on peut croire sans risquer de se brouiller avec la vérité. Ce qui est plus certain toutefois, ce qu'il serait même difficile de ne pas trouver exact, c'est la description des effets que le poète attribue au vin : ce tableau est d'un physiologiste parfaitement documenté.

II. Moralité.— Horace veut régaler un ami et le régaler de son mieux : ce projet part d'un bon naturel et dût la fête se prolonger un peu tard, la moralité, à moins d'être austère, n'aurait lieu de s'offenser ni de cette invitation ni de toute cette pièce, n'étaient les derniers vers, qui dénotent une intention malsaine et semblent vouloir transformer une partie qui pouvait n'être que fine en une partie de débauche.

III. Art. 1) *Inspiration.* — Pour des Épicuriens, comme Horace et Messala, le grand charme d'un souper, c'était un verre de bon vin. Pour faire son invitation, au lieu de s'adresser directement à son ami, Horace imagina d'interpeller une de ses vieilles amphores et de l'engager elle-même à venir les rafraîchir. Rien de plus spirituel, de plus plaisant que son discours à la belle. Il commence par lui donner les noms les plus charmants : c'est une vénérable matrone, qu'il aime de tout son cœur, *pia testa ;* c'est son amie, sa contem-

poraine, *nata mecum*. Elle habite en son grenier : «Descends, lui dit-il, un consul te l'ordonne. Et quel plus beau jour pour te produire en public, *digna moveri*, et faire couler ton vin si doux, *languidiora vina ?* Point d'objections, je te prie : qu'importe ce que tu recèles en ton sein : pleurs ou ris, querelles, folles amours, ou sommeil? Pas plus que la vertu du vieux Caton, la philosophie de Messala ne te fera mauvaise mine. N'es-tu pas la bonté même et ne sèmes-tu pas les bienfaits à pleines mains ? Ne fais-tu pas une douce violence aux esprits les plus moroses ? n'est-ce pas toi qui charmes les soucis et délies les langues ? ne rends-tu pas l'espérance aux malheureux et la confiance, l'audace même aux pauvres et aux humbles ? » Et puis, dernier trait qui achève de briser toutes les résistances de l'amphore : « nous te ferons en te *croquant* beaucoup d'honneur, et tu auras la gloire de prolonger ton existence jusqu'au matin, au milieu de toutes les splendeurs d'une nuit charmante, que présidera Bacchus et qu'embelliront Vénus et les Grâces ».

2) *Style*, d'une légèreté merveilleuse d'un bout à l'autre : il suit l'inspiration. Pas une phrase longue ou embarrassée ! Pas un arrêt dans le mouvement ! Et que de jolis détails d'expression, outre ceux déjà cités : *quamquam madet*, *te negleget horridus*, *lene tormentum*, *addis cornua* et les deux vers historiques *narratur*, etc.

II

GAUDE PROLE, GRAECIA.

I. Vérité.— Né en Grèce et converti par S. Paul, S. Denis est envoyé en Gaule comme évêque par le pape S. Clément. Avec deux compagnons, S. Éleuthère et S. Rustique, il se rend à Paris qui, comme toute la Gaule d'alors, était en proie à l'idolâtrie et de plus la sentine de toutes les erreurs et de toutes les corruptions. Il y bâtit un temple, y prêche et convertit les foules par sa parole, ses exemples et ses miracles. Domitien envoie contre lui le préfet Sisinnius, qui le fait passer par tous les supplices. Entouré d'une multitude de Saints, le Christ apparaît à Denis célébrant le S. Sacrifice ; il le communie de sa main dans la prison. Denis enfin a la tête tranchée, qu'il transporte de ses propres mains au lieu dit aujourd'hui St-Denis.

Telle est la légende que reproduit Adam, mais qui paraît bien n'être pas authentique. La critique moderne n'admet pas en particulier que le S. Denis dont il est ici question soit l'Aréopagite converti et baptisé par S. Paul.

II. Moralité. — Cette pièce n'offre rien que d'édifiant : c'est le tableau d'un apostolat courageux, que couronne le martyre et que consacre visiblement le Christ lui-même.

III. Art. a) *Inspiration.*—Il n'y en a aucune trace : c'est le récit très simple, on ne peut plus simple de faits successifs, tels que les rapporte la voix populaire : on dirait d'une complainte, que le poète a été heureux de terminer par cette vulgaire prière : *tam praeclara passio repleat nos gaudio.*

b) *Style*, au niveau de l'inspiration, clair, correct, mais sans cachet : à peine une strophe un peu vive (8), deux ou trois vers originaux (29 et 30, 63 à 65) ; — plusieurs traits de mauvais goût : *sub securi stat securus*, *truncus truncum.*

CONCLUSION.

L'*ode ad Amphoram* n'appartient pas à la grande poésie : c'est un billet d'invitation, un simple badinage, qui eût pu s'élever et valoir d'autant, si Horace avait songé à y glisser comme en passant quelque noble leçon. Mais outre qu'il ne s'y rencontre guère d'autres vérités que des vérités d'ordre purement physiologique, la morale n'est pas sans y avoir subi certain accroc.

En son genre pourtant, cette pièce est d'une inspiration si naturelle, le style en est si spirituel et si vivant, que nous n'hésitons pas à la mettre, comme œuvre d'art, infiniment au-dessus de la *Prose sur S. Denis.*

Celle-ci, il est vrai, est par sa nature d'un ordre plus élevé : c'est de la grande poésie morale, mais l'auteur n'a point tiré parti de son sujet et il est resté sans souffle comme sans style : pas une idée qui frappe, pas un sentiment qui fasse tressaillir !

Horace n'a guère fait qu'une chanson, mais combien charmante ! Adam a fait une Prose, mais par exception, combien insignifiante !

SIXIÈME ÉTUDE.

LE PRINTEMPS.

Ce qui caractérise surtout la muse d'Adam, c'est le coup d'aile, ce sont les envolées vers les cieux. Ses Proses, c'est le chant d'une âme pieuse en paix avec elle-même, en paix avec les autres, qui plane sur les hauteurs et qui, l'œil fixé sur Dieu, célèbre les splendeurs de la Trinité, les douceurs infinies du Christ et de sa croix, les vertus et le triomphe éternel des martyrs. Adam pourrait dire comme le vieil Alighieri : « O vous qui n'avez qu'une petite barque et qui, désireux de m'entendre, suivez mon essor en pleine mer, retournez, retournez au rivage. Vous ne pourriez que me perdre et vous égarer. »

Parfois cependant la muse du poète descend à des peintures terrestres : il laisse aller son âme aux charmes de la nature qui l'entoure ; il la comprend et sait la rendre avec un charme infini, témoin cette courte, mais si vivante description du printemps, enchâssée comme une perle dans la prose *Mundi renovatio* et qui n'a rien à envier aux pages les plus gracieuses de l'antiquité grecque. Où trouver en effet rythme plus léger, plus fraîches images ? Comment rendre avec plus de délicatesse la pureté du ciel et le calme des flots, les brises embaumées, les mille fleurs qui émaillent les vallées ? (J. Misset, *Lettres chrétiennes*, t. V.) « ... les éléments sont ses esclaves : ils sentent combien est grande la puissance de leur auteur. Le ciel se fait plus serein et la mer plus tranquille ; la brise souffle plus légère, notre vallée s'est couverte de fleurs. Tout ce qui était aride reverdit, tout ce qui était engourdi se réchauffe sous la tiède haleine du printemps.

Elle est brisée la glace de la mort... »

Les œuvres lyriques d'Horace nous fournissent un grand

nombre de passages, où le poète païen a chanté, lui aussi, le charme de la nature renaissante, la joie de revoir le soleil et les fleurs, après les longs jours d'hiver.

Parfois à cette occasion il lui arrive de prendre le ton bucolique et c'est à ce caprice de sa muse que nous devons cette pièce digne de Virgile : *Beatus ille qui procul negotiis* (Epod. II), dans laquelle il décrit successivement la vie champêtre aux différentes saisons de l'année. Mais ce n'est là qu'une exception : d'ordinaire ses descriptions sont beaucoup plus courtes.

Telle la 4e Ode du Ier livre consacrée à chanter le retour du printemps ! p. 145-79.

Solvitur acris hiems grata vice veris et Favoni,
Trahuntque siccas machinae carinas,
Ac neque jam stabulis gaudet pecus aut arator igni,
Nec prata canis albicant pruinis.

Jam Cytherea choros ducit Venus inminente luna,
Junctaeque Nymphis Gratiae decentes
Alterno terram quatiunt pede, dum graves Cyclopum
Vulcanus ardens urit officinas.

Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto
Aut flore terrae quem ferunt solutae.

. . . . . .

Telle encore la 7e ode du 4e livre, à Torquatus :

Diffugere nives, redeunt jam gramina campis
Arboribusque comae ;
Mutat terra vices et decrescentia ripas
Flumina praetereunt ;

Gratia cum Nymphis geminibusque sororibus audet
Ducere nuda choros.

. . . . . .

Frigora mitescunt Zephyris.

Certes ces vers nous dessinent quelques images charmantes : nous aimons à voir les prairies se couvrir peu à peu de fleurs qui remplacent les frimas ; nous comprenons l'impatience du troupeau à quitter l'étable, et la joie du laboureur allant reprendre les travaux des champs ; nous assistons au mouvement des barques qui vont pouvoir sillonner les flots délivrés de leurs entraves glacées. Mais réunies, ces diverses images du poète antique sont loin de former un tableau aussi frappant, aussi harmonieux, aussi complet dans sa brièveté que celui du poète du moyen âge. Que dire d'ailleurs de ce symbolisme qui consiste à nous peindre l'amour et le plaisir, les orages et la foudre sous les images décolorées de Vénus et de Vulcain ? Il se peut que pour les lecteurs païens qui n'y croyaient plus ces symboles eussent encore quelque charme et quelque valeur esthétique, mais pour nous, chrétiens qui ne regrettons pas

Le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,

nous sommes fort peu touchés de cet étalage mythologique, qui fait passer sous nos yeux Vénus et son cortège de Grâces et de Nymphes dansant aux clartés de la lune, Vulcain et ses Cyclopes préparant la foudre dans les flancs embrasés de l'Etna ou dans les antres de Lipari.

Mais où éclate surtout la supériorité d'Adam sur Horace, c'est dans la portée philosophique et morale de son œuvre. Pour le poète chrétien, dans cette *Prose de Pâques*, à laquelle nous empruntons la description du printemps, le renouveau de la nature est l'image du renouveau qui fleurit dans l'humanité, lors de la résurrection du Christ. Comme la nature, l'homme renaît à la vie ; par l'action puissante du Christ, il est dégagé des liens de la mort, lavé des souillures du péché et appelé à l'héritage céleste. La résurrection du Sauveur apporte à l'homme des joies nouvelles : qu'il se réjouisse

donc, mais que son allégresse s'élève vers Dieu en un chant de louange !

Pro tanta victoria
Patri, Proli gloria
Sit cum sancto Spiritu !

Toutes ces idées sont grandes, sublimes : elles élèvent l'homme en l'approchant de Dieu, elles lui donnent la mesure de sa valeur personnelle, puisqu'un Dieu a cherché à ce point sa gloire et son bonheur.

Quel contraste avec le poète païen ! Lui aussi a sous les yeux les splendeurs de la nature à son réveil, mais cette vue, loin d'élever son âme vers les cieux, l'abaisse au contraire vers la terre et les jouissances matérielles. L'idée même de la mort qui le saisit à ce moment et qui semblerait devoir lui donner des pensées plus sérieuses, l'idée de la mort ne fait que l'enfoncer davantage : « Les beaux jours sont revenus, dit-il à Sestius ; le retour du printemps nous invite au plaisir. Bientôt viendra la mort, *hâtons-nous de jouir de la vie !* »

Mêmes idées, même philosophie, même poésie dans l'*ode à Torquatus* (IV, 7) : « le retour du printemps, c'est l'image des vicissitudes de la vie, mais les saisons reviennent périodiquement, tandis que la vie s'écoule sans espoir de retour. Fatalement elle aboutit à la mort, contre laquelle rien ne peut défendre l'homme : ni la vertu, ni l'amour, ni l'amitié. *Hâtons-nous donc de jouir de la vie !* »

SEPTIÈME ÉTUDE.

LA JOIE.

Il n'est pas de sentiment qui éclate aussi souvent et avec plus de force dans les *Proses* que le sentiment de la joie. C'est par là qu'elles débutent à peu près toutes et rien de moins étonnant, puisque dès l'origine et de tout temps les *Proses* furent destinées à remplacer ou plutôt à interpréter l'Alléluia qui suit l'épître de la messe. D'ailleurs la joie est essentiellement chrétienne : « L'homme qui vit saintement, dit Villiers de l'Isle Adam, connaît seul la joie et sait la communiquer. »

Mais ce qu'il y a de frappant dans la joie telle que l'éprouve et l'exprime Adam de Saint-Victor, c'est son caractère de noblesse et d'immatérielle pureté. Ce qui réjouit ce grand cœur, ce ne sont ni les plaisirs même légitimes, ni les gloires, ni les biens d'ici-bas ; c'est le spectacle des choses d'en haut, c'est la contemplation des mystères éternels : Dieu, la Vierge, les Anges et les Saints ; ce sont les luttes et les triomphes des martyrs.

D'autre part, tout pour l'âme dans cette joie, rien pour les sens. Ou du moins s'il est fait appel à la nature, aux chants, à la musique, par exemple, ce n'est ni pour s'y abandonner et s'y complaire comme dans une fin, c'est au contraire pour se les associer ou plutôt pour les unir d'harmonie aux mouvements de la grâce et aux concerts des Anges.

Angelorum nostra choris
Succinat condicio :
Harmonia diversorum,
Sed in unum redactorum
Dulcis est connexio.

Horace lui aussi s'est livré bien des fois à la joie : ses odes sont là pour l'attester. Mais quelle joie et à quel propos ! Sans doute il arrive à Horace de se réjouir pour de nobles motifs, comme par exemple quand à l'occasion de la mort de Cléopâtre, il chante la délivrance de Rome, ou pour des motifs qui, pour être moins nobles, n'en sont pas moins légitimes, comme quand il célèbre le retour du printemps. Mais outre que ces cas sont rares, il faut dire que même alors sa joie est purement matérielle, quand elle n'est pas grossière.

« Le printemps est revenu, s'écrie-t-il dans l'ode à Sestius (I, IV) : couronnons-nous de myrte et de fleurs »,

Nunc decet aut viridi nitidum caput inpedire myrto,
Aut flore, terrae quem ferunt solutae.

Cléopâtre est morte, la patrie échappe aux dangers qui la menaçaient : « Vite du vin, dansons et festoyons ! » (I,XI).

Nunc est bibendum, nunc pede libero
Pulsanda tellus, nunc saliaribus
Ornare pulvinar deorum
Tempus erat dapibus, sodales.

« Puisque tu dois mourir, écrit-il à Dellius (II, II), hâte-toi de jouir : du vin, des parfums et des roses, voilà ce qu'il te faut »,

Huc vina et unguenta et nimium breves
Flores amoenos ferre jube rosae.

Il invite Pompée-Varus à venir se reposer à son foyer (II, IV) : « n'épargne point mes fûts, lui dit-il,

Nec parce cadis tibi destinatis,

remplis ta coupe de Massique, fais couler les parfums, qu'on nous tresse des couronnes et nous allons faire bombance, à en perdre la raison,

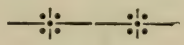
Non ego sanius
Bacchabor Edonis. »

Que d'autres exemples du même genre nous pourrions citer ! que d'autres où la passion se manifeste sous une forme plus dégradante encore, ignominieuse même ! Mais ces quelques indications suffisent bien à montrer quelle distance sépare le poète païen du poète chrétien, sous le rapport de la noblesse du sentiment. Adam ne connaît que la joie de l'âme, celle qui élève, qui illumine et transforme. Horace, lui, n'en connaît point d'autre que celle des sens, celle qui abaisse, qui déshonore, qui aveugle, qui trouble, qui abrutit, et ce sentiment est si bien dans sa nature que si parfois, conscient de sa misère, il essaie de s'élever aux régions supérieures de la philosophie Stoïcienne, ces hauteurs aussitôt lui donnent le vertige, les bas-fonds l'attirent invinciblement comme l'abîme :

Nunc in Aristippi furtim praecepta relabor (Ep. I, 1, 18),

et il se voit obligé de confesser qu'il n'est après tout qu'un pourceau luisant du troupeau d'Épicure :

Me pinguem et nitidum bene curata cute vises,
Quum ridere voles Epicuri de grege porcum (Ep. I, IV, 16).



HUITIÈME ÉTUDE.

LA DOULEUR ET LA MORT.

Seul le Christianisme a résolu le problème humainement insondable de la douleur et de la mort. Pour le Christianisme en effet la douleur n'est point un mal en soi, c'est au contraire, pour qui la comprend et l'accepte, un bien précieux, puisque la douleur est une expiation, une épreuve : une expiation, c'est-à-dire un moyen de se purifier de ses fautes ; une épreuve, c'est-à-dire un moyen de mériter et de conquérir la gloire éternelle ; la mort n'est point la mort comme on l'entend généralement ; ce n'est point une fin, mais un commencement, c'est le *dies natalis*, l'entrée dans cette vie bienheureuse où Dieu récompensera par des joies sans fin comme sans mesure ceux qui l'auront servi ici-bas, ceux-là surtout qui auront souffert pour sa gloire.

Telle est la croyance catholique, et c'est cette croyance qui a fait que pour le fidèle chrétien, condamné à toujours souffrir ici-bas, il n'y a pourtant au fond ni vraies peines, ni vraies douleurs, qu'il n'y a même pas de mort; à ses yeux la douleur et la mort sont les grands messagers de l'éternité : il les reçoit comme on reçoit des amis.

« *Gaudete omnes*, *iterum dico*, *gaudete*, » avait dit S. Paul, le grand interprète de la pensée chrétienne. « Réjouis-toi, Sion, s'écrie à sa suite Adam, réjouis-toi : ton fils Thomas vient de verser son sang pour la foi, il a été égorgé. »

Gaude, Sion, et laetare
Voce, voto jocondare
Solemni laetitia :
Tuus Thomas trucidatur...

Carnis tuae morte spreta,
Triumphalis es athleta ;
Palma tibi datur laeta... (Pr. XVII).

« Réjouis-toi, Église des nations : Paul, ton docteur, a terminé sa carrière, il triomphe dans la gloire » :

Corde, voce pulsa caelos,
Triumphale pange melos,
Gentium Ecclesia :
Paulus, doctor gentium,
Consummavit stadium,
Triumphans in gloria. (Pr. XIX.)

« Réjouis-toi, famille spirituelle de S. Victor, voici l'anniversaire du jour où ton Père est entré dans la joie du Seigneur » :

Ecce dies triumphalis, etc. (Pr. XXX).

« Réjouissons-nous, soldats du Christ, et admirons Vincent, l'athlète du Christ » :

Et pugnantem admiremur
Christum in Vincentio.

Et ainsi de S. Étienne, de S. Denis, et des autres : partout même joie, traduite sous des formes toujours nouvelles et toujours éclatantes joie sincère que ne dément point la conduite de la vie; (*choris concinentibus una sit in moribus nostris modulatio*, Pr. XXI) ; joie toute spirituelle et surnaturelle ; joie féconde, qui ne console pas seulement de toute peine et de toute douleur, qui n'arme pas seulement contre la mort, mais qui illumine et échauffe l'âme, l'élève à l'intelligence des plus hauts mystères, à l'amour et à la pratique des grandes choses, la pousse à prier et à imiter les saints et lui donne la force d'atteindre sa fin en aimant et en servant Dieu comme il convient.

Il en va, faut-il le dire ? tout autrement chez Horace. Pas plus que l'antiquité, le poète de Venouse ne s'est rendu compte ni de la douleur, ni de la mort. A ses yeux la douleur est toujours un mal, un mal dont il faut se garder le plus possible ; quant à la mort, elle est le mal suprême, qu'on peut retarder peut-être, mais auquel on ne peut échapper ; elle n'est pas seulement la fin de la vie, mais pour chacun de nous la fin de toutes choses. Point d'au-delà à la mort ; c'est le long, l'éternel sommeil, *longus somnus* (III,II, 38), *perpetuus sopor* (I, XXIV, 5), ou s'il y a un au-delà, c'est quelque chose de si vague, de si triste qu'il ne vaut guère la peine de s'en préoccuper ; les morts ? des ombres vaines : *fabulae manes* (I, IV, 16), *vana imago* (I. XXIV, 15) ; leur séjour ? un lieu désolé qu'enserrent de leurs noirs replis le Styx et l'Achéron, où règne l'éternelle nuit, avec ses ténèbres et le palais-fantôme de Pluton (I, IV).

Semblables doctrines, semblables perspectives ne pouvaient guère engendrer dans l'âme d'Horace d'autre sentiment que celui d'une profonde tristesse : la tristesse au fond le suit partout, et la mort, la pâle mort est son trouble-fête habituel, le cauchemar de toutes ses nuits (I, VI). Et à quoi aura-t-il recours pour échapper à cette funèbre obsession ?

A la philosophie : il essaiera de se raidir :

> Aequam memento rebus in arduis
> Servare mentem... (II, III, 1-2)

> Rebus angustis animosus atque
> Fortis appare. (II, X, 21-22)

Au travail, à la culture des lettres :

> .....Minuentur atrae
> Carmine curae. (IV, XI, 35-36)

c) A la pensée de la gloire, qui l'attend, non point au ciel, mais dans la postérité :

Non omnis moriar (III, XI).

d) A ses sentiments patriotiques :

Hic dies vere mihi festus atras
Eximet curas ; ego nec tumultum
Nec mori per vim metuam tenente
Caesare terras (III, XIV).

e) Aux exemples des héros de l'antiquité :

At non ter aevo functus amabilem
Ploravit omnes Antilochum senex
Annos, nec impubem parentes
Troïlon aut Phrygiae sorores. (II, IX, 11-17)

f) A l'exemple de la nature, qui par ses alternatives de deuil et de sérénité nous apprend à ne point nous abandonner à une douleur inconsolable :

Non semper imbres nubibus hispidos
Manant in agros aut mare Caspium
Vexant inaequales procellae
Usque..... (II, IX)

g) Au plaisir enfin, surtout au plaisir : s'étourdir dans les jouissances, c'est là pour Horace la suprême consolation et le refrain de toutes les heures. Et quel plaisir : boire, chanter, danser, se couronner de roses, aimer et de quelle façon !

... Sic tu sapiens finire memento
Tristitiam vitaeque labores
Molli, Plance, mero. (I, VII)
Nunc vino pellite curas. (id)
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire
myrto. (I, IV), etc. etc.

Mais que peut bien le plaisir, qui ne dure qu'un moment, que peuvent les froids exemples de la nature et des héros, que peut l'espérance d'une gloire dont on ne jouira pas, que peut un travail sans but immortel, que peut toute la philosophie avec ses vains principes, contre une douleur sans espoir et une mort sans lendemain ?

A supposer même que toutes ces considérations et ces pratiques apportent la résignation que semble promettre le poète à Virgile pleurant la mort de son ami Quintilius :

> Durum, sed levius fit patientia
> Quidquid corrigere est nefas (I, x),

qu'est-ce encore que cette résignation, fruit de la fatalité, si ce n'est une résignation farouche, désolée, sceptique et stérile, une résignation qui abaisse l'âme et la tue, au lieu de la relever et de la faire vivre?

NEUVIÈME ÉTUDE.

LA BEAUTÉ.

A Rome le culte des divinités que leurs attributions rattachaient à la famille de Vénus, et le culte de cette divinité même s'étaient peu à peu fondus en celui d'Ἀφροδίτη, apporté de la Grèce. Comme l'Ἀφροδίτη des Grecs, la Vénus des Latins présidait aux charmes de la nature, à la naissance du printemps et des fleurs. Elle était vénérée « comme la créatrice des êtres, comme la souveraine de la nature, comme la déesse bienfaisante, répandant du haut de la voûte étoilée la fécondité au sein des mers qui portent les navires et sur les terres qui donnent les moissons. » (Cf. Lucrèce, *Rerum natura.*)

Déesse de l'amour, Vénus devint aussi la déesse de la Beauté, et c'est à ce double titre qu'elle fut la grande inspiratrice de l'art antique, qui lui doit ses plus merveilleuses et parfois ses plus idéales inspirations.

A l'imitation de ces œuvres de l'art grec, Horace va-t-il, lui aussi, nous tracer de Vénus, un portrait marqué du sceau de l'idéal, éclairé d'un rayon d'immatérielle beauté? Hélas! non. A supposer qu'il ait compris la Beauté, qu'il se soit fait un idéal de cette divinité qu'au fond de l'âme il honorait d'un culte particulier, il est certain que son art fut impuissant à le rendre. Quelle pauvreté d'expression, quand il nous parle de la déesse de Cythère ou de la Vénus Erycine. *Decens* (I. 18. 6) — *ridens* (I. 2.33) — *laeta* (III, 21.21) : c'est tout ce qu'il trouve à en dire. Rien de descriptif dans ces épithètes, rien qui éveille une image, rien qui différencie Vénus de toute autre divinité.

Peu habile à nous peindre Vénus prise à part, il ne réussit guère mieux à nous la représenter, sous les clartés de la

lune, entourée des chœurs des nymphes et des Grâces qui, du pied, frappent la terre en cadence :

Jam Cytherea choros ducit Venus, inminente luna
Junctaeque Nymphis Gratiae decentes
Alterno terram quatiunt pede..... (I. IV. 5-6),

ou lorsqu'il fait voltiger autour d'elle les jeux et l'amour :

Erycina ridens,
Quam Jocus circumvolat et Cupido. (I. II. 33-34.)

Mais il n'y a pas que la beauté céleste, que la beauté divine, dont il soit question dans les œuvres lyriques d'Horace : la beauté terrestre, la beauté humaine y a sa place largement marquée.

Sortie des mains de Dieu,la beauté humaine nous apparaît sous trois aspects, la beauté physique, la beauté intellectuelle et la beauté morale. Trop subtiles pour atteindre et toucher l'âme d'Horace, les deux dernières n'ont laissé aucune trace dans ses odes. Matérialiste en philosophie, pouvait-il être spiritualiste en art ? Non. C'est pourquoi, il ne s'est attaché qu'à une seule peinture, celle de la beauté physique, derrière laquelle transparaît le souci constant d'une philosophie toute de sensation, plus propre, par conséquent, à étouffer l'idée du beau, qu'à la faire naître. Ce qu'il voit, ce qu'il peint, c'est le côté agréable, attrayant, purement matériel des choses. Aussi les descriptions correspondent-elles, chez lui, à un désir de possession, de jouissance, non à l'admiration qui entraîne le respect et qui est la marque assurée d'une raison élevée, servie par un noble cœur.

Non seulement la beauté dans Horace perd complètement son caractère idéal, mais au point de vue matériel, qui est le seul auquel il se place, elle est loin d'être parfaite. Toujours le même cercle d'idées, la même indigence d'inspiration, les mêmes images qui reviennent dans une déses-

pérante uniformité de tons et de couleurs : cheveux noirs et flottants, teint rosé, peau fine, bras blancs, épaules blanches, voilà, sans parler de certains traits immondes qui déparent trop souvent et déshonorent l'œuvre du poète, voilà à peu près toute la série des couleurs qui chargent sa palette, à peu près tout l'ensemble des caractères qui constituent pour lui la beauté humaine : conception étroite, qui n'enlève pas seulement toute grandeur à ses chants lyriques, mais qui entraîne le poète dans une profonde erreur, celle de ne point faire de distinction entre la beauté masculine et la beauté féminine, pourtant essentiellement différentes.

Les textes que nous allons citer, et que nous empruntons, il le faut bien, aux éditions complètes, sont trop éloquents pour qu'il soit nécessaire de les relever par des commentaires :

Quum, tu, Lydia, Telephi
Cervicem roseam, cerea Telephi
Laudas brachia..... (I. XIII. 1-3)

Urit me Glycerae nitor
Splendentis Pario marmore purius. (I. XIX. 5-6 et seq.)

Serva Briseis niveo colore
Movit Achillem. (II. IV. 3-4)

.....albo sic humero nitens
Ut pura nocturno renidet
Luna mari, Gnidiusve Gyges ;
Quem si puellarum insereres choro,
Mire sagaces falleret hospites
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus ambiguoque vultu (II. V. 18 et seq.)

Me dulces dominae musa Licymniae
Cantus, me voluit dicere lucidum
Fulgentes oculos..... (II. XII 13 et seq.)

..... candidae
Cervici..... (III. IX. 2)

Liparaei nitor Hebri. (III. XII. 6)

Lycum nigris oculis, nigroque
Crine decorum. (I. XXXII. 12)

Une fois, même, Horace place la beauté là où l'on ne s'attendrait pas à la trouver : dans un front étroit.

Insignem *tenui* fronte Lycorida. (I. III. 35)

Use-t-il d'une comparaison, rarement elle sera moins matérielle. Et, en ce genre, avec le : « ut pura nocturno renidet luna mari » (II. 6) nous ne pouvons guère citer que :

Quanquam sidere pulchrior
Ille est..... (III. IX. 21)

Spissa te nitidum coma,
Puro te similem, Telephe, vespero. (III.XIX.25-26)

Comment Adam, poète chrétien, a-t-il, lui, compris la Beauté et en particulier comment nous a-t-il dépeint celle qui en est ici-bas la plus parfaite image ?

Il semblera peut-être étrange, monstrueux même, qu'ayant à analyser le type incomparable, surnaturel, presque divin qu'est la Vierge immaculée, nous osions le rapprocher du type abaissé, misérable que fut Vénus, sous la plume d'Horace. Certes nous ne nions pas que ce rapprochement ne répugne en lui-même, vu la distance et le caractère qui les séparent. Cependant si l'on y fait attention, on trouvera qu'au point de vue de l'art, la conception est identique de part et d'autre. Aux yeux des païens, Vénus était l'idéal de la beauté ; cette beauté, ils l'ont entrevue dans la créature et ils l'ont dépeinte telle qu'ils la concevaient. Les artistes chrétiens, de leur côté, puisant leurs inspirations dans les

Livres Saints et dans l'ardeur de leur foi, ont représenté Marie comme le type le plus accompli de la beauté chez la femme, de même qu'ils ont vu dans le Christ le type de la beauté virile.

D'après les recherches de notre savant compatriote Quetelet, il existe un *homme-type* pour chaque nation, il est même probable qu'il existe un *type absolu* de l'espèce humaine. Sans rien affirmer, ne pouvons-nous pas penser que Jésus-Christ a été l'homme-type de la nation juive ? Et même, s'il existe un type absolu de beauté humaine, n'est-il pas convenable que Jésus-Christ ait été ce type, puisque son corps a été formé par l'opération du Saint-Esprit? L'Ecriture ne l'appelle-t-elle pas d'ailleurs « le plus beau des enfants des hommes » ? Sans doute Dieu, qui a voulu pour la mère du Christ la plus grande perfection intérieure possible, doit aussi l'avoir ornée des perfections extérieures les plus remarquables. Telle est, d'ailleurs, la tradition constante de l'art chrétien. « Concevez, dit le Cte de Grimoüard de St-Laurent, une tête de la régularité de lignes la plus parfaite : que ces lignes, loin d'avoir aucune rigidité, s'assouplissent sous les plus douces inflexions ; aux proportions de la beauté plastique ajoutez tout ce que la physionomie peut avoir de charmes ; que dans cette physionomie la plus haute intelligence s'unisse aux affections les plus tendres sous un voile de modestie et de pureté ; qu'il s'en exhale une suavité exquise ; qu'il y règne une sérénité sans pareille : vous êtes dans la voie pour bien représenter Marie ; Dieu seul sait combien vous approcherez du modèle. »

Écoutons encore Lamennais :

« Sainte comme le Christ qui a pris en elle notre nature afin de la régénérer, elle est la femme selon l'esprit. Telle qu'une fleur aérienne, elle flotte au milieu d'une limpide lumière qui semble en la révélant la voiler encore. Un parfum exquis d'innocence s'exhale d'elle et l'enveloppe comme

un vêtement. Sur son front serein et où cependant apparaît déjà le germe d'une douleur immense pressentie et pleinement acceptée, sur ses lèvres qui sourient à l'Enfant divin, dans son regard virginal et maternel, dans la pureté de ses traits pleins d'une grâce céleste, on reconnaît tout ensemble et la simple naïveté de la fille des champs, et l'auguste grandeur et l'ineffable sainteté de celle en qui le Verbe éternel s'est incarné pour le salut du monde. Voilà la femme selon le christianisme, la seconde Ève réparatrice de l'humanité ruinée par la première ; et lorsqu'après une vie cachée on la revoit au pied de la croix sur laquelle se consomme le volontaire sacrifice de son Fils, lorsqu'elle est là défaillante sous le poids de ses inénarrables angoisses, et toutefois recevant de la main du Père le calice d'amertume et l'épuisant jusqu'à la lie, sans proférer une plainte : quelle distance de la Mère du Christ à l'antique Niobé ! » (*De l'Art et du Beau*, p. 98-99).

Contre cet idéal de beauté insaisissable et intraduisible la peinture et la sculpture chrétiennes ont lutté : de cette lutte sont sortis des chefs-d'œuvre, incomplets sans doute, mais pourtant admirables, qui mettent en relief l'une ou l'autre des perfections éminentes de la Vierge et qui resteront des monuments à jamais impérissables de la foi pieuse et de la haute conception artistique du christianisme.

La littérature chrétienne, elle aussi, a vu dans Marie l'idéal de la Beauté : Marie, c'est la mère de Dieu, la mère du Dieu vivant, l'épouse du Père, le temple du Saint-Esprit; c'est en même temps la Vierge immaculée, avec l'Homme-Dieu notre médiatrice et notre rédemptrice ; c'est la reine du ciel, la mère du genre humain. Dieu l'a élevée au-dessus de toutes les créatures, il l'a ornée des plus sublimes vertus, comme des plus sublimes prérogatives.

Tous ces traits qui caractérisent d'une manière si saisissante la figure morale et toute surnaturelle de la Vierge,

Adam, entre tous les poètes liturgiques, a su, comme on peut s'en convaincre facilement, les rendre avec une précision littéraire, qui n'a d'égale que leur précision dogmatique.

Mais pour lui, Marie n'est pas que le type de la beauté morale et surnaturelle, elle est aussi le type de la beauté terrestre, de la beauté sensible : Marie, mère de Dieu, est belle entre toutes les femmes. Mais cette beauté apparaît si pure au poète, elle revêt à ses yeux un caractère tellement immatériel, qu'il a craint de la déflorer en la décrivant directement. C'est par comparaison qu'il procède et c'est ainsi qu'il a recours non seulement à tout ce que la nature et l'art ont pu lui offrir d'images délicates et charmantes, mais encore à tout ce que lui fournit la Ste Écriture de figures poétiques et de symboles vivants. Tour à tour sous sa plume, Marie nous apparaît comme la rose épanouie au milieu des ronces ; comme l'étoile tutélaire qui s'élève brillante sur la mer orageuse du monde ; comme le vase d'élection ciselé et scellé de la main de l'Esprit-Saint et tout plein des parfums les plus précieux ; comme la fontaine d'où coulent les eaux pures ; comme le jardin des délices, où l'âme humaine se promène de merveilles en merveilles, où fleurissent le lis et la rose, le nard et le myrte.

Nous ne faisons qu'indiquer quelques-uns de ces symboles, quelques-unes de ces figures et de ces images, mais que le lecteur les reprenne un à un dans les diverses Proses consacrées à Marie, qu'il les groupe et les mette chacun en sa place ; qu'il essaie de se rendre compte de tout ce que le poète a su répandre dans son œuvre de piété, d'amour, de confiance, de vie, et il restera confondu, pour reprendre le mot de Lamennais, de la distance qui sépare le type de beauté conçu et réalisé par le christianisme et en particulier par Adam, du type conçu et réalisé par Horace. C'est toute la distance qu'il y a de la terre au ciel.

DIXIÈ

Manière dont u

HORACE.

Pastor quum traheret.

A. — Pourquoi la ville de Troie doit-elle périr ? — *(Ruine.)*

B. — A cause

1° de l'enlèvement d'Hélène par Pâris, fils du roi de Troie, le vieux Priam ;

2° du ressentiment de Pallas contre Pâris, coupable (?) d'avoir donné le prix de la beauté à une autre qu'elle. — (*Une divinité jalouse et vindicative :* conception païenne.)

C. — Troie périra malgré la protection de Vénus. — *(Triomphe de la haine.)*

D. — Des hommes exécuteront l'arrêt porté par le Destin contre la ville entière pour le crime d'un seul.

E. — Quels sont ces hommes ? Énumération de leurs noms. Ce sont : Ajax (force brutale), Ulysse (ruse), Nestor (sagesse), Teucer (constance), Sthénélus et Mérion (habileté : ils excellaient à conduire des chars), Diomède (audace : il blessa Mars et Vénus), Achille (bravoure).

et est développé.

ADAM DE SAINT-VICTOR.

In natale Salvatoris.

A. — Pourquoi le Fils de Dieu s'est-Il incarné? — *(Salut.)*

B. — A cause

1° de la désobéissance d'Ève et d'Adam, prémices de l'humanité et condamnés à la mort ;

2° de l'amour infini que Dieu porte à ses créatures malgré leur péché. — (*Un Dieu juste, mais plein de miséricorde :* conception chrétienne.)

C. — L'homme sera sauvé malgré la haine du démon. — *(Triomphe de l'amour.)*

D. — L'Homme-Dieu annule la sentence de mort prononcée par Dieu contre l'humanité entière à la suite du péché commis par le premier homme et la première femme.

E. — Cet Homme-Dieu est né d'une Mère Vierge. Énumération des symboles de Marie : la verge fleurie (virginité féconde), la toison humide de rosée (maternité divine), le lis (pureté), l'étoile de la mer (protection accordée par Marie au milieu des orages de la vie).

A PROPOS DES HYMNES DE SANTEUL.

DU STYLE LITURGIQUE

ET DE LA

DÉCADENCE DE L'ESTHÉTIQUE CHRÉTIENNE

AU XVIIe SIÈCLE

PAR DOM GUÉRANGER.

A PROPOS DES HYMNES DE SANTEUL [1].

... Nous dirons d'abord que nous avons toujours éprouvé une peine profonde en voyant sortir de la sainte et illustre abbaye de Saint-Victor, un des hommes qui ont le plus contribué à cette lamentable révolution qui a changé, en France, toute la face des offices divins, et déshérité le sanctuaire de ses plus vénérables traditions. Il fallait certes, qu'à la fin du XVIIe siècle, le génie catholique eût bien faibli, en France, pour qu'on n'aperçût pas la contradiction flagrante qu'offraient les allures et la personne tout entière de Santeul, nous ne disons pas seulement avec les Hugues et les Richard, que le cloître mystique de Saint-Victor avait si saintement abrités au XIIe siècle, ni avec le saint réformateur de l'ordre canonial, le Père Faure, dont la mémoire était encore toute fraîche, ni avec le pieux et orthodoxe Simon Gourdan, qui vivait sous le même toit et sous le même habit que l'hymnographe de Cluny, mais avec l'illustre Adam de Saint-Victor, dont les admirables séquences furent longtemps la gloire de l'Église de Paris, et seront toujours de véritables trésors de poésie catholique.

Nous avons cité au chap. XI de cette histoire liturgique, la fameuse lettre de S. Bernard à Guy, abbé de Montier-Ramey, dans laquelle le saint docteur détaille les qualités que doivent réunir et le compositeur d'une œuvre liturgique et son œuvre elle-même.

Or voici les paroles de l'illustre abbé de Clairvaux : « Dans les solennités de l'Église, il ne convient pas de faire entendre des choses nouvelles ou légères d'autorité ; il faut des paroles authentiques, anciennes, propres à édifier l'Église et remplies de la gravité ecclésiastique. »

Malheur donc à ceux qui ont expulsé de la liturgie les hymnes séculaires composées par des hommes d'autorité, comme S. Am-

1. D. Guéranger, *Institutions liturgiques*, Paris, 1880, t. II, pp. 71-87.

broise, S. Grégoire, Prudence, etc., pour mettre à la place de ces *paroles authentiques*, des paroles *légères d'autorité ;* à la place de ces paroles *anciennes*, des paroles *nouvelles ;* à la place de ces paroles *remplies de la gravité ecclésiastique*, des réminiscences de la muse profane ! Il faut, certes, que la préoccupation égare étrangement les esprits, pour avoir pu rendre non seulement supportable une pareille révolution, mais pour en avoir fait l'objet du plus vif enthousiasme à l'époque où elle s'accomplit, enthousiasme qui jette encore aujourd'hui dans plus d'une tête ses dernières étincelles.

... Mais écoutons encore S. Bernard sur les qualités du poète liturgiste, et voyons jusqu'à quel point ces qualités conviennent à Santeul : « Un si haut succès exige un homme docte et digne d'une pareille mission, dont l'autorité soit compétente, le style nourri, en sorte que l'œuvre soit à la fois noble et sainte... Que la phrase donc, resplendissante de vérité, fasse retentir la justice, persuade l'humilité, enseigne l'équité ; qu'elle enfante la lumière de vérité dans les cœurs, qu'elle réforme les mœurs, crucifie les vices, enflamme l'amour, règle les sens. »

Mais peut-on dire de Santeul que *son autorité soit compétente*, que *sa phrase soit resplendissante de vérité*, qu'*elle enfante la lumière de vérité dans les cœurs*, quand on sait, par l'histoire, que la soumission de ce personnage aux décisions de l'Église fut, toute sa vie, un problème ?...

... Maintenant, le méritait-il cet honneur (de voir ses hymnes remplacer les hymnes traditionnelles aux bréviaires de Cluny et de Paris), même simplement sous le rapport littéraire ? C'est là une grave question, et qui trouvera sa solution dans la partie de cet ouvrage où nous avons annoncé devoir traiter des formes du style liturgique.

En attendant, voici encore ce que dit saint Bernard : « Que la phrase réforme les mœurs, crucifie les vices, enflamme l'amour, règle les sens. » Est-ce dire que l'hymnographe chrétien doit aller emprunter, non seulement le mètre de ses cantiques, mais le style, le tour, les expressions à ces lyriques anciens qui ne reçurent d'autres inspirations que celles d'une muse profane ou lascive ? On nous vante le beau latin, le génie antique de Santeul ; il est vrai qu'en même temps on s'apitoie sur le style dé-

généré des Pères de l'Église, sur le langage barbare des mystiques et des légendaires du moyen âge ; que prouve tout cela, sinon que l'absurde controverse sur la supériorité des anciens et des modernes n'est pas encore jugée, aux yeux de plusieurs personnes ? Quant à nous, nous pensons avec bien d'autres, que le latin de saint Ambroise, de saint Augustin, de Prudence, de saint Léon, de saint Gélase, de saint Grégoire, de saint Bernard, etc., n'est pas la même langue que le latin d'Horace, de Cicéron, de Tacite, de Pline ou de Sénèque, et que vouloir faire rétrograder la langue de l'Église jusqu'aux formes païennes de celle du siècle d'Auguste, c'est une sottise, si ce n'est pas une barbarie mêlée d'inconvenance.

Les hymnes de Santeul et celles qui leur ressemblent, sont tout simplement un des mille faits qu'on aura à citer, quand on voudra raconter la déplorable histoire de la renaissance du paganisme dans les mœurs et la littérature des sociétés chrétiennes d'Occident.

Comment se fait-il que le sentiment de l'esthétique chrétienne se soit éteint chez nous, au point qu'il ne soit pas rare de rencontrer des ecclésiastiques qui conviennent et, au besoin, démontrent comment le pastiche du Parthénon bâti à Paris pour porter le nom d'église de la Madeleine, constitue une des plus énormes insultes dont le culte chrétien puisse être l'objet chez un peuple civilisé, et qui ne sentent pas l'inconvenance bien autrement grande de parler au vrai Dieu et à ses saints la langue profane et souillée d'Horace ? Cependant, celui qui jette le bronze dans le moule d'une statue païenne, aura beau appeler du nom le plus chrétien le personnage qui en sortira, les formes accuseront toujours l'idée première et trahiront malgré lui le sensualisme qui inspira l'artiste.

Placez tant que vous voudrez, dans les églises, en trophée, les dépouilles des temples païens ; faites que les idoles rendent témoignage de leur défaite ; mais voulez-vous accroître le répertoire des chants sacrés de cette religion qui terrassa le paganisme ? N'allez pas, par une substitution sans exemple, expulser la parole et la langue des saints, pour inaugurer en triomphe, à leur place, la parole et la langue du chantre de toutes les passions.

Comment ne voit-on pas que les hymnes de Santeul sont, tout simplement, le produit, ou même, si l'on veut, le chef-d'œuvre d'une école littéraire, cette école qui ne voyait le beau que dans la seule imitation des classiques anciens ? Faut-il donc que l'Église aille prendre parti dans cette querelle, et décider, jusque dans ses offices, pour le Parnasse de Boileau ? Voilà pourtant ce qu'on a fait ; mais, comme il arrive toujours, le monde littéraire a fait un pas ; la notion du véritable chef-d'œuvre a été tant soit peu déplacée. Que fera désormais la France de son Santeul, quand elle s'apercevra enfin qu'il a vieilli comme l'*Art poétique* de Despréaux ? Une telle situation littéraire sera pourtant réelle quelque jour, et les Français expieront alors la grande faute d'avoir sacrifié à la mode, jusque dans les prières de la Liturgie. Certes, jamais ces écarts n'arriveraient si une Liturgie universelle fondait ensemble toutes les nationalités ; le génie individuel produirait ses fruits plus ou moins beaux ; mais la voix de l'Église ne répéterait que ce qui convient à l'humanité tout entière. Voyez ces hymnes séculaires que tous les bréviaires français ont conservées : *Audi, benigne conditor ; Vexilla regis ;* les deux *Pange, lingua ; Veni Creator ; Ave maris stella*, etc. Pourquoi ces hymnes ont-elles trouvé grâce ? Ne forment-elles pas un contre-sens avec celles du répertoire de Santeul ? Est-ce la même langue, la même grammaire ? Non, sans doute ; elles sont aussi exclusivement chrétiennes que celles du poète victorin sont classiques. Quel aveuglement donc que d'avoir sacrifié, de gaieté de cœur, tant d'autres pièces analogues pour le style et l'onction, et d'oser encore recueillir dans un même bréviaire ces chefs-d'œuvre de poésie catholique avec les fantaisies lyriques de Santeul ! Vous convenez donc qu'il y a un style chrétien, une littérature chrétienne : d'autre part vous voyez que ce que vous lui avez préféré n'est pas chrétien, puisqu'il diffère en toutes choses ; jugez vous-même l'objet de vos grandes prédilections.

. . . . . .

... Si de la science du chant ecclésiastique nous passons à l'architecture religieuse, nous remarquons la même déviation que nous avons signalée dans la Liturgie. A l'époque de l'unité liturgique, sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, la Renaissance prolongeait encore son dernier crépuscule ; dans la seconde

moitié du XVIIe siècle, tout devient dur et froid ; si l'on excepte la coupole des Invalides qui appartient tout à fait à l'Italie, on sent la pierre dans toute cette architecture nue et morne. On bâtit des églises qui n'ont plus de nombres sacrés, ni de mystères à garder dans les particularités de leur construction. On modernise sans pitié les vieilles cathédrales ; on défonce leurs vitraux séculaires, en même temps qu'on répudie les saintes et gracieuses légendes dont ils étaient dépositaires; d'ailleurs, comme l'observe le noble champion de l'art catholique, M. le comte de Montalembert, il fallait bien y voir clair pour lire dans tous ces nouveaux bréviaires remplis de choses inconnues aux siècles précédents.

Qui eût osé élever la voix en faveur de nos antiques églises et défendre leur solennel caractère, les proclamer catholiques dans leur style incompris ? Les hommes croyants de ce temps-là étaient parvenus à se créer une nature contre nature, à force de rechercher le beau là où il n'est pas. Ces mêmes édifices sacrés du moyen âge qui forcent aujourd'hui l'admiration des hommes les plus éloignés de nos croyances, le XVIIe siècle les dédaigna comme barbares et vides de toute espèce de beauté. Et non seulement les hommes de cette époque sentaient ainsi, mais il se trouvait des écrivains pour le dire et l'écrire tout simplement ; témoin Fleury, dans son cinquième discours sur l'histoire ecclésiastique, qu'il emploie tout entier à dénigrer les écoles du moyen âge, avec un zèle et une amertume dignes de faire envie à Calvin. Il dit donc, le sage et judicieux écrivain, en parlant d'Albert le Grand, de Scot, et des autres docteurs des XIIe et XIIIe siècles, sans doute pour excuser leur barbarie : « Souvenons-nous que ces théologiens vivaient dans un temps dont tous les autres monuments ne nous paraissent point estimables, du moins par rapport à la bonne antiquité, du temps de ces vieux romans dont nous voyons des extraits dans Franchet ; du temps de ces bâtiments gothiques si chargés de petits ornements, et si peu agréables en effet qu'aucun architecte ne voudrait les imiter. Or, c'est une observation véritable qu'il règne en chaque siècle un certain goût qui se répand sur toutes sortes de choses. Tout ce qui nous reste de l'ancienne Grèce est solide, agréable et d'un goût exquis : les restes de leurs bâtiments, les statues, les médailles, sont du même caractère en leur genre que les écrits d'Homère de Sophocle, de

Démosthène et de Platon : partout règne le bon sens de l'imitation de la plus belle nature. On ne voit rien de semblable dans tout ce qui nous reste depuis la chute de l'empire romain, jusques au milieu du XVe siècle, où les sciences et les beaux-arts ont commencé à se relever, et où se sont dissipées les ténèbres que les peuples du Nord avaient répandues dans toute l'Europe. »

Voilà, sans doute, quelque chose d'assez clair, et on ne dira plus maintenant que nous exagérons quand nous faisons certains hommes et certaines doctrines responsables de la déviation lamentable dont nous écrivons l'histoire. Ces hommes savaient ce qu'ils faisaient, et c'était après y avoir bien réfléchi qu'ils proclamaient leur religion complètement nulle en esthétique durant quinze siècles, après lesquels cette même religion, s'éclairant enfin sur sa nudité, s'était avisée d'aller demander à l'art grec qu'il voulût bien la voiler de ses formes. Oui, ceci fut résumé ainsi, écrit ainsi, à la fin du XVIIe siècle au moment où l'on commençait à mettre en lambeaux la Liturgie, cette divine esthétique de notre foi, à la veille de ce XVIIIe siècle qui jugea qu'il fallait en finir avec l'œuvre envieillie de S. Grégoire qu'avait implantée chez nous cet empereur barbare dont le nom était Charlemagne.

TU ES PETRUS

PAR

L. VEUILLOT.

TU ES PETRUS [1].

On peut dire que saint Pierre, le premier et le plus grand des Papes, est celui de tous les hommes mortels à qui Dieu a le plus puissamment communiqué le privilège de son immortalité. Quel nom, en effet, après celui de Dieu, est plus vivant sur la terre, et à quel homme s'applique mieux ce cri d'allégresse du saint roi David : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus, nimis confortatus est principatus eorum?*

A côté de saint Jean-Baptiste et de saint Joseph, époux de Marie, saint Pierre, le prince des apôtres, est aussi l'un des princes des saints. Élu de Jésus-Christ pour être le fondement de l'Église, il a été, par ce divin Maître, formé aux vertus qui allaient devenir l'auguste caractère de l'humanité régénérée, et il a reçu avec ces vertus nouvelles l'investiture d'un pouvoir tout nouveau et tout divin, que n'eurent pas, avant lui, les justes les plus aimés de Dieu.

Saint Pierre est le modèle des croyants, des pénitents, des apôtres, des docteurs, des pontifes, des martyrs. Que d'auréoles autour de sa tête, que de palmes dans ses mains ! Il a la sagesse d'en haut pour enseigner, la puissance d'en haut pour condamner et pour absoudre ; il tient les clefs du ciel, c'est à lui que l'humanité doit dire ce qu'il disait lui-même au Sauveur des hommes : *Vous avez les paroles de la vie éternelle.*

Par la volonté de son Maître, saint Pierre a entrepris la plus étonnante révolution que le monde ait vue et que l'esprit de l'homme puisse concevoir ; par une assistance qui a été le prix de sa foi et de son courage, il l'a accomplie. Seul et pauvre, il a attaqué, il a renversé les dieux et l'empire de Rome.

Il est mort sur la croix du supplice des esclaves, mais en

1. A rapprocher des Proses XXII et XXIII.

réalité législateur, pontife et roi de la terre, le premier roi de la seule dynastie qui soit éternelle ; vainqueur de César, qui était Néron, c'est-à-dire vainqueur de tous les vices et de toutes les erreurs, dans le moment que l'erreur et le vice, maîtres incontestés des hommes, recevaient d'eux les honneurs divins.

Il a brisé ce joug ignominieux ; il l'a brisé pour jamais en instituant cette royauté de la vérité qui ne laisse plus au mensonge de triomphe assuré ni paisible, qui ne lui permet plus d'étouffer la sainte révolte des consciences, et qui, toujours prête à combattre pour la justice, n'ignore pas qu'elle enchaîne la victoire lorsqu'elle accepte le martyre.

La gloire de saint Pierre, même en ce monde, surpasse, s'il est possible, ses travaux. Il y a dix-huit siècles pleins qu'un ministre infime de la police de Néron le conduisit au supplice ; après dix-huit siècles, il est le personnage le plus vivant de l'histoire. Toute langue a publié son nom, toute langue le prononcera jusqu'à la fin des temps.

Toute intelligence capable de recevoir l'Évangile a connu sa vie, a béni ses œuvres ; les plus nobles génies en ont médité les moindres circonstances ; la poésie et les arts y ont trouvé des inspirations ; la théologie en a tiré des lois. Son tombeau, visité de tous les peuples, est devenu une source de vie et l'arc-boutant de l'ordre social.

Sur ce trône il règne encore, protégé par la foi de ses innombrables enfants, maintenu s'il le faut par l'effroi de ceux-là mêmes qui jalousent sa puissance paternelle et qui seraient tentés de lui refuser leur hommage. Tout croule dans le monde si ce trône est ébranlé. De ce faîte sublime, toujours battu d'orages formidables et impuissants, Pierre, vivant dans son successeur, investi de tous les privilèges que Jésus-Christ lui a donnés, gouverne les pasteurs et les troupeaux, enseigne, redresse, lie et délie, commande aux intelligences, dirige les âmes.

Vainement l'orgueil conteste ou se révolte, en appelle au sophisme, à la ruse, à l'injure, à la force brutale, et quelquefois sépare tout un peuple et tout un empire ; ceux que l'ennemi entraîne dans les ténèbres conservent un souvenir et un besoin de la lumière qui les ramèneront. Pierre, assuré de l'élite du genre humain, définit l'erreur et reste le roi de la vérité. Il n'y a pas de main assez forte pour abolir ses lois. Sa parole est la digue immuable que la mer affolée peut bien couvrir d'écume, mais ne peut pas emporter ni franchir.

Il voit sans trembler le furieux effort des révoltés, il écoute sans pâlir leur clameur immense,et se tournant vers son peuple il bénit deux cents millions d'âmes, dont l'*Amen* fidèle, éveillant tous les échos de la terre, couvre à la fois les protestations de l'hérétique, la négation de l'incrédulité et le cri de la brute, qui hurle d'obéir. Tel est aujourd'hui ce pouvoir de Pierre, contre lequel, depuis Néron, se sont tour à tour et tous ensemble conjurés tout ce que l'espèce humaine a produit de géants. Il a vaincu Néron, Arius, Mahomet, Luther et Voltaire, il embrasse le monde connu ; il est établi sur deux cents millions d'âmes, et ses conquêtes ne sont pas encore finies, car la plénitude des nations entrera dans son bercail. Ainsi lui tient parole celui qui lui a dit un jour : Tu es pêcheur d'hommes.

Or, ce mortel plus favorisé qu'Abraham, plus puissant que Moïse, plus inspiré que les prophètes, ce législateur et ce pasteur de l'humanité, ce vicaire de Jésus-Christ, qu'était-il pour de telles œuvres, qu'a-t-il fait pour une telle gloire ? Il n'avait par lui-même ni fortune, ni force, ni génie, et pour toute science il savait conduire sa barque et raccommoder ses filets.

Mais il était droit et simple de cœur ; prévenu de la grâce, il crut en Jésus-Christ, il l'aima, et lorsque Jésus-Christ lui commanda de quitter tout pour le suivre, il n'hésita point. C'est le secret de sa puissance et de sa gloire. A cause de

cette foi d'où vint son amour, de cet amour dont le fruit fut l'obéissance, de cette obéissance qui ne connut rien d'impossible, et qui ne refusa ni les travaux de l'apostolat ni le martyre, Pierre, à son tour, fut aimé de Jésus-Christ. Le Fils de Dieu le prit à son école et le forma pour être l'instituteur du genre humain...

Assisté de Paul, qu'il suffit de nommer pour jeter l'esprit dans la contemplation d'un autre miracle, Pierre demeura vingt-cinq ans à Rome, étendant de là sa sollicitude sur toutes les églises. Au bout de ce temps, on le prit un jour et on l'enferma dans la prison Mamertine, au pied du Capitole, comme si l'on eût voulu qu'il pût voir de ses yeux et toucher de ses mains, pour leur donner une dernière et vigoureuse secousse, les fondements de ce sanctuaire des erreurs qu'il avait abolies et qui allaient finir. On l'en tira bientôt. On lui fit traverser le Forum, où le Sénat siégeait en face de la tribune muette, et à l'extrémité duquel s'élevait la maison d'or de Néron. Il fut emmené sur le chemin d'Ostie, où il trouva Paul, qui allait aussi mourir. Une croix était préparée, il demanda d'y être attaché la tête en bas, afin de souffrir avec un cachet d'ignominie ce supplice devenu glorieux par la mort de son Maître. Ce fut la fin de ses travaux et le commencement de sa gloire qui durera autant que la terre et les cieux.

Là prit naissance le second empire de Rome et se fonda le nouveau Capitole, d'où partirent, non plus des proconsuls, mais des apôtres ; où l'on ne décréta plus la guerre, l'esclavage et l'extermination des peuples, mais la paix et la liberté du monde.

Louis VEUILLOT.

LE TEMPLE CHRÉTIEN

SYNTHÈSE DES ARTS

PAR

LAMENNAIS.

LE TEMPLE CHRÉTIEN

SYNTHÈSE DES ARTS [1].

Le temple chrétien représente la création dans son état présent et dans ses rapports avec l'état, les lois et les futures destinées de l'homme. Symbole de la divine architectonique, le corps de l'édifice semble, ainsi que le modèle dont il reproduit le type idéal, se dilater indéfiniment, et, sous ces voûtes élevées qui s'arrondissent comme celle des cieux, il exprime, par ses fortes ombres et la tristesse de ses demi-jours, la défaillance de l'univers obscurci depuis sa chute. Une douleur mystérieuse vous saisit au seuil de cette sombre enceinte, où la crainte, l'espérance, la vie, la mort, exaltées de toute part, forment, par leur mélange indéfinissable, une sorte d'atmosphère silencieuse, qui calme, assoupit les sens, et à travers laquelle se révèle, enveloppé d'une lueur vague, le monde invisible. Une secrète puissance vous attire vers le point où convergent les longues nefs, là où réside voilé le Dieu rédempteur de l'homme et réparateur de la création, et d'où émane la vertu plastique qui imprime au temple sa forme. Dans ses axes croisés il offre l'image de l'instrument du salut universel ; au-dessus, celle de l'arche, unique asile aux jours du déluge, des espérances du genre humain, et emblème toujours vrai du pénible voyage de l'homme sur les flots de la vie. Les courbures ogivales des arceaux, les flèches qui de partout s'élancent dans l'espace sans bornes, le mouvement d'ascension de chaque partie du temple et du temple entier, exprime aux yeux l'aspiration naturelle, éternelle, de la créature vers Dieu, son principe et son terme.

1. A rapprocher de la Prose XV.

Tel est le commencement de l'Art, sa manifestation première dans ses relations avec l'idée chrétienne. Il élève une demeure à Dieu sur le modèle de celle que Dieu s'est faite lui-même, et Dieu remplit de soi le temple, image symbolique de la création, comme il remplit de soi l'univers. Tous les arts sortiront de cet art initial par un développement semblable à celui de la création même.

Le temple a aussi sa végétation ; ses murs se couvrent de plantes variées ; elles serpentent en guirlandes le long des corniches et des plinthes, s'épanouissent dans les ouvertures laissées à la lumière, se glissent sur les nervures des cintres, embrassent, comme le lierre des forêts, les formes sveltes des pyramides semblables à des pointes de rocher, et montent avec elles dans les airs, tandis que le tronc des colonnettes pressées en faisceau se couronne de fleurs et de feuillage. La pierre s'anime de plus en plus ; des multitudes d'êtres vivants se produisent au sein de cette magnifique création que l'homme vient compléter et qu'il résume dans sa noble image.

La sculpture, on le voit, n'est que le développement immédiat de l'architecture. Elle procède d'elle naturellement, organiquement pour ainsi dire. Qu'est-elle, en effet, d'abord? Quelque chose d'inachevé, d'embryonnaire, un simple relief qui, croissant peu à peu selon les lois de sa forme, se détache enfin du milieu où il a pris naissance, comme l'être organisé, après avoir conquis les conditions de sa vie propre, se détache des entrailles maternelles.

Mais la sculpture ne reproduit qu'imparfaitement les merveilleuses richesses de l'œuvre de Dieu. Elle ne saurait rendre les effets variés de la perspective, de la lumière et des couleurs, ni rassembler sous un seul point de vue, en un cadre étroit, les objets si divers que la nature offre à nos regards dans leur harmonieux ensemble, et les scènes compliquées de la vie. De là une nouvelle branche de

l'art, la peinture. Et voyez comme son développement s'enchaîne à ceux qui ont précédé, n'en est que l'extension, le complément. Ces voûtes grises et ternes, le ciel du temple, prennent une teinte azurée, les reliefs se colorent. A ce premier moment, la peinture, encore absorbée dans la plastique, commence à peine à naître. Son enfantement s'achève, elle vit maintenant d'une vie distincte, et cette vie est dans l'art ce qu'est dans l'univers celle qui développe les êtres innombrables en qui la forme se manifeste dans son infinie variété, la puissante vertu qui réalise au sein du monde phénoménal les essences éternelles en les revêtant d'une enveloppe sensible. Il n'est rien, en effet, que la peinture ne représente à la vue; elle achève, sous ce rapport, la création du temple, reproduction humaine de l'œuvre divin, et en reproduisant la forme extérieure des êtres, elle reproduit encore ce qu'il y a de plus intime en eux, l'esprit qui les anime, les sentiments, les idées mêmes, dans leur manifestation relative au sens destiné à percevoir la lumière. La lumière elle-même se colore de mille nuances diverses, en pénétrant à l'intérieur de l'immense édifice, à travers des fleurs transparentes dont elle projette au loin les reflets ; et cette lumière tout à la fois idéale et réelle, vague splendeur d'un astre mystérieux, prête aux formes, dont le temple est peuplé, une expression indéfinissable.

Mais ces formes créées par l'art ne se meuvent pas. Ce temple n'offre pas encore une complète réalisation de son type, l'univers, car dans l'univers nul repos, tout y est en mouvement, et ce mouvement, réglé par des lois constantes, manifeste sous un autre aspect l'ordre, l'harmonie, la variété dans l'unité, et l'éternel développement de l'être. Or la puissance de l'homme a des bornes infranchissables. Il ne saurait transmettre à ses œuvres la vie dont la source n'est pas en lui, souffler sur la pierre et l'animer. Que fera-t-il donc pour exprimer sa conception des choses dans

leur rapport avec le mouvement, pour la ramener dans la sphère de l'art?

Ici commence pour l'art une autre série de développements en rapport avec l'ouïe et le son, comme les premiers sont en rapport avec la vue et la lumière, ceux-ci plus extérieurs, ceux-là plus intimes, plus rapprochés des opérations pures de l'esprit. A mesure que les êtres s'élèvent, la forme que l'œil perçoit exprime moins leur nature. Un autre moyen devient nécessaire pour la manifester, et si l'univers était muet, ce que l'univers contient de plus parfait resterait enseveli dans des ténèbres éternelles. Mais la création a une voix qui se spécifie dans chaque ordre d'êtres, et dans chaque être individuel. Et puisque le temple exprime la création ou en est l'image, la reproduction plastique, le temple aussi a sa voix qui, se modifiant par de successifs degrés, comme celle de la création, donne naissance à des arts divers, issus d'une commune racine.

Cette racine, en ce qui touche l'élément sensible de l'art, est le son ou la voix universelle en qui rien ne s'est encore individualisé. Reportez-vous par la pensée au fond des vastes solitudes du nouveau monde, de ses forêts, de ses savanes traversées par des fleuves sans nom, de ses montagnes d'où se précipitent d'impétueux torrents, du pied desquelles s'échappent d'innombrables ruisseaux, qui lentement coulent sur un lit de mousse, ou s'épanchent en nappes sur les prairies de la vallée et prêtez l'oreille. De tout cela il s'élève une voix formée de mille voix: de la voix des grandes eaux et de celles des sources qui tombent goutte à goutte des rochers; de la voix des vents qui bruissent dans la cime des arbres et murmurent dans l'herbe, de la foudre qui déchire les nuées; de la voix des myriades d'êtres vivants qui pullulent au sein de ce monde primitif. Cette voix est la voix de la nature, indistincte, confuse, mais majestueuse, solennelle,immense, pleine de mystère et de vagues émotions.

Des profondeurs du temple sort pareillement une voix qui monte dans les airs et se propage au loin. Solennelle aussi, mystérieuse, et comme l'écho d'un monde invisible, elle remue les secrètes puissances de l'homme, elle éveille en lui toute une vie interne, assoupie jusqu'alors. Qui, dans la campagne, vers le soir, à l'heure où s'éteignent les feux du couchant, où la nuit étend ses ailes sombres sur les bois, les prés, les buissons, les eaux, pour abriter le sommeil des pauvres créatures fatiguées ; qui, à cette heure de calme et de silence, quand vient à soupirer la cloche du hameau, ne se sent pas comme emporté en des régions inconnues, aériennes, peuplées de formes indécises, de pensées rêveuses et de pressentiments infinis ?

Cette voix, correspondante à la voix de la nature, se spécifie comme elle, s'individualise en chacun des éléments divers qu'elle contient virtuellement, se développe pour manifester la variété dans l'unité. Tous les autres arts dérivés du son se produisent, s'engendrent l'un l'autre, à mesure qu'achève de se réaliser la création humaine. Pénétrez au dedans du temple : un mystère de vie va s'y accomplir....

Tout à coup, dans le lointain, apparaît un point lumineux, puis un autre, puis un autre encore ; vous commencez à discerner les masses de l'édifice, les murs pareils aux flancs d'une montagne escarpée, les fortes arêtes des angles, les courbures des arcs, les énormes pendentifs. La lumière augmente : sur ces masses, qu'unissent des lignes harmonieuses, se montrent les plantes, les animaux, les formes innombrables des êtres sortis de leurs entrailles inépuisablement fécondes. Éclatants de mille couleurs dont les reflets se croisent et se mélangent, ils portent à vos sens comme une révélation de la vie, et les suaves vapeurs qui parfument l'atmosphère en accroissent encore l'impression. Lorsque, au milieu de ce monde naissant, vibre soudain la voix tour à tour majestueuse, douce, sévère de l'orgue, qu'elle remplit

de ses accords indéfiniment variés les voûtes frémissantes, ne dirait-on pas la voix de tous ces êtres dont la création vient de s'opérer sous vos yeux ? Mais leur langage indéterminé ne parle qu'à ce qui sent, et non pas à ce qui pense. Tel est le caractère de l'art musical.

Au degré de développement où nous venons de le considérer, le temple, incomplet encore, n'a point achevé son évolution. Symbole de l'univers, il le représente et tout ce qu'il renferme, sous les conditions de l'art, à l'exception de l'homme, en ce que sa nature a de plus intime et de plus parfait. Qu'à la voix des êtres inférieurs il mêle sa voix, sa parole, son verbe, sublime manifestation de l'intelligence qui le distingue d'eux, aussitôt toute cette création s'agrandit, se dilate, resplendit d'une lumière nouvelle, s'anime d'une nouvelle vie. Un lien plus étroit unit les deux mondes : le monde des phénomènes et le monde idéal.

En mariant sa voix à la voix des êtres inférieurs, qui, du sein du temple, monte vers les cieux comme l'hymne universel de la création, l'homme, en effet, exprime sa conception du temple même et du Dieu qui l'habite. Il dit en ses chants ce qu'est ce Dieu, il dit quels sont les liens qui l'unissent à ses créatures, les lois de celles-ci, le but final de leur existence. Il attire à soi, il anime de soi, de sa pensée, de son amour, tout cet univers qu'il domine et résume. Point de concours des deux mondes, du monde intellectuel et du monde des sens, la poésie donc en est l'harmonie, elle est l'art même parvenu à son plus haut terme ; car, en même temps que l'idée s'y montre sans voile, dans sa primitive splendeur, elle peint à l'esprit, elle déploie à ses regards les vives images des corps, elle reproduit les formes, les couleurs, rendues visibles intérieurement, et tout ensemble, à l'aide de l'élément sonore du langage, elle touche, elle émeut par ses ravissantes mélodies.

LAMENNAIS *(De l'Art et du Beau).*

Table des matières.

ÉTUDE PHILOLOGIQUE SUR ADAM DE SAINT-VICTOR par B. Baelde et M. Legrain. ... ... I — LXXXIII

PROSES CHOISIES D'ADAM DE SAINT-VICTOR, traduction par L. Guillaume. 1

I.	Noël.	*In natale Salvatoris.*	3
II.	Circoncision.	*In excelsis canitur.*	5
III.	Épiphanie.	*Virgo mater Salvatoris.*	7
IV.	Pâques.	1. *Ecce dies celebris.*	9
V.	»	2. *Lux illuxit dominica.*	11
VI.	»	3. *Salve dies, dierum gloria.* ...	13
VII.	»	4. *Sexta passus feria.*	15
VIII.	»	5. *Mundi renovatio.*	17
IX.	»	6. *Zyma vetus expurgetur.* ...	18
X.	Ascension.	*Postquam hostem et inferna.* ...	20
XI.	Pentecôte.	1. *Lux joconda, lux insignis.* ...	22
XII.	»	2. *Qui procedis ab utroque.* ...	24
XIII.	»	3. *Simplex in essentia.*	26
XIV.	Trinité.	*Profitentes unitatem.*	28
XV.	Dédicace.	*Rex Salomon fecit templum.* ...	30
XVI.	S. Étienne.	*Heri mundus exsultavit.*	32
XVII.	S. Thomas.	*Gaude, Sion, et laetare.*	34
XVIII.	S. Vincent.	*Ecce dies praeoptata.*	36
XIX.	Conversion de S. Paul.	*Jubilemus Salvatori,*	38
XX.	Purification de la Ste V.	*Templum cordis.*	39
XXI.	Reliques de S. Victor.	*Ex radice caritatis.*	41
XXII.	S. Pierre.	*Gaude, Roma, caput.*	43
XXIII.	S. Pierre et S. Paul,	*Roma Petro glorietur.*	45
XXIV.	Commémor. de S. Paul.	*Corde, voce pulsa.*	47
XXV.	S. Laurent.	*Prunis datum.*	49
XXVI.	Assomption de la Ste V.	1. *Ave, virgo singularis, mater.*	52
XXVII.	»	2. *Ave, virgo singularis, parta.*	54
XXVIII.	»	3. *Gratulemur in hac die.*	56
XXIX.	»	4. *O Maria stella maris.*	58
XXX.	Nativité de la Ste V.	*Salve mater Salvatoris.*	60
XXXI.	S. Michel et SS. Anges.	*Laus erumpat ex affectu.*	62
XXXII.	S. Denis.	*Gaude prole, Graecia.*	64
XXXIII.	Commun. des Apôtres.	*Stola regni laureatus.*	66
XXXIV.	Pour tous les Saints.	*Supernae matris gaudia.*	68

ODES CHOISIES D'HORACE, traduction par L. Guillaume. 71

LIVRE PREMIER.

I. A Mécène. 73
II. A Auguste. 75
III. Au vaisseau qui portait Virgile. 77
IV. A Sestius. 79
V. A Plancus. 81
VI. A Auguste. 83
VII. Au vaisseau de la République. 85
VIII. Prédication de Protée, ... 86
IX. Pour Díane et Apollon. 88
X. A Virgile,... 89
XI. A Apollon. 91
XII. Palinodie. 92
XIII. A ses amis. 93

LIVRE DEUXIÈME.

I. A Asinius Pollion. 95
II. A Dellius. 97
III. A Septimius. 99
IV. A Pompeius-Varus. 100
V. A Licinius. 102
VI. Contre un arbre. 104
VII. A Postume. 106
VIII. A Grosphus. 108
IX. Aux riches avares. 110
X. A Bacchus. 112

LIVRE TROISIÈME.

I. Le bonheur de la vie. 114
II. Aux Romains. 116
III. Apothéose de Romulus. 118
IV. A Calliope. 121
V. Régulus. 124
VI. Aux Romains. 126
VII. A Mécène. 128
VIII. A Elius Lamia. 130
IX. A son amphore. 132
X. Contre l'avarice. 133
XI. Épilogue. 135

LIVRE QUATRIÈME.

I. A Julle Antoine. 137

II. A Melpomène. 140
III. Éloge de Drusus. 142
IV. A Torquatus. 145

ÉPODES.

I. Éloge de la vie champêtre. 147
II. Au peuple romain. 150
NOTES SUPPLÉMENTAIRES SUR LES ODES D'HORACE, par B. Baelde et M. Legrain. 155
ÉTUDES DE COMPARAISON par L. Guillaume et M. Legrain. 165
Avant-propos par L. G. 167
1. *Qualem ministrum* et *Roma Petro glorietur.* 172
2. *Dianam tenerae* et *Templum cordis* 180
3. *Quid dedicatum* et *Qui procedis.* 185
4. *Nunc est bibendum* et *Heri mundus.* 191
5. *O nata mecum* et *Gaude prole Graecia.* 199
6. Le printemps. 203
7. La joie. 207
8. La douleur et la mort. 210
9. La Beauté 215
10. *Pastor quum traheret* et *In natale Salvatoris.* 222
A PROPOS DES HYMNES DE SANTEUL : du style liturgique et de la décadence de l'esthétique chrétienne au XVIIe siècle (D. Guéranger). 227
TU ES PETRUS (L. Veuillot). 233
LE TEMPLE CHRÉTIEN synthèse des arts (Lamennais). 239

Universitas
BIBLIOTHECA
Gregoriana

Table comparative

DES

PROSES D'ADAM DE SAINT-VICTOR ET DES ODES D'HORACE [1].

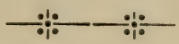
	PROSES.	ODES.
IN NATALE SALVATORIS.	I.	
PASTOR QUUM TRAHERET.		I, VIII.
L'amour du Christ sauve le monde, l'amour de Pâris perd son pays et lui-même.		
IN EXCELSIS CANITUR.	II.	
BACCHUM IN REMOTIS.		II, X.
Apparition du Christ, apparition de Bacchus.		
VIRGO MATER SALVATORIS.	III.	
MARTIES CAELEBS.		III, VII.
Anniversaire religieux, anniversaire profane.		
ECCE DIES CELEBRIS.	IV.	
JAM SATIS TERRIS.		I, II.
Délivrance de l'humanité, délivrance de Rome.		
LUX ILLUXIT DOMINICA.	V.	
AELI VETUSTO NOBILIS.		III, VIII.
Fête religieuse, fête profane.		
SALVE DIES, DIERUM GLORIA.	VI.	
PINDARUM QUISQUIS.		IV, I.
Triomphe du Christ, triomphe d'Auguste.		
SEXTA PASSUS FERIA.	VII.	
QUOQUO SCELESTI RUITIS? (Epode II).		
Le Christ nous délivre du péché, la fatalité pèse sur les Romains.		
MUNDI RENOVATIO.	VIII.	
SOLVITUR ACRIS HIEMS.		I, IV.
DIFFUGERE NIVES.		IV, IV.
Printemps de l'âme, printemps de la nature.		

1. Avant de faire usage de cette table, il sera bon de lire l'Avant-Propos des Études de comparaison : à côté de chaque comparaison générale nous indiquons ici une comparaison spéciale.

	PROSES.	ODES.
ZYMA VETUS EXPURGETUR.	IX.	
MAECENAS ATAVIS EDITE REGIBUS.		I, I.
Symboles du Christ, passions de l'homme.		
POSTQUAM HOSTEM ET INFERNA.	X.	
JUSTUM ET TENACEM.		III, III.
Ascension du Christ, apothéose de Romulus.		
LUX JOCONDA, LUX INSIGNIS.	XI.	
AEQUAM MEMENTO.		II, II.
INTACTIS OPULENTIOR.		III, X.
Sagesse divine, sagesse humaine.		
QUI PROCEDIS AB UTROQUE.	XII.	
QUID DEDICATUM.		I, XI.
Prière chrétienne, prière païenne.		
SIMPLEX IN ESSENTIA.	XIII.	
QUEM VIRUM AUT HEROA?		I, VI.
Le Saint-Esprit et les Apôtres, les Dieux et les Héros.		
PROFITENTES UNITATEM.	XIV.	
ODI PROFANUM VULGUS.		III, I.
Carmina non prius audita, carmina jam audita.		
REX SALOMON FECIT TEMPLUM.	XV.	
O NAVIS REFERENT.		I, VII.
Symbolisme et allégorie.		
HERI MUNDUS EXULTAVIT.	XVI.	
NUNC EST BIBENDUM.		I, XIII.
Courage chrétien, courage païen.		
GAUDE SION ET LAETARE.	XVII.	
QUIS DESIDERIO SIT PUDOR?		I, X.
EHEU! FUGACES, POSTHUME.		II, VII.
Vertus actives, vertus passives. — Résignation chrétienne, résignation païenne.		
ECCE DIES PRAEOPTATA.	XVIII.	
DELICTA MAJORUM.		III, VI.
AEQUAM MEMENTO.		II, II.
Courage du jeune chrétien, lâcheté de la jeunesse romaine. — Souffrir ici-bas pour jouir dans l'éternelle patrie; jouir ici-bas, avant la souffrance de l'éternel exil.		
JUBILEMUS SALVATORI.	XIX.	
PARCUS DEORUM CULTOR.		I, XII.
Conversion de S. Paul, conversion d'Horace.		

	PROSES.	OI
TEMPLUM ADORNEMUS.	XX.	
DIANAM TENERAE.		I, I
Jésus et Marie, Apollon et Diane : lumière et chasteté.		
EX RADICE CARITATIS.	XXI.	
ANGUSTAM AMICE.		III
Exhortation à la charité, exhortation à la pratique des vertus romaines.		
GAUDE, ROMA, CAPUT MUNDI.	XXII.	
CAELO TONANTEM.		III
S. Pierre meurt pour l'Église, Régulus meurt pour son pays.		
ROMA PETRO GLORIETUR.	XXIII.	
QUALEM MINISTRUM.		IV,
Ce que Rome doit à S. Pierre et à S. Paul, ce que Rome doit aux Nérons.		
CORDE VOCE PULSA CAELOS.	XXIV.	
ILLE ET NEFASTO.		II,
S. Paul est frappé sur le chemin de Damas, Horace manque d'être tué par un arbre.		
PRUNIS DATUM.	XXV.	
SIC TE DIVA POTENS.		I, I
Énergie de la vertu, audace de l'impiété.		
AVE, VIRGO SINGULARIS, MATER.	XXVI.	
O NAVIS, REFERENT.		I, I
La mer du monde, l'Océan.		
AVE, VIRGO SINGULARIS, PORTA.	XXVII.	
DESCENDE CAELO.		III
Invocation à la Vierge, invocation à la Muse.		
GRATULEMUR IN HAC DIE.	XXVIII.	
QUEM TU, MELPOMENE.		IV
Protection de la Vierge, protection de la Muse.		
O MARIA STELLA MARIS.	XXIX.	
MOTUM EX METELLO.		II,
NON EBUR NEQUE AUREUM.		II,
SIC TE DIVA POTENS.		I, I
Luttes de l'âme, guerres civiles. — Deux conceptions de la vie. — Deux supplications.		
SALVE MATER SALVATORIS.	XXX.	
DIANAM TENERAE.		I, I
Deux idéals de la beauté		

	PROSES.	ODES.
LAUS ERUMPAT EX AFFECTU.	XXXI.	
DESCENDE CAELO.		III, IV.
Combat des Anges, combat des Géants.		
GAUDE PROLE, GRAECIA.	XXXII.	
O NATA MECUM.		III, IX.
Strophes rythmiques, strophes métriques.		
STOLA REGNI LAUREATUS.	XXXIII.	
RECTIUS VIVES.		II, V.
Dévouement chrétien, égoïsme païen.		
SUPERNAE MATRIS.	XXXIV.	
BEATUS ILLE QUI PROCUL (Epode I).		
OTIUM DIVOS.		II, VIII
LAUDABUNT ALII.		I, V.
SEPTIMI GADES.		II, III.
O SAEPE MECUM.		II, IV.
Repos et joies du ciel, repos et joies de la terre.		
HAERES PECCATI (Morc. choisis pour la 4e, p. 188).		
EXEGI MONUMENTUM.		III, XI.
Humilité et orgueil.		



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

05 AVR. 1993
18 AVR. 1993
02 MAI 1993
29 AVR. 1993

a39003 001373819b